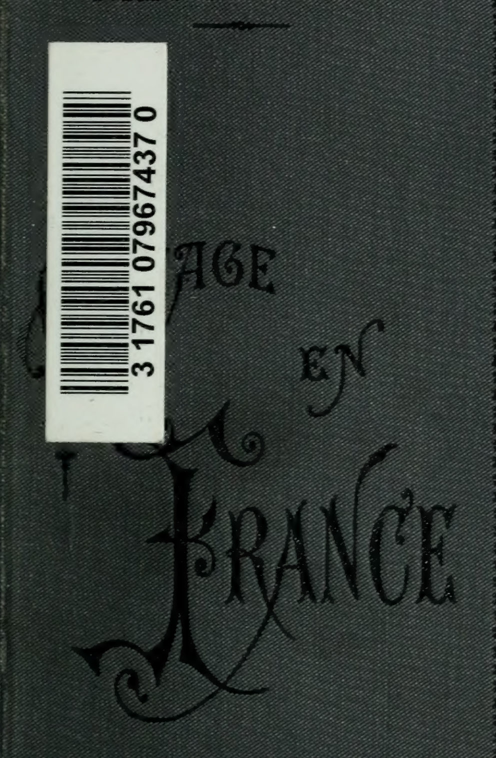
ARDOUIN-DUMAZET



LES

PROVINCES PERDUES

LORRAINE

Pays de Dabo
Pays de Phalsbourg
Les Petites Vosges
Pays de Bitche
Les Pays de la Sarre
Grands Étangs
Le Saulnois
Metz
Les Champs de Bataille
La Région du Fer
Sarrelouis et le Sargau



PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton



u 1/1 600 000e du Service géographique de l'armée.


ARDOUIN-DUMAZET
VOYAGE EN FRANCE
50ème Série
LES
Provinces Perdues
III. — LORRAINE
1876-1874
PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS
Rodemack
Hayange
THIONVILLE
Moyeuvre
Ste Marie-aux-Chênes
St Privat
Beaumarais
SARRELOUIS
METZ
Borny
Grigy
Corny
Verny
Boulay
Courcelles
St Avold
Forbach
Spicheren
SARREBRUCK
Longeville
H. Hombourg
SARREGUEMINES
Solgne
Delme
Gros Tenquin
Puttelange
Morhange
Sarralbe
Rohrbach
Bitche
Albestroff
Bénestroff
CHATEAU-SALINS
Vic-s-Seille
Marsal
Mittersheim
Fénétrange
Sarr-Union
St Louis
Lemberg
Mouterhouse
Drulingen
Dieuze
Vilsberg
Réchicourt
Lixheim
SARREBOURG
Phalsbourg
Avricourt
Lorquin
Abreschwiller
Dabo
le Donon

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'Etat. — Un volume in-12. 3 fr. 50 (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône, du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

Région parisienne :

42e Série : I. Nord-Est : Le Valois.
43e Série : II. Est : La Brie.
44e Série : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
45e Série : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
46e Série : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47e Série : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.

Les Provinces perdues :

48e Série : I. Haute-Alsace.
49e Série : II. Basse-Alsace.
50e Série : III. Lorraine.

En préparation : 51e, 52e et 53e Séries : **Paris.** — 54e et 55e Séries : **Banlieue de Paris.**

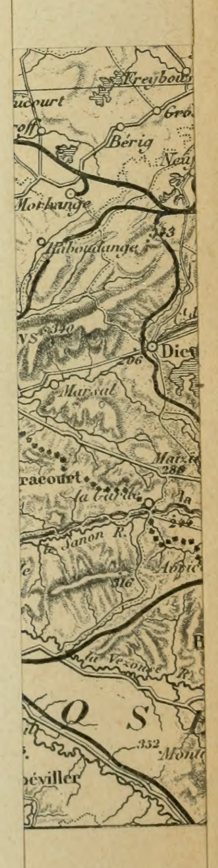
Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.



Voyage en France — Les Provinces perdues

D'après la carte de l'État-major au 1/320 000e

LORRAINE ANNEXÉE



LORRAINE

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

LES PROVINCES PERDUES

III

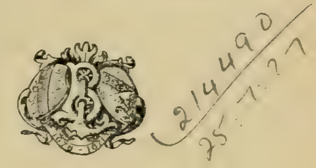
LORRAINE

(50e série du VOYAGE EN FRANCE)

LE PAYS DE DABO — VALLÉES DE LA SARRE
LE PAYS DE BITCHE — LE SAULNOIS
METZ ET LE PAYS MESSIN — LES CHAMPS DE BATAILLE :
BORNY, SAINT-PRIVAT, GRAVELOTTE
LA RÉGION DU FER — LE SARGAU ET SARRELOUIS

(Ancien département de la *Moselle*,
parties de l'ancien département de la *Meurthe*)

Avec 29 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS — 5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY — 18, RUE DES GLACIS, 18

1907

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 50e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.

LES PROVINCES PERDUES

III — LORRAINE

I

LE PAYS DE DABO

La Zorn à Lutzelbourg. — En remontant la vallée. — La chapelle de Sainte-Odile. — Hazelbourg et ses vestiges gallo-romains. Schæferhof. — Apparition du rocher de Dabo. — Dabo et son comté autonome. — La ville disparue. — Ascension de la roche. — La chapelle et le panorama. — Personnalité des Vosges moyennes. — La grande forêt du Dabo. — De la Zorn à la Bièvre. — La vallée d'Ententhal. — Les gorges de la Zorn. — Les rochers de Saint-Léon.

Walscheid. Août.

Un train rapide débouche en grondant du tunnel percé sous le roc que surmontent les ruines fières de Lutzelbourg. Ce bruit éveille les échos dans la vallée resserrée entre de hautes murailles de grès rouges couvertes d'une puissante verdure. Il est l'heure de se préparer au départ pour la course dans les petites Vosges de Dabo. Nous sommes bientôt équipés. En route ! sans

faire plus ample connaissance avec Lutzelbourg où nous sommes arrivés de Paris la veille [1], mon fils Maurice et moi.

La chaussée blanche, la Zorn rapide, le canal de la Marne au Rhin étalant les eaux mates de ses biefs, le chemin de fer emplissent le fond de la gorge étroite. Une buée légère s'élève, flottant en écharpe au flanc des petits monts dont le manteau sombre des hêtres fait ressortir la fulgurante ossature. Le travail humain, qui a choisi cette fissure dans la chaîne pour un des grands lieux de passage de l'Europe, n'en a pas détruit la beauté ; parfois même il l'a accrue. Un de ces viaducs de pierre aux arches d'une sobre élégance que les premiers ingénieurs des voies ferrées se plaisaient à élever, franchit route, rivière et canal. Les piles robustes, les arcades de grès rouge sont d'un admirable effet dans le paysage.

Rubans de rails et canal abandonnent la Zorn qui débouche du sud, presque à angle droit. Ils poursuivent vers l'ouest, dans un pli plus étroit encore, pour aller trouer la ligne de faîte par leurs tunnels jumeaux et entrecroisés [2]. La route continue à remonter la rivière coulant dans

---

1. Sur Lutzelbourg et Phalsbourg, voir le chapitre V.
2. Voir page 87.

un val moins resserré, sous les aulnes au feuillage sombre.

Le site a grande allure. Le chemin de fer, pour pénétrer dans l'espèce de strie profonde parcourue par le Teigelbach, a entaillé les rochers de teinte ardente, formidablement entassés. Ces masses instables ont dû être assujetties par des piliers ou des murs de maçonnerie. Sous les hautes parois, le val très vert est animé par une petite usine fabriquant de la quincaillerie pour le Zornhof [1].

Au long de la Zorn, les détails heureux se suivent ; à des prairies vertes, bien irriguées, succède un étranglement ; les roches se sont désagrégées, des blocs éboulés font îlots dans les herbes, et de nouveau la vallée s'épanouit. Des ravins et des vallons s'ouvrent au sein des petits monts arrondis et couverts de hêtres. Dans ce cadre gracieux, séparés par la Zorn, se groupent le petit hameau de Sparsbrod. Un joli val s'entr'ouvre sur la rive droite ; un de ses flancs est gravi par le chemin de Hazelbourg. Les altitudes sont modestes, les pentes modérées, cependant, grâce à ses proportions heureuses, ce diminutif de montagne a de l'allure.

1. Voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre XXIII.

A mesure que l'on remonte la Zorn, le paysage s'agrandit et prend la physionomie des Vosges moyennes. La Zorn, abondante, claire, sinueuse, roulant sur les graviers et les herbes, reflète des hauteurs nobles de forme. La transition de la colline à la montagne s'affirme quand on a contourné la raide paroi qui porte Hazelbourg, au delà du moulin de Neumühle. Sur un rocher, la chapelle de Sainte-Odile semble marquer le changement de contrée. L'humble temple dédié à la patronne de l'Alsace domine la vallée de la Zorn et un vallon court, profond, creusé au pied d'Hazelbourg et ayant son origine dans une sorte de cirque formé par les sommets des petites Vosges de Saverne, fort accidentées.

Sur une croupe, pointe le clocher de Schæferhof. Un sentier coupant les interminables lacets de la route conduit à ce village, en offrant sans cesse une jolie vue sur l'hémicycle des monts et Hazelbourg, village de féodale allure couvrant le sommet de sa colline circulaire, ancien oppidum celtique. Aspect rendu plus saisissant grâce aux grands escarpements rougeâtres de la partie supérieure reliée par de belles pentes de prairies à une autre colline semblable de forme, plus escarpée encore, revêtue de pins.


Reinhardsmünster
Hommert
Schanz
Kopf
Ballersternkopf
Rothenbüll
la Hoube
Dabo
Wolfsberg
Obersteigen
Wolfgardenkopf
Schleiffe
Engenthal
Holsberg
Rosskopf
Ruines d'Altdorf
Marielbergkopf
Reinbach
le Holwalsch
Ententhal
Ludwigshof
Schneethal

Hazelbourg fut en effet un point militaire important à une époque fort reculée. Un dolmen s'y dressait encore pendant les premières années du dix-neuvième siècle ; des vestiges d'enceinte analogues au mur païen de Sainte-Odile se montrent sur divers points et les restes d'une voie romaine révèlent que les conquérants de la Gaule s'installèrent à leur tour sur cette montagne presque isolée, dressée comme une sentinelle au débouché de vallons offrant de faciles voies d'accès dans l'intérieur du pays. Sous l'escarpement dominant la Zorn se séparent aujourd'hui les chemins qui pénètrent dans le massif du Donon et les forêts du plateau de Niederwiller.

En quelques minutes le sentier a permis d'atteindre Schæferhof, égrenant au long de la route ses maisons propres et rustiques. Chaque habitation est flanquée d'une grange où l'on bat le blé ; le bruit rythmique des fléaux se fait partout entendre. Devant les portes, les femmes assises à leur métier se livrent au travail de la broderie que l'on rencontre dans toute la partie vosgienne de la Lorraine.

La route de Dabo s'élève par des pentes douces, en lacets de courbes régulières, au flanc d'une montagne que surmonta jadis le Heiden-

schloss, forteresse dont les débris subsistent entre les bois; au-dessous du chemin un val très profond et sylvain se creuse.

A l'un des contours on voit brusquement surgir la silhouette singulière de la montagne de Dabo, haut piton conique revêtu de gazon et couronné par un rocher qui, vu d'ici, semble une puissante ruine. La chapelle se confond avec la roche, la statue de la Vierge surmontant la flèche paraît couvrir un pan de donjon.

Voici la région des sapins; des jeunes arbres hauts et droits forment forêt où la chaussée pénètre avant d'entrer dans le bassin de cultures au milieu duquel Dabo éparpille ses hameaux. L'étrange silhouette de la montagne se précise, le roc fauve qui la termine semble délicatement posé sur le cône verdoyant. En cette région des petites Vosges, où les amoncellements de grès constituent des tableaux si fantastiques, il n'en est guère de plus étonnant que celui-ci. Les assises de roches sont superposées comme se présentent les feuilles de pâte dans un gâteau brisé; elles avancent, font des retraits, des lèvres, des bavures, mais cela en gigantesque.

Le bourg, bâti au pied du cône, est un centre assez considérable, il doit son aspect moderne à l'effroyable incendie de 1887, qui consuma

quatre-vingt sept maisons. On a reconstruit sur un plan régulier les habitations détruites.

Le goût des excursions en montagne a fait connaître à la foule le curieux pays forestier qui entoure Dabo et amené la création d'excellents hôtels. Pendant la saison d'été les visiteurs sont nombreux ; les étudiants de Strasbourg ont une de ces maisons comme rendez-vous attitré. Grâce au tourisme, le village jadis perdu à l'entrée des grands bois a acquis de la vie, plus qu'il n'en possédait lorsqu'il était la capitale d'un État presque souverain.

Il y a de cela un peu plus d'un siècle. En 1801, le traité de Lunéville confirma la confiscation sur les comtes de Dabo-Linange de leur dernière part d'autorité sur cette terre d'Empire, étendue jusqu'à la Sarre, à Abreschwiller ; déjà la Convention l'avait saisie et englobée dans le Bas-Rhin. Le pays de Dabo fut alors attribué au département de la Meurthe ; c'est ce qui lui vaut aujourd'hui d'appartenir à la Lorraine, bien que cette contrée, dont les eaux vont à Saverne et au Rhin, soit plutôt alsacienne. Le plus illustre enfant de la maison de Dabo, celui qui devait devenir le pape Léon IX, naquit dans le comté, peut-être au château primitif, en 1002 ; l'Alsace en est fière encore ; elle lui a élevé une statue dans

la vieille petite ville d'Eguisheim[1], qui prétend aussi avoir donné naissance à saint Léon, et où sa jeunesse s'écoula.

Alors Dabo, ou Dagsburg, était cité forte; la ville occupait un ressaut de la montagne et se composait de plusieurs groupes d'habitations ou de défense. Au sommet du rocher, dans une situation en apparence inexpugnable, se dressait le château des comtes, berceau de Léon IX; à mi-côte, un bourg renfermait la garnison. L'église, plus bas, entourée d'une enceinte, dominait la ville proprement dite dont le Dabo moderne occupe l'emplacement. Pendant tout le Moyen Age, puis à l'époque de la Renaissance, le lieu resta fort et considérable; une vue cavalière de 1643, reproduite en carte postale, en donne la physionomie saisissante et pittoresque. En 1679, le château fut démantelé; onze ans plus tard, les restes furent rasés; la ville militaire et les remparts subirent le même sort; cette destruction avait été décidée par le traité de Nimègue, qui enleva l'indépendance territoriale aux comtes en leur laissant les droits seigneuriaux des vassaux de l'Empire.

Rien ne subsiste de la triple forteresse de

1. Voir le volume *Haute-Alsace*, chapitre XIV.

Dabo, on n'en trouve même pas vestige. Sur le roc suprême, la dernière pierre a été enlevée, peut-être utilisée pour la construction de la chapelle dédiée au pape saint Léon. Le rocher n'est plus qu'un lieu de pèlerinage et, surtout, un belvédère d'où la vue est immense. Comme en Suisse pour les curiosités naturelles, l'accès en est tarifé ; la commune a installé un gardien qui délivre des tickets d'entrée.

L'ascension est courte. Pendant un kilomètre le visiteur suit la route d'Alsace, tracée dans un paysage verdoyant. Un sentier s'en détache à l'entrée de la forêt et, par des lacets, atteint les pentes gazonnées que surmonte le roc en surplomb. Sous un encorbellement, une petite auberge a été construite ; à l'abri d'une autre roche se blottit l'habitation du gardien qui perçoit la rétribution et ouvre le passage. On accède à la plate-forme par une série de larges marches entaillées dans le grès ; cette voie débouche devant l'entrée de la chapelle.

Le petit plateau gazonné aux bords déchiquetés n'a pas plus de 300 mètres de tour, mais la forteresse qui le couvrit jadis devait être singulièrement forte, si elle était exiguë. Tout l'espace était d'ailleurs minutieusement occupé ; de vieilles estampes montrent les constructions

étroitement serrées au bord même de l'escarpement. Au pied de la roche, une ceinture de murailles crénelées et percées de meurtrières empêchait l'accès à tout assaillant assez hardi pour tenter l'escalade.

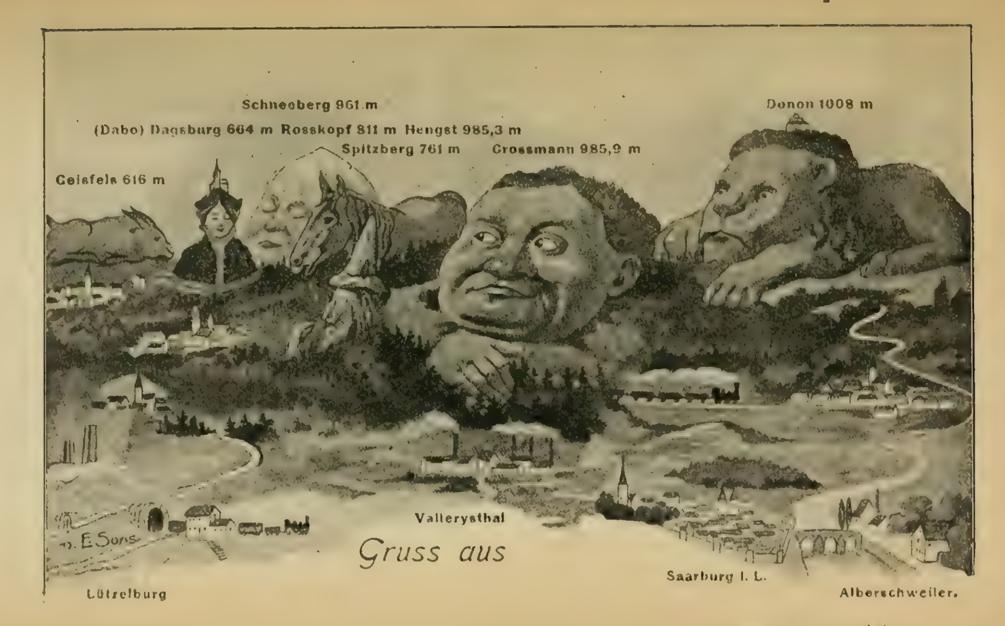
On ne saurait reconstituer par la pensée ce nid de faucon, tel que l'aménagea le régime féodal ; aujourd'hui la surface est absolument nue. D'ailleurs on ne songe guère à une restauration médiévale, tant on est saisi par la beauté singulière du paysage. L'œil contemple tout le versant septentrional du massif du Donon, région plissée de nombreuses vallées, très ondulée, couverte d'un manteau ininterrompu de forêts. Jusqu'à la ligne de faîte, derrière laquelle s'étendent les Vosges alsaciennes, des bois, toujours des bois, partout des bois.

Les sommets se détachent nettement sur le fond bleu du ciel : dômes, croupes ou trapèzes. A l'arrière-plan trône le Donon, surmonté de son temple. Aucun signe de vie dans ces énormes étendues sylvaines, sinon la fumée blanche s'élevant des campements de charbonniers. Sous le Donon, trois vallées se creusent très distinctes : le Blanc-Rupt, Saint-Quirin et la Sarre Rouge.

Malgré leur uniforme manteau de forêts, les sommets se reconnaissent distinctement, en sui-

vant sur la carte la ligne ondulée qui nous sépare de la vallée de la Bruche. Tous ces petits monts ont aux yeux des Alsaciens et des Lorrains une individualité propre. Dans ces régions, comme en Allemagne, les accidents du sol : montagnes, rochers, cours d'eau, prennent un caractère personnel que l'on n'imagine pas en France. Sauf les grandes cimes des Alpes, des Pyrénées, des monts d'Auvergne, auxquelles la littérature ou l'imagination populaire ont donné en quelque sorte une âme, nous n'avons pas pour nos cimes l'affection filiale qui nous surprend sur le versant oriental des Vosges.

En Alsace, tout le monde connaît les montagnes vosgiennes, les idéalise, les regarde avec des yeux un peu prévenus, car on parle de hauteurs modestes comme un Dauphinois parlerait de la Meije ou les Pyrénéens du Mont-Perdu ! Cette personnalité de cimes qui, chez nous, passeraient inaperçues, est un des grands charmes des courses dans les Vosges. De ce côté du Donon, elle prend un caractère familier ; un dessinateur a rendu ce sentiment d'une façon pittoresque par une carte postale représentant l'horizon de montagnes de Dabo sous les traits silhouettés d'hommes ou d'animaux. Le Donon dominateur est figuré par un lion portant son temple pour



(D'après une carte postale.)

FIGURATION DES PETITES-VOSGES DU PAYS DE DABO

diadème au-dessus de sa chevelure de forêts ; le Grossmann est une tête de montagnard robuste ; le Schneeberg un meunier endormi sous son bonnet de coton ; le Geisfels, qui domine Lutzelbourg, un bouc couché. Quant au rocher de Dabo, il surmonte la coiffure d'une femme habillée de façon très moderne, le buste pris dans un manteau de fourrure. Une sorte de nécromant coiffé d'un feutre pointu, c'est le Spitzberg. La plupart des noms appliqués à ces images sont d'ailleurs des calembours.

Cette région forestière de Dabo est presque un pays inconnu, autant que solitaire. Aucun village, pas même un hameau, dans ses vallées ; à peine des scieries utilisant la force motrice des torrents. L'exploitation des bois, seule industrie, est aussi la principale source de fortune pour la population. La forêt continue s'étend sur plus de 15 000 hectares, peuplée, selon l'exposition et l'altitude, de sapins, de pins, de hêtres, de bouleaux et de chênes.

Des bois encore s'étendent vers le nord et l'ouest, mais troués par des clairières de cultures ; ils vont se perdre dans l'infini de la plaine lorraine. Dans cette direction, le pays s'abaisse rapidement. Des villages, des bourgs, des petites villes se montrent dans les vallées et sur les pla-

teaux. Les forêts sombres diaprent les étendues de moissons; de grandes nappes miroitantes brillent sous le soleil : ce sont les étangs sans nombre entre lesquels se traînent la Seille, la Sarre et leurs affluents.

Au nord-est moutonnent les cimes sombres des petites Vosges de la Petite-Pierre et de Bitche, allant se confondre avec les Vosges — la Hardt — du Palatinat, dont les masses confuses se perdent à l'extrême horizon.

Le pays de Dabo ne s'étendait pas jusque-là ; il ne comprenait que la zone forestière au nord de la crête du Donon, dans laquelle les Sarre et la Zorn roulent de claires eaux. Plus que ses voisines, la commune de Dabo est essentiellement sylvaine, elle possède plus de 12 000 hectares de bois, la forêt qui porte son nom en comprend 10 079 à elle seule. Les droits des habitants sur ce vaste domaine compensent la rareté et la pauvreté des terres arables et des prairies. L'industrie de la broderie de perles répand un peu de bien-être, toutes les femmes y travaillent. En dehors de cette branche d'activité et de l'exploitation des bois, il n'y a qu'une petite fabrique de verres de montre et de brillants, dans laquelle dix ouvriers sont occupés.

Toute la région voisine est curieuse à plus d'un titre. Sur nombre de points, on rencontre des vestiges celtiques, dolmens ou menhirs, pierres auxquelles des cavités rondes, creusées sans doute par la main de l'homme, ont fait donner le nom de roches à cuvettes. Mais le grand attrait de la forêt serait sa solitude même, si elle n'était absolue au point que l'on peut marcher pendant des heures sans rencontrer âme qui vive. L'absence de gîte a empêché la grande sylve d'être fréquentée par les touristes; bien peu de visiteurs s'aventurent dans le fond des vallées.

Peut-être aussi l'uniformité des sites explique-t-elle l'abandon de ce curieux pays; les vallées de la Sarre se ressemblent trop et n'offrent pas suffisamment d'imprévu, malgré la longueur du parcours. La durée du trajet vers le Donon a fait préférer l'accès de la noble montagne par Schirmeck du côté de l'Alsace, par Raon-sur-Plaine du côté de la France.

Plus variée, plus favorisée aussi par les souvenirs légendaires, est la zone moyenne du pays de Dabo comprise entre la Zorn et la Bièvre, industrieux affluent de la Sarre. Les petits monts très découpés par les vallons, les restes de civilisation celtique, les souvenirs religieux

se rattachant à saint Léon font de la vallée de la Bièvre une région curieuse à parcourir ; la sauvagerie de quelques plis contraste étrangement avec la grande industrie implantée à Vallérystal. De ce côté les guides de Dabo dirigent plus volontiers les promeneurs.

Nous avons traversé ce massif pour atteindre Vallérystal et Abreschwiller. Le chemin, rude pour les chars, quittant Dabo, dont les maisons sont gaîment fleuries de bégonias et de géraniums, va passer au hameau de Hopstein. De ce point, dominé par les escarpements rouges du Ballerstein, on a une vue nouvelle de Dabo ; le bourg s'étale en croix ; la butte, surmontée du rocher et de la chapelle, semble plus élancée encore. A mesure que l'on avance, ce paysage s'agrandit ; la descente est délicieuse. Le roc de Dabo paraît de plus en plus grandir. Hopstein s'éparpille sur un rocher. Le spectacle change quand le chemin atteint le ravin très vert d'Ententhal — la vallée des Canards — où le ruisseau d'Altmühl gazouille au milieu de prairies encadrées de sapins et de hêtres.

Au fond de cette combe étroite, on retrouve la Zorn ; la vallée est une gorge rocheuse, le torrent clair, peuplé de truites, y bondit et écume. A la jonction est la scierie-auberge de

Kleinmühl, fréquentée par les rouliers descendus de la vallée solitaire où la Zorn actionne des scieries. Une route bien entretenue remonte cette gorge longue et sévère jusqu'au moulin de Petersmühle : là aboutit une autre route venue de Walscheid. De Petersmühle un bon sentier conduit au sommet du Grossmann, la belle cime aux rochers bizarres d'où l'on jouit de si grands horizons.

La Zorn coule rapidement dans un lit resserré et va entourer une sorte de presqu'île au fond d'un cirque aux parois raides, jadis revêtues de grands arbres. Un ouragan tournoyant dans cette sorte d'abîme a renversé sapins et hêtres. Les troncs ont été débités, mais les souches sont en l'air, montrant des moignons de racines. Le sentier monte entre ces ruines végétales, contournant le cirque et offrant sur Dabo une vue vraiment fantastique.

Le cyclone n'a sévi que sur un étroit espace. Voici l'ombrage d'une hêtraie superbe, les arbres au tronc lisse s'élancent, hauts et droits, sur la pente très déclive. Le sentier s'élève ainsi dans le silence profond de la forêt ; les hêtres prennent des proportions de plus en plus majestueuses, ils forment au sommet de la côte un massif sous lequel on devine des restes de rem-

parts. C'est un de ces murs païens dont l'origine demeure mystérieuse.

L'arête que couvre cette œuvre de nos lointains aïeux des Gaules est fort curieuse par ses entablements de grès rouge, dont la verdure des hêtres fait ressortir la teinte puissante. Ces rochers sont splendides, surtout vers le sud, où les amas gréseux du Hohvalsch sont un but d'excursion pour les hôtes de Dabo et d'Abreschwiller.

Des sentiers bien tracés descendent à la Bièvre en longeant un vallon secondaire où l'on retrouve quelques cultures. Le point de réunion des deux vallées est dominé par une petite montagne rocheuse portant les ruines à peine apparentes d'un château et une chapelle dédiée à saint Léon. C'est un des lieux où la légende fait naître le pape Léon IX. Un évidement dans la paroi du rocher passe pour la retraite favorite du futur pontife, le jeune comte Brunon de Dabo. La grotte, profonde de 35 mètres, est visitée par de nombreux touristes. Une source y suinte du rocher.

Toute la contrée est curieuse par les rochers aux formes singulières et de teinte ardente. Les surplombs ont offert un asile aux peuples primitifs ; aussi trouve-t-on partout des vestiges de

la vie antique, murs et travaux de défense. Les tombes sont en tel nombre que l'on peut conclure à l'existence de populations pressées en ce pays si médiocrement habité de nos jours.

En aval sur la Bièvre, dont les eaux limpides, dérivées par un canal, servent aux usages domestiques d'une rue d'habitations mi-rurales, mi-ouvrières, se groupe le gros village de Walscheid ; les maisons ont toutes leurs fenêtres ornées de fleurs de teinte vive. Une grande partie des habitants sont employés à la verrerie de Vallérystal, décelée à distance par le nuage de fumée planant sur les collines.

II

VALLÉRYSTAL, ABRESCHWILLER ET LORQUIN

La vallée de la Bièvre. — De Walscheid à Vallérystal. — La verrerie. — Trois-Fontaines. — Dans les bois de Voyer. — Abreschwiller. — Les scieries. — Les chemins de fer forestiers du Donon. — L'exploitation des forêts de l'État. — La langue française dans le pays d'Abreschwiller. — Petits métiers de la forêt. — Descente de la Sarre Rouge. — Les viviers de Basse-Barville. — Lorquin. — La broderie sur blanc. — Sur la route d'Héming — Hesse.

Hesse. Août.

Après Walscheid, la vallée de la Bièvre se rétrécit et devient gracieuse, la roche qui surgit de chaque côté a des formes pittoresques et imprévues ; au-dessus d'une scierie elle se tapisse d'une nappe de bruyères roses formant un décor splendide par le contraste avec les pins qui l'encadrent et le vert doux des petits prés arrosés par la rivière. Plus loin, d'autres masses de grès rouges, aux assises émoussées, aux ressauts couverts du même manteau de bruyère semblent un rempart placé en travers de la vallée. Sur la rive

gauche, moins exposée au soleil, le roc tapissé de lichen est entouré de hêtres. Des grottes creusent ces parois, accroissant le caractère du paysage. Jadis celui-ci devait être plus curieux encore; un étang couvrait de ses eaux le petit bassin aujourd'hui prairie ; il en reste la chaussée, près du moulin de la Croix (Kreuzmühle).

Soudain le paysage devient industriel par l'allure des constructions assises à l'entrée d'un vallon vert s'ouvrant dans le massif que recouvrent les villages de Haarberg et Hommert. Les deux vaux sont occupés par les maisons du hameau de Sitifort, conçues sur le type des cités ouvrières des environs de Mulhouse et habitées par des verriers de Vallérystal comme la plupart des hameaux et des villages voisins.

L'usine apparaît; ses hautes cheminées, ses vastes toitures, étalées entre les sapins de la rive gauche et les hêtres de la rive droite, troublent le calme agreste de ce pli jadis solitaire. Les constructions couvrent un long espace au bord de la rivière ; quinze cents ouvriers sont employés dans l'énorme ruche. Cependant la manufacture n'a pas fait naître de ville autour d'elle; les travailleurs ont pris gîte dans les villages de la vallée, au-dessous des ateliers : Trois-Fontaines, Bieberskirch et Harzwiller forment une longue

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
DE PARIS

Société Anonyme
Capital 150 millions de francs entièrement versés

Siège social : RUE BERGÈRE
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Etranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Bruxelles, Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Etranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui en fait la demande.

Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS reçoit en compte de dépôt productif d'intérêt des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Un carnet de chèques est délivré sur sa demande à chaque titulaire de compte.

Dépôts à échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois à 11 mois... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans....... 3 0/0

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Avances sur Titres

Le COMPTOIR NATIONAL consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées ou non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NATIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent

Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le COMPTOIR NATIONAL délivre, contre provision préalable, des chèques et des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe

Prêts Hypothécaires Maritimes

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêts peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du COMPTOIR NATIONAL en France ou à l'Etranger.

Ordres de Bourse

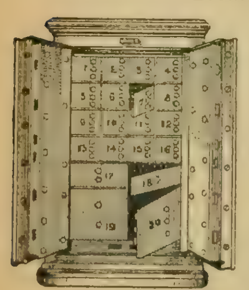
Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS se charge d'exécuter à la Bourse de Paris et sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, les ordres d'achat et de vente qui lui sont transmis par les clients.

Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur une simple demande *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer du Nord, de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, de l'Ouest, d'Orléans, du Midi, etc., aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets des Obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

Location de Coffres-forts



Le COMPTOIR NATIONAL met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, à l'Agence U, 49, avenue des Champs-Elysées et dans les principales Agences.

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

TARIF DE LOCATION							
MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1........	0m25	0m25	0m50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2........	0m25	0m65	0m50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3........	0m65	0m65	0m55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4........							
Coffre-fort entier	2m25	1m30	0m50	»	100 »	»	400 »

Dépôts de Titres

Le Comptoir National reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du Comptoir National sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au Comptoir National peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, *le jour même de la demande du retrait.*

Dépôts de Titres dans les Agences

Le Comptoir National reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres,* encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du Comptoir National, en France ou à l'Etranger.

Garantie contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le Comptoir National se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le Comptoir National peut donner cette garantie, est envoyée sur demande.

Lettres de Crédit pour Voyages

Le Comptoir National délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le Comptoir National a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le payement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, bureau de poste, etc.).

Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le Comptoir National a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Havre, la Bourboule, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon, Biarritz, Pau, Ostende, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Chatel-Guyon, etc. ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.
SALON DES ACCRÉDITÉS, BRANCH OFFICE

Bureaux de Quartier dans Paris

A-Boulevard St-Germain, 147.
B-Rue de Rivoli, 108.
C-Boulevard Diderot, 23 (gare de Lyon).
D-Rue Rambuteau, 2.
E-Rue Turbigo, 16.
F-Place de la République, 21.
G-Rue de Flandre, 2.
H-Rue du 4-Septembre, 2.
I-Boulevard Magenta, 80-82.
J-Boulevard de Strasbourg, 7.
K-Boulevard Richard Lenoir, 92.
L-Rue de Clichy, 86.
M-Avenue Kléber, 87 (Passy).
N-Avenue Mac-Mahon, 35.
O-Boulevard Montparnasse, 71.
P-Faubourg St-Antoine, 27.
R-Boulevard Saint-Michel, 53.
S-Avenue des Gobelins, 2 bis.
T-Avenue de Villiers, 1.
U-Avenue des Champs-Elysées, 49.
V-Avenue d'Orléans, 85.
X-Rue du Commerce, 69 (Grenelle).
Y-Faubourg Saint-Honoré, 124.
Z, Boulevard Haussmann, 89.
AB-Rue Ménilmontant, 39.
AD-Boulevard Barbès, 25.
AE-Rue Lafayette, 44.
AF-Boulevard Voltaire, 199.
AG-Chaussée de la Muette, 2.

Bureaux de Banlieue

ASNIÈRES, 6, rue Saint-Denis. — CHARENTON, 50, rue de Paris. — CLICHY, 106, boulevard National. — ENGHIEN, 47, Grande-Rue. — IVRY-SUR-SEINE, 54, rue Nationale. — LEVALLOIS-PERRET, 3, place de la République. — MONTREUIL-SOUS-BOIS, 48, rue du Pré. — NEUILLY-SUR-SEINE, 92, avenue de Neuilly. — SAINT-DENIS, 88, rue de Paris.

Agences en France

Abbeville
Agen
Aix-en-Provence
Alais
Albi
Amiens
Angoulême
Arles
Avignon
Bagnères-de-Luchon
Bagnols-s.-Cèze
Bar-sur-Seine
Beaucaire
Beaune
Beauvais
Bédarieux
Belfort
Bergerac
Béziers
Biarritz
Bordeaux
Bourboule (la)
Caen
Calais
Cannes
Carcassonne
Carpentras
Castres
Cavaillon
Cette
Chagny
Chalon-s.-Saône
Châteaurenard
Chatel-Guyon
Châtillon-s.-Seine
Clermont (Oise)
Clermont-Ferrand
Clermont-l'Hérault
Cognac
Condé-s.-Noireau
Dax
Deauville - Trouville
Dieppe
Dijon
Douai
Dunkerque
Elbeuf
Epernay
Epinal
Ferté-Macé (la)
Firminy
Flèche (la)
Flers
Gray
Havre (le)
Hazebrouck
Issoire
Jarnac
Lézignan
Libourne
Lille
Limoges
Lyon
Manosque
Mans (le)
Marseille
Mazamet
Melun
Mont-de-Marsan
Mont-Dore (le)
Montpellier
Mouy
Nancy
Nantes
Narbonne
Nice
Nîmes
Nogent-s.-Seine
Orange
Orléans
Pau
Périgueux
Perpignan
Reims
Rennes
Riom
Rive-de-Gier
Roanne
Roubaix
Rouen
Royat
Saint-Brieuc
Saint-Chamond
Saint-Dié
Saint-Etienne
Saint-Junien
Salon
Soissons
Toulouse
Tourcoing
Tours
Trouville - Deauville
Troyes
Valenciennes
Versailles
Vichy
Villefranche-s.-Saône
Villeneuve-s.-Lot
Vire

Agences dans les Colonies et Pays de protectorat

Tunis, Sfax, Sousse, Gabès, Majunga, Tamatave, Tananarive, Diégo-Suarez, Mananjary, Tuléar.

Agences à l'Étranger. — Bruxelles, Ostende, Londres, Liverpool, Manchester, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Alexandrie (Egypte), Bombay, Melbourne, Sydney, Tanger, Mogador, Casablanca.

Imp. de Vaugirard. — H.-L. MOTTI, directeur.

rue de petites maisons peuplées de verriers. Tout autour, les centres des plateaux et des collines renferment d'autres employés de la verrerie.

Mais Vallérystal, comme bourg, n'existe pas ; il ne comprend que la manufacture elle-même. Celle-ci, fondée ou plutôt développée en 1856, car il y avait là une verrerie créée en 1707 par un comte de Lutzelbourg, était une des plus considérables de France, lorsque le traité de Francfort vint nous l'arracher. Pour conserver le marché français, la compagnie a fort développé la succursale qu'elle possédait à Portieux (1), dans le département des Vosges.

Vallérystal ne s'en est pas moins accru ; le marché allemand s'est ouvert pour elle. Bien que la substitution de la houille au bois ait fait perdre l'avantage offert par les immenses forêts du Dabo qui avaient fait choisir ce val solitaire, la verrerie a pu se développer. Un embranchement de chemin de fer qui la relie à Sarrebourg et aux houillères de la Sarre compense en partie l'éloignement du bassin charbonnier. Le mouvement d'affaires est évalué à deux millions et demi de francs, dont un tiers pour le commerce en Allemagne, le reste étant exporté.

---

1. 22e série du *Voyage en France*.

La production comprend la verrerie commune et surtout le verre décoré mécaniquement, demi-cristal reproduisant l'ornementation et la taille des articles de Baccarat et de Saint-Louis. On applique les procédés de Gallé qui ont si profondément rénové l'art du verrier.

L'entrée de l'usine est rigoureusement refusée; j'ai pu faire fléchir la consigne, mais uniquement pour les parties n'offrant pas un intérêt particulier : la fusion du verre et le moulage; encore sommes-nous arrivés à l'heure où les fours ne fonctionnaient plus. Nous avons donc vu surtout de Vallérystal les murs derrière lesquels il se passe quelque chose.

Les ateliers se prolongent jusque dans le village de Trois-Fontaines, où l'une des constructions abrite une fabrique de verres de montres. En dépit du voisinage de la puissante manufacture, Trois-Fontaines garde un caractère presque rural; la plupart des maisons ont une grange dans laquelle bat le fléau. Presque tous les ouvriers possèdent un petit domaine qu'ils exploitent tout en travaillant à la verrerie. Ils peuvent ainsi se contenter de salaires moins élevés que dans les grands centres industriels. Le bon marché de la main-d'œuvre est une autre cause du maintien de Vallérystal loin des matières premières, le charbon surtout.



LORQUIN
Hermelange
Nitting
Bois de Hesse
Hartzviller
Trois Fontaines
Biberskirch
Bois de Nitting
Voyer
La Neuveville
-lès-Lorquin
Fraquelfing
Niderhoff
Métairies
de St. Quirin
Abreschviller
Vasperviller
Eigenthal

Un vallon creusé dans le massif recouvert par la forêt de Walscheid sépare Trois-Fontaines de Bieberskirch et ouvre accès au sentier conduisant d'un côté à Voyer, de l'autre à Abreschwiller. Ce creux au fond de prairies est encadré de bois; le chemin monte, fort rude, sous les hêtres, entre les rocs moussus et les racines noueuses. L'ascension semble pénible, car nous avons fait bien des lieues aujourd'hui. Enfin voici le plateau; nous marchons avec moins de peine sous les beaux arbres de la forêt de Voyer, jusqu'à la ferme de Valette, où apparaissent les cultures. Partout des champs bien tenus, des récoltes variées; on entre dans un monde nouveau pour l'habitant de la région sylvestre du Dabo.

Une bonne route décrivant un grand lacet descend au sud vers la vallée de la Sarre Rouge que l'on voit se creuser profondément; le sentier coupe ce contour, amène en vue d'Abreschwiller, passe près de la chapelle du cimetière et débouche au cœur de ce gros village, très propre et simple, devenu un rendez-vous fréquenté de touristes.

La situation est heureuse; la vallée de la Sarre Rouge échappe ici à la région des montagnes pour entrer dans celle des collines où elle

recevra les eaux de la vallée de Saint-Quirin et de la Sarre Blanche. De nombreux vallons secondaires pénètrent dans le massif, où l'on trouve à chaque pas des sites curieux dus aux formes singulières et à la couleur de la roche, aux contrastes de végétation. Ce ne sont pas de grands paysages, mais cela est aimable ; d'ailleurs le sommet du Donon est proche, offrant son relief accentué et ses larges horizons de montagne.

L'excellent hôtel Cayet, dont l'hôte connaît à merveille le pays, a fait du bourg le centre vital de ce versant du Donon pour le séjour d'été et les excursions. Abreschwiller lui doit son aspect de vie et de gaîté autant qu'à l'industrie, fort active, alimentée par les immenses forêts dans lesquelles se creusent les vallées des Sarres.

Cette industrie se borne aujourd'hui à l'exploitation et au débitage des bois, mais Abreschwiller eut jadis des branches d'activité plus variées. La verrerie de Vallérystal y possédait des ateliers occupant une centaine d'ouvriers; ils sont abandonnés depuis 1899. Les gisements de minerai de fer des environs alimentèrent longtemps deux hauts fourneaux aujourd'hui éteints. La métallurgie reste représentée par un atelier assez considérable pour la fabrication des machines agricoles.

On pouvait encore considérer comme appartenant à Abreschwiller, au moins par la proximité, la verrerie de Saint-Quirin, située, sur le territoire de cette dernière commune, à Lettembach, mais bien plus près d'Abreschwiller ; la belle usine a été fermée en 1888 et tous les ateliers furent alors transférés à Cirey en Meurthe-et-Moselle, siège de la société.

Les scieries sont donc aujourd'hui les principales manufactures ; la commune en compte plusieurs, le bourg même en possède deux fort considérables ; l'une d'elles est la plus importante de toute la Lorraine. Aussi le commerce des bois a-t-il une importance sans cesse croissante ; un embranchement de chemin de fer, aboutissant à Sarrebourg par un tronçon commun à la ligne de Vallérystal, le favorise. A la gare vient aboutir un petit réseau de chemins de fer forestiers fort intéressants, remontant dans les vallées et recueillant le produit des coupes et les bois débités dans les scieries échelonnées au long des cours d'eau. Ces lignes sont toutes en amont d'Abreschwiller, sur la Sarre Rouge et ses affluents. La Sarre Blanche et le ruisseau de Saint-Quirin restent jusqu'ici en dehors du système, mais les forêts de la rive gauche et la moitié de celles de la rive droite de la Sarre Blanche appartiennent

presque toutes à des particuliers, à la Compagnie de Saint-Gobain, Chauny et Cirey notamment.

Le réseau forestier a été entrepris en 1892 par le service des forêts du royaume de Prusse qui gère les anciennes forêts domaniales d'Alsace-Lorraine et les bois communaux. La ligne principale, longue de 19 kilomètres, quitte la Sarre Rouge pour pénétrer dans le vallon de Soldatenthal, remonter jusqu'au fond de ce pli solitaire, franchir la ligne de faîte et accéder dans la vallée de la Zorn ; elle se prolonge jusqu'à la source de cette rivière, au pied du sommet d'Urstein ; un embranchement descend la Zorn naissante sur une courte étendue ; il semble destiné à se prolonger vers Lutzelbourg pour y conduire les bois du pays de Dabo.

Une autre ligne achève de desservir la vallée de la Sarre Rouge, en remontant le torrent jusqu'à sa source ; sous la cime de la Tête de mort, voisine du Donon, deux embranchements vont chercher les bois au pied du massif de Malcôte. La région se nomme vallée de Saint-Quirin, bien que le bourg de ce nom se trouve dans un autre bassin, mais la forêt de Saint-Quirin que parcourt la Sarre Rouge a fait désigner ainsi les bords de la rivière.

A cette Sarre Rouge aboutit un gros et clair ruisseau, dit, pour les mêmes raisons, d'Abreschwiller ; il anime une vallée solitaire prenant naissance à la base du Grossmann. Un chemin de fer forestier remonte cette vallée d'Abreschwiller et envoie des embranchements dans trois vallons latéraux.

Tout le massif sylvain, jusqu'au pied de la puissante chaîne qui sépare les bassins de la Sarre et de la Zorn de celui de la Bruche est ainsi desservi par ces lignes à voie étroite où le remorquage des trains s'effectue par des locomotives. Grâce à ce moyen de transport, l'exploitation des forêts a pris une activité, une intensité inconnues jadis. Même on est en voie de ruiner le pays ; les forestiers allemands procèdent avec une hâte fébrile. « Ils font argent de tout », entendais-je dire l'autre jour en chemin de fer par des industriels discutant des questions économiques.

Je me suis mêlé à la conversation ; j'ai appris ainsi qu'à la suite de coupes répétées dans les forêts de l'État, représentant les trois quarts de la surface boisée, le chêne d'œuvre est devenu introuvable ; il faut aller en France pour se procurer cette essence. Dans le bas pays surtout, la disette se fait sentir ; dans les vallées il n'y a

guère que du sapin, pour les dix-neuf vingtièmes, le reste étant en hêtres. Mais les arbres sont abattus avant leur complet développement. Les chemins de fer permettent de faire face à cette exploitation intensive.

Les prix de transport sont bien inférieurs aux charrois par collier. L'administration des forêts demande 15 pfennigs (18c 75) par kilomètre et par mètre cube, plus 1f25 pour chargement et déchargement.

Grâce à ces facilités, les pays où naissent les Sarres fournissent 10 wagons par jour à la gare d'Abreschwiller, 3 000 à 3 500 par an, et la valeur des produits expédiés atteint environ 2 500 000 francs. Jadis la France offrait des débouchés importants ; mais la guerre douanière a amené un tel accroissement des droits d'entrée, que toute exportation est impossible depuis dix ans.

Cette région forestière, presque déserte, car on n'y trouve guère que des scieries, des maisons de garde et de très rares fermes, conserve l'usage de la langue française. En dépit des noms à consonance germanique, la contrée était entièrement acquise à l'idiome latin ; elle l'est encore aujourd'hui ; partout, de la Bièvre à la frontière nouvelle, on se fait comprendre en par-

lant français, tandis que l'on a bien des chances de ne pas être entendu avec l'allemand ; même beaucoup de noms sont restés dans leur forme très française comme Hattigny, Ibigny, Gondrexange, Laneuveville, alors que l'on a métamorphosé Lorquin en Lörchingen.

C'est en français que répondent les bûcherons et les ouvriers des scieries, en français aussi s'expriment les enfants et les femmes qui parcourent les bois pour la cueillette des fraises, des airelles, des framboises, des mûres et des baies de sureau. Cette occupation, idyllique en apparence, revêt un caractère redoutable : les fruits forestiers, étant destinés à la distillation, contribuent à accroître le fléau de l'alcoolisme qui détruit la vigueur d'une race superbe. Il est vrai que l'alcool de choix n'est pas à la portée de tout le monde ; les amateurs qui veulent de l'eau-de-vie de framboise achètent les baies 25 centimes le kilogramme ; or 1 hectolitre de framboise donne à peine 3 litres d'alcool à 50°, subissant double distillation pour être buvable ; cela amène le prix de revient à 15 francs par litre.

La vie de la forêt serait courte, si les scieries ne travaillaient même en hiver, sauf quand les froids trop vifs couvrent les torrents de glaçons. Les scieries à vapeur d'Abreschwiller, de

Vasperviller, de Saint-Quirin, etc., ne connaissent pas ces chômages et maintiennent l'activité du pays.

Une autre branche importante de travail est la broderie sur blanc, qui emploie presque toute la main-d'œuvre féminine dans les hameaux et les villages et dont le foyer principal est à Lorquin, chef-lieu du canton, groupé dans un vallon non loin du confluent des deux Sarres. Ce bourg doit aux nombreux fabricants ou courtiers d'être un centre assez animé, dont l'influence s'étend sur de vastes campagnes.

Lorquin est complètement en dehors des montagnes, séparé par un bourrelet de collines du plateau ondulé où les grands étangs sommeillent entre les cultures et les bois. On s'y rend d'Abreschwiller en descendant la Sarre Rouge que le ruisseau de Saint-Quirin vient atteindre au-dessous de Vasperviller. La vallée est devenue un large plan de prairies encadré de bois; la rivière, abondante et claire, se tord en incessantes sinuosités sous les aulnes à la ramure luisante, d'un vert sombre. Peu à peu les hauteurs s'abaissent, se dépouillent de leur manteau de verdure, puis s'effacent; c'est la plaine ample où les deux Sarres, déroulant de multiples

replis comme pour retarder leur rencontre, finissent cependant par se rejoindre.

Avant le confluent, débouche d'un vallon boisé le ruisseau de Valette, qui vient d'arroser le frais vallon de Voyer; ce petit cours d'eau et la Sarre alimentent de vastes réservoirs artificiels : quatre bassins maçonnés recevant les truites élevées dans l'établissement de Vasperviller, que je dois visiter demain. Les beaux poissons fourmillent dans l'eau vive. La gare de Basse-Barville avoisine ces viviers, et reçoit chaque jour les paniers de poissons destinés à Strasbourg, à Metz et surtout aux villes d'eaux françaises.

Plus loin, un canal dérivé de la Sarre Blanche franchit la Sarre Rouge pour porter les eaux au canal de la Marne au Rhin; ce chenal frôle les villages de Nitting et d'Hermelange avant d'atteindre la voie navigable en face de Hesse.

La jonction de la Sarre Blanche et de la Sarre Rouge a lieu dans la plaine de prairies, se relevant de chaque côté en amples ondulations couvertes de cultures. Près du confluent est établie la gare de Lorquin, d'où la vue s'étend sur la belle ligne des Vosges moyennes dont les sommets bien détachés, comme isolés, capricieux de forme, sont dominés par la masse caractéristique du Donon.

Le bourg de Lorquin, à un quart de lieue, au fond d'un bassin évasé, se compose surtout d'une large voie aux maisons de bonne apparence, sur laquelle aboutissent de courtes rues déclives; l'une d'elles assez pittoresque par ses larges degrés et les arbustes en caisse ornant l'entrée des maisons. Rien d'allemand ni même d'alsacien; c'est un de ces centres ruraux comme il en est tant de l'autre côté de la frontière; on pourrait se croire à Cirey ou à Blâmont, sans les enseignes obligatoires en allemand, à côté desquelles les conquérants tolèrent d'ailleurs le texte français. Il en est de même jusqu'à la frontière, dans tous les villages du canton, demeurés profondément français par la langue et les coutumes.

L'aspect de bien-être qui frappe à Lorquin est dû à l'industrie familiale de la broderie sur blanc; le bourg est pour la Lorraine annexée ce que sont Épinal et Mirecourt pour la Lorraine française [1], mais on y fait des articles plus fins.

Depuis l'annexion, les entrepreneurs de broderie ayant perdu le marché français, ont dû chercher des débouchés en deçà de la nouvelle démarcation territoriale; ils travaillent surtout

1. 22e série du *Voyage en France*, chapitre X.

pour Strasbourg devenu un grand centre commercial ; pour l'Allemagne ils produisent des articles de luxe destinés aux grandes villes.

Le rayon de fabrication est peu considérable, en somme ; il s'étend depuis Dianne-Capelle, village situé entre les étangs du Stock et de Gondrexange, jusqu'à Abreschwiller par Xouaxange, Hermelange, Nitting et Voyer et, de cette ligne, à la frontière. Les ouvrières, au nombre de dix-huit cents à deux mille, travaillent un peu sur des modèles fournis par des dessinateurs du pays, et davantage à l'aide de dessins envoyés par les grandes maisons de broderie. En ce moment on fait principalement les *empiècements* de chemises, article à bon marché, produisant beaucoup d'effet aux yeux des Allemands.

Les salaires varient suivant l'habileté de l'ouvrière et le temps qu'elle peut consacrer au travail. La moyenne est de 80 centimes ou 1 franc par jour, mais certaines brodeuses parviennent à 3 francs ou 3f50. On en vit gagner jusqu'à 4 francs.

Ce travail est la poésie des coteaux ou plutôt des larges ondulations allant jusqu'à la limite de Meurthe-et-Moselle. Les petits villages, étendus au bord de ruisseaux lents, animent un paysage assez monotone.

Pour rencontrer plus d'activité, il faut aller retrouver le pli où le ruisseau de l'étang de Gondrexange est côtoyé par le canal et la grande ligne de Paris à Strasbourg. Une route y conduit de Lorquin, montant sur de grandes croupes sans arbres, couvertes de moissons. Du point culminant on découvre les moyennes Vosges dans toute leur majesté, du seuil de Saverne aux dernières pentes de la région de Saint-Dié.

Du côté opposé apparaît le vaste étang de Gondrexange, nappe profondément indentée au creux d'un pays très ondulé. Sauf Héming aux fumantes usines et Gondrexange, on n'aperçoit aucun village. Lorsqu'on descend dans le pli où se traînent les eaux rares du ruisseau de Neuf-Moulin, on aperçoit cependant quelques habitations ; c'est le minuscule hameau de Neuf-Moulin, chef-lieu d'une commune de 36 habitants, la moins populeuse de toute l'Alsace-Lorraine.

Le val est une sorte de grand cirque verdoyant ; un des flancs tout entier a été acquis par les fabriques de ciment d'Héming qui se développent chaque jour ; l'une d'elles produit 350 000 sacs de 170 kilos par an et l'autre presque autant. Il s'est créé là un centre manufacturier considérable, n'occupant pas moins de cinq cents ouvriers.

Dans toute cette contrée, la forme *ange,* qui termine tant de noms de lieux, a été modifiée par la conquête; les Allemands ont transformé cela en *ingen,* mais d'une façon assez capricieuse. Ils ont gardé Gondrexange tandis que Xouaxange est devenu Schweixingen. Les indigènes ne se sont pas soumis à ces fantaisies; ils continuent à faire sonner l'*ange* lorrain. Ils ne se sont pas pliés davantage à dire *ingen* au lieu de *ing,* qu'ils prononcent *in* d'une intonation très française. Nous avons eu le tort de maintenir le *g* autrefois, car c'était une lettre morte. Sur la carte française, les noms écrits comme ils l'étaient avant l'annexion ont encore une saveur étrangère que l'on ne trouve pas dans la prononciation locale; on dit Nittin et non Nittingue, Hémin et non Hémingue. A Sarrebourg, les vieux Lorrains disent Abrècheville pour Abreschwiller, que les Allemands ont changé en Alberschweiler.

Le débouché de la Sarre dans la plaine a été particulièrement maltraité par la germanisation. Ainsi Hesse, l'ancien bourg abbatial, est officiellement Hessen, bien que les noms des habitants sonnent fort le parler de chez nous : Jacques, Mangin, Lapoule, Machet, Gérard et tant d'autres n'ont rien de tudesque.

Hesse, port important du canal — il dessert Vallérystal et Sarrebourg, — a gardé des débris d'une antique abbaye de bénédictins, notamment l'église, où de belles parties romanes ont été respectées par les restaurateurs ; l'enceinte du domaine abbatial est fort reconnaissable encore.

III

LA SARRE BLANCHE ET LA SARRE ROUGE

Vasperviller. — Un établissement de pisciculture. — Saint-Quirin. — La Sarre Blanche. — Le *vicus Saravus*. — Le castel de Turquestein. — Les basses du Blanc-Rupt. — Le hameau du Petit-Mont. — Les scieries. — Passage en Alsace. — La route du Donon. — Vues sur la vallée française et la plaine, la vallée alsacienne de la Bruche. — Descente à la Sarre Rouge. — Le Haut du Narion. — La voie romaine de la Malcôte. — La Marcairerie. — Le labyrinthe de la Sarre Rouge. — Le ruisseau d'Abreschwiller. — Soldatenthal et Émile Chatrian. — La verrerie de Saint-Quirin.

Abreschwiller. Août

Notre course sera longue; nous voulions l'entreprendre à pied, allant coucher au Donon pour redescendre le lendemain par la Sarre Rouge; mais les deux vallées, nous dit-on, sont solitaires et, malgré leur grâce, manquent de variété. Cédant aux indications qui me sont données, nous nous résignons à parcourir en voiture la partie la moins variée, la vallée du Blanc-Rupt.

Au point du jour nous quittions Abreschwiller pour Saint-Quirin. Une route plus pittoresque


Fraquelfing
Abreschviller
Rouge Eau Forges
Jardins
Peuplier
Vasperviller
Hattigny
Niderhoff
Halmoze
Métairies de S.t Quirin
Tuilerie
Lettembach
Haute Corvée
BOIS DE LA NEUVE GRANGE
BOIS DES HARCHOLINS
LES BOIS DE S.T QUIRIN
S.t Quirin
Étang de Hattigny
le Paquis
Bertrambois
Lafrimbole
Turquestein
Bonabois
Bois Sapinot
la Forêt
les Harcholins ou la Vendée
la Haie Renardy
Cirey
Reyers
de Vack
Haut du Rupt des Dames
VALLÉE DU BLANC RUPT
DÉP.T DE MEURTHE ET MOSELLE
Sarre Blanche
la Charbonnière
Polissoirs
Haute Grandfremont
Basse Grandfremont
Scierie du Village
H.t du Bon Dieu

monte par Lettembach et les verreries, mais elle est rude et les voituriers préfèrent suivre les vallées ; c'est par celles-ci que notre cocher pénètre en montagne. Jusqu'au confluent du ruisseau de Saint-Quirin, on longe la Sarre entre de belles campagnes couvertes de cultures sur la rive droite, forestières sur le versant opposé. En arrière le paysage est très beau ; les Vosges se dressent en lignes successives, à demi voilées par la brume matinale montant des ravins. Abreschwiller, mollement étalé entre les prairies, semble garder l'entrée du val étroit ouvert entre les croupes noires de forêts.

Peu d'habitations sur le chemin ; une chapelle qui le borde, dédiée au bienheureux Pierre Fourier, est abandonnée ; par les vitraux brisés, on aperçoit la petite nef, navrante de délabrement. Un peu plus bas débouche le ruisseau de Saint-Quirin, dont les eaux ont contribué à actionner une vaste scierie où viennent se faire débiter les bois d'une grande partie de la région forestière. Avant de tomber sur les roues de l'usine, le ruisseau a rempli les réservoirs supérieurs de l'établissement de pisciculture de M. Gérard, de Sarrebourg, qui alimentent en poissons adultes les viviers de la Basse-Barville.

C'est une des plus intéressantes entreprises

piscicoles des Vosges. Son créateur ne s'attendait guère à lui voir prendre les développements qui en font une industrie considérable ; il avait essayé, par distraction, l'élevage des truites à l'aide de la fécondation artificielle. Le succès a été complet ; les truites élevées dans les bassins ont trouvé acquéreurs d'abord aux environs, dans les hôtels d'Abreschwiller et de Sarrebourg ; les demandes dépassant la production, M. Gérard a été amené à augmenter le nombre des réservoirs ; une dérivation du ruisseau de Saint-Quirin a fourni des eaux pures en abondance ; le fond de la vallée est maintenant divisé en petits étangs de forme régulière, dans lesquels fourmillent les poissons, depuis les alevins jusqu'aux belles pièces, honneur des tables bourgeoises et des banquets. Un grand bâtiment a été élevé pour servir à la fécondation artificielle et à l'incubation. Des machines ont dû être installées pour préparer la nourriture des truites : sang provenant des abattoirs et poissons séchés. Cela est comparable à la *Pisciculture* de Huningue au temps de sa prospérité [1].

Conduite commercialement, l'entreprise donne d'admirables résultats qui font comprendre ce

1. Voir le volume *Haute-Alsace*, chapitre III.

que pourrait être la mise en valeur des eaux partout où celles-ci sont suffisamment pures et vives. Les truites, qui remplissent en multitude les bassins, offrent un curieux spectacle lorsque le contremaître ou l'un des employés passe au bord du vivier : elles arrivent près de lui avec une rapidité inconcevable, dans l'espoir de recevoir quelque nourriture.

Ces bassins entourés d'arbres, saules ou sapins, constituent un curieux paysage sous le joli hameau de Vasperviller entouré de vergers et de prairies, devenu rustique depuis que l'abandon des verreries de Saint-Quirin a fait fermer l'atelier de polissage de glaces que possédait le village. Il reste comme souvenir de ce passé industriel une fontaine construite par la direction des verreries et dont l'inscription en français est une heureuse surprise. Le « polissoir de Sainte-Claire » était au fond du vallon, au milieu de la bande étroite de prairies étendue jusqu'à Saint-Quirin.

Ce gros bourg apparaît bientôt, groupe de grands toits fauves dominés par l'église, reste d'un prieuré dont la façade est flanquée de deux tours surmontées de clochers à triple dôme bulbeux. Un campanile semblable couronne l'abside. Sur le coteau une chapelle romane accentue l'as-

pect pittoresque du lieu. Saint-Quirin, qui conserve quelques maisons à pignons, encorbellements et tourelles du quinzième et du seizième siècle, demeure très français d'aspect, les enseignes ont été maintenues dans notre langue. Une école maternelle porte le nom d'asile Chevandier, souvenir de la grande famille industrielle qui fonda les verreries et fabriques de glaces dites de Saint-Quirin, Cirey et Monthermé. Cependant la manufacture n'était point ici, mais près d'Abreschwiller, au hameau de Lettembach.

Aujourd'hui Saint-Quirin vit par la forêt sur laquelle les habitants doivent avoir des droits d'affouage, car chaque maison a son tas de bois débité pour le chauffage et soigneusement disposé. Les habitations occupent le fond et les pentes de la vallée, très solitaire en amont, mais parcourue par une route desservant les scieries et les coupes de bois. Les hommes sont bûcherons, les femmes se livrent à la broderie sur blanc.

Par un long détour au-dessus du bourg, la route s'élève sur la ligne de faîte derrière laquelle coule la Sarre Blanche ; elle emprunte un vallon latéral rempli de cultures et d'arbres fruitiers et, parvenue à un petit col, descend aussitôt à travers une splendide forêt. D'abord des chênes,

des hêtres, des pins, puis de grandes sapinières. Ce passage sous bois est merveilleux. Les arbres serrés, hauts et droits, laissent à peine deviner la bande de prairies que parcourt la Sarre Blanche.

Une baraque de douaniers révèle le voisinage de la frontière ; là aboutit un sentier conduisant à Lafrimbolle, village assis dans un vallon, et dont les Allemands ont travesti le nom en Lascemborn, et aux Harcholins, village protestant fondé sur un essart par une petite colonie venue du Ban-de-la-Roche [1]. Un autre chemin, carrossable, descend la Sarre Blanche et conduit à Lorquin par Niederhof et La Neuveville-lès-Lorquin. Malgré son nom, La Neuveville est un lieu fort ancien que l'on a identifié avec le *vicus Saravus,* station romaine dont le nom se retrouve au sommet du Donon, sur une pierre recueillie dans le temple pseudo-antique élevé par le service forestier quand la noble montagne était encore française.

Au long du Blanc-Rupt ou Sarre Blanche monte une route bien entretenue créée pour l'exploitation des forêts et poursuivie dans un

1. Sur le Ban-de-la-Roche, voir le chapitre VIII du volume *Basse-Alsace.*

but militaire jusqu'au Donon, où elle se relie au beau réseau de voies forestières entourant le dôme suprême. Nous suivons cette chaussée établie entre le fond du val, plat comme un thalweg d'ancien lac, et les bois épais de la rive droite. Sur l'autre versant, la forêt n'est pas moins profonde; les sapins masquent au sommet d'une colline les restes de la forteresse de Turquestein, détruite pendant la guerre de Trente ans. Presque rien ne décèle les pans de murailles du vieux burg; de même on ne peut apercevoir trace d'habitation; cependant Turquestein est une commune, peu peuplée il est vrai, 113 habitants répartis au sein des bois, dans les *basses* ou vallons qui échancrent la montagne sur la rive gauche de la Sarre Blanche, pour la plupart descendants d'anabaptistes installés après la guerre de Trente ans. Non loin du château, la Roche des Feux domine vers l'est, au-dessus de la vallée du Blanc-Rupt, un immense désert forestier, dont le panorama grandiose et sauvage s'étend des cimes du pays de Dabo jusqu'au Donon. Bien curieuse est la Grotte des Fées, avec ses trois colonnes sculptées dans le flanc de la montagne et qui, d'après les silex taillés et la hache de bronze qu'on y a découverts, était certainement un abri préhistorique. Une jolie route

forestière établie par M. Chevandier de Valdrôme, fondateur de la cristallerie qui utilisait les bois, parcourt le territoire et se poursuit en Meurthe-et-Moselle jusque dans la vallée de Cirey.

La vallée du Blanc-Rupt se continue, sévère, régulière, encadrée de petits monts revêtus d'un manteau continu de bois, pins, hêtres ou sapins. Au bord de la rivière rapide, un double ourlet d'aulnes ; sur le chemin, en bordure, des pommiers dont la présence surprend un peu au long de ce pli solitaire.

Un instant la vie humaine reparaît en un hameau exigu : une maison forestière, la scierie des compagnies, un champ de pommes de terre ; mais aussitôt recommencent les bois dans la vallée rétrécie. Le rocher se montre parfois, en beaux blocs surplombants, en entassements bizarres, en strates singulières. Et le paysage est plus varié ; de courts défilés relient des épanouissements où s'étalent des prairies, des barrages laissent échapper des eaux étincelantes au-dessus de scieries dont le bruit strident et monotone rompt le grand silence.

Maintenant les montagnes se haussent, frangées de vallons, de *basses* comme l'on dit en langage local de chaque côté de la frontière pour désigner les torrents profondément encaissés.

Ces basses se prolongent jusqu'à l'arête servant de limite aux deux pays. Le Rupt des Dames, très ramifié, la scierie Févrel, la basse de Saint-Léonard, dans laquelle se montre une jolie maison rose, détruisent l'impression d'uniformité et de solitude. Puis la route s'anime, les chars remplis de bois et de planches, partis au matin du fond du val, descendent vers les gares : Vasperviller ou Lorquin.

Voici même un hameau véritable, le Petit-Mont, voisin de la maison forestière du Bourguignon ou Rheinskopf, dominé par le sommet du Haut du Bon-Dieu : quelques maisons, une scierie, une école pour les enfants, des fermes éparpillées dans les basses et peuplées par des religionnaires anabaptistes d'origine allemande. Sur les bords de la route, des troncs de sapins sont empilés ou disposés contre les talus, prêts à être chargés. La vallée a plus de grandeur, les Vosges, au fond, sont hautes et fières, ce sont le Donon et ses satellites.

Mieux exposés maintenant, les flancs du Blanc-Rupt et les bords du torrent ont appelé la vie ; il y a de jolies maisons ; l'une d'elles, Ricarville, chalet bâti sur une terrasse dominant une scierie, est orgueilleusement dénommée château par notre cocher. Le flanc de montagne contre le-

quel elle se détache se couvre de prairies d'un vert doux, bordées par la forêt.

Les scieries sont de plus en plus nombreuses : Scierie du Marquis au débouché de la basse d'Enfer, scierie de Bailly au pied du Petit Nid d'Oiseaux, scierie du Pêcheur en face d'un versant de la rive droite où la grande ferme de Malcôte s'encadre de prés. Le beau cône boisé du Chaume de Requival commande le paysage ; au fond du val apparaît encore le Donon.

Cette partie de la vallée, mieux ouverte au soleil, possède des arbres fruitiers, malgré l'altitude plus grande ; voici des pruniers, des pommiers, même des noyers. Bientôt le val du Blanc-Rupt devient gorge ; la Sarre Blanche se fraie un passage dans les rochers ; trois scieries s'étagent, fort pittoresques sous la haute ramure des sapinières, très belles. Petit-Blanc-Rupt, Chaude-Poêle sont de jolis sites où les eaux frémissantes tombent en cascatelles sur les roches moussues.

La gorge devient superbe. De grands rochers se dressent en aiguilles ; le passage est si resserré, que la route doit sans cesse franchir l'étroit torrent sur des arches de grès aux parapets de fer. A Petit-Blanc-Rupt c'était une large conque ensoleillée où une ferme et une auberge se sont

installées comme pour jouir des rayons vivifiants, et c'est aussitôt l'ombre sylvaine, puis un nouvel épanouissement, jusqu'à la scierie du Pâquis. Là, passe la limite entre la Lorraine et l'Alsace; la scierie est sur le territoire de cette dernière province.

La route, en voie de restauration, est impraticable à la voiture ; nous l'abandonnons pour prendre sous bois une raide traverse montant au Donon et tracée dans une gorge humide ombragée de sapins. Bientôt nous atteignons la route maîtresse du Donon, le tronçon commun aux chaussées venues d'Abreschwiller d'un côté, de Wisches dans la vallée de la Bruche, de l'autre. La tentation est grande de monter une fois encore au Donon [1], mais nous y résistons pour achever le parcours de la vallée de la Sarre Rouge.

La route d'Abreschwiller s'élève un moment jusqu'à un col ouvert entre le petit Donon et le chaînon de Malcôte. De là on domine la naissance des deux bras de la Sarre, Sarre Blanche et Sarre Rouge; à l'ouest on voit s'ouvrir la jolie vallée de la Plaine, restée française, parsemée de

---

1. Sur le Donon, voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre VII.

chalets entre les moissons et les prairies; de ce côté la brume masque la vallée de la Meurthe et la plaine lorraine, mais celle-ci apparaît par l'ouverture de la vallée de Blanc-Rupt.

Plus loin, au point d'intersection de l'antique sentier de la Malcôte avec la route, non loin de la voie abandonnée à cause de sa raideur et conduisant à la Sarre Rouge près de la maison forestière de la Marcairie, on a soudain une vue étonnante. Dans l'étroite arête que la route occupe en entier s'ouvre le gigantesque abîme, tapissé de forêts constituant la vallée de Wisches, allant s'épanouir sur la Bruche. Cette énorme conque, toute plissée, d'une beauté saisissante, est creusée sous les masses puissantes du Noll, du Grossmann et du Prancey. Au delà s'étage le massif du Champ-du-Feu, dont les lignes successives se dégradent, passant du bleu sombre au gris vaporeux. Ce tableau est un des plus admirables des Vosges, peut-être en est-il peu d'aussi beaux.

On resterait longtemps à contempler ce site merveilleusement tourmenté où les sapins et les pins semblent revêtir des vagues prodigieuses soudain solidifiées. Mais aussitôt que l'on s'est engagé sur le chemin de la Marcairerie le tableau disparaît, remplacé par celui, moins ample, du

large cirque dans lequel naît la Sarre Rouge par quatre branches dont l'éventail constitue cette conque, dite du Haut du Narion.

La route des voitures décrit de grands lacets d'un tracé capricieux en apparence pour atteindre au fond du splendide bassin. L'ancienne voie descend directement au flanc de l'arête semée d'éboulis qui lui valurent sans doute le nom de Malcôte. Le chemin n'est pas celui que suivaient les pèlerins du paganisme allant vénérer Mercure au sommet du Donon; cette voie romaine, encore marquée par des colonnes milliaires dont une, le *sac de pierre,* a place dans la légende, courait sur la crête.

Rapidement on dévale vers la Sarre Rouge; sur l'autre versant la montagne se dresse, très raide, allant se rattacher au Noll et au Grossmann sous lesquels naît le ruisseau d'Abreschwiller. A mesure que l'on descend, le massif semble grandir, le relief paraît bien plus puissant qu'il ne l'est en réalité, puisque les deux géants du système n'atteignent pas 1 000 mètres : 980 au Noll, 983 au Grossmann et au Prancey d'après les cotes d'altitude de la carte française.

Le chemin est long entre les éboulis dont les plantations nouvelles masqueront la hideur. Mais enfin voici la Sarre Rouge, franchie par un pon-

ceau et, sur l'autre rive, la maison forestière de la Marcairerie servant en même temps d'auberge où l'on trouve excellent gîte avant de reprendre la marche vers Abreschwiller.

La descente nous parut fastidieuse au long de la chaussée dont l'accotement porte un des chemins de fer forestiers. Les détails sont charmants : rivière rapide et pure où se jouent les truites, végétation luxuriante, de beaux groupes de rochers, mais tableau toujours le même, aux multiples détours du val. Dix-neuf fois la Sarre Rouge, la route, le railway forestiers se replient. On s'attend à voir s'ouvrir le rideau et sans cesse on retrouve l'identique promontoire, formé de roches semblables, couvert de pins dominant le torrent bruissant sous les aulnes et les saules. L'orientation permet au soleil de pénétrer partout, la chaleur est extrême, l'ombre rare. Pas d'habitation sur le chemin, sinon les scieries, peu nombreuses, si modestes qu'on les devine à peine.

Les petits monts au milieu desquels la Sarre Rouge s'est creusé son lit sinueux se dressent si abruptes que l'on distingue à peine les arêtes de la Malcôte et des Bornes. Aucun détail ne retient l'attention ; sans la carte nous ne saurions pas que voici, à droite, le Cancelay ou Kanslay cou-

vert par une de ces fortifications antiques, préhistoriques peut-être, appelées murs des païens ; à gauche c'est la Tête du Calice, rocher de forme singulière rappelant un vase sacré ; le Gros Sapin, ainsi nommé d'un arbre énorme sauvé de la coupe par M. Chevandier de Valdrôme. Au pied de la montagne, la scierie du Gros Sapin débite les bois que lui apporte le chemin de fer forestier, dont wagons et trucks sont conduits par des locomotives, petites mais puissantes. Les installations de la voie ferrée sont sommaires d'ailleurs, un ruisseau descendu des pentes remplit une cuve de fer où les chauffeurs puiseront à l'aide d'un tuyau pour remplir leur caisse à eau.

Les détours de la Sarre Rouge deviennent moins brusques, le fond de la vallée s'élargit un peu, les pentes se hérissent de roches fulgurantes se détachant avec vigueur sur la verdure. Une vallée s'ouvre sur la rive droite, un torrent limpide roulant sur le sable fauve en parcourt le fond ; c'est le ruisseau d'Abreschwiller, dont la source est au pied du Grossmann et qui coulerait dans une solitude presque complète, si quelques scieries ne s'égrenaient au long de son cours et si un chemin de fer forestier ne le suivait, projetant des embranchements dans quatre vallons latéraux.

Une montagne de belle forme, presque isolée, le Romelstein, domine le confluent ; derrière elle se creuse l'étroite vallée de Soldatenthal où remonte la voie ferrée forestière conduisant à la vallée supérieure de la Zorn. A 2 kilomètres de l'embouchure du ruisseau d'Abreschwiller on atteint cet autre cours d'eau et l'on voit soudain s'ouvrir la vallée de la Sarre Rouge en un beau bassin large, vert et lumineux.

Soldatenthal, la vallée des soldats, un riant hameau, avec une demeure assez vaste pour porter dans le pays le nom de château, doit son origine à la verrerie du Grand Soldat installée sur ce point en 1722 et maintenant abandonnée. Le petit centre, invisible des bords de la Sarre, a vu naître Chatrian, dont le nom associé à celui d'Erckmann obtint une notoriété littéraire si éclatante aux environs de 1870.

A ce débouché du vallon de Soldatenthal, la maison forestière de l'Ermitage sourit entre la verdure ; une grande scierie, dont la force motrice est fournie par un étang que forme la Sarre Rouge, anime la vallée. Des bois qui flottent sur cette retenue laissent croire que la rivière sert au transport à bûches perdues. Les montagnes ne sont plus soudées en arêtes régulières ; de petits monts isolés se dressent sur chaque rive :

Nonnenberg et Linenberg à droite, que sépare le riant vallon d'Eigenthal; à gauche les hauteurs entre lesquelles se creuse le pli de Lettembach. Les rochers se hérissent au-dessus de ces collines, buts d'excursions pour les hôtes d'Abreschwiller : ainsi la Roche du Diable aménagée en belvédère. Près de là, un énorme menhir renversé doit à sa forme le nom de Quenouille.

Une auberge, un parc exigu enveloppant le *moulin des Français*, transformé en sanatorium pour les phtisiques, et voici l'entrée du val étroit et court de Lettembach qui fut le siège d'une industrie active. Là se dressaient les fours et s'étendaient les ateliers de la verrerie de Saint-Quirin où l'on coulait et polissait les glaces. L'usine, devenue célèbre, était de très ancienne origine, puisqu'elle fut fondée au quinzième siècle par le prieur du couvent de bénédictins de Saint-Quirin. Détruite par la guerre de Trente ans, qui sema le pays de tant de ruines, elle dut son relèvement à un abbé de Marmoutiers, et l'établissement devint manufacture royale. Le feu le détruisit en 1800; trente ans plus tard, M. Chevandier de Valdrôme fit l'acquisition des forêts voisines et éleva une manufacture de glaces, longtemps florissante. Après la guerre de 1870 l'usine continua à fonctionner,

mais en 1888 la compagnie de Saint-Gobain abandonna définitivement l'exploitation pour la transférer à Cirey, où existait déjà un centre considérable.

La solitude se serait faite dans ce pli de collines, si l'autorité militaire allemande n'avait acquis les constructions : château, c'est-à-dire demeure du directeur, habitations d'employés et ouvriers, bâtiments de l'usine, pour en faire le sanatorium du XVe corps d'armée, analogue à celui que le XXe corps possède dans la vallée de la Bruche. C'est là qu'on envoie les soldats convalescents.

Une telle institution est précieuse ; c'est un des exemples que nous devrions suivre, car, en France, où la tuberculose fait de tels ravages dans l'armée, où le relief du sol permettrait de créer de merveilleuses stations climatériques, on ne fait rien pour les militaires atteints du terrible mal ; ceux qui sont de famille aisée peuvent aller se soigner, les autres sont condamnés à traîner une courte et déplorable existence. De même les convalescents appartenant à des familles pauvres envoyés en congé, c'est-à-dire sans la certitude d'avoir les soins et la nourriture appropriés à leur état. A ce point de vue les Allemands sont autrement humains et mieux inspirés que nous.

IV

SARREBOURG ET FÉNÉTRANGE

La frontière franco-allemande. — Avricourt. — Réchicourt-le-Château. — La Sarre. — Sarrebourg. — Niederwiller et sa faïencerie. — Les pays de la Sarre. — Les chemins de fer autour de Sarrebourg. — En descendant la Sarre. — De Berthelming à Fénétrange. — Fénétrange. — Une ville déchue. — Le vieux château.

Fénétrange. Juillet.

La frontière qui nous a été imposée par le traité de Francfort est presque partout établie en négation des limites de bassins, — en dehors de la crête vosgienne au sud du Donon. Ainsi la principale entrée de France dans les pays annexés, à Avricourt, est dans une zone dont toutes les eaux s'écoulent à la Meurthe par le Sanon ou la Vezouse; Réchicourt et une grande partie de son canton sont tournés vers la France. Il semblait donc que la frontière eût dû emprunter la ligne de partage entre la Meurthe et la Sarre; la raison du plus fort a prévalu. Même M. de Bismarck voulait davantage : il exigeait Igney, ce qui

eût enlevé à notre pays la tête du chemin de fer de Cirey. La raison donnée pour le tracé de la frontière annexant Avricourt à l'Allemagne est que ce village est point de départ du chemin de fer de Dieuze, ville du bassin de la Seille.

Avricourt resta donc au pays d'Empire, séparé seulement des terres demeurées françaises par la voie ferrée et confinant à la gare frontière, que nous dûmes établir en lui donnant le nom d'Igney, village situé à 1 500 mètres au sud. C'est Igney-Avricourt. La gare allemande, à un kilomètre plus loin, se nomme Deutsch-Avricourt. Les formalités de douane y entretiennent un personnel commercial assez nombreux.

Ce point de suture du réseau de l'Est et des chemins de fer d'Alsace-Lorraine est dans une vaste plaine en cuvette aux pentes douces, jaune de moissons, tachetée de grands bois qui la font ressembler à une peau de léopard. Au cœur de l'immense bassin s'étend le bourg de Réchicourt-le-Château, dont on a changé le nom si français en celui de Rixingen. Ce fut une ville assez considérable, ruinée par la guerre de Trente ans et que l'annexion a encore fait déchoir; près de 200 habitants l'ont abandonnée. L'industrie féminine y maintient un peu de vie en accroissant les ressources fournies par la culture; c'est un

des foyers de la broderie de perles ; des commissionnaires répartissent le travail dans ces campagnes où les villages sont rares, séparés par de grandes étendues de forêts parsemées d'étangs.

C'est un pays bien à part, cette contrée lacustre et sylvaine où je pénétrerai bientôt. En ce moment, mon itinéraire me conduit à Sarrebourg et aux confins de la Lorraine et de l'Alsace par la voie ferrée. Celle-ci traverse la forêt de Réchicourt et débouche en terrain découvert autour de Gondrexange, qui a donné son nom à l'une des plus vastes nappes d'eau artificielles de la Lorraine. Le village, assis sur un mamelon, domine les eaux mates du grand étang, encadrées de bois; deux ruisseaux s'y confondent : l'un d'eux, venu du sud, sert d'émissaire à d'autres étangs moins étendus. Le canal de la Marne au Rhin, qui vient de franchir un seuil à travers la forêt et dont le lit décrit une immense courbe au milieu même de l'étang, croise ici le chemin de fer.

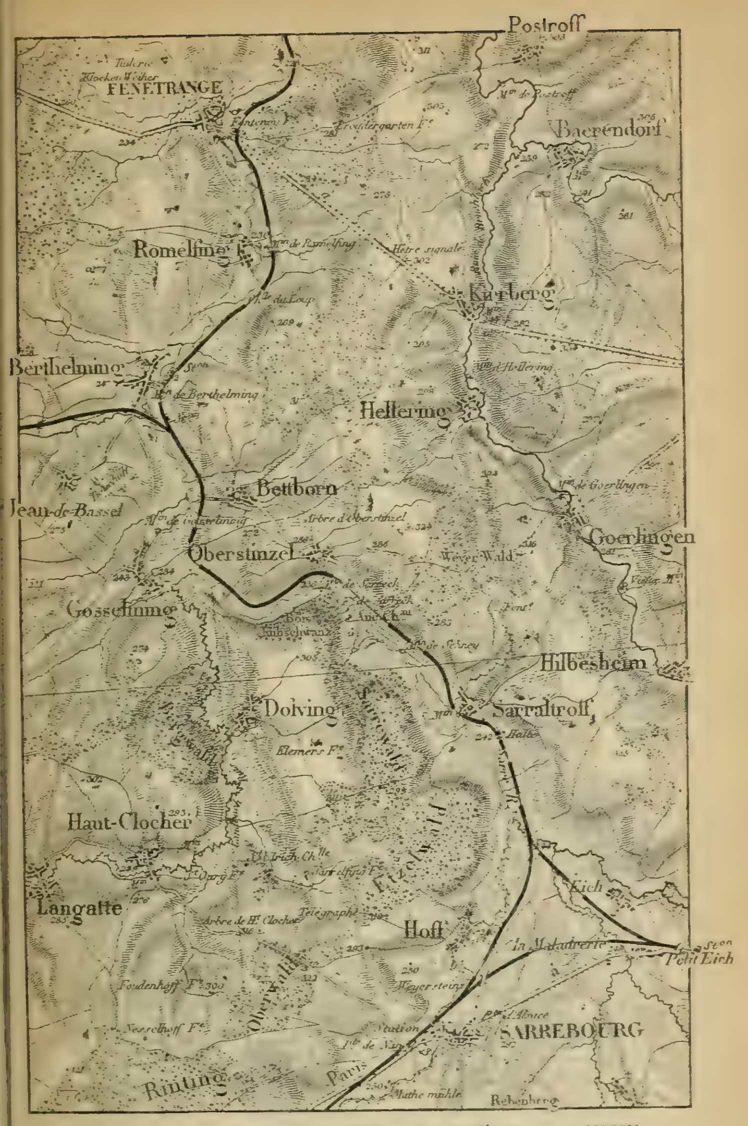
Le ruisseau sorti des étangs descend à la Sarre par un cours sinueux, à travers une vallée nue. Au bord du canal, de grandes carrières fournissent la pierre nécessaire aux importantes fabriques de ciment d'Héming. Ces usines embrument

un site tranquille auquel les toits rouges et plats du village donnent un certain caractère méridional. Le pays n'a pas d'habitations isolées ; jusqu'à la Sarre on rencontre un seul village, Xouaxange. Plus haut, sur les collines de la rive gauche, la route de Strasbourg traverse l'humble centre de Bébing.

Voici la Sarre, coulant à travers le grand plateau ondulé que dominent au sud les croupes bleues des petites Vosges allant se relier à l'invisible Donon. Le canal, qui semblait devoir suivre la rivière, la franchit avant de traverser les calmes campagnes de Hesse et de Schneckenbusch, laissant à l'écart Sarrebourg, capitale du pays.

Un petit bourg, Imling, pittoresquement étagé sous les grands arbres d'un parc, borde la rivière ; de là, se détache le tronc commun des chemins de fer de Vallérystal et d'Abreschwiller. C'est un centre enrichi par le commerce du bétail, aux mains des israélites, et celui des fromages. La rivière aux eaux rares et louches coule ensuite dans les prairies pour aller séparer Sarrebourg de son faubourg de la gare.

L'ancienne sous-préfecture française, devenue chef-lieu de cercle du pays d'Empire, a vu beaucoup accroître sa population, mais uniquement



Réduction au 1/100 000e de la carte d'État-major au 1/80 000e

par l'installation d'une garnison considérable : deux régiments de cavalerie, un régiment d'infanterie et six batteries d'artillerie. Aussi le nombre des habitants est-il passé de 3000 à près de 10 000; en réalité, l'élément indigène a diminué; comme partout en Lorraine, l'émigration a fortement sévi. L'humble ville ne s'est donc guère transformée; ses anciens habitants la retrouveraient telle qu'ils la connurent, car les casernes nouvelles sont loin du noyau citadin. Propre et tranquille, elle sommeille entre de vastes et fraîches prairies. Pas de monuments intéressants, sinon quelques vestiges des murailles dont autrefois Sarrebourg fut enclose. La construction des casernes nouvelles, sur les hauteurs, a fait découvrir des restes de temples, dont un dédié au dieu Mithra. Le lieu est donc d'ancienne origine. Là une voie romaine franchissait la Sarre.

C'est encore un centre de commerce pour les produits du sol; les juifs y centralisent le bétail de la région pour l'expédier par voie ferrée; l'industrie n'est représentée que par la fabrication du ciment et des ateliers produisant des casquettes. La main-d'œuvre domestique est utilisée par les fabriques de chapeaux de paille et d'articles de perles, dont Saar-Union et Sarralbe sont le centre. Des manufactures seraient nées

sans doute, si le canal avait desservi Sarrebourg, mais il est tracé bien plus au sud, et c'est le village de Niederwiller qui a été doté de fabriques : une manufacture de faïence fine et une vaste briqueterie. Le premier de ces ateliers de céramique est un legs du passé; Niederwiller fut choisi en 1754 pour site de la faïencerie que fonda le seigneur du village, M. de Beyerlé, qui la céda au comte de Custine. Dès le début, l'établissement produisit des œuvres d'art; avec M. de Custine, elle inaugura le décor dit trompe-l'œil : l'objet, une assiette, est peint de façon à simuler un bois verni; au milieu, le dessin représente une feuille de papier blanc, parfois cornée aux angles, sur laquelle se détache un dessin en camaïeu rose. La manufacture ne prospéra pas, malgré ce caractère artistique; elle descendit à son rang actuel. Si le château des Custines a disparu, les bâtiments industriels ont gardé leur noble aspect du dix-huitième siècle.

Le canal sert aussi au transport du sable extrait dans les carrières de Buhl.

La Sarre descend au nord par une vallée sinueuse, dans laquelle elle s'accroît de nombreux cours d'eau écoulés du plateau de Phalsbourg ou des étangs de la région d'Albestroff. Cette longue mais assez indigente rivière, dont le cours

atteint 237 kilomètres en Lorraine et dans l'ancien électorat de Trèves devenu province prussienne, constitue par son bassin une sorte de région naturelle fort différente d'aspect du pays messin. Inconsciemment, les populations ont reconnu le rôle de la Sarre, en donnant son nom à de nombreux villages, bourgs ou villes. Il y a un Sarrebourg en Lorraine et un autre en Prusse; deux villes considérables : Sarreguemines et Sarrebruck, les petites villes de Sarralbe et de Saar-Union, la cité forte de Sarrelouis où naquit Ney, sont parmi les plus connus de ces centres qui doivent leur baptême à la rivière.

Ces pays de la Sarre — le Saarland — ont donc pour leurs habitants une existence personnelle, bien que non administrative; ils ont donné lieu à des monographies [1].

Sarrebourg est un des centres vitaux de la région, par sa situation à l'entrée des vallées vosgiennes où se forme la rivière, et des lignes de chemins de fer qui se soudent dans sa gare. Deux de ces voies pénètrent dans les Vosges, ou plutôt atteignent la base du massif principal à Vallérystal et Abreschwiller; elles se rattachent à

---

1. Notamment, *Notice sur les pays de la Sarre,* par M. Box. Deux volumes, chez Berger-Levrault et Cie.

l'artère maîtresse près d'Imling. De Sarrebourg même part une ligne stratégique à deux voies, se dirigeant sur Metz et se reliant directement à la ligne de Strasbourg par un raccordement permettant aux trains d'aller de la capitale de l'Alsace à la capitale lorraine. Construite surtout dans un but militaire, elle sert cependant au passage des trains internationaux conduisant de Belgique et du Luxembourg à Bâle. La plupart des convois viennent d'ailleurs à Sarrebourg et rebroussent pour se diriger vers Bensdorf et Metz. Jusqu'à Berthelming, la ligne sert également au passage des trains se dirigeant sur Sarralbe et Sarreguemines.

Les rails s'étoilent donc dans six directions, autour de Sarrebourg. Cela explique pourquoi les Allemands ont installé une garnison si considérable dans cette petite ville, et créé à l'écart, sur les collines, une cité militaire composée de gigantesques et lourdes casernes. Pour le voyageur se rendant en Alsace, ces énormes constructions sont le caractère saillant du paysage urbain.

Les casernes dominent un riant bassin de prairies où la Bièvre lorraine, descendue des Vosges, se grossit de l'Olterbach et de l'Eichmattbach avant d'atteindre la Sarre. Ces eaux

errantes donnent beaucoup de fraîcheur au site. Le charmant village de Hoff borde la Sarre, assis au pied de pentes douces couvertes de cultures; vers l'est le clocher de Réding pointe au-dessus d'une vaste gare.

La rivière décrit d'incessants et brusques lacets sous les aulnes, les peupliers et des touffes de saules nains rappelant étonnamment les lauriers roses d'Algérie; de beaux prés bordent les rives, çà et là défrichés pour des plantations de pommes de terre et de haricots; ces cultures enveloppent Sarraltroff très agreste, pittoresque par sa gare de style chalet, son église à clocher bulbeux et sa rue principale, si lorraine d'aspect avec l'encombrement des voitures, des bûchers et des fumiers. La grande route qui traverse ce petit centre se borde de pommiers et atteint Oberstinzel, assis à un coude de la Sarre, au-dessus de prés infiniment doux. Plus loin c'est Bettborn, dont les grands toits sont dominés par le dôme renflé de l'église, surmonté d'un campanile à jour.

La Sarre s'accroît ici des eaux du vaste étang de Stock amenées par le ruisseau du Landbach, coulant dans une vallée profonde où les villages se suivent à courts intervalles : Langatte, Haut-Clocher, Dolving, Gosselming. D'autres ruis-

seaux débouchent des bois, émissaires de divers étangs. La plupart de ces filets d'eau débouchent autour de Berthelming, où la bifurcation des lignes de Metz et de Sarrebruck a fait naître une grande gare de caractère militaire. Le quai de débarquement, très développé, borde une des voies.

Berthelming est relié à la station par une avenue bordée de tilleuls. Partout dans cette contrée, le service vicinal a complanté les routes d'arbres fruitiers ; aux abords des centres on remplace ces arbres tentateurs par des essences d'alignement. L'avenue traverse des prés et franchit la Sarre, abondante mais louche, sur un pont d'où l'on jouit d'une vue aimable. Un barrage où l'eau écume est couvert d'une multitude de canards ; des vaches s'abreuvent sur le bord. Tableau très rustique, complété par les larges rues où le paysan dispose ses chars et ses engrais contenus entre des murets de pierre.

Une jolie route, dont les pommiers de bordure sont couverts de fruits, court au versant des collines jusqu'à Fénétrange, laissant au fond d'une riante conque le village de Romelfing, groupant ses toits bruns autour d'un clocher à flèche d'ardoise, surmonté du coq. Autour des

villages, les champs sont plantés de vieux poiriers, de pruniers et de noyers formant bocage.

Le paysage grandit, les collines se haussent; au pied de l'une d'elles, Fénétrange est décelé par le clocher de son église, seul indice d'habitations humaines dans ce plantureux terrain de prairies, de céréales et d'arbres fruitiers. Enfin, du sommet d'une côte on aperçoit la mignonne ville à demi masquée par la lourde masse du vieux château coiffé de hauts toits de tuiles rouges noircis par les ans. A l'angle de l'édifice, deux tours engagées gardent encore un peu d'allure guerrière ; de grands combles entourent l'église, bâtie au point culminant du mamelon.

Des prés-vergers tapissent les pentes. Au nord, des coteaux bien exposés sont revêtus de vignes. Ce décor s'efface quand les arbres fruitiers de la route font place à une ombreuse avenue de marronniers. Près de l'entrée de la ville, un superbe tilleul abrite un de ces calvaires si nombreux en cette partie de la Lorraine.

La ville s'annonce gaiement, par un embryon de faubourg aux maisons claires aboutissant à un carrefour au fond duquel une antique porte féodale donne accès dans ce qui fut la cité primitive, toute menue, offrant encore de curieux détails du passé. Ici un vieux porche, là une

tourelle d'angle, au centre l'église entourée d'étroites ruelles. Le château, situé à l'extérieur de ce noyau citadin, qu'il flanquait lorsque Fénétrange était enserré de remparts, perd, vu d'ici, toute la grandeur que l'éloignement lui donnait. Ce n'est pas une ruine, mais quelque chose de plus lamentable. La noble demeure a ses logements inférieurs transformés en écuries, des tas de fumier encombrent et empuantissent la cour, toute une aile est occupée par une tannerie, des peaux sèchent dans les galeries seigneuriales, les immenses pièces divisées en hauteur et en largeur par des cloisons et des planchers abritent des ménages de pauvres gens dont la malpropreté égale la misère. La chapelle castrale, où reposèrent les seigneurs de la maison de Croy, n'a pas échappé à ce sort; divisée par un mur de refend, elle fut un moment porcherie.

Fénétrange a inspiré une belle page à Maurice Barrès dans : *Au service de l'Allemagne*. Les premières scènes de ce livre se déroulent au sein de ces pays de la Sarre et des étangs lorrains. Barrès a bien rendu la grâce archaïque de cette petite vieille « qui garde trop longtemps une robe de dentelles souillées et déchirées ».

L'église a échappé à l'absolu délabrement du château voisin; œuvre gothique de la Renais-

sance, elle conserve d'admirables débris de hautes verrières. La triple nef, étroite et courte, est recouverte d'une voûte à caissons. Des boiseries du dix-huitième siècle et des stalles sculptées ornent le chœur.

Nous errons à travers la cité minuscule, dont les habitants ont occupé le rempart en se servant de ces pauvres murailles pour appuyer leurs logis. On revient toujours au château. Extérieurement, vu de près, il perd toute grandeur; les fenêtres, qui furent d'un galbe pur, ont été obstruées par des briques, les pierres s'en vont, la toiture s'affaisse. Avec un peu de recul, cela reprend de l'allure. Du pont où la route de Phalsbourg traverse la Sarre, l'ensemble du château et de la ville forme un heureux tableau. Des constructions parallèles, aux toits de tuiles brunes, couvrent le rempart envahi par les giroflées et les pariétaires. D'exigus jardinets descendent au canal dérivé de la rivière; sur un long barrage étincellent les eaux.

Ce canal est uniquement pour le charme des yeux, car l'humble cité n'est pas manufacturière; le millier d'habitants qui la peuplent sont des commerçants et des artisans qui vivent par le trafic avec les nombreux villages du canton. Les femmes travaillent au tressage du latanier et

du panama pour les fabriques de Saar-Union [1]. La population a décrû depuis l'annexion, mais est restée bien lorraine; les vainqueurs ne s'y sont point implantés, sinon quelques fonctionnaires qui doivent s'y croire en exil.

Fénétrange est à la marche de la Lorraine; un seul village, Niederstinzel, la sépare de l'Alsace.

Les toits d'un rouge fauve du petit centre se détachent vigoureusement dans le velours des prairies. La Sarre erre lentement à travers ce large plan de verdure où sont enchâssées les ruines grises de Geroldseck. Ce fut un château très fort dont il ne reste que l'enceinte régulière flanquée de tours; les fossés à demi comblés, envahis par les ronces, reçoivent les eaux infiltrées de la prairie.

Geroldseck paraît singulièrement assis pour une forteresse; alors que les collines riveraines, couvertes de vignes et de petits bois, semblent se prêter si bien à recevoir un donjon, c'est dans les prés unis et dominés que le château fut établi. Mais son origine est ancienne, bien antérieure à l'apparition du canon; on a pu trouver la date de la construction remontant à 1216 et

1. Voir le volume *Basse-Alsace*, chapitre XXIV.

celle d'une première destruction en 1381. Relevé de ses ruines, il échappa à la guerre de Trente ans pour être de nouveau ravagé pendant les luttes dont la Lorraine fut encore le champ clos au temps de Louis XIV. Depuis lors, chaque année a abattu quelques pierres et la ruine s'en va peu à peu.

Geroldseck, solitaire et morose, produit une impression de mélancolie et d'angoisse. Banale sous le grand soleil, elle devient lugubre aux heures sombres et sous les nuées grises. Et pourtant on ne l'oublie pas, quand une fois on l'a vu, le vieux château surgissant de la nappe verte des prairies où se traîne la Sarre.

V

PHALSBOURG

Le défilé de la Zorn. — Lutzelbourg. — Le chemin de fer de Phalsbourg. — Phalsbourg, le maréchal de Lobau et Erckmann-Chatrian. — Remparts en ruine. — Les carrières. — Aux sources de la Zinsel. — Sur le plateau. — Lixheim la protestante. — Retour à la Zorn. — Le chemin de fer et le canal de la Marne au Rhin. — Villes avortées. — Les deux tunnels.

Sarrebourg. Juillet.

L'entrée de la Lorraine, pour le voyageur venant des plaines d'Alsace par Saverne, est dans un beau décor, depuis que les relations se font surtout par voie ferrée. Jadis, à l'époque où la célèbre route du col de Saverne était la principale voie d'accès, on débouchait sur le plateau de Phalsbourg, assez morne ; aujourd'hui le chemin de fer, en empruntant la vallée de la Zorn, déjà suivie par le canal, conduit le voyageur dans une des parties les plus pittoresques des petites Vosges. Les pins et les hêtres revêtent les pentes, le grès rouge se dresse en escar-

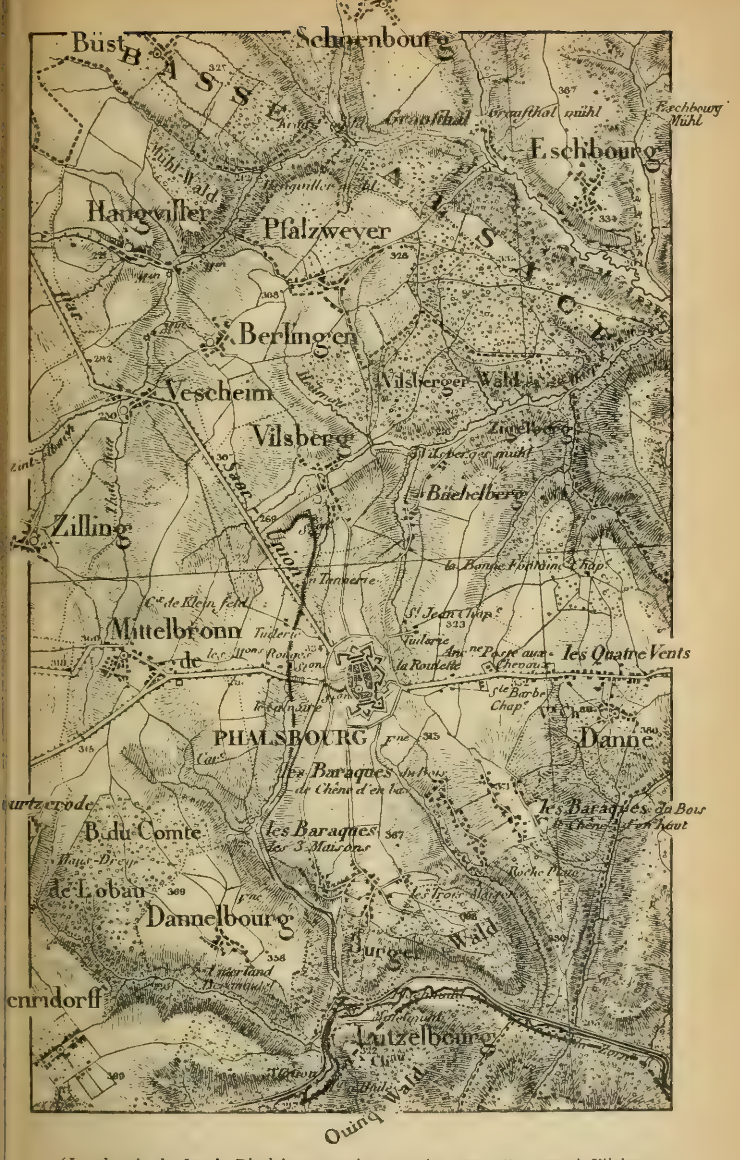
pement. Sur un rocher, des ruines empanachées de verdure dominent un verdoyant mais étroit bassin, où des ruisseaux descendent à la Zorn par de courtes et étroites entailles. Les bois, les grands fronts de rochers, le peu de largeur de la fissure, le ruban tranquille du canal, le village de Lutzelbourg, assis sur les bords du torrent et de la voie navigable, font de cette porte de la Lorraine sur l'Alsace un des coins les plus remarquables des Vosges.

Aussi le tourisme, si florissant dans ces monts, a-t-il fait de Lutzelbourg un lieu de séjour; des hôtels de villégiature avoisinent la gare, où le petit chemin de fer de Phalsbourg à Drulingen vient rejoindre la grande ligne.

Le village est au fond, en contre-bas du canal, qui coule sur un remblai élevé et forme un port très animé par l'embarquement des pierres de taille rouges, des moellons et des meules à aiguiser extraits sur les bords mêmes de la Zorn et surtout sur le plateau de Phalsbourg et dans la vallée de la Zinsel[1]. Le chemin de fer à voie étroite amène ces produits au bord du bassin.

Cette ligne eut pour origine un chemin de fer

1. Orthographiée Zintzel sur la carte d'État-major, comme une autre Zinsel qui arrose la vallée du Bærenthal près de Niederbronn.



(*Le chemin de fer de Phalsbourg qui se termine sur cette carte à Vilsberg se prolonge jusqu'à Drülingen par Büst.*)

établi à même la route par les Allemands pour transporter les matériaux de démolition des remparts de Phalsbourg. Les pierres de taille préparées sur les indications de Vauban, durcies par un long séjour à l'air, étaient de premier choix ; aussi les Allemands les ont utilisées pour les nouveaux forts de Strasbourg !

La voie ferrée provisoire est devenue définitive et sert maintenant au transport des voyageurs et de toutes les marchandises. Le tracé reste raide ; c'est une véritable ascension qu'effectue la locomotive en traînant un convoi parfois long. La route sur laquelle les rails sont posés s'élève dans un val très étroit où se brise un ruisseau. De beaux rochers s'escarpent sur les pentes, offrant souvent des fronts de falaise. Les bois de pins, les prés qui enveloppent les masses rougeâtres, les éboulis dans les gazons, les maisons éparpillées, une aiguille de grès sur laquelle un bouleau a crû, les assises revêtues de bruyères roses constituent un paysage bien particulier et fort pittoresque aussi. La roche est un conglomérat où des cailloux blancs sont noyés dans le grès.

Ce passage perd bientôt de sa beauté. La route aborde le plateau par une pente très dure, entre des vallons revêtus de genêts, de bruyères

et de ronces du côté de l'est, couverts, à l'ouest, de fourrés de chênes et de hêtres. Au sommet de la côte s'ouvre une vaste carrière de grès blanc, légèrement rosé, dans laquelle pénètrent des rails. La roche est taillée à pic; des belles parois de teinte délicate rappellent, par leur développement, les grandes exploitations de la Meuse vers Lérouville.

Voici le plateau, couvert de pâturages plantés d'arbres fruitiers. La ville en occupe le point culminant. Le petit chemin de fer, dans son tracé vers Drulingen, ne la dessert pas, mais un embranchement de moins d'un kilomètre la relie à la gare inférieure établie près du hameau des Maisons-Rouges.

Phalsbourg a été démantelé, comme je l'ai dit, mais le nivellement des antiques murailles n'est pas achevé. Si les Allemands ont enlevé les belles pierres ils ont abandonné les infimes moellons et les matériaux du terrassement. Les portes sont encore debout; c'est par l'ancienne porte de France, aujourd'hui de Metz, que nous sommes entrés. Dans cette enceinte de vagues ruines, la ville toute petite, comme autrefois, a réparé les dégâts causés par le bombardement; des maisons neuves sans caractère s'alignent sur les courtes rues. Au milieu de la vaste place centrale, dont

l'église, reconstruite elle aussi, occupe un des côtés, se dresse la statue du général Mouton, comte de Lobau, qui devint maréchal de France sous Louis-Philippe. La place porte son nom.

La statue du glorieux soldat a été respectée par les conquérants. Sur l'une des faces du piédestal sont gravés les mots de Napoléon : « Mon Mouton est un lion. » La maison natale du maréchal, dans une rue voisine, est occupée par l'hôtellerie du Mouton Blanc.

L'aspect de la glorieuse cité est assez morose. Rien n'y retient l'attention. C'est d'ailleurs une ville moderne, construite par Vauban pour garder la route d'Alsace et qui ne déborde point par des faubourgs son enceinte exiguë. Il y avait là un village érigé en principauté par un duc de Lorraine pour une de ses parentes de la branche de Guise. De ce Phalsbourg primitif, il reste un débris du château princier, tour d'escalier et pavillon qui porte encore une grande figure héraldique gravée dans la pierre.

La porte d'Allemagne, aujourd'hui porte de Saverne, ouverte près de l'ancien logis seigneurial, conserve les sculptures en haut-relief du temps de Vauban : tympan en plein cintre, pilastres ouvragés, trophées. Les dévots de Gœthe y ont incrusté une plaque rappelant un passage

du poète en 1770. Des abords de cette porte où, longtemps, passèrent la plupart des voyageurs de France en Alsace, on découvre un mélancolique horizon vers le col de Saverne. Tout autour, les fossés de la place restent presque intacts, si la muraille a disparu.

On ne peut juger de la force de l'ancienne forteresse; celle-ci était considérée comme inexpugnable. De fait, en dépit de la supériorité énorme de l'artillerie allemande, Phalsbourg, bombardée avec furie, ne céda qu'à la famine, malgré un armement insuffisant et le manque d'homogénéité de sa garnison.

En détruisant les fortifications, les Allemands ont cependant conservé les casernes; le nombre d'hommes est à peu près celui que nous y possédions avant la guerre, mais officiers et soldats sont loin de se mêler à la population comme jadis. Ils sont des étrangers pour la ville, restée très française en dépit de l'émigration, et qui vit naître la plupart des œuvres populaires d'Erckmann-Chatrian. Erckmann lui-même était fils de Phalsbourg, Chatrian appartenait aussi à la région, puisqu'il naquit au hameau de Soldatenthal près d'Abreschwiller [1]. Un autre enfant de la

1. Voir page 56.

petite ville fut le général Uhrich, défenseur de Strasbourg.

Malgré son éloignement du chemin de fer, Phalsbourg possède un certain rôle économique, même en dehors de ses carrières et de ses tuileries, principales sources d'activité. Une fabrique de bonneterie offre une spécialité inattendue : elle tisse le poil de chameau. La distillerie traite les cerises à kirsch, abondantes sur ce vaste plateau où les cerisiers peuplent des herbages qui nourrissent un nombreux bétail.

Bien que l'altitude soit modeste et n'atteigne pas même 400 mètres au point culminant, le plateau de Phalsbourg, avec ses vastes prairies, offre l'aspect caractéristique des hautes plaines de montagne. Mais tout autour le pays se creuse de vallées profondes dans lesquelles le rocher apparaît, activement entaillé par les carriers. Ces exploitations sont parfois considérables ; le petit chemin de fer les facilite en permettant aux wagons de venir au pied même des bancs où l'on peut découper des meules de 2 mètres de diamètre. Les carrières entourent le joli village de Vilsberg, assis au plus creux d'un vallon jadis vert et frais, mais souillé aujourd'hui par les grands talus et les monticules de déblai. Les maisons, humbles, peintes en jaune, se suivent

au bord de ruisselets entre des prairies d'où monte la forte senteur des regains récemment fauchés.

Le ruisseau est bientôt assez abondant pour actionner un moulin, son val se creuse de plus en plus. Chose étrange pour le promeneur, c'est en descendant qu'il trouve la montagne ! Le ravin dans lequel on s'enfonce rapidement est une gorge vosgienne tapissée de hêtres. Au-dessus, au contraire, s'étend une campagne plate, prés semés d'arbres, animés par les faucheurs et les faneuses, pâturages plus secs que parcourent des troupeaux d'oies, de porcs, de chèvres. Il y a là autour de Berlingen et de Pfalzweyer une étendue d'une beauté agreste, à travers laquelle passe la limite entre l'Alsace et la Lorraine.

Ici naît ou plutôt se forme la Zinsel. La rivière qui anime le beau site du Graufthal ([1]) a sa source au cœur du plateau, près de Wintersbourg. Rapidement elle descend dans un pli dont les bords sont frangés de vallons où coulent d'autres filets d'eau vive. L'ensemble constitue un large bassin entouré de villages. Weschheim domine ce paysage grandiose et vert. Un des plis renferme Hangwiller étagé, sur une pente

---

1. Voir volume *Basse-Alsace*, chapitre XXIII.

douce, à l'extrémité d'une colline plantée d'arbres fruitiers et bien cultivée.

Sur l'autre versant du plateau, à l'ouest, les ruisseaux ne sont pas moins nombreux, mais les vallons n'ont plus l'aspect de plis des montagnes; ce sont des vaux calmes et étroits, parcourus par des filets lents et sinueux qui vont former la Brüch, sous-affluent assez considérable de la Sarre, par l'Iche.

Les villages, très rapprochés sur ce plateau, constituent dans la catholique Lorraine un noyau de protestants dont l'origine est due à l'ancienne constitution seigneuriale. Le pays avait été cédé au comte palatin Frédéric V, qui fit de l'ancienne abbaye de Lixheim le lieu de refuge pour les réformés chassés de chez eux. Lixheim occupait les pentes d'une colline au-dessus de la Brüch; le prince Frédéric, au lieu de s'établir sur ces hauteurs, fit choix, près d'un étang, d'une étroite plaine, si marécageuse que les habitations durent être fondées sur pilotis. La cité n'a pas prospéré; ses rues régulières couvrent un espace supérieur à celui de Phalsbourg et cependant 700 habitants au plus y résident, cinq fois moins que dans cette dernière ville. A peine née, elle avait été vendue à la princesse de Phalsbourg, qui s'efforça d'extirper

l'hérésie ; les conversions ne parvinrent pas à transformer le caractère particulier de la nouvelle ville. Aujourd'hui Lixheim, devenu simple village sur un plan régulier, possède un temple protestant. Les fortifications durèrent peu, la guerre de Trente ans en amena la ruine. Cependant les édifices civils ont échappé à la destruction ; d'intéressantes maisons dans le style de la Renaissance, une charmante fontaine retiennent un instant l'attention dans cette cité déchue.

Au sud de Lixheim s'étend un vaste plateau jadis animé, quand la circulation entre Paris, l'Alsace et l'Allemagne du Sud se faisait par la grande route tracée à l'écart des villages, car on ne saurait guère donner ce nom à la poignée de maisons qui constituent Saint-Jean-Kourtzerode. Tout ce pays — « sans intérêt », notait Arthur Young — a perdu la vie quand le chemin de fer fit abandonner les diligences. Il reste de l'époque de prospérité l'ancienne maison de poste d'Hommarting.

Kourtzerode, écart de Saint-Jean, est un petit hameau assis au rebord d'un profond ravin dont la lèvre opposée est couverte par un bois que les cartes françaises nomment bois du comte de Lobau ; ce fut donc un domaine du maréchal

Mouton. La ravine bifurque en un pli latéral entourée par les maisons de Valtembourg.

Toute cette contrée est très accidentée. Des vallons qui sont presque des abîmes s'ouvrent vers la Zorn, en déchiquetant à l'infini le plateau. Entre le ravin de Valtembourg et le vallon étroit de la Teigel, où le chemin de fer de Strasbourg à Paris s'insinue avant de trouer par un tunnel le faîte entre la Zorn et la Sarre, une sorte de table est occupée à son centre par Henridorff, village dont le vaste plan ne fut jamais rempli. Une seule rue a été construite, mais le fondateur, Henri de Lorraine, rêvait pour lui d'autres destinées. Ce devait être une ville, à laquelle une charte fut concédée en 1622.

De l'autre côté de la Teigel et du chemin de fer, un village plus considérable est également construit sur le type des bastides ; lui aussi n'a qu'une rue de bâtie. C'est Saint-Louis, appelé encore Heyersberg, créé en 1629 par le duc Louis de Lorraine qui lui donna son nom. Détruit en 1634, le village fut rétabli en 1705.

Dans cette zone, Lutzelbourg, où se réunissent plusieurs vallons, est le centre de rendez-vous, surtout pour les touristes qui vont au Donon par

les belles vallées dont la Zorn est l'aboutissant. Depuis que le canal de la Marne au Rhin et le chemin de fer sont construits, il y a un des grands mouvements de circulation européenne dans cette gorge de la Zorn à laquelle fait suite le couloir de la Teigel. Ce passage est une fort belle chose, moins encore par le paysage lui-même que par le superbe travail de l'homme. Les ingénieurs français qui ont amené bateaux et wagons dans ce creux des Vosges ont fait un chef-d'œuvre.

Sur les pentes très raides, revêtues de hêtres et de pins, le grès rouge apparaît; des coins de prairies avec un hameau, de grands rochers se mirant dans le ruban du canal, des carrières composent une suite de paysages atteignant à la grandeur. Brusquement, à la gare d'Arschwiller, le couloir tourne au sud; canal et voie ferrée ont en face d'eux une côte abrupte. C'est l'obstacle qu'il a fallu forcer; on a résolu le problème par deux tunnels, tantôt parallèles, tantôt superposés ou se croisant. La voie navigable, au-dessus du chemin de fer à l'issue vers Arschwiller, est au même niveau quand elle débouche. Le tunnel de la voie ferrée a 2 678 mètres.

Cet ouvrage resta intact après nos désastres de Wissembourg et de Frœschwiller; aucun des

chefs de l'armée impériale n'eut l'idée de le faire détruire. Une telle décision aurait cependant fort gêné les Allemands, bien que le chemin de fer de Strasbourg ne fût pas une ligne d'invasion comparable à celle de Sarrebruck. Mais jusqu'à la chute de Metz et de Toul, qui donnait libre circulation aux trains venant de l'Allemagne centrale, c'est par cette voie que l'ennemi put conduire une partie de ses convois.

Le tunnel débouche dans les bois d'Hommarting et le chemin de fer atteint la vaste gare de Réding, où la ligne de Metz se sépare de celle de Nancy. Au loin se montrent les énormes casernes de Sarrebourg.

VI

LES VERRERIES DES PETITES VOSGES

Dans les petites Vosges. — Soucht. — Meisenthal et sa verrerie. — La cristallerie de Saint-Louis. — Les origines, les phases d'existence, situation actuelle. — Aspect du hameau. — Visite de l'usine. — Les artistes et les ouvriers. — Gœtzenbruck, fabrique de verres de montres. — Le Breitenstein.

Münsthal-Saint-Louis. Août.

Notre ancien arrondissement de Saverne, qui jadis séparait les départements de la Meurthe et de la Moselle en pénétrant comme un coin dans la Lorraine orientale, est aujourd'hui à demi enclavé dans la Lorraine conquise par les Allemands. Ceux-ci ont conservé les limites anciennes. Pour aller du pays de Phalsbourg à celui de Bitche, il faut traverser le canton alsacien de Drulingen, dont le chef-lieu est relié à Lutzelbourg par le chemin de fer à voie étroite. Par cette contrée que j'ai visitée jadis (1), nous avons

1. Voir volume *Basse-Alsace,* chapitre XXIII.

gagné à Adamswiller le chemin de fer de Strasbourg-Sarreguemines pour prendre à Wingen, jusqu'à Soucht, la ligne de Münsthal-Saint-Louis, voie dont le rôle est surtout industriel.

Soucht, où nous avons abandonné le train afin de visiter ces plis profonds des petites Vosges dont la solitude est détruite par les usines, est un humble village de maisons éparpillées dans les champs, en face de l'église. Le clocher s'encadre de volutes rococo. La population se compose surtout de sabotiers, utilisant les hêtres des grands bois qui couvrent la chaîne creusée de vallées profondes ; les eaux vont d'un côté au Rhin par les affluents de la Moder, de l'autre à l'Eichel, c'est-à-dire à la Sarre. Région tourmentée, où la roche de grès se présente en accidents singuliers ; ainsi le Rocher de la Chambre, qui doit ce nom aux anfractuosités ouvertes dans ses flancs. Une des branches du Spiegelbach qui naît dans le bassin de Soucht se trace un couloir tortueux, étroit et sombre au milieu de forêts épaisses, appelées Scheidwald.

Ces bois ont été l'origine de Soucht ; de 1629 à 1700 des verriers y avaient créé un établissement qui resta prospère tant que le combustible se trouva à portée. La disparition progressive


Lemberg
Hohfirst
Lembourger Wald
Meydersthal
Münsthal
St. Louis
Hellscheider Wald
Goetzenbruck
Sarreinsberg
ou Mont Royal
Schiresthal
Kleeberg
Meisenthal
Althorn
Soucht
Neudorf
Herren Wald
Koesberg
Alsace
Kohlhutte
Bas
Kreutzberg
Schmid Wald
Rosteig
Verrerie de Hochberg
Johannisberg
Streit Kopf
Alt Puberg
Puberg
Wingen
Ancienne Verrerie de Wingen
Vorderegoor
Hinteregoor
Kirchberg
Wembourg
LES VOSGES

des futaies et des taillis permit à l'agriculture de prendre possession du sol. Ce village, aujourd'hui rural, fut le premier centre né par l'industrie dans les solitudes forestières du pays de Bitche.

Des hauteurs qui entourent Soucht, on voit un nuage de fumée noire s'élever au-dessus d'une colline ; il est formé par les foyers de la verrerie de Meisenthal, village auquel conduit un chemin montueux, tandis que le chemin de fer troue l'obstacle par un tunnel.

Meisenthal forme un coin aimable ; des prairies en pente, couvertes de vergers, encadrent le creux dans lequel se groupent les maisons. La verrerie est au cœur de l'agglomération, reliée au chemin de fer par un embranchement. C'est une fort ancienne usine, son origine remonte au seizième siècle ; après un moment d'éclipse elle reparut au dix-huitième, réédifiée par les verriers abandonnant Soucht ; on peut donc la considérer comme l'ancêtre des nombreuses fabriques de verre qui peuplèrent ces vallées, où elles trouvaient en abondance les matières premières et le bois, longtemps seul combustible utilisé. L'établissement, à ses origines, conservait des fours à Soucht, mais aujourd'hui tout est groupé à Meisenthal, où près de cinq cents ouvriers produisent la gobeleterie fine.

Le village est au pied de l'arête de faîte des petites Vosges, dont le point culminant atteint ici 427 mètres. Un ruisseau naît sur les pentes, traverse le village et va rejoindre le bras du Spiegel descendu de Saint-Louis. Il se creuse un val resserré, entre des bois sombres, très sauvages, le Scheidwald — la forêt de démarcation — auxquels font suite des petits bassins de prairies irriguées à l'aide de réservoirs qui réunissent les eaux de ruisselets et les distribuent ensuite. Ces forêts, les étroites prairies, les vasques transparentes, d'humbles moulins constituent un paysage d'un caractère bien particulier, que l'on retrouve au long du Seymuhlerbach, bras du Spiegel.

Plusieurs ruisseaux descendus aux flancs d'un large cirque se réunissent dans un vaste étang. Les eaux glauques, assombries par les nuages de fumée élevés de la cristallerie de Saint-Louis, reflètent une église de style byzantin assise sur un ressaut. Quelques maisons, les amples et noires constructions de l'usine, tel est Münsthal-Saint-Louis, commune singulière, car elle ne comprend que le domaine de la manufacture. Bois, prés, étangs, tout appartient à la société.

A l'entrée du groupe, une maison très humble

porte une inscription donnant en quelques lignes l'histoire de cette cristallerie, la plus considérable du monde, sans doute :

« La cense de Münsthal, autrefois située sur la commune de Souche, au comté de Bitche, a été érigée en verreries royales de Saint-Louis par ordonnances de 1767 et de 1768.

« La Compagnie des cristalleries de Saint-Louis rappelle par ce souvenir historique que cette habitation est regardée à juste titre comme le berceau de cet établissement. »

L'usine occupe un grand espace ; mais, accrue au fur et à mesure des besoins, elle n'a pas l'unité majestueuse que nous sommes habitués à voir dans les établissements modernes. Les agrandissements ont greffé des bâtiments construits pour des besoins immédiats. On a respecté religieusement ces bâtisses ; ainsi la halle primitive de soufflage reste debout ; avec ses charpentes compliquées et enfumées, elle est une saisissante évocation de l'industrie d'autrefois. Dans ce hangar sombre on a fait le premier échantillon de cristal français. Ce grand progrès fut réalisé en 1783. Depuis cette époque, la cristallerie n'a fait que se développer, elle a supplanté complètement la verrerie.

Longtemps Saint-Louis a vécu sur sa réputa-

tion, dédaignant les procédés commerciaux modernes. Mais en ce moment, sous l'impulsion d'une direction nouvelle, ayant conservé son foyer en France, une transformation profonde se produit. Saint-Louis, éloigné jusqu'alors de la lutte et de la publicité, entre hardiment dans la mêlée.

Ce qui surprend le plus à Saint-Louis, c'est le contraste de cette solitude, de l'usine perdue au fond de gorges qui semblent sans issue, loin de tout, et des merveilles écloses sous les doigts habiles d'une population ouvrière qui ne peut se retremper à aucun foyer d'art. Jusqu'à la néfaste guerre de 1870, Saint-Louis tenait par des liens solides à Paris, d'où venaient les modèles et le goût. Après l'annexion, l'usine a d'abord suivi l'impulsion ancienne, mais peu à peu il y eut moins de contact avec Paris, l'usine languissait. Enfin on a entrepris la rénovation. Le personnel d'ouvriers d'élite qui peuple encore Saint-Louis est guidé, pour les œuvres nouvelles, par des décorateurs parisiens dont on n'a plus qu'à appliquer les inventions sur la matière précieuse qu'est le cristal. D'après les données de ces artistes français, les ouvriers de Saint-Louis dessinent, décalquent et gravent.

Il y a aussi dans cette gorge écartée des

artistes de premier ordre, rappelant l'artiste parisien par l'habileté et le goût. Un d'entre eux, originaire du Creusot, livré à son génie naturel, fait des choses charmantes, sans modèle. Sous ses doigts habiles, la molette décore les vases de guirlandes de feuillage, de fleurs, d'arabesques d'une originalité merveilleuse. Il produit ainsi des œuvres dignes des grands verriers d'autrefois.

A côté de cette partie d'un art supérieur, la fabrique est parvenue à rendre industrielle la production des cristaux gravés. Les objets sont recouverts d'un vernis inattaquable par l'acide fluorhydrique, des machines enlèvent les parties de cet enduit destinées à être rongées par l'acide et l'on obtient ainsi les articles courants, offrant d'ailleurs l'aspect des cristaux entaillés par les anciens procédés.

La cristallerie possède depuis 1896 le plus grand four construit en Europe. Mais cela frappe moins le visiteur que les immenses magasins et surtout la salle d'exposition, où sont réunis les échantillons d'objets fabriqués donnant une si profonde sensation d'art. Le mouvement total des affaires atteint près de 4 millions et demi de francs ; les trois cinquièmes des articles sont vendus hors de l'empire allemand.

Deux mille ouvriers animent l'immense manufacture. Comme il n'y a pas de village de Saint-Louis, ils sont obligés de résider dans les centres voisins : Montbronn, Soucht, Meisenthal, Lemberg et Gœtzenbruck. Ils apportent leur déjeuner ou leur dîner à l'usine où des réfectoires ont été aménagés. Une cuisine livre au-dessous du prix de revient des repas à quatre cents d'entre eux.

La population ouvrière échappe donc à la promiscuité des centres de fabrique, chacun choisit son séjour dans une de ces vallées riantes, vertes, encadrées de bois ou sur les plateaux de Montbronn ou de Lemberg. Aussi ce groupe industriel est-il fort calme, heureux en somme, car le travail est sans cesse assuré par la grande entreprise.

Une autre usine exerçant une industrie similaire occupe le bassin entouré de forêts où naît le ruisseau de Saint-Louis. Là s'étend le village de Gœtzenbruck, sur la ligne de partage des eaux, un moment occupée par la route de Saverne à Bitche. Cette situation valut pendant la Révolution le nom de Sarreinberg, c'est-à-dire montagne de la Sarre et du Rhin (*Saar-Rheinberg*) à l'ancien hameau de Mont-Royal. Les habitants disent encore Kœnigsberg, forme allemande de mont royal.

La verrerie de Gœtzenbruck est fort considérable, elle aussi, car elle n'occupe pas moins de mille ouvriers, dont trois cents travaillent à domicile. Le chiffre frappe bien davantage lorsque l'on apprend que cette population de travailleurs ne fait guère que des verres de montres et de lunettes. Il n'est pas d'établissement plus considérable que celui-ci pour ces produits. D'après la statistique d'Alsace-Lorraine, quatre-vingt mille grosses de verres de montres, c'est-à-dire quatre-vingt mille douzaines de douzaines, et quatre-vingt mille douzaines de verres de lunettes sortent annuellement de cette manufacture.

Celle-ci, créée en 1721 pour les fils du fondateur de Meisenthal, prit de suite une importance considérable qui n'a cessé de se développer. Gœtzenbruck alimente en partie les fabriques d'horlogerie de la Chaux-de-Fonds, du Locle et de Genève. Ses agents de Londres et de New-York répartissent de grandes quantités de verres de montres dans le Royaume-Uni et en Amérique.

Le contraste est grand entre ce pays sauvage et les merveilles de science et de goût produites dans les usines qui occupent les vallées solitaires. Malgré le prodigieux développement de l'industrie, on pourrait se croire — à deux pas des ma-

nufactures — aux temps lointains où la verrerie avait une forme ambulante et ne créait aucun établissement stable. Ce régime ancien du travail a été décrit à la fin du dix-huitième siècle ou au commencement du dix-neuvième par un des créateurs de Gœtzenbruck, Georges Walter, qui a laissé une curieuse chronique.

Georges Walter avait vu les vestiges de ces humbles usines créées à proximité du bois, et durant aussi longtemps que l'on pouvait y amener économiquement le combustible. Quatre troncs d'arbres formaient les angles ; les parois, le toit étaient également de bois. Autour s'éparpillaient les cabanes ou les huttes des ouvriers. Cette industrie mobile s'exerçait surtout aux quinzième et seizième siècles. Plus tard il y eut plus de fixité, les établissements devinrent assez considérables, sans pouvoir cependant se comparer aux plus humbles des verreries modernes. Il faut connaître ce caractère primitif de la fabrication du verre pour s'expliquer le grand nombre de lieux appelés *Glashütte,* c'est-à-dire verrerie, dans les Vosges. M. Marcus (1) dit avoir rencontré encore en 1844 en Bohême des spécimens de ces fabriques nomades.

---

1. *Les Verreries du comté de Bitche,* librairie Berger-Levrault et Cie.

Moyennant une redevance au souverain, duc de Lorraine ou princes relevant de l'empire d'Allemagne, les verriers pouvaient ainsi aller édifier leur four de canton en canton. Quand les premiers établissements fixes se créèrent, ce fut le même régime : le fonds restait propriété souveraine ; sur le terrain concédé, les industriels élevaient leur usine et leur habitation. Ils payaient un cens leur donnant le droit de résidence et celui de prendre dans la forêt le bois nécessaire à leur profession, et d'y faire vaguer leurs porcs pendant l'époque de la glandée. Le livre de M. Marcus donne de curieux exemples de ces « acensements » consentis par le duc de Lorraine — et par le roi après la réunion du duché à la France.

C'est par arrêt royal que fut concédé le terrain nécessaire à l'installation de la verrerie de Saint-Louis : 8 000 arpents de bois devant fournir une coupe annuelle de 200 arpents pour le chauffage des fours ; le souverain se réservait seulement vingt-quatre arbres par arpent pour le repeuplement et les sujets susceptibles de fournir le « bois de Hollande », c'est-à-dire les matériaux propres à la marine et vendus surtout dans les Pays-Bas. Le concessionnaire avait le droit de faire façonner chaque année

trois cents merrains, de tirer la pierre et le sable dans les forêts du pays de Bitche, de faire — lui et ses ouvriers — pâturer dans les « contrées et forêts affectées ». Moyennant un cens annuel de 7 livres, l'établissement était exempté de la gabelle sur les boissons. Les diverses taxes s'élevaient à 645 livres, plus 1 000 livres pour la dîme sur les cultures.

La Révolution apporta une modification profonde à cet état de choses. Ainsi Saint-Louis, vendu comme bien d'émigrés, devint réellement propriété particulière et l'affectation de 8 000 arpents fut consolidée.

Telle est l'origine de la verrerie dans ces Vosges où, certes, elle n'eût jamais pris de tels développements si l'on avait pu supposer que le bois, cause de ces créations, devait un jour ne jouer aucun rôle dans le chauffage des fours.

Au delà de Sarreinberg, la route des crêtes, parvenue au-dessus de Meisenthal, tourne brusquement à l'est. Le sommet de l'angle formé par ce coude est marqué par un monument mégalithique, une pierre levée indiquant la frontière entre l'Alsace et la Lorraine. Ce menhir, dont on trouve trace dans des chroniques vieilles de douze siècles, a subi une transformation sin-

gulière : peu de temps avant la Révolution, un individu qui avait obtenu une faveur divine à la suite d'un vœu, fit sculpter sur les parois de la pierre druidique, appelée le Breitenstein, l'effigie des douze apôtres et accompagner ces sculptures d'une inscription. Tout cela est aujourd'hui très fruste; on pourrait croire que les images sont contemporaines de l'énorme borne sur laquelle elles ont été gravées.

VII

LES FORGES DE MOUTERHOUSE

Entrée en Lorraine par le Falkensteinerbach. — Le type des petites Vosges gréseuses. — Philippsbourg. — Les forêts du pays de Bitche. — Leur rôle sur le développement du pays. — Les forges et les verreries d'autrefois. — Ruines féodales et ruines industrielles. — Bannstein. — Le chemin de fer de Mouterhouse. — La vallée de la Zinsel. — Les étangs et l'usine de Mouterhouse. — La chapelle. — Les bois des maîtres de forge. — Les Dietrich. — Les usines en 1870. — Les bandages de roues. — La population ouvrière. — La pisciculture. — Bærenthal, ses usines et ses forêts. — Les châteaux de Falkenstein et de Waldeck. — Stürzelbronn et son abbaye. — La Main du Prince.

Bitche. Août.

L'entrée d'Alsace en Lorraine par la vallée du Falkensteinerbach, que suit le chemin de fer de Bitche, n'est signalée par aucun accident topographique. La gorge se continue, étroite, boisée et pittoresque, et ne s'élargit un peu qu'aux approches de Philippsbourg, où l'on retrouve les cultures et les prairies. Le val devient cirque, festonné de ravins et de courts vallons. Partout le grès rouge apparaît, en escarpements, en ai-

guilles, en masses isolées dont un manteau ou des panaches de pins sombres font ressortir la teinte ardente. Ce coin de pays peut être considéré comme le type des paysages dans les petites Vosges gréseuses.

Le cadre donne un beau caractère à l'humble hameau de Philippsbourg, dépendance de la commune de Bærenthal, dont le chef-lieu est au sud dans la belle vallée de la Zinsel bitchoise [1]. Toute cette région, qui se prolonge dans le Palatinat, constitue un pays solitaire, où les villages et les hameaux sont rares. Landes, grands bois, rochers sont parfois d'une poignante mélancolie. Ces bois firent jadis la fortune et la vie des paroisses qui se partagent l'immense territoire. Les seigneurs et les abbayes facilitèrent la création de forges et de verreries dont on ne trouve plus que de pauvres restes. Verreries et cristalleries de la région de Saint-Louis, forges et fonderies de la vallée de la Zinsel ou de Bærenthal ont cependant survécu. Ces usines avaient remplacé dans l'influence sur le pays les anciens châteaux féodaux. Ceux-ci, également en ruines, ont laissé des débris plus puissants et pittoresques

1. Il ne faut pas confondre cette Zinsel ou Zintzel avec celle de Phalsbourg et du pays de Saverne.


Eguelsberg
Chau de Waldeck rne
Waldeck
FORET DE WALDECK
Chau de Falkenstein rne
le Gross-Muhlberg
Bellerstein
Bannstein
Route
Lieschbach
Der Hohe
Weyersberg
Kirch Berg
FORET DE PHILIPPSBOURG
Chau de Philippsbourg
Philippsbourg
Fourneau neuf
Fischerhof
Rosselhof
Dachshof
Mouterhausen
Baerenthal
Bas Kressweiler
FORET DE BAERENTHAL
Mne de Langenberg
Kirchberg
Schwartzenberg
Schlangenberg
Muhlberg
Basse Alsace
Alsace
Basse

que l'on aperçoit au sommet des coteaux en parcourant les solitudes de ce qui fut les comtés de Bitche et de Hanau, tandis que les anciennes forges sont méconnaissables, amas de vagues débris avoisinant des étangs limpides établis pour alimenter les chutes qui donnaient la vie aux roues d'usines. Souvent les tours de forteresses se mirent dans une de ces nappes; ainsi les débris du château de Philippsbourg; vers le nord, le fier donjon de Falkenstein est à l'écart des nappes lacustres.

La vallée de Philippsbourg n'a que des ham aux minuscules au long de la route et du chemin de fer de Bitche. Elle est charmante avec ses plans étroits de cultures et de prairies ceints de bois sombres et séparés par de courts défilés. Les vaux adjacents ouvrent de pittoresques perspectives dans l'intérieur du massif, entre les collines de formes variées terminées par des musoirs de rochers. Des carrières, une scierie mettent un moment la rumeur du travail au sein de cette solitude.

Dans un des épanouissements de la vallée, quelques maisons, une gare assez considérable constituent le hameau de Bannstein, dont le nom : *Bann* (enclave), *stein* (pierre), est dû aux bornes qui jadis marquaient la séparation entre le duché

de Lorraine et les terres du comté de Hanau, un des petits États féodaux allemands qui avaient des possessions sur la marche de l'Alsace et de la Lorraine. Une de ces bornes se voit encore près d'ici. Le paysage de Bannstein est dominé par un piton surmonté d'une aiguille de maçonnerie. Tout autour, un cercle de collines boisées semble avoir été disposé par un caprice de Titans.

A la gare il y a quelque animation, due à l'embranchement industriel conduisant aux forges de Mouterhouse (1), construit par la compagnie de l'Est et ouvert à la circulation huit jours seulement avant la déclaration de guerre. La création de cette petite ligne de 5 kilomètres a permis de maintenir des usines que leur éloignement des minerais de la Moselle et des charbons de Sarrebruck condamnait à disparaître. Houille, minerais et fontes peuvent parvenir au cœur des petites Vosges; la main-d'œuvre à bas prix compense le taux élevé des transports.

MM. de Dietrich, propriétaires des forges, qui m'ont déjà facilité la visite de leurs établisse-

---

1. Mouterhouse est l'orthographe française employée dans les publications de la maison Dietrich. En allemand, on écrit *Mutterhausen,* nos cartes disent Mouterhausen.

ments de Niederbronn et de Reichshoffen[1], nous ont fait donner place dans le train qui relie la gare de Bannstein aux ateliers. La voie ferrée, bien tracée, pénètre dans un pli des monts, au sein de la vallée de Bærenthal. Cette sorte de défilé s'élargit en zone de cultures autour de la ferme de Lindel. Les champs, entourés par la forêt, encadrent un petit étang d'où sort un ruisseau que le chemin de fer longe jusqu'à la vallée lumineuse de la Zinsel. Des cultures, de longs étangs sinueux, à l'eau sombre, des collines revêtues de forêts composent un paysage vivant auprès de la gorge solitaire que l'on a parcourue.

La petite ligne de fer bifurque ; un court tronçon se dirige vers la chaussée du principal étang, où les forges ont des annexes nommées le Fourneau neuf ; la voie principale remonte le vallon de la Zinsel dont les eaux, retenues par des barrages, forment une série de biefs alimentant des filioles d'irrigation qui vont rafraîchir des prés disposés en ados. Une retenue plus considérable fait de la Zinsel un étang allongé fleuri de nénuphars et de nymphéas, se déroulant en courbe harmonieuse jusqu'à l'usine principale de Mouterhouse.

---

1. Voir le volume *Basse-Alsace*.

Malgré les fumées sombres qui planent sur le tableau, l'usine et le village font un décor intéressant. L'église, des maisons bien construites couvrent une pente et se mirent dans un bel étang aux rives sinueuses, bordées d'aulnes, finissant près d'une ruine que l'on me dit avoir fourni le nom au site : *Mutter hausen,* le moutier de la mère. Mais d'autres étymologistes font dériver cela du ruisseau Mothra[1]. Près de ces débris de construction, une chapelle du commencement du seizième siècle renferme une belle sculpture sur bois : *la Vierge abritant l'humanité,* représentée par des êtres de toute l'échelle sociale.

Cette chapelle, seul reste de l'ancien domaine seigneurial de Mouterhouse, dépendait d'un château détruit pendant la guerre de Trente ans avec d'importantes forges qui exploitaient les mines de fer de la contrée ; une *batterie* de cuivre complétait un petit noyau industriel qui semble avoir été très vivant. Quand la Lorraine commença à se relever des désastres subis pendant l'invasion des diverses armées qui ravagèrent les Vosges, un des premiers soucis des ducs fut de

1. Une taque de cheminée récemment découverte dit Moderhausen.

reconstituer la richesse manufacturière du pays. A la fin du dix-septième siècle, on s'efforça de ramener la vie à Mouterhouse en aidant à la reconstruction des forges. Des concessions de forêts furent données et se poursuivirent jusque sous le régime français. Lorsque la Lorraine perdit son autonomie politique, les maîtres de forges de Mouterhouse avaient obtenu peu à peu le droit d'exploiter 24 320 arpents[1].

L'usine, devenue considérable, faillit changer d'objet. En pleine Révolution, en 1792, des hommes audacieux eurent l'idée de créer une cristallerie concurrente de celle de Saint-Louis, en la dotant d'un outillage plus récent et de procédés plus artistiques. Ils acquirent les forges et tout le domaine ou cense de Mouterhouse et dressèrent le plan d'une galerie à établir en amont de l'étang. Ce projet, qui a été conservé, reçut un commencement d'exécution, mais la Terreur et les guerres arrêtèrent les travaux. Aujourd'hui, aucun vestige ne subsiste de ces constructions qui devaient amener une population nombreuse dans le val.

Les forges continuèrent à fonctionner. En

---

1. *Les Verreries du comté de Bitche*, par Ad. Marcus, chez Berger-Levrault et Cie.

1844, elles entrèrent dans le groupement d'usines réunies sous la direction de la famille de Dietrich ; elles en font encore partie aujourd'hui. Quand la guerre éclata, elles avaient une valeur exceptionnelle pour l'industrie française : Mouterhouse était le seul fournisseur de bandages de roues pour nos chemins de fer. L'établissement donnait l'exemple d'un grand esprit de progrès : avant toutes nos autres usines métallurgiques, dès 1862, il avait installé le convertisseur Bessemer pour la production de l'acier. Il n'en existait pas d'autre sur le continent européen. Deux convertisseurs de 3000 kilogrammes étaient en activité.

Même après la guerre, la France continua à s'approvisionner de bandages à Mouterhouse. Il y a dix ans encore, nos chemins de fer en demandaient de 20000 à 25000 par an. Les droits de douane ont arrêté les transactions ; cette barrière seule a entravé les rapports de l'industrie lorraine avec l'ancienne mère patrie ; les efforts sur le terrain technique n'avaient même pu aboutir, malgré les tentatives des usines de Pamiers pour s'emparer du marché [1].

---

1. Sur Pamiers (Ariège) et ses établissements, voir la 38e série du *Voyage en France*, chapitre XV.

Aujourd'hui, les débouchés se sont déplacés, Mouterhouse travaille surtout pour l'Allemagne. On y produit 850 bandages par semaine, on pourrait en laminer 1 200. Mais cette limite n'est pas atteinte, l'usine ayant dû accéder au cartel des fabricants allemands de bandages qui fixe la part de chacun dans la production. Le syndicat comprend douze usines.

Les forges et leurs annexes ne donnent guère l'impression de la grande industrie moderne. Ce sont de très vieux établissements; un des bâtiments remonte à 1683; aussi pourrait-on se croire ramené bien loin dans le passé en pénétrant sous les halles enfumées où tant de générations ont accompli leur labeur. Les parties les plus récentes sont les aciéries Martin, composées de deux fours, l'un produisant 6 000 kilogrammes, l'autre 4 000.

Comme je l'ai dit, le bon marché de la main-d'œuvre permet seul le maintien de Mouterhouse. Le salaire ne dépasse guère 2f50 par jour. La plupart des ouvriers sont cultivateurs; on autorise ceux qui ne sont pas propriétaires à défricher des terres du domaine moyennant un minime loyer. L'usine en emploie 410, dont 200 viennent de la commune de Bærenthal; ceux qui habitent au long de la voie ferrée ou à

Bannstein sont transportés gratuitement par les trains de l'usine ; ils reconnaissent cette faveur en remplissant l'emploi de surveillants bénévoles sur la ligne.

L'usine a dû établir un certain nombre de logements ouvriers pour lesquels une famille paie de $2^f 50$ à $3^f 75$ par mois. Comme chacun a un peu de terrain, un porc, une vache, l'existence est possible, malgré la médiocrité des gains. Les moins fortunés peuvent tous atteindre au lopin de terre et à la possession d'animaux d'étable, l'usine leur faisant les avances nécessaires. Pour permettre à ces forgerons laboureurs de s'occuper de leurs champs, on a organisé le travail de façon à ce que chacun ait une semaine de midi à minuit et la suivante de minuit à midi.

Ces méthodes de travail ont permis à Mouterhouse de résister à l'écrasante concurrence de centres mieux situés.

Le village, comme tous ceux de cette région, est nettement divisé en deux partis par la religion. L'église catholique est voisine du temple protestant. Les deux clans vivent en assez bonne harmonie, quand les prêtres de chaque culte font preuve de tact et de charité chrétienne. En somme, la paix règne dans ce coin

reculé des petites Vosges, que domine une vieille cheminée, carrée, lourde, trapue, assise sur un rocher et conservée comme un type d'autrefois. Depuis cent cinquante ans elle se dresse là.

Le domaine de Mouterhouse est immense, car il fallait jadis bien du bois pour alimenter une forge même d'importance secondaire ; il s'étend dans la vallée sur une longueur de 12 kilomètres. Forêts, terres, prés, ruisseaux, étangs se suivent, formant un véritable petit monde fort pittoresque dans certaines parties. Les bois sont exploités maintenant dans un tout autre but que l'alimentation des forges ; les eaux elles-mêmes ne donnent pas aussi exclusivement la force motrice. D'ailleurs, la plupart des annexes de l'usine : martinets, platinerie, etc., sont arrêtés.

MM. de Dietrich ont profité de l'abondance des eaux, sources, ruisseaux, étangs, pour créer un établissement de pisciculture, moins considérable que celui de Huningue [1], mais qui, industriellement conduit, donne des résultats autrement remarquables.

Mouterhouse n'est pas un laboratoire d'essai, on n'y tente pas la production d'espèces variées ;

1. Voir le volume *Haute-Alsace*, chapitre III.

l'expérience a montré que les eaux convenaient surtout à la truite saumonée de rivière, qui prospère à merveille dans les cours d'eau des petites Vosges. Et ce poisson de choix est celui qui trouve plus facilement son habitat chez les propriétaires terriens jouissant d'un petit cours d'eau et peu disposés à faire des dépenses sans profit pour eux en repeuplant de grandes rivières appartenant au domaine public.

D'ailleurs, les eaux vives et froides des sources de Mouterhouse, qui ne dépassent pas 9°, se prêtent mal à d'autres espèces ; c'est pourquoi MM. de Dietrich, ne disposant pas des ressources variées offertes par l'établissement de Huningue, se bornent à obtenir les œufs et les alevins de truite de rivière. Mais dans cet élevage ils sont passés maîtres. La mortalité, si considérable ailleurs, est ici presque nulle ; il faut l'attribuer au soin avec lequel on ne peuple les bassins de reproduction que du nombre de sujets qu'ils peuvent nourrir, et à l'abondance de la nourriture naturelle, qui permet d'éviter l'alimentation artificielle.

La fécondation a lieu à la fin de novembre ; elle atteint un rare degré de rapidité et de précision ; en une seule séance, on a pu recueillir jusqu'à 60 000 œufs qui, immédiatement fécon-

dés, sont transportés au laboratoire où l'éclosion a lieu et disposé de telle sorte, dans une ancienne cave, que les basses températures, précoces dans cette partie des Vosges, ne peuvent éprouver les œufs et les alevins.

L'incubation dure environ quatre-vingt-dix jours. Grâce aux soins constants dont les œufs sont l'objet, au nettoyage de ces germes et des appareils, à la suppression des œufs non fécondés que permet de reconnaître un dernier lavage, il n'y a pas d'échec, et l'on peut avec certitude de succès envoyer dès février et mars les œufs embryonnés qui iront éclore dans les cours d'eau.

Ces œufs sont expédiés chaque année au nombre de six cent mille environ. La France est le principal acheteur, et Mouterhouse fournit plusieurs stations piscicoles officielles. Bouzey, notamment, fut un client important jusqu'à la catastrophe qui détruisit la station et causa d'effroyables désastres dans la vallée de la Moselle. On a envoyé des alevins à Bordeaux et jusque dans l'île de Cuba.

Ce qui frappe à Mouterhouse, c'est la simplicité des moyens permettant d'arriver à des résultats si considérables. La baraque en planches où se fait la fécondation et la cave d'incubation

rappellent peu les belles installations de Huningue, et pourtant les résultats sont bien supérieurs. Il y a là pour nos propriétaires français un exemple précieux à étudier. Dans la plupart de nos pays de montagnes moyennes, on retrouve les conditions qui ont fait le succès de l'établissement de MM. de Dietrich. L'heure est propice pour tenter partout la pisciculture ; le développement du tourisme assure un débouché certain à la truite. Or, ce poisson devient rare. Dans certaines vallées où, jadis, on le servait à tous les repas sur la table des moindres auberges, il est difficile maintenant de s'en procurer.

Le succès de telles entreprises est certain ; nous avons d'ailleurs quelques exemples dans la France centrale, où plusieurs lacs d'Auvergne ont permis d'établir des établissements piscicoles prospères [1].

Les poissons arrivés à leur complet développement sont retirés de l'étang et mis dans des réservoirs alimentés par des sources superbes ; les espèces autres que la truite y perdent le goût de vase qu'elles auraient pu contracter dans les eaux stagnantes. Car Mouterhouse, en dehors

---

1. Voir la 33e série du *Voyage en France*.

de l'incubation artificielle dans les eaux de source, produit encore une grande quantité de carpes et de brochets. Les vingt-deux étangs du domaine se prêtent merveilleusement à la pisciculture ; on en pêche un ou deux chaque année, leurs produits sont envoyés à Strasbourg pour y jouer le rôle de poissons du Rhin.

Les plus vastes de ces nappes sont formées par la Zinsel ; l'une a sa chaussée au Fourneau neuf, l'autre en amont de Bærenthal, dans un large bassin bien encadré qui constitue un des plus aimables paysages des petites Vosges. La forêt de Philippsbourg, au nord, revêt les collines de ses 1684 hectares de futaie, celle de Bærenthal, au sud, a une étendue égale. Pauvres sylves par les essences qui les peuplent : pins, aulnes, tilleuls ou acacias. La Zinsel, grâce à ses retenues, est encore soumise à l'industrie ; elle fait mouvoir les machines des aciéries qui produisent le métal nécessaire aux fabriques de coutellerie de Molsheim [1].

Une ruine féodale, le Ramstein, domine le village et accroît le grand caractère de ce beau site, où les vastes étangs enchâssés entre les prés et les bois mettent de grandes nappes de lumière.

---

1. Voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre VI.

Le chemin qui monte à ces débris de forteresse se poursuit entre les rochers de la forêt de Philippsbourg et ramène dans la vallée du Falkensteinerbach et au chemin de fer de Niederbronn à Bitche.

Le nom de la petite rivière est dû à l'imposant château de Falkenstein qui domina la contrée jusqu'à la guerre de Trente ans. Il n'en reste que des ruines isolées dans la forêt de Waldeck prolongée par d'autres bois sur l'Alsace et le Palatinat. La forteresse couvre un rocher isolé surgissant à 370 mètres d'altitude au-dessus d'une mer moutonnante de forêts. C'est un formidable entassement de murailles s'élevant de la base au sommet du roc. On y accède par des degrés creusés dans la pierre ; des ponts réunissent les rochers. Dans cette masse assez tendre, le ciseau a pu tailler sans peine ; des salles entières furent ainsi évidées en pleine colline. Du sommet des ruines on découvre un vaste pays, d'une mélancolie profonde. Sans cesse des bois revêtent les massifs confus des collines, jusqu'aux limites de l'horizon. Aucune ville, aucun village en vue, c'est l'absolue solitude.

Une autre ruine avoisine Falkenstein, moins fièrement campée et moins solitaire, car un ha-

meau est bâti au pied de ce qui fut le château de Waldeck. Le monticule que recouvrent les restes de cette résidence, commande un site d'une grâce inattendue ; l'étang de Waldeck d'un côté, l'étang de Hanau de l'autre, conques fort vastes pour les Vosges, dorment entre des bois profonds qui font ressortir leurs nappes étincelantes. De hautes collines encadrent le paysage.

Au nord, c'est un système confus de hauteurs boisées, de formes plus molles que celles entre lesquelles le Falkensteinerbach s'est frayé passage. De nombreux vallons les plissent, solitaires ; à peine, à de grandes distances, une ferme isolée ou quelque maison forestière.

Toute cette contrée, jusqu'à la frontière, dépendait jadis de l'abbaye de Stürzelbronn, fondée au douzième siècle par un duc de Lorraine et qui subsiste jusqu'à la Révolution. Les moines ont attiré l'industrie dans le pays afin de tirer parti de leurs forêts. Cette maison, de l'ordre de Cîteaux, fit construire les forges de Graffenweiher ou de Jægerthal près de Dambach, éteintes depuis peu d'années, après avoir longtemps appartenu à la maison de Dietrich [1]. Mais

1. Voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre XX.

les abbés ne favorisèrent pas le peuplement, puisque, dans un rayon de 10 kilomètres, on ne trouve pas de villages, mais seulement des « censes » très éparses, assises au fond des vallons. Même, près de l'abbaye, il ne s'est créé qu'un hameau infime, devenu chef-lieu d'une vaste commune. Les bâtiments monastiques, reconstruits en 1740 selon le goût du jour, comme tant d'autres séjours religieux, ont été ruinés par la Révolution ; il en reste de beaux débris, notamment des portes et des caves entaillées dans la pierre. Le site est austère ; de hautes collines enserrent le vallon où coule le ruisseau du Schwarzbach qui descend à Reichshoffen.

Jadis il y eut un peu plus de vie dans cette gorge ignorée. La route de Metz, c'est-à-dire de Paris, à Wissembourg, la remonte ; la chaussée existe depuis longtemps, car une bataille fut livrée sur son parcours par le duc de Lorraine Ferri III à l'évêque de Metz. Le prince perdit la main dans le combat. Quelques maisons bâties sur le lieu de la rencontre ont pris le nom de *Main du prince*. De là, on a des vues immenses sur le pays de Bitche, ses forêts et ses landes.

Un autre chemin conduit à Pirmasens, dans le Palatinat ; c'est un de ceux que suivirent les

éclaireurs allemands cherchant à reconnaître la concentration de l'armée française. Le *Guide des Vosges* de Curt Mündel y place la première rencontre de cette funeste guerre, le 1er août ; mais aucun des historiens de cette douloureuse époque ne signale d'escarmouche dans les environs de Stürzelbronn, où le général de Failly avait une partie de ses forces. D'ailleurs, dès le 25 juillet avait lieu le petit combat de Schirlenhof dans lequel le maréchal des logis Pagnier, français, et le lieutenant allemand de Winsloë furent tués. Et au lendemain même de la déclaration de guerre (19 juillet) une patrouille prussienne était entrée en Lorraine non loin de Bouzonville, à Schrecklingen, en se heurtant à nos douaniers dont un fut tué ; le lieutenant ennemi von Alten avait été blessé.

VIII

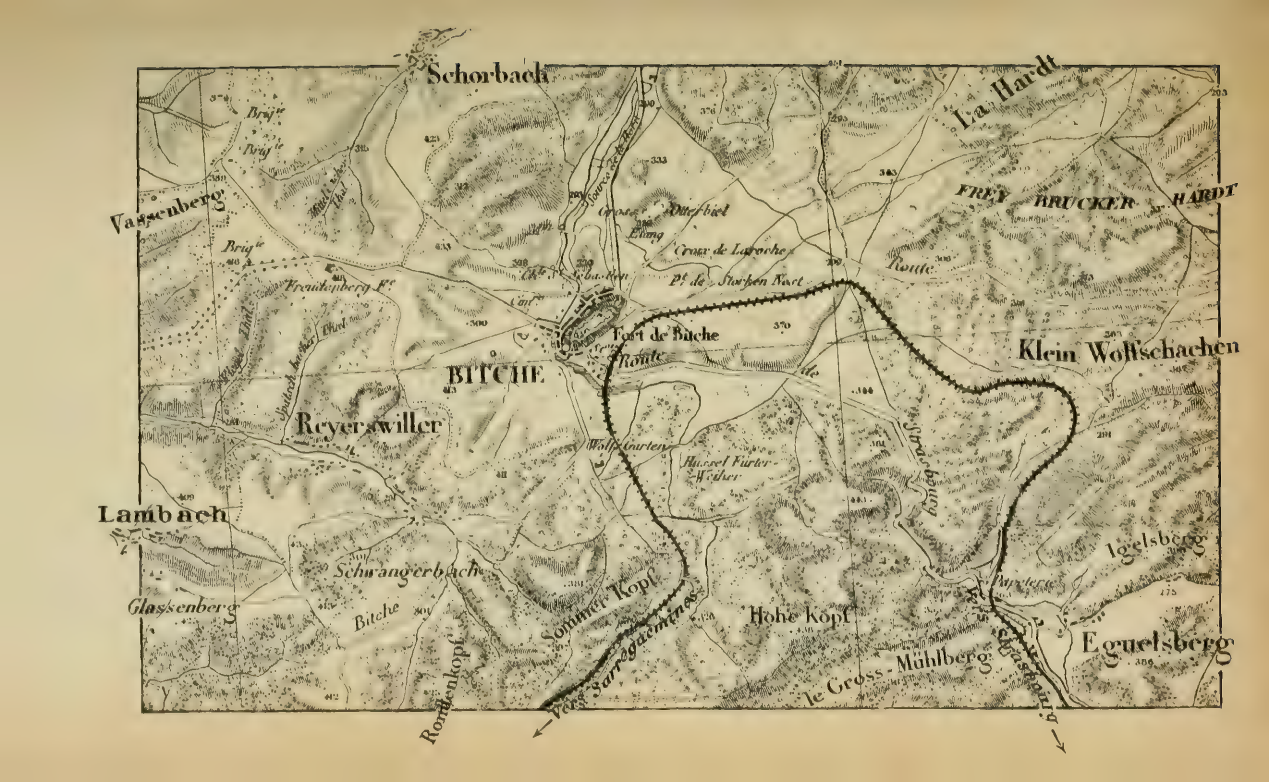
LE PAYS DE BITCHE

Eguelsberg. — Le comté de Bitche, partie couverte. — Partie découverte. — Bitche. — La ville et la forteresse. — Le siège de 1870-1871. — Dans le Wasgau. — Haspelscheidt et le Schlossberg. — Vallée de la Horn. — Walschbronn et sa source de pétrole. — Le canton de Volmunster. — En route pour Sarreguemines. — Lemberg et Rohrbach. — La Blies.

Sarreguemines. Août.

La vallée du Falkensteinerbach, élargie autour de Bannstein, devient de nouveau défilé, puis aussitôt s'épanouit en un beau bassin dans lequel sourit le village d'Egelshardt — l'Eguelsberg de la carte d'état-major, — petit centre dont la population vit de l'exploitation des bois et du travail des scieries. Une papeterie encore indiquée sur les cartes utilisait autrefois les eaux du ruisseau naissant. Le village, très menu, est le chef-lieu d'une vaste commune, dont dépendent les ruines du château de Waldeck, l'étang et la majeure partie de la forêt de ce nom ; ses mai-

sons s'éparpillent sur des pentes exposées au soleil du Midi. Tout autour de l'étroite zone de cultures, se dressent des hauteurs recouvertes d'un sombre manteau de bois. La région entière jusqu'à Bitche, des confins du Palatinat à ceux de l'Alsace, même au delà de ces limites, n'est qu'une immense forêt. Avant la Révolution, quand les trois cantons de Bitche, Rohrbach et Volmunster étaient une province de la Lorraine sous le titre de comté de Bitche, cette zone boisée se désignait par le nom de *partie couverte,* par opposition à la *partie découverte* sise à l'ouest du chef-lieu. C'est une portion de cette contrée, dite Wasgau, qui s'étendait jusqu'à la plaine d'Alsace. A l'ouest, la Partie Découverte relevait de l'Imgau dont les grandes cultures parsemées de bosquets de bois contrastent si fort avec le reste de l'ancien comté. Avant la Révolution, la forêt était appelée du nom de la ville, forêt de Bitche ; on évaluait sa surface à 90 000 arpents de 20ª 44, soit plus de 18 000 hectares. Quand Abel Hugo décrivait le département de la Moselle, vers 1840, il donnait comme surface de la conservation forestière de Bitche 26 620 hectares. Et ces bois se continuent bien au delà des limites du canton actuel. Les coupes alimentent aujourd'hui des scieries; jadis leur


Schorbach
La Hardt
FREY BRUCKER HARDT
Vassenberg
Gross Otterbiel
Etang
Croix de Laroche
Pt de Storfen Nast
Route
Fort de Bitche
BITCHE
Klein Wolfschachen
Reyerswiller
Wolfsgarten
Hussel Furter-Weiher
Lambach
Schrangerbach
Glassenberg
Bitche
Rondenkopf
Sommert Kopf
Vers Sarreguemines
Hohe Kopf
le Gross-Mühlberg
Igelsberg
Eguelsberg
Strasbourg

produit était utilisé pour chauffer les fours de verrerie et pour la fusion du minerai; les plus beaux sujets, les « bois de Hollande », étaient envoyés aux Pays-Bas à l'aide de la Sarre.

Au delà d'Egelshardt, la forêt perd de sa beauté; ce ne sont plus que de maigres taillis et des landes qui prennent le nom de Hardt, comme la grande forêt broussailleuse de la plaine d'Alsace et les Vosges du pays de Landau [1].

Ces espaces, de faible valeur, ont été acquis par l'autorité militaire allemande pour établir le camp d'instruction de Bitche. 2501 hectares dépendant des communes de Haspelscheidt, Roppwiller, Schorbach et Bitche ont fourni l'assiette d'un de ces camps dont nos voisins ont doté chacun de leurs corps d'armée, avantage précieux comparativement à la France, où l'on a cependant des terrains de manœuvres plus considérables dans les camps de Mailly et de Châlons.

Le chemin de fer parcourt le camp ou plutôt longe sa lisière sud. Cette ligne, pour atteindre Bitche et éviter la traversée du puissant contrefort des petites Vosges dans lequel se forment la Zinsel et ses premiers affluents, décrit une vaste boucle irrégulière qui accroît considéra-

1. Voir le volume *Haute-Alsace,* chapitre IV.

blement le trajet. La forteresse de Bitche était ainsi sur la ligne la plus septentrionale de notre réseau du Nord-Est, voie importante ouverte à la circulation au moment même où commençaient les hostilités de 1870.

Lorsque le train, qui a péniblement gravi les hauteurs sylvaines, débouche sur le plateau, on aperçoit les baraquements du camp, les grandes surfaces rases où évoluent les troupes, encadrées de monticules couverts de pins. Des plis recèlent un peu de fraîcheur, parcourus par de lents ruisselets dont les eaux vont former la Horn qui, à travers le Palatinat, rejoint la Blies, une des deux rivières de Sarreguemines.

Du sein du plateau, surgit un haut monticule allongé, très escarpé, rendu plus abrupt par les ingénieurs militaires, couronné de remparts et de grandes constructions. Les parties apparentes du rocher sont reliées par des murs massifs rappelant le mur païen de Sainte-Odile [1]. C'est la forteresse désormais fameuse de Bitche, dont la résistance prolongée jeta un rayon de gloire au milieu de tant de faiblesses pendant la guerre qui nous coûta de si belles et patriotiques provinces.

---

1. Voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre XI.

La ville entoure à demi ce site d'oppidum ; ce n'est guère qu'une rue large, propre, avec de nombreuses boutiques où les objets à l'usage des soldats et des ménages de sous-officiers dominent dans les étalages. Peu de monuments ; la ville, d'ailleurs, a subi de tels dégâts pendant les bombardements de 1870-1871, que la plupart des constructions sont neuves. L'église, appuyée contre la colline, à l'entrée de la ville, au croisement des deux routes de Strasbourg, n'a aucun intérêt ; devant l'entrée un monument en l'honneur de Guillaume Ier rappelle cruellement à la population les jours noirs et l'annexion qui suivit.

De la rue qui entoure le rocher descendent de courtes voies aboutissant au vallon profond où sourdent les premières eaux de la Horn, alimentant de nombreux lavoirs. Les pentes, parsemées de petites maisons, laissent voir un sol sablonneux où perce le grès. Sur la rive gauche du vallon, des bouquets de pins masquent les murailles éventrées des ouvrages extérieurs abandonnés par les Allemands. Une annexe considérable, aux profonds fossés, aux murs énormes, le fort Saint-Sébastien, a été démantelée puis transformée en pittoresque promenade ; la partie supérieure est devenue un restaurant d'où la vue est curieuse sur le rocher de Bitche, la ville

étalée à ses pieds et le vaste cirque de petites montagnes boisées qui forment le cadre de l'immense tableau.

On erre avec mélancolie à travers les ruines que la verdure enveloppe peu à peu, donnant à ces débris récents la majesté des très vieilles choses.

La pauvre cité somnole depuis que l'annexion l'a faite allemande. Lorsque le camp n'est pas occupé, les militaires sont peu nombreux dans cette garnison ; un seul bataillon, des chasseurs à pied, occupe le fort. Ces soldats portent une singulière inscription : *Gibraltar,* sur la manche droite de la tunique. Le nom de la cité fameuse a été donné par l'empereur, dans le but de maintenir l'esprit de corps, au 14e bataillon de chasseurs, aux 73e et 79e régiments de ligne, recrutés dans le Hanovre, afin de rappeler la part prise par ces corps de troupe à la défense de Gibraltar sous le règne du roi Georges III d'Angleterre, électeur de Hanovre.

Cet uniforme allemand, associé à un fait d'armes anglais, est pour le Français venu dans la glorieuse et douloureuse cité une cause de tristesse nouvelle. Bitche fut si profondément française par le cœur ! Elle a si bien payé sa dette à la patrie pendant ce siège qui dura du 8 août 1870

à février 1871 ! Sa garnison, composée d'éléments disparates, échappés aux débâcles de Wissembourg et de Frœschwiller, au nombre de 1 200 soldats, 2e bataillon du 86e d'infanterie, fort de 800 hommes, 200 douaniers, 30 gendarmes, à peine une poignée d'artilleurs médiocrement instruits que vinrent renforcer 250 artilleurs montés du 5e corps, cette garnison, superbe de résistance et d'audace, fut appuyée par les habitants que les obus ennemis et l'incendie de leurs demeures ne purent amener à la capitulation. Ces forces, assez nombreuses si elles étaient hétéroclites et peu préparées à leur rôle, étaient aux ordres du commandant Teyssier, assisté d'officiers instruits, pleins de zèle. Teyssier était presque un invalide, ayant été admis dans l'état-major des places pour blessures graves en Crimée et en Italie où, deux fois, on le crut mort. Sous ce chef froid et prudent Bitche fit une admirable résistance dont le récit nous a été laissé, notamment par le capitaine Mondelli, adjoint au commandant. Par trois fois, cet officier réussit à sortir de la place pour aller trouver Gambetta, rapporter de l'argent dont on était privé et les nominations que Teyssier, fort timoré en semblable matière, n'osait accomplir.

Bitche ne put être pris ; il continua à tenir

après l'armistice, même après la signature du traité de paix et la cession de la Lorraine. Le commandant Teyssier ne consentit à évacuer la ville que le 27 mars. Il n'avait pas encore reçu notification officielle de la paix, que tout le monde connaissait cependant. Le capitaine Mondelli effectuait alors une quatrième mission.

L'ancien pays de Bitche est une des parties les moins connues et les moins fréquentées de la Lorraine, malgré les efforts du Club vosgien. Dans le Wasgau, ou partie couverte, villages et auberges sont rares ; dans l'Imgau les campagnes sont fraîches, mais n'offrent aucun site capable d'attirer les visiteurs.

Le Wasgau, grâce à ses vallons solitaires et à ses bois profonds, mérite cependant d'être parcouru. La sauvagerie n'est pas absolue ; de nombreux cours d'eau, en actionnant moulins et scieries, donnent de la vie à ces plis déserts. Il est à remarquer que tous les ruisseaux, sauf dans la partie sud du canton de Rohrbach, pénètrent en Palatinat ; ils constituent la rivière de Horn qui se dirige vers Deux-Ponts ; l'ouverture des vallées est donc franchement orientée au nord ; aussi le climat est-il plus rude que l'altitude et la latitude ne le feraient supposer.

Après avoir traversé le camp de Bitche et ses maigres bruyères, on atteint Haspelscheidt, un des points les plus intéressants du Wasgau, assis à l'issue d'un long étang aux rives sinueuses dans lequel se reflètent les pentes du Schlossberg, point culminant du pays de Bitche ; cette croupe, à 451 mètres d'altitude, fut une place forte celtique. Les murs d'un oppidum sont très apparents encore : l'ouvrage, appelé *Hunnenlager* (camp des Huns), long de 300 mètres, large de 160, est formé de murailles de grès, en gros blocs, hautes de 5 mètres, ayant de 12 à 15 mètres d'épaisseur à la base. Cette forteresse antique domine de très haut le miroir de l'étang et offre des vues superbes sur la frontière, bordée par les villages de Roppwiller et de Liederscheidt, et le Palatinat, divisé naturellement, lui aussi, en partie couverte et partie découverte ; la première, gigantesque forêt ; la seconde, zone de culture et de pâturage. Elles ont pour lieu d'échanges la ville active de Pirmasens.

Le ruisseau sorti de l'étang, alimenté par une multitude de sources, coule en un vallon désert jusqu'à la Horn dont la vallée commence au pied de Bitche, vallée maigrement peuplée elle aussi ; ses humbles villages sont séparés par de grands intervalles au fond du couloir étroit. Non

loin de la ville, un vallon très profond, creusé dans le plateau, abrite Schorbach, village bien connu des archéologues, alsaciens ou lorrains. La tour romane de son église porte une inscription de 1142 ; un ossuaire de la même époque serait, dans ces contrées, le seul édifice de ce genre remontant à une date si lointaine.

Dans la partie de Lorraine où la Horn quitte la province pour le Palatinat, les mêmes archéologues ont à explorer les débris d'une station balnéaire romaine à Walschbronn. Il y avait là une source amenant avec elle du pétrole et dont les vertus médicales furent longtemps vantées. Pendant la néfaste guerre de Trente ans, la fontaine fut comblée par les débris d'un château que détruisirent les envahisseurs. Depuis lors on n'a pu rendre à la source son débit et surtout sa richesse en pétrole. Peut-être y a-t-il dans ce bassin du ruisseau de la Trualbe une richesse comparable à celle des environs de Morsbronn et de Soultz-sous-Forêts, où l'exploitation du pétrole est si active [1].

Walschbronn, comme son voisin Waldhausen, est déjà dans l'Imgau ou partie découverte, région où l'élevage domine ; le bétail est nom-

1. Voir le volume *Basse-Alsace*.

breux et bien soigné. La population féminine se livre à des travaux qui ont répandu un peu d'aisance et bien atténué le misérable tableau que les auteurs traçaient du pays il y a une centaine d'années. Les fabriques de chapeaux de paille de Sarralbe et de Saar-Union, une fabrique de gants de fils ayant une agence à Bitche, font travailler femmes et jeunes filles dans la plupart des logis. A Rolbing, extrême frontière du Palatinat, ce sont des maisons palatines de Pirmasens qui font distribuer la paille pour les tresses de chapeaux et des éléments de chaussures que les habitants mettent en œuvre.

Une autre des vallées de l'Imgau, celle de la Schwolb, qui constitue avec les vallons de ses affluents le canton de Volmunster, est purement agricole. L'élevage et la production des céréales et des pommes de terre sont la seule source d'activité. Avant la concentration de l'industrie verrière dans les grandes usines de Saint-Louis et des environs, les bords de la Schwolb avaient plusieurs fours, mais tous édifiés près des origines de la rivière, c'est-à-dire en Wasgau, où les bois abondaient. Volmunster et les villages dont il est le centre administratif ne partici-

pèrent point au mouvement manufacturier qui a peuplé ce Wasgau, auparavant véritablement désert.

Volmunster est un centre de médiocre population, servant de marché à un territoire peu étendu, car Bitche d'un côté, Neu-Hornbach en Palatinat, ont plus d'attraction. Rien ne retient donc longtemps dans l'Imgau. Peu tentés d'en poursuivre la visite pédestre, nous achevons notre course par la voie ferrée tracée à travers le vaste plateau.

Pendant que la grande route de Sarreguemines, en quittant Bitche, se dirige franchement à l'ouest, le chemin de fer décrit en sens inverse une boucle semblable à celle qu'il dessina pour venir de Niederbronn. Montant par les pâturages mamelonnés qui enveloppent la ville, il pénètre de nouveau en forêt, dans une région très accidentée, coupée de vallées profondes. A gauche, la voie court en vue d'abîmes sylvains, étendus au loin. Chacun de ces plis recèle un ruisseau qui va grossir la Zinsel naissante ou alimenter un des étangs de Mouterhouse. Cette forêt, accidentée et épaisse, se compose surtout de hêtres.

Les forêts s'écartent au point culminant du

plateau, d'où rivières et ruisseaux s'écoulent vers tous les points de l'horizon. Sur cette étroite surface s'étend la bourgade de Lemberg. D'un côté, les eaux du village vont à la Zinsel, c'est-à-dire au Rhin, de l'autre elles descendent au Schwalbach qui va arroser le Palatinat, jusqu'à Deux-Ponts, pour rejoindre en sous-affluent la Blies, principal tributaire de la Sarre. Un autre ruisseau naît aux abords de Lemberg pour aller grossir l'Eichel. Le bourg est donc un « toit des eaux », comme disent les Arabes ; le point le plus élevé est à 428 mètres. Lemberg renferme une population de plus de 1 600 âmes, chiffre considérable pour cette froide région battue des vents, mais il est dû aux ouvriers des usines des basses vallées : Saint-Louis, Gœtzenbruck, Meisenthal, qui habitent en grand nombre sur le plateau. Aucune industrie ne s'est installée dans le haut pays.

Chemin de fer et route de Sarreguemines continuent à courir sur la partie supérieure de l'arête, dominant de chaque côté des vallées profondes creusées entre de grandes cultures. Cette sorte d'épine dorsale, d'où descendent tant de plis semblables à des abîmes, est un des caractères les plus remarquables des petites Vosges. Un gros village peuplé de verriers des

usines voisines, Enchenberg, est à la naissance de plusieurs vallons.

Les bois disparaissent peu à peu et bientôt on entre dans la *Partie Découverte* de l'ancien pays de Bitche, région de grandes ondulations, revêtues de cultures, qui se prolongent au loin jusque dans le Palatinat. Les céréales dominent, donnant lieu à un commerce important ; la caisse *Raiffeisen*(1) possède dans une des gares un vaste entrepôt où les cultivateurs consignent leurs produits en échange de warrants.

Les vues deviennent de plus en plus étendues, vers le nord surtout. Campagnes mollement ondulées, parsemées de bouquets d'arbres, à travers lesquelles est tracée la ligne conventionnelle séparant la Lorraine du Palatinat. Les horizons sont particulièrement vastes aux abords de Rohrbach, bourg chef-lieu d'un canton rural dont les femmes travaillent pendant l'hiver à la confection des couronnes funéraires. Rohrbach est le centre de cette industrie que l'on retrouve encore à Saar-Union et à Insming. Le tressage des chapeaux de paille pour Saar-Union et Sarralbe occupe également beaucoup de mains féminines.

---

1. Voir le volume *Haute-Alsace*, page 153.

L'inclinaison du plateau, jusqu'alors peu sensible, s'accentue et la nudité du pays devient complète. Ce pays me rappelle étonnamment le Cambrésis (1). Mais il est en voie de transformation par la plantation d'arbres fruitiers qui enlèveront à ces champs sans fin un peu de leur aspect morne. Autour de Gros-Rederching, cependant, quelques grosses fermes se montrent ; le bétail est nombreux et bien soigné.

Après la traversée d'un bois, on atteint des pentes qui dominent la vallée de la Blies ; celle-ci ouvre vers le nord d'immenses perspectives et d'amples horizons ; une rangée d'usines fumantes signale Sarreguemines, Sarrebruck et tout le bassin houiller de la Sarre. On devine l'approche de contrées actives ; les villages sont nombreux, des lignes de chemins de fer apparaissent, se soudent en un tronc commun qui se dirige vers une cité aux grandes constructions : Sarreguemines, capitale lorraine des pays de la Sarre, comme Sarrebruck — avec Saint-Jean — en est la capitale prussienne.

---

1. Voir la 19e série du *Voyage en France*.

IX

SARREGUEMINES

Sarreguemines. — La ville. — Visite à la faïencerie. — Importance de l'industrie. — L'art et le métier. — Les ateliers. — Les salles d'exposition. — Œuvres patronales. — Les carrelages céramiques. — La peluche pour chapeaux de soie. — Les coffres-forts Haffner. — Dans les campagnes. — La Sarre et la Blies.

Sarreguemines. Août.

Sarreguemines est, après Metz, la cité la plus populeuse de la Lorraine annexée, bien qu'elle possède seulement 15 000 âmes (1). Ce fut, de tout temps, une étape très fréquentée. C'était un des relais des routes de Paris à Francfort, Berlin et Vienne au temps des diligences. Les lignes ferrées de grande communication la laissaient à l'écart jusqu'à ces dernières années ; la nouvelle voie qui la relie à Strasbourg par Wingen et Obermodern, conçue sur un large plan,

---

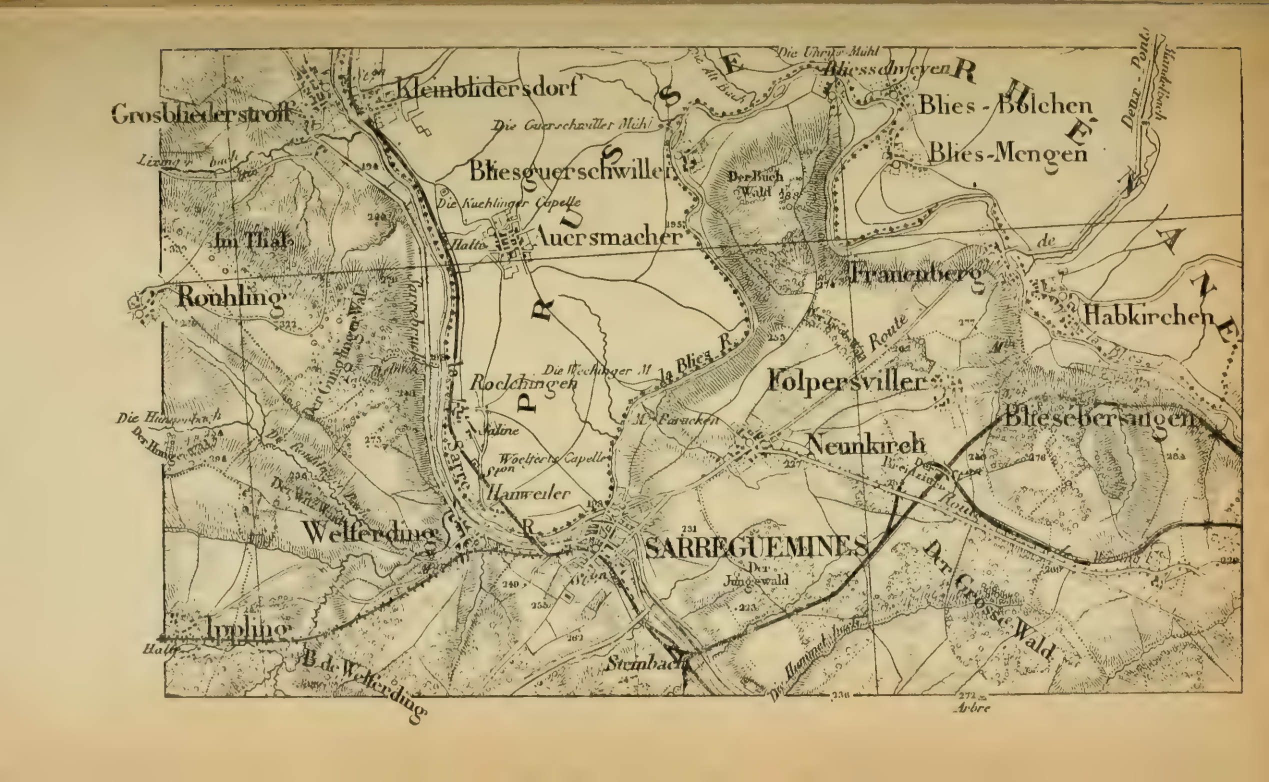
1. Exactement 14 932 au recensement de 1905.

dans un but militaire surtout, constitue une des communications de Bruxelles et Luxembourg vers la Suisse, et Sarreguemines redevient un grand lieu de passage.

La gare était déjà une des plus considérables du réseau d'Alsace-Lorraine, car elle sert de centre de distribution à une grande partie des houilles du bassin de la Sarre ; tous les charbons dirigés vers l'Alsace, le pays de Bade, le Wurtemberg, la Suisse et l'Italie doivent circuler ou manœuvrer sur les innombrables voies établies à ce confluent de la Blies et de la Sarre. Aux chemins de fer d'Alsace-Lorraine qui s'irradient dans cinq directions, viennent se souder la ligne palatine de Deux-Ponts et de Kaiserslautern et la ligne prussienne de Sarrebruck et Trèves. C'est donc un des points vitaux du réseau de l'Europe centrale, plus encore pour le mouvement des marchandises que pour la circulation des voyageurs, bien qu'elle vienne en tête des gares du réseau alsacien-lorrain par l'intensité du service.

En outre la Sarre, rendue navigable jusqu'à Sarrebruck où se fait le chargement des houilles, possède un mouvement énorme, dépassant actuellement un million de tonnes.

Malgré ces avantages économiques, Sarreguemines ne s'est pas développée au même degré



SARREGUEMINES
Neunkirch
Folpersviller
Frauenberg
Habkirchen
Blies-Bolchen
Blies-Mengen
Auersmacher
Rouhling
Im Thal
Welferding
Hanweiler
Sarre
Steinbach
Der Grosse Wald
Blies

que ses voisines prussiennes, Sarrebruck et Saint-Jean, qui forment avec Malstatt-Burbach une seule agglomération de près de 70 000 âmes, de 100 000 peut-être si l'on comprend leur énorme banlieue industrielle. C'est que de nouvelles fabriques ne sont pas nées à Sarreguemines; l'accroissement est dû au développement des manufactures de céramique, si florissantes déjà à l'époque française, et surtout au rôle répartiteur de la gare, les chemins de fer nécessitant une multitude d'employés.

La ville grandit cependant; le noyau citadin où 6 000 habitants se groupaient sous le régime français s'est fort étendu, les villages voisins s'accroissent. Neunkirch, grosse commune de 2 000 âmes, Welferding, qui en a 1 700, sont reliés à la ville par des rangées continues de maisons et, sur la rive droite de la Sarre, de gros faubourgs prussiens : Hanwiller (Hanweiler) et Rilching (Roelchingen) peuvent être considérés comme des prolongements de Sarreguemines.

La ville, en effet, est à l'extrême frontière; la Blies et la Sarre, rivières étroites, à pauvre débit, séparent le territoire lorrain de l'ancien comté de Nassau-Sarrebruck, qui devint partie du département français de la Sarre jusqu'à la chute de Napoléon et dont la Prusse s'empara

par le traité de Vienne. Aujourd'hui la frontière est plutôt morale qu'effective, l'hégémonie prussienne pesant plus lourdement sur l'Alsace-Lorraine que sur les autres pays confédérés.

En dépit des années, en dépit des noms de rues et des enseignes en langue allemande, rien n'est moins prussien d'aspect que Sarreguemines. On se retrouve dans le cadre classique des petites villes françaises du Centre ou de l'Ouest, de semblable importance. Choses et gens sont des connaissances ; les devantures de magasins et les étalages ont en immense partie échappé au luxe criard venu d'outre-Rhin. Toute la vie se porte dans deux rues qui se coupent à angle droit, l'une parallèle à la Sarre, l'autre franchissant la rivière pour se prolonger vers Neunkirch. L'animation n'est grande qu'à l'heure de la sortie des ateliers, mais alors elle est extrême.

Peu de monuments ; l'église, de la fin du dix-huitième siècle, a toute la banalité des temples de cette époque ; le dix-neuvième siècle l'a dotée de beaux vitraux en grisaille, œuvre du grand verrier barrois Champigneulle ; le gouvernement français avait installé la sous-préfecture et le tribunal dans un ancien couvent où les Allemands ont maintenu des administrations similaires ; le tribunal actuel a un rôle plus considérable ;

son action s'étend même sur la région alsacienne de Saar-Union. Le château ducal de Lorraine, forteresse encore debout, mais mutilée, sert de caserne à la gendarmerie. Un autre château construit par le marquis de Chamboran, chef des fameux hussards de ce nom, est en partie occupé par le collège; le reste a été détruit.

Les grands édifices de Sarreguemines sont donc ses usines et surtout la faïencerie Utzschneider, depuis si longtemps célèbre. Bien des ménages français possèdent encore des assiettes de faïence portant ce nom de Sarreguemines; ces ustensiles ont popularisé dans le moindre village la petite ville lorraine qu'on ne reconnaîtrait guère sous la forme actuelle de Saargemünd. D'ailleurs le marché français est fermé à cette manufacture qui fut une de nos gloires; pour conserver leur clientèle, les faïenciers ont dû transporter partiellement leur industrie en France, dans les belles usines de Digoin et de Vitry-le-François [1].

L'établissement de Sarreguemines, qui compte aujourd'hui 2 650 ouvriers, est plus que centenaire, ayant été fondé en 1781 par Fabrik et

1. La faïencerie de Digoin est décrite dans la 24e série du *Voyage en France*, chapitre XXII; celle de Vitry-le-François dans la deuxieme édition de la 21e série, à l'appendice.

Jacobi. Les constructions, sans cesse accrues, n'ont pas l'aspect monumental qu'on leur eût donné de nos jours si l'on avait édifié l'usine d'un seul jet. Plus vaste que celle de Digoin, elle paraît cependant moins grandiose. Toutefois il n'y a pas d'irrégularité dans cet ensemble ; chaque accroissement a été conçu comme une usine complète ; c'est, en somme, une série de manufactures accolées entre la Sarre et la ville. Des halls vastes et clairs sont peuplés par une multitude d'ouvriers respirant une santé robuste ; les femmes et les jeunes filles sont de mine fraîche et éveillée.

Les portes, ouvertes difficilement aux visiteurs, l'ont été largement pour mon fils Maurice et moi. Sauf quelques procédés spéciaux dont le secret nécessaire explique le désir de ne pas laisser visiter les ateliers, il n'y a rien qui frappe particulièrement. C'est le tableau commun à toutes les grandes faïenceries, mais étonnamment grandi. Aucune autre usine céramique ne donne une telle impression de puissance.

Sarreguemines, à l'époque où l'établissement se développait sous l'impulsion de M. Utzschneider, dégageait la France du tribut payé à l'industrie britannique en appliquant les procédés de fabrication dont l'Angleterre avait presque le

monopole. Creil et Montereau entraient dans la même voie [1]. Grâce à ces trois grandes fabriques, nous pouvions livrer la *faïence fine,* appelée aussi *terre de pipe,* composition presque vitrifiée, dont la pâte est mélangée de kaolin et de ces silex — broyés très fin — que l'on ramasse en abondance sur le littoral normand et picard, entre la Seine et la Somme, où ils constituent les immenses bancs de galets qui bordent le pied des falaises [2]. Mais là ne se borne pas l'intérêt de ce produit ; il résulte surtout du décor infiniment varié obtenu par le décalque à l'aide de papier mince portant imprimés des dessins gravés sur cuivre ou acier. La couleur est vitrifiable et peut être fixée au feu comme celle obtenue par le pinceau.

Ce procédé, aujourd'hui si répandu, valut à Sarreguemines sa grande réputation. Plusieurs générations d'artistes l'ont rendu populaire. Sarreguemines est une manufacture d'art en même temps qu'un gigantesque producteur d'articles usuels. Les Utzschneider ont déployé une science, un goût et une ingéniosité extrêmes ; ils ont

---

1. Sur les établissements de Montereau qui ont absorbé Creil, consulter la 25e serie du *Voyage en France,* chapitre XVIII.

2. Sur le ramassage des galets de silex, voir la 17e série du *Voyage en France,* chapitres II et III.

retrouvé la composition ou tout au moins l'aspect des belles poteries rouges, gloire des Étrusques. Les pièces décoratives simulant le jaspe, le marbre et le porphyre ont leur place dans les collections à côté des types anciens. Deux des belles tables de malachite du palais de Trianon sont en réalité de la faïence de Sarreguemines.

Sans visiter l'usine, on peut juger de ces qualités propres à Sarreguemines en parcourant les salles d'exposition gracieusement ouvertes aux touristes ; il y a là de fort belles choses, et la multitude d'objets d'usage courant montre que la manufacture est restée fidèle au goût français ; on y rencontre fort peu de ces sujets allemands, criards ou baroques, auxquels nos yeux ont tant de peine à s'accoutumer.

Ce vaste établissement, relié aux chemins de fer par des embranchements particuliers, possède un port sur la Sarre le mettant en relation, par le canal des Houillères et le canal de la Marne au Rhin, avec tout le pays d'Empire, par la Moselle avec la région rhénane.

La faïencerie n'a pas eu à constituer d'œuvres patronales très vastes, la ville offrant d'importantes ressources en logements et la plus grande

partie des ouvriers préférant habiter la campagne. Cependant une cité a été construite sur la rive droite de la Sarre ; on y loge surtout les ouvriers d'état afin d'avoir promptement du secours en cas de sinistre. De jolies rues la divisent, bordées de buissons d'aubépine bien taillés sur lesquels se penchent des arbres fruitiers vigoureux.

Un parc ombreux, un square avec kiosque de musique et jeu de quilles sont mis à la disposition du personnel, ainsi qu'une salle de gymnastique et un cercle. Ces lieux de promenade et de réunion dominent la Sarre, animée par une navigation active, et le groupe immense des ateliers d'où s'élèvent les cheminées des foyers et des fours.

Cette grande entreprise, qui livre chaque année quatre ou cinq millions de pièces au commerce, n'est pas le seul établissement céramique de la ville. Depuis 1860 fonctionne une fabrique de carrelages fondée par MM. Utzschneider et Jaunez, manufacture considérable encore, car elle emploie plus de deux cents ouvriers, mais bien moins considérable que la faïencerie.

D'autres fabriques animent la ville, toutes existaient déjà avant la guerre. Ainsi les ateliers où l'on fait les coffres-forts Haffner, si connus

encore en France, d'ailleurs dotés d'une filiale de l'usine de Sarreguemines. Nous avons été reçus avec empressement par le directeur qui nous a fait assister à la fabrication. Sous nos yeux une puissante machine emboutit une plaque d'acier qui constitue un coffre d'une seule pièce sans joints ni soudure; une autre machine fait des vis, une troisième entaille des clés. Des ouvriers habiles forgent et liment les serrures et les portes. Certes, cela ne produit pas la sensation superbe de l'énorme faïencerie, mais on est vivement intéressé par la puissance de l'outillage et la précision avec laquelle les forgerons lorrains travaillent l'acier, pour donner à des pièces parfois très grandes la précision de mouvements d'horlogerie.

Une autre branche d'activité florissante est la fabrication de la peluche de soie qui sert notamment à la confection des chapeaux hauts de forme. Avant 1870 déjà, Sarreguemines possédait ces ateliers qui ont dû chercher de nouveaux débouchés. Près de 300 à 400 ouvriers y sont employés ; il y en eut 1 100.

Industrie fort ancienne, qui naquit à Crefeld en 1820; elle ne put réussir dans cette ville de la province prussienne du Rhin et vint s'implanter à Sarreguemines en 1828. M. Hubert, le pre-

mier fabricant, développa rapidement ses affaires et vit des concurrents l'imiter. Une maison se créa près de Sarreguemines même, à Puttelange ; d'autres se fondèrent à Lyon, Berlin, Deux-Ponts et Vienne. Chose singulière, l'Angleterre, pays qui sacrifie le plus au chapeau de soie, n'a pas créé de fabriques de peluche. Cependant, dès 1824, ce chapeau, venu d'Italie, triomphait dans la Grande-Bretagne. Celle-ci est demeurée un grand producteur de chapeaux, mais pour la matière première elle reste tributaire de la Lorraine.

Sarreguemines produit la moitié de la peluche employée en Europe, Puttelange en fournit un quart. Les trois quarts des chapeaux de soie proviennent donc, pour le revêtement à huit reflets, de cette région de la Sarre.

Avant l'adoption du tissage mécanique, de nombreux métiers à peluche battaient à Sarreguemines et dans les environs. Maintenant le travail est complètement effectué en usine sur des métiers mus par la vapeur. L'établissement de M. Hubert, où nous avons été courtoisement reçus, occupe un site riant au bord de la Sarre en amont de la ville ; la rivière coule entre des berges très vertes. Manufacture ancienne, trop vaste maintenant pour les métiers modernes. Alors que l'antique engin à battant permettait

à peine de faire 60 centimètres par jour, on a obtenu d'abord 25 mètres, on atteint 50 aujourd'hui. Les conducteurs de métiers tissèrent à bras autrefois; ils ont conservé leurs habitudes à demi rustiques; presque tous habitent la campagne, ont un coin de champ et abandonnent l'atelier pendant les gros travaux agricoles pour faire la fenaison ou la moisson. Si le travail à l'usine était constant, l'ouvrier gagnerait de 6f 25 à 7f 50 par jour.

Il y a encore quelques métiers à bras à la campagne; à l'usine, le dernier a cessé de battre vers 1900; on m'a montré cet outil vénérable qui contribua pendant près d'un siècle à la prospérité de l'active cité.

La matière première de la peluche, la schappe ou déchet de soie, est mise en œuvre à Sarreguemines et suit les opérations ordinaires de la filature et du tissage; ce dernier est effectué sur douze métiers mécaniques. Le produit final est de grande valeur : un rayon que l'on me désignait supportait à lui seul pour 100 000 francs de marchandises.

En ce moment le chapeau de soie perd de sa vogue, on le sait; la fabrication de la peluche s'en ressent; mais l'usine de la Sarre produit aussi du velours qui lui permet de continuer sa

marche. Elle fait surtout les velours employés pour les écrins. Un ouvrier qui avait entrepris, avec un capital de 700 marks (875 francs), la fabrication de ces boîtes à argenterie et à bijoux, fait maintenant 500 000 francs d'affaires; c'est un gros client pour Sarreguemines.

Malgré la fermeture de la frontière française pour tant de produits d'Alsace-Lorraine, la France reste un acheteur considérable; les maisons de Sarreguemines et de Puttelange comptent parmi les grands commerçants de Paris. Cependant, la production du chapeau de soie a bien décru en France, à cause des grèves et des restrictions apportées aux prérogatives des patrons par les syndicats. J'ai écrit jadis, à propos d'Essonnes, cette page significative de l'histoire du travail (1).

Une fabrique d'engrais, une importante manufacture d'allumettes, de grands ateliers d'ébénisterie pour meubles complètent ce centre industriel de Sarreguemines, qui demeure, en somme, le plus intéressant et le plus considérable de la Lorraine annexée, malgré le développement de la métallurgie dans la région de Thionville. Les usines ont dans la banlieue des annexes utilisant

---

1. Voir la 44e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

les eaux de la Sarre et de la Blies. C'est même en ces campagnes, à Frauenberg, que naquit la faïencerie. La fabrique qui y fut installée se transporta à la ville et y prit l'impulsion que nous admirons aujourd'hui.

La vie manufacturière est d'ailleurs faible dans les environs. En remontant la Sarre puis l'Eichel par la grande voie du nouveau chemin de fer de Strasbourg, on n'a guère sous les yeux que des scènes rustiques. La vallée est charmante, il y a une succession de sites heureux. Ainsi Sarreinsming, gros bourg étagé entre des vignes et se reflétant dans la rivière que fait refluer un barrage.

Au delà s'escarpent les collines ; celles de la rive droite, raides, aux flancs maigres, sont excavées de carrières dont les produits vont s'embarquer sur le canal longeant fidèlement la rivière. Celle-ci descend par de grandes courbes. Les pentes bien exposées, comme à Wittringen, sont couvertes de vignes. Le paysage grandit, la rivière, calme et verte, reflète de grands arbres. Sous Weidesheim elle reçoit l'Eichel ; le confluent est dominé par des hauteurs portant de grandes constructions aux allures de château. Au delà, des bois enferment la vallée jusqu'aux

grandes prairies dans lesquelles Sarralbe apparaît, derrière le rideau de fumée élevée de ses salines.

Les bords de la Blies, qui forment un moment la frontière de la Lorraine avec la Prusse puis avec le Palatinat, sont les paysages les plus riants des environs de Sarreguemines, sans mériter cependant les louanges hyperboliques dont je les entendis accabler. La petite rivière décrit un cours fort tourmenté pour aboutir à la ville. Elle enserre entre ses replis et la Sarre une presqu'île massive dont Neunkirch — devenu prolongement de Sarreguemines — occupe le centre. La campagne y est riche, des cultures, des prés, beaucoup de bois lui donnent de la variété. Dans la boucle la plus capricieuse, une colline, le Buchwald, domine les deux villages de Bliesschweyen et de Bliesguerschwiller. Comme la Sarre, la Blies donne son nom à nombre de lieux. En Lorraine, en Prusse, dans le Palatinat le touriste rencontre sans cesse des centres dont le nom est précédé du mot Blies.

En remontant la rivière jusqu'à Frauenberg on trouve d'aimables sites; ils deviennent presque grandioses à partir de ce point, voisin du riant village « intérieur » de Folperswiller. La

vallée se creuse entre des pentes escarpées. Sur l'une d'elles, entre Frauenberg et Bliesebersingen, de belles ruines féodales accroissent la grandeur du paysage. La Blies, étroite mais abondante, descend entre un épais rideau d'arbres. Un moment elle abandonne la frontière, laissant dans un de ses coudes tout le terrain à la Lorraine. Le village lorrain de Bliesbrucken, le dernier de la province en remontant le cours d'eau, occupe les deux rives. L'endroit est charmant, très vert, les toits à forte pente émergent de beaux vergers.

La Blies cesse de confiner à la Lorraine; plus haut nous serions dans l'ancien duché de Deux-Ponts, cet État si souvent mêlé à notre histoire et devenu partie du Palatinat. Un village lorrain voisin de Bliesbrucken, Obergailbach, regarde encore vers la Blies et lui envoie ses eaux par un court ruisseau.

Après avoir reçu la Blies, la Sarre n'est plus lorraine que par sa rive gauche, jusqu'aux abords du champ de bataille de Spicheren. Les bords prussiens, mieux exposés au soleil, ont de nombreux villages. En Lorraine il n'y a que Grosbliederstroff. Jusqu'à ce point la rivière descend, très lente, retenue par des barrages, animée par

la navigation, reflétant les raides collines boisées du territoire lorrain, moins varié que celui de Prusse. Ici des prés, des pans de petits bois, des pruniers, des noyers et des vignes ; de l'autre côté des prairies et des bois. Grosbliederstroff et son voisin prussien, auquel le relie un pont de pierre, constituent un charmant paysage ; les maisons s'étalent en amphithéâtre à l'entrée du val de Lixing, dont les pentes douces sont couvertes de cultures. Plus bas les collines deviennent moins raides, pour se relever encore jusqu'au Winterberg de Saint-Arnual. Ce petit mont n'est pas lorrain ; la Sarre, désormais, coule sous le pavillon du roi de Prusse. Elle traversera encore une vieille terre lorraine, ce Sargau dont Sarrelouis était la forteresse et qui nous fut enlevé avec elle en 1815 (1).

---

1. Sur Sarrelouis et le Sargau voir le chapitre XXIII.

X

FORBACH ET STIRING-WENDEL

Le plateau de Cadenbronn. — Puttelange. — Le val de Farebersweiller. — La gare de Bening-lès-Saint-Avold. — Entrée dans le pays houiller. — Forbach. — La ville et ses usines. — La fabrique de carton laqué. — Découverte de la houille. — Stiring-Wendel : grandeur et décadence d'une cité manufacturière. — La vallée de la Rosselle. — Petite-Rosselle et ses mines. — A travers la forêt. — Retour à Stiring. — Visite au champ de bataille de Spicheren.

A l'ouest du confluent de la Blies une vaste zone de territoire lorrain s'avance comme un coin très encaissé dans le territoire prussien de Sarrebruck. Ce pays accidenté, un des principaux centres industriels de France avant la guerre, fut le théâtre d'une des plus terribles et sanglantes batailles au début des opérations : le 6 août 1870, s'y livra la désastreuse mêlée de Spicheren [1].

La nature montagneuse du sol n'a pas permis de traverser le massif par une grande route ou

---

1. Sur la carte : Speicheren.

une voie ferrée ; les relations entre Sarreguemines et Forbach ont lieu à l'aide de grands détours par Sarrebruck ou Bening-lès-Saint-Avold. Le pays est peuplé cependant, nombreux sont les villages.

Si le chemin de fer évite de pénétrer sur ce plateau mamelonné de Cadenbronn (1), strié de vallées profondes, qui va finir au-dessus de Forbach et de Spicheren par des escarpements très raides, où l'armée du général Frossard croyait avoir une position inexpugnable, son tracé n'en est pas moins accidenté. La ligne s'élève par de fortes rampes entre des bois, qui forment au sud une hêtraie superbe, au flanc de longues croupes couvertes de cultures. La voie domine un val de prairies, parcouru par un ruisseau sinueux gardé, à son issue vers la Sarre, par le village de Welferding. Après la jonction de trois ruisseaux, voici Ipling ; les maisons grises ou fauves s'étendent dans un fond de prairies découpées par des rangées de saules argentés.

Dans ce pli aimable, les villages : Hundling, Metzing, Diebling sont enveloppés de pruniers. Centres très agrestes, aucune industrie ne s'y est

---

1. Sur la carte de Cassini : Cadeborn ; dans les livres militaires : Caderborn.

implantée ; mais au sud la vallée du Moderbach, dont les eaux vont à l'Albe, renferme l'active cité de Puttelange, où la fabrication de la peluche a l'un de ses foyers. Comme à Sarreguemines, le nombre des ouvriers a décru par suite de l'emploi des machines remplaçant le tissage à bras. Il y en eut 2 000 jadis, on en compte moins de 300 aujourd'hui. Le val où s'étend la petite ville est une large dépression ouvrant de grands horizons vers la Sarre à Sarralbe, perspective confuse au matin, donnant au milieu du jour et le soir l'impression de l'infini. Puttelange fut une cité forte, mais rien ne reste de ses défenses et aucun édifice n'y sollicite l'attention.

Puttelange se relie à la voie ferrée à Loupershausen, village tout petit, au plus creux de l'ample bassin, et groupé autour d'une église à flèche. Quelques minutes encore et nous atteignons Farschwiller dont le joli clocher aigu, flanqué de clochetons, s'élance d'un groupe de toits bruns. A l'écart, le cimetière entoure une haute tour ronde, singulièrement coiffée d'un toit à pignon ; l'enceinte, basse et carrée, complète le caractère forteresse de la petite nécropole.

Une forêt à traverser, puis un vallon dans lequel les toits de Farebersviller, d'une teinte de

suie, se détachent au milieu des vergers. Le val rapidement se creuse entre de hautes pentes boisées portées sur des terrasses de culture mollement inclinées. Ce joli bassin est une surprise pour qui vient des plateaux de la Sarre, vastes et mélancoliques. Des eaux abondantes, sources analogues aux grandes fontaines du Jura et des causses, jaillissent dans le thalweg ; elles sont d'origine récente, étant dues à des affaissements qui se sont produits dans les premières années du dix-neuvième siècle. Ce fait curieux a été noté par le capitaine Denis, secrétaire de la sous-préfecture de Sarreguemines. La première apparition eut lieu en 1832, une cavité se forma sur des gouffres insoupçonnés, remplis d'eau.

En 1835, pendant une année de sécheresse, un meunier de Cocheren creusa une tranchée par laquelle les eaux furent amenées dans le lit du ruisseau. Un second puits s'était formé en 1832, un autre, profond de 20 mètres, apparut en 1836, dû au même phénomène d'effondrement.

Grâce à cette nappe d'eau singulièrement mise au jour, le ruisseau de Farebersviller peut actionner plusieurs moulins avant d'atteindre la Rosselle au-dessous de Cocheren, village dans un site charmant entre la ligne de Sarreguemines à Thionville et celle de Metz à Sarrebruck. Les

deux voies ont un tronc commun de 2 kilomètres traversant une immense gare, militaire autant qu'économique. A ce point de jonction de lignes ferrées, on a retrouvé le prolongement du bassin houiller de Sarrebruck, déjà reconnu et exploité à la Petite-Rosselle. Une cité ouvrière, que des toits d'un rouge vif font deviner récente, abrite les ouvriers des mines de Sarre-et-Moselle. Elle couvre une pente, non loin de vastes constructions industrielles qui avoisinent Merlebach (1).

De Bening à la frontière prussienne et, de là, fort loin dans la direction du nord-est, on ne cesse plus de rencontrer des groupes industriels ; à Forbach fument les premières cheminées de grandes usines ; jusque-là, dans un joli et vert pays, il n'y a d'autre exploitation que celle des roches. Les carrières de Cocheren fournissent une belle pierre rosée, sculptée et taillée en de vastes ateliers.

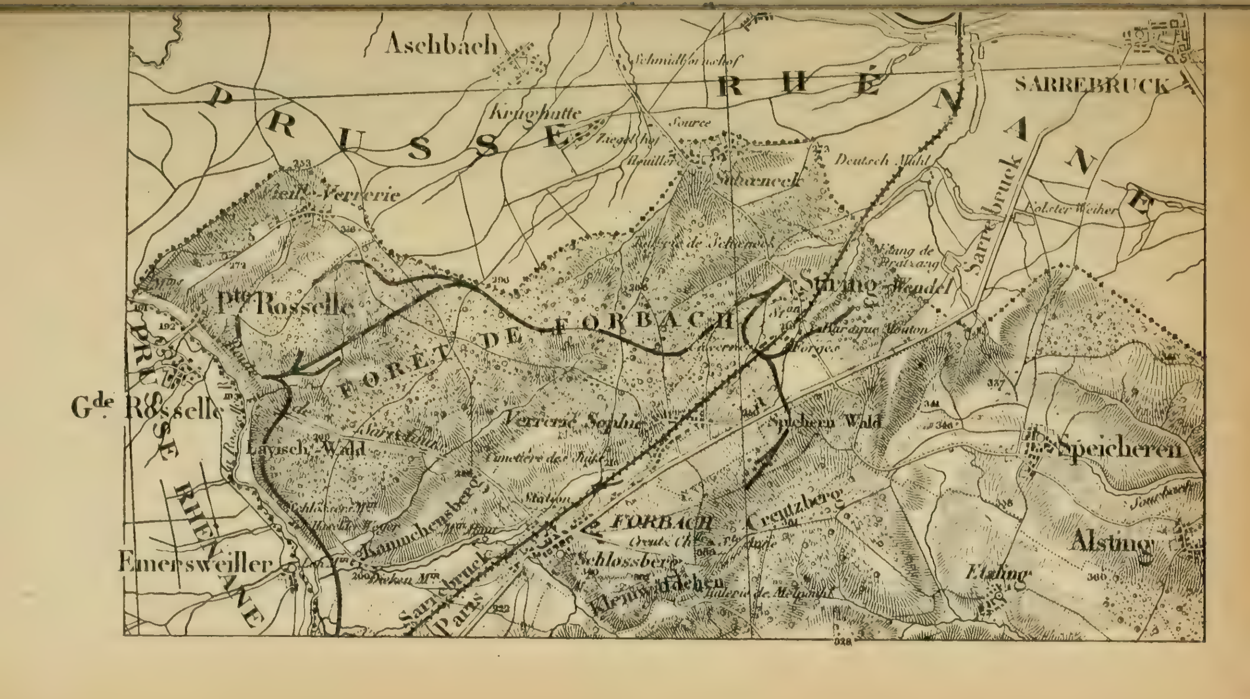
Les villages et les hameaux se suivent au long de la Rosselle, tandis qu'ils sont rares sur le territoire prussien, tout proche. Le centre le plus important, la grandissante ville de Forbach,

---

1. Sur les mines de Merlebach et de l'Hôpital et la route d'Hargarten aux mines, voir le chapitre XXII.

s'annonce par une chaîne de petites maisons entourées de jardinets. Sur la cité plane un noir nuage de fumée. Un vallon sépare le faubourg de la ville ; il descend d'Œtting, village dominé par le Kelsberg, haut de 389 mètres, point culminant du superbe massif de hauteurs que les généraux français ne surent pas utiliser pendant la sanglante journée de Spicheren.

Forbach n'est guère qu'une longue et large rue constituée par la route de Sarrebruck. Cité ouvrière aux maisons banales, mais ayant un beau cadre de hautes collines : deux, de forme conique, dominent immédiatement la ville. La plus rapprochée est couronnée par les ruines d'un château au milieu duquel a été élevée une tour belvédère. L'enceinte des ruines est un parc privé interdit au public. L'entrée simule un château gothique. Tout autour, des bois de pins couvrent les collines de grès ; bien percés de sentiers, jalonnés par les indications du Club vosgien, ils offrent une suite de belles promenades à travers ce massif où se termina l'effort de nos troupes dans la sanglante et triste journée du 6 août. De ces hauteurs on découvre un grand paysage ; la ville s'allonge au pied de l'observateur ; on domine toute la vallée de la Rosselle, mi-lorraine, mi-prussienne, où se succèdent



Aschbach
SARREBRUCK
PRUSSE RHÉNANE
Krughutte
Source
Ziegelhof
Deutsch Mühl
Kolster Weiher
Sarrebruck
Stiring-Wendel
FORÊT DE FORBACH
Pte Rosselle
Gde Rosselle
Verrerie Sophie
Spichern Wald
Speicheren
Layisch-Wald
Kaninchensberg
Station
FORBACH
Creutzberg
Schlossberg
Alsting
Etzling
Emersweiller
Paris

villages et cités ouvrières, où fument les puits de mines et que bordent de longues collines couvertes de forêts où se livra une partie de la bataille. Puis, au nord-est, voici l'usine abandonnée de Stiring-Wendel, son village ouvrier, les hauteurs de Sarrebruck embrumées de fumées.

Plus près s'escarpent les tragiques hauteurs de Spicheren ; plus près encore le Creutzberg, dont un des pitons porte la chapelle Sainte-Croix ; d'apparence farouche par sa couleur sombre, elle se détache à peine sur le fond noir des pinèdes.

Forbach renferme deux grands établissements industriels qui remplacent avantageusement de nombreux petits ateliers. De vastes tuileries, occupant plus de cinq cents ouvriers et produisant dix millions de pièces par an, sont les plus importantes de la Lorraine. La fabrique d'objets en carton laqué, qui emploie six cents personnes, est une des plus intéressantes usines modernes ; malheureusement on ne peut la visiter, pas plus que ses succursales, de Pont-à-Mousson — celle-ci établie après la guerre — et de Bohême. Nous avons pu cependant parcourir la salle d'échantillons et admirer les résultats auxquels est parvenue une production qui débuta fort humblement.

En 1846, elle naissait à Sarreguemines pour la fabrication des tabatières; quelques années après, M. Adt, dont les affaires avaient pris un certain développement, transféra ses ateliers à Forbach. A partir de 1865, l'essor devint rapide; on avait imaginé de faire en carton comprimé et laqué les dessous de carafes, les plateaux et autres garnitures de table. En 1867, la fabrication de boutons de bottines, jusqu'alors œuvre manuelle à l'aide du balancier, devint mécanique et prit une importance que l'on n'aurait pu soupçonner.

Chaque année vit s'accroître les usages du carton laqué ; on en a fait des petits meubles et des panneaux d'appartement ; on a remplacé par cette matière le bois qui servait aux bobines et aux tubes de filatures. Les boutons de papier mâché sont devenus d'usage courant. La chirurgie et la photographie, le télégraphe, le téléphone, l'électricité lui ont demandé des outils et des récipients. Les articles de bureaux : plumiers et casiers, les objets de toilette, les jouets, etc., ont également multiplié les emplois du laque ou plutôt du carton laqué obtenu en soumettant à une forte pression des feuilles de carton superposées et collées. La matière produite se scie, se tourne, se lime, se polit comme du bois. Recouverte d'un vernis, elle imite le laque des Chinois

et des Japonais. On sait que l'industrie est parvenue à faire des roues de wagons, des bateaux et jusqu'à des maisons avec le carton durci.

En ce moment, des voies nouvelles sont ouvertes par l'emploi de la fibre de bois qui, soumise à des préparations identiques, a permis d'obtenir de grandes pièces, telles que des seaux et des baignoires d'une force et d'une solidité remarquables.

Les produits, jadis purement industriels, tendent de plus en plus à devenir artistiques. Il y a un grand effort pour la fabrication d'articles pouvant supporter la comparaison avec les laques de Chine et du Japon. A côté des objets d'imitation pure, beaucoup révèlent le goût et le talent d'artistes parisiens qui ont mis Forbach et Pont-à-Mousson en état de supporter la comparaison avec l'Extrême-Orient et la Russie, où s'est constitué un art local digne d'intérêt.

Forbach semblait destiné à s'accroître davantage par la grande industrie métallurgique; la découverte de la houille dans sa forêt, près du village de Petite-Rosselle, avait fait naître des usines métallurgiques, bientôt célèbres, au hameau de Stiring. Ce foyer industriel n'a pas longtemps survécu à la guerre de 1870. Peu à

peu l'outillage et le personnel ont été transportés au cœur du bassin minier métallifère de Thionville, à Hayange. Le développement de Forbach en a été ralenti.

Stiring-Wendel est à moins d'une lieue de Forbach, sur le chemin de fer de Sarrebruck, à mille mètres à peine de la frontière prussienne. Les vastes constructions des hauts fourneaux sont reliées à la voie par des embranchements : mais aucun wagon ne roule sur ces rails, les bâtiments sont vides, la fumée et la flamme qui en étaient la vie ne s'élèvent plus ! Cela est lugubre d'abandon.

Devant l'entrée de ce qui fut une des gloires de l'industrie française, un piédestal porte le buste de M. Ch. de Wendel. Une inscription rappelle le souvenir de cet éminent maître de forges et du baron de Gargan, son collaborateur, puis la construction du village en 1854 et l'érection en commune en 1857. Le même texte lapidaire dit les phases rapides de l'entreprise : la houille découverte en 1847, exploitée à Petite-Rosselle le 27 juin 1856, les fours à coke établis à Hirsbach en 1852 ; l'usine même de Stiring commençant à s'élever de terre le 1er juin 1846 et allumant ses feux le 21 septembre 1853.

Quand ce monument fut inauguré, nul ne pou-

vait prévoir une disparition aussi soudaine de l'œuvre qu'il exaltait !

Près de l'usine s'étend le village, noyau d'une ville, dont il a le tracé et l'étendue. Il a survécu et abrite encore quelques familles ouvrières travaillant dans les mines de houille. Mais combien est triste l'aspect de cette cité avortée dont beaucoup de maisons abandonnées sentent la ruine ! L'église, devant laquelle une fontaine monumentale verse de l'eau par une large vasque, contraste avec cette misère par son élégance, ses voûtes et ses chapiteaux peints, sa triple nef, son haut clocher, les fresques récentes qui couvrent ses murailles. Combien durera encore cette bourgade née d'un jet par la volonté d'un homme et qui, brusquement, est condamnée à finir en poussière, si d'autres industries ne viennent prendre la place de celles qui ont disparu (1) ?

Stiring-Wendel a une histoire. L'usine par laquelle elle vécut fut le résultat d'une première invasion. Après la chute de Napoléon, la Prusse, qui se tailla la plus forte part dans les dépouilles, se fit attribuer presque tous les territoires de la rive gauche du Rhin sauf le Palatinat, sans se

1. La commune est cependant en voie d'accroissement, de 1900 à 1905 la population est passée de 2 912 à 3 624 habitants.

soucier des droits que pouvaient faire valoir les Électeurs ou autres souverains dépossédés par la Révolution française. C'est ainsi qu'elle obtint l'électorat ecclésiastique de Trèves et l'ancien comté de Sarrebruck, enlevé à la maison de Nassau.

Pour délimiter la frontière nouvelle, la Prusse s'attacha surtout à obtenir le bassin houiller de la Sarre, c'est-à-dire tout le pays que l'on croyait seul possesseur de charbon. On laissa à la France les parties de territoire supposées stériles. Les hommes d'État prussiens voyaient loin, ils semblent avoir deviné l'importance que la houille allait prendre dans la vie économique des nations. De fait, lorsque le charbon de terre remplaça définitivement le charbon de bois pour la production de la fonte, la Prusse, avec ses mines de Sarrebruck exploitées par l'État, devenait maîtresse de l'industrie. Nos établissements de Hayange, si riches en minerai de fer, n'avaient pas de houille ; il fallut s'adresser à la Prusse et s'ingénier pour amener le charbon. Un service de navigation descendait la Sarre, puis remontait la Moselle jusqu'à Thionville ; de là un des premiers chemins de fer construits amenait le combustible à Hayange.

Vint enfin l'établissement des grandes voies

ferrées. Le bassin de Sarrebruck fut relié à Metz et Metz à Thionville. Le problème se trouvait renversé : il était plus économique d'amener le minerai à proximité de la houille et de l'y transformer. C'est alors que M. de Wendel eut l'idée de créer des hauts fourneaux à côté des mines de Sarrebruck, mais sur notre territoire. Il acquit la cense de Stiring et, sur l'emplacement de cette exploitation rurale, jeta les fondements de l'usine ; le nom de Wendel fut ajouté à celui de la ferme.

L'établissement s'était rapidement accru. En même temps, profitant des nouvelles données de la science qui faisaient supposer le prolongement du bassin houiller de la Sarre sous le Warndt ou forêt de Forbach, on effectuait des sondages. Longtemps infructueux, malgré d'énormes dépenses, les travaux qui, dès 1847, avaient fait retrouver la couche reconnue trente ans plus tôt à Schœneck, furent enfin couronnés de succès. L'inscription placée sous le buste de M. de Wendel donne la date de la première extraction. Bien que si proche de nous, cette histoire du bassin houiller de la Sarre est fort confuse. Louis Reybaud, dans son étude sur Hayange, dit que la découverte de la houille précéda et amena la création de Stiring-Wendel. M. Box, dans les

Pays de la Sarre, donne la version que j'ai résumée et dit que le puits Saint-Charles fut ouvert en 1854, celui de Saint-Joseph en 1856; après 1862, furent mis en exploitation les puits de Wendel, Wuillemin et de Gargan; on achève le forage d'un autre puits, le puits Simon.

Les houillères sont assez loin de Stiring dans l'étroit territoire entouré par la Prusse où se trouvaient les misérables hameaux de Petite-Rosselle et de Vieille-Verrerie. Il était trop tard pour installer les hauts fourneaux sur la houille même; on dut relier les mines à Stiring-Wendel puis à Bening par des embranchements. Mines et usines étaient en pleine activité quand la guerre éclata. Les statistiques de l'époque évaluent la production de Stiring à 50 millions de quintaux de fonte et 55 millions de quintaux de rails de fer ou acier par année. On comptait quatre hauts fourneaux, soixante fours à puddler, vingt-quatre fours à chauffer, etc. Quatre machines à vapeur donnaient une force motrice de 1 050 chevaux. Quatre-vingts fours à coke utilisaient la houille sur place.

La population atteignait près de 4 000 âmes; 1 500 ouvriers étaient logés dans cinq cents maisons construites par l'établissement. La guerre, en enlevant à la maison de Wendel le marché

français, porta un premier coup à l'usine; la découverte des procédés de déphosphoration de la fonte par le système Gilchrist et Thomas fit mettre en valeur les énormes gisements à l'est de la Moselle, jusqu'alors assez dédaignés à cause de leur teneur en phosphore.

Une fois encore, l'ordre économique était bouleversé; il devenait plus avantageux de transporter le charbon vers le minerai, d'autant plus que le chemin de fer reliait enfin directement Forbach à Thionville et Hayange. La belle création de Stiring-Wendel était condamnée. Le 3 janvier 1877, trente ans après leur mise à feu, deux des quatre hauts fourneaux étaient éteints; on conserva vingt-trois fours à puddler pendant dix-huit ans. Sept cents ouvriers étaient encore occupés au laminage et au martelage. Mais en 1898 on fermait les derniers ateliers pour les transporter à Hayange et à Moyeuvre.

Les houillères, par contre, se sont fort développées et ont maintenu à Stiring-Wendel une population fixe. En 1899, elles occupaient 4 170 ouvriers et livraient 901 000 tonnes. Le territoire forestier, à demi sauvage il y a cinquante ans, donne le spectacle d'une extrême activité, restée purement locale d'ailleurs, les chemins de fer qui desservent les mines ne servant qu'au trans-

port des charbons. Bientôt une ligne longeant la rivière fera un service public entre Forbach et Grande-Rosselle ; en attendant, c'est à pied que nous entreprenons la visite des puits pour revenir à Stiring effectuer un pèlerinage sur le champ de bataille de Spicheren.

La région des mines est cachée par la colline dite Kaninchenberg, couverte de hêtres. Là se produisit, le 6 août, un mouvement prussien sur notre flanc qui fit craindre à Frossard d'être coupé et amena la retraite dont les suites devaient être si terribles. Cependant, deux escadrons de cavalerie aux ordres du colonel Dulac, deux cents réservistes du 2e d'infanterie arrivés le matin même de leurs foyers et des pontonniers firent une résistance telle, que le succès de cette poignée d'hommes aurait dû faire comprendre la faiblesse de l'effort ennemi.

Le chemin que nous suivons ne traverse pas le Kaninchenberg ; nous avons pris la route de la vallée, longeant le pied de la colline. Autrefois solitaire, comme l'indique encore notre carte d'état-major, que l'on a le tort de ne pas mettre à jour pour les pays annexés, elle se borde de maisons ouvrières. En avant du moulin de Dieken naît le quartier de Marienau. Les habitations les plus récentes sont assez coquettes.

La brique rouge, la pierre blanche forment un ensemble gai à l'œil; on accède à l'entrée par un perron.

Le ruisseau de Forbach atteint la Rosselle formant frontière et longée par le chemin de fer des mines; sur la rive gauche, le village prussien d'Emmersweiler se groupe autour de l'église. Malgré la poussière épaisse d'un sol sablonneux, ce pays peuplé d'ouvriers n'a pas encore l'aspect trop industriel. Une usine mue par la Rosselle n'en détruit pas le caractère agreste. C'est une papeterie. La vallée, très verte, étend ses beaux prés entre les bois. Cela serait charmant, si la Rosselle n'était aussi atrocement souillée par son passage à travers tant de centres manufacturiers, depuis Longeville et Saint-Avold.

De jolies maisons neuves annoncent Petite-Rosselle; elles ont des linteaux et des trumeaux sculptés, goût de décoration bien rare en un tel pays. Le village français est séparé de Grande-Rosselle, bourg prussien, par la rivière et un large plan de prairies. A peu de distance, apparaissent les premiers puits à houille. Des cités ouvrières perpendiculaires à la route les précèdent, animées par une multitude d'enfants. La route devient rue; les maisons basses, mais bien

construites, s'étendent au pied d'un coteau qui porte la cité Gargan, quartier d'une élégance inattendue : parc rempli de belles demeures habitées par les ingénieurs et les principaux employés. Une vaste église occupe le sommet, édifice à voûte surbaissée, flanqué d'un clocher octogonal revêtu de zinc repoussé. Les habitants de la cité jouissent de larges vues et d'un air pur.

Au delà, dans une sorte de cirque, sont les amples installations du puits Saint-Charles, dominées par une croupe où s'étend une longue rue ouvrière dite la Vieille-Verrerie. Le hameau est contemporain de la mise en valeur des mines, car les maisons ont une date sculptée sur leurs portes : 1839, 1840, 1845. Des habitations neuves, de brique et de pierre blanche, bâties avec coquetterie, montrent que l'exploitation se développe encore. Vieille-Verrerie couvre une croupe d'où la vue est immense sur la vaste région boisée du Warndt, prussienne depuis 1815, très accidentée, coupée de vallées profondes. Sur le versant lorrain, c'est la forêt encore, une admirable hêtraie où l'on voit de vieux arbres fort curieux. Un hêtre aux branches entrelacées frappe par ses proportions énormes.

Le chemin de fer des mines parcourt les bois pour descendre à Stiring, laissant à l'écart le

village de Schœneck, dernier groupe lorrain de population. Là, vers 1817, le charbon fut trouvé pour la première fois à 62^{m}50 de profondeur. Malheureusement les couches étaient de faible épaisseur et l'eau envahissait les galeries. Ces déboires eurent pour résultat d'arrêter longtemps les recherches et de retarder la mise en valeur du bassin.

A l'issue de ces beaux bois de hêtres et de chênes, nous retrouvons Stiring-Wendel et les forges éteintes qui furent un des théâtres de la bataille du 6 août. Ce jour-là, les machines tournaient, les hauts fourneaux fonctionnaient. C'est en plein travail que l'établissement se vit mêlé à la bataille décousue mais terrible.

Nous gagnons la grande route pour nous rendre sur les autres points où le heurt des armées eut lieu. Voici bientôt la Baraque Mouton, ferme que se disputèrent âprement les deux partis. Là commencent les monuments commémoratifs et les tombes. Le 77e régiment prussien d'infanterie, qui subit ici des pertes terribles, a glorifié ses morts. Dans un pli de la colline à l'ouest, un cimetière a reçu la plupart des victimes, notamment le général de brigade prussien de François, qui avait entrepris imprudemment le combat et qui tomba avec gloire à la tête de ses troupes

en répétant l'assaut infructueux de l'éperon de Spicheren. Unefigure de la *Germania* surmonte la tombe de ce vaillant homme, dont le nom révèle un descendant des huguenots français.

A la frontière, la fameuse auberge de la Brême d'Or, que l'on se disputa avec tant d'acharnement, a réparé les traces de la lutte; elle est maintenant le rendez-vous des visiteurs sur ces champs funèbres. Brême n'est pas une enseigne représentant un poisson. D'après M. Box [1], le mot vient d'une exclamation de la princesse Hélène de Mecklembourg qui, se rendant en France pour devenir la femme du duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, trouva l'auberge frontière décorée de genêts fleuris. *Die schöne goldene Breme!* dit-elle. « Le beau genêt d'or. » Et le nom de Brême d'Or emprunté aux deux langues resta attaché à la maison. Qui eût pu prévoir alors les scènes sanglantes qui allaient se dérouler en ce lieu poétique ?

Les genêts sont la plante la plus répandue sur ces terres de grès rouge désagrégé. Ils couvrent les pentes avec les pins souffreteux. Mais on n'en trouve pas aux alentours immédiats de la Brême d'Or. L'auberge est enfouie sous un manteau de

---

1. *Les Pays de la Sarre.*

plantes grimpantes, en face d'un jardin entouré de grilles qui conservent encore les traces du combat. Le fameux *éperon* de Spicheren se dresse au-dessus ; ses pentes de grès rouge, qui semblent garder la trace du sang répandu, lui ont valu le nom de Rotberg — montagne rouge. Pas un seul monument français, mais de nombreux édicules allemands, moins orgueilleux toutefois que ceux de Wœrth et de Frœschwiller ([1]). Ce sont des tumulus ou des pyramides.

Nous gravissons l'éperon par la pointe très raide, où, souvent repoussées, s'élancèrent les troupes allemandes, et par le chemin creux où les pièces culbutèrent, où l'entassement fut horrible parfois. On comprend les scènes tragiques qui se déroulèrent ici, mais on ne peut s'expliquer par quelle aberration les généraux français ne profitèrent pas de la position et de l'ardeur de la race pour se jeter à la baïonnette sur les assaillants. Certes, Bazaine porte lourdement le poids de son inertie coupable, de l'espèce de joie malsaine qu'il éprouvait à voir Frossard, le « maître d'école », aux prises avec un ennemi pressant capable de lui infliger une défaite. Mais

1. Voir le volume *Basse-Alsace*, chapitre XIX.

Frossard a quand même sa part bien grande : ce théoricien, ce professeur qui appartenait à une race de pédants encore trop nombreuse aujourd'hui, n'eut ni coup d'œil, ni idée militaire, il fut comme ses lieutenants fort au-dessous de son rôle !

Du sommet, on découvre un paysage très ample. Au pied s'étend la plaine sablonneuse, fauve, sans une broussaille ni un brin d'herbe, servant de terrain de manœuvre aux garnisons de Sarrebruck-Saint-Jean et Saint-Avold. Cet *Exerzier-Platz,* où se déployèrent les Prussiens sous le feu de nos canons, vit faucher bien des vies humaines. Au delà, une ride boisée masque les deux grosses villes prussiennes dont montent les fumées noires, tandis qu'à l'ouest leurs annexes Malstadt et Burbach se dessinent vaguement sous un rideau plus sombre encore. De ce côté, partout des cheminées, des mines, des fabriques, un des pays les plus intensément industriels de l'Europe. Les cheminées d'usines peuplent à l'infini le paysage finissant par un demi-cercle de collines.

A droite, une colline arrondie domine Saint-Arnual et la vallée de la Sarre ; c'est le Winterberg surmonté d'un grand monument commémoratif allemand. Derrière ce massif, débouchèrent

les renforts arrivant au secours de la division de Kamecke, que le moindre effort de la part de Frossard eût dû, bien avant cette heure, détruire ou culbuter à la Sarre.

Sur l'éperon même, plusieurs monuments érigés par les régiments prussiens bordent les bois : *Gifertwald, Pfaffenwald,* défendus avec un acharnement égal à l'attaque. Ici il n'est pas un caillou, pas une souche d'arbre qui n'aient été tachés de sang.

Spicheren, en arrière des bois, est village rural où rien n'arrête le visiteur, frappé seulement par le nombre extraordinaire de petites voitures attelées de chiens sur lesquelles les laitières apportent le lait à Sarrebruck et à Saint-Jean. Nous n'avons pas cessé de rencontrer ces singuliers équipages, dont les roues sont munies de freins pour pouvoir effectuer la descente des pentes rudes que les Allemands gravirent sous le feu le 6 août 1870. Il y en avait toute une théorie sur l'Exerzier-Platz que nous avons traversé pour aller à Sarrebruck. Vers la première maison de la ville, au sommet de la côte qui domine la Sarre, une douzaine de laitières avec ces voitures et les chiens haletants reposaient près de la tombe où dorment pour l'éternité trois soldats tués dans ce combat du 2 août, livré sous

les yeux de l'empereur et du prince impérial. Combat insignifiant, ne répondant à rien, que cependant on présenta à la France comme un « engagement sérieux ». On exalta le baptême du feu du prince impérial, la crânerie de l'héritier du trône ramassant des balles ! Cette affaire de Sarrebruck devait avoir de tragiques lendemains !

Quelle douloureuse impression rapporte-t-on de cette visite à Spicheren ! Mais aussi quel réconfort ! Il n'est pas possible que les fautes commises par nous se renouvellent. Notre corps d'officiers actuel a d'autres idées sur la guerre et saurait allier la science et l'audace qui nous firent défaut, au courage dont nos soldats donnèrent tant de preuves. Quant à l'adversaire d'alors, il ne semble pas avoir progressé dans des proportions comparables. Peut-être même son état moral a-t-il subi quelque atteinte. N'est-ce pas à Forbach, sur le champ de bataille même, que se déroulèrent les scandales qui ont donné lieu au roman sensationnel du lieutenant Bilse : *Petite Garnison?*

XI

LA VALLÉE DE L'ALBE

Le vallon du Spin. — Vergaville et son abbaye. — La côte de Marimont-la-Haute. — La gare de Bénestroff. — L'Albe et sa vallée. — Une bastide lorraine : Montdidier. — Insming, ville déchue. — Hellimer et sa colline. — La source de Diffembach. — Sarralbe, la ville et ses usines. — Les salines, la soudière. — De Sarralbe à Sarreguemines. — La vallée de la Rode. — Munster et son église. — Albestroff. — Le paysage de Sainte-Anne.

Sarralbe. Août.

Le morne paysage de Dieuze fait bientôt place, vers le nord, à des horizons plus accidentés lorsqu'on remonte la vallée du Spin que suit le chemin de fer de Bénestroff. Une jolie ride, couverte par les vastes étendues de la forêt de Bride et de Kœking, se profile sur le ciel. Dans un creux, se blottit Kerprich-lès-Dieuze. Le jour décroît, et la campagne des étangs et du sel, triste pendant la pleine lumière, prend une grâce mélancolique.

A mesure que l'on avance, de nouvelles collines apparaissent, ondulations amples et nues,

dominant des plis humides et des champs que paissent de jeunes bovidés. Sur un monticule, Vergaville étale longuement ses toits d'un rouge sombre en face de la forêt. Quelques vignes sur les pentes, au pied des bois, m'expliquent pourquoi, dans les magasins de Dieuze, j'ai vu annoncer la bouillie bordelaise.

Vergaville fut un bourg monastique ; il posséda jusqu'à la Révolution une abbaye de bénédictines dont quelques débris subsistent. La partie haute domine à la fois la vallée du Spin et, vers le sud, au pied de collines vignobles, celle du Verbach parcourue par le canal des Salines.

Les collines se haussent encore : en un petit massif d'où descendent de longs ruisseaux ; le sommet atteint 385 mètres, c'est la côte de Marimont-la-Haute, fameuse dans la région pour les grands panoramas dont on y jouit. Le ruisseau de Spin naît au pied même de la butte suprême, celui de Dordal borde les collines et offre un passage au chemin de fer. Le ruisseau doit son abondance à la forte source de Marienbourg jaillissant près de Guebling. Le cours d'eau se devine entre les prairies par des touffes de petits saules.

Le paysage s'égaie entre les collines. Grands

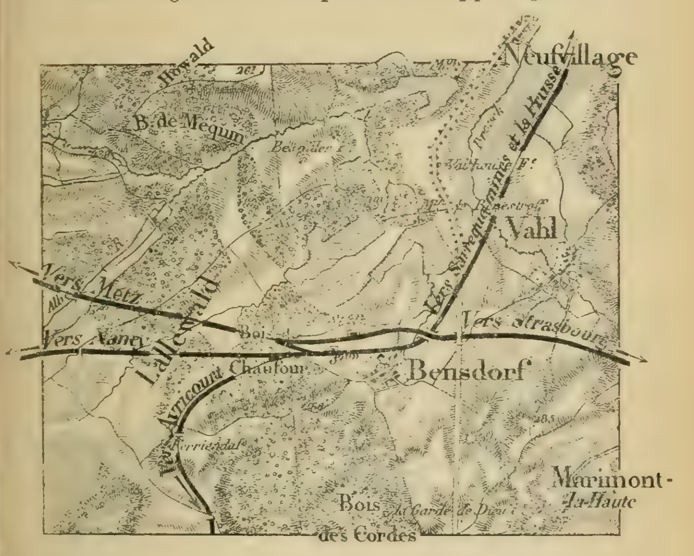
guérets, pâtures pleines de bétail, mamelons revêtus de vignes, toits rouges de Guebling et de Bourgaltroff composent un tableau plein de vie. Autour des fermes beaucoup de chevaux au pacage indiquant un élevage prospère ; bêtes fortes, mais de forme un peu lourde. La grosse cense de Dordal en possède beaucoup.

Au revers nord du massif de Marimont, l'organisation militaire des chemins de fer allemands a fait naître une des plus grandes gares du réseau, celle de Bénestroff (Bensdorf) établie près d'un infime village. Les grandes constructions, la multiplicité des quais et des voies, la longueur des quais de débarquement, l'ampleur des installations, les lignes qui s'étoilent dans cinq directions font de ce lieu jadis ignoré un centre vital pour la Lorraine, au moins au point de vue militaire. C'est pour le préserver contre une attaque des troupes françaises de la frontière que les Allemands ont installé de fortes garnisons à Dieuze et à Morhange, transformant ainsi ce dernier bourg en une ville populeuse dont les casernes sont un monde.

Des lignes à double voie aménagées pour un fort rendement, viennent à Bénestroff de Strasbourg, Sarreguemines et Metz. Celles de Dieuze-Avricourt et de Château-Salins n'ont pas une

importance égale. Une seule sert à la grande circulation européenne : la ligne de Strasbourg à Metz, utilisée par les trains rapides de Bâle à Ostende, viâ Luxembourg et Bruxelles.

Le village s'est un peu développé, grâce à



l'activité de sa gare, nécessitant un personnel nombreux ; mais il n'en reste pas moins très menu sur la hauteur d'où il domine le vaste croisement de lignes de fer et des étangs, déversant un ruisseau allant rejoindre l'Albe naissante.

Près d'ici se forme la petite rivière qui, en rejoignant la Sarre, ajoute son nom à celui de la rivière maîtresse pour former celui de la ville de Sarralbe. Tout le bassin de ce cours d'eau, circonscrit entre ceux de la Sarre, de la Nied et de la Seille, constitue une sorte de région naturelle dont la rivière, fidèlement suivie par le chemin de fer, est l'artère vitale. Pays aux grands horizons, aux ondulations amples séparées par des plis herbeux où des ruisseaux lents semblent stagnants entre les roseaux; puis, vers le sud, parsemé de grands bois entre lesquels s'amassent des étangs portant le nom générique de *weiher*.

Au-dessous de Bénestroff, le paysage est varié, grâce aux bois, aux étangs, aux nombreux plis du sol, au bétail répandu dans les prairies et les champs. Sur une ride allongée, le village de Montdidier semble une cité forte, tant ses constructions sont continues, tant les pentes forment un glacis régulier. Ce fier hameau est une *ville neuve,* une bastide, comme l'on dit dans le midi de la France pour les centres de population construits d'un seul jet. Il a été édifié en 1628, sur autorisation du prince Louis de Lorraine, par un certain Thiébaut, *chevaucheur des salines*. La colline se nommait déjà Montdidier,

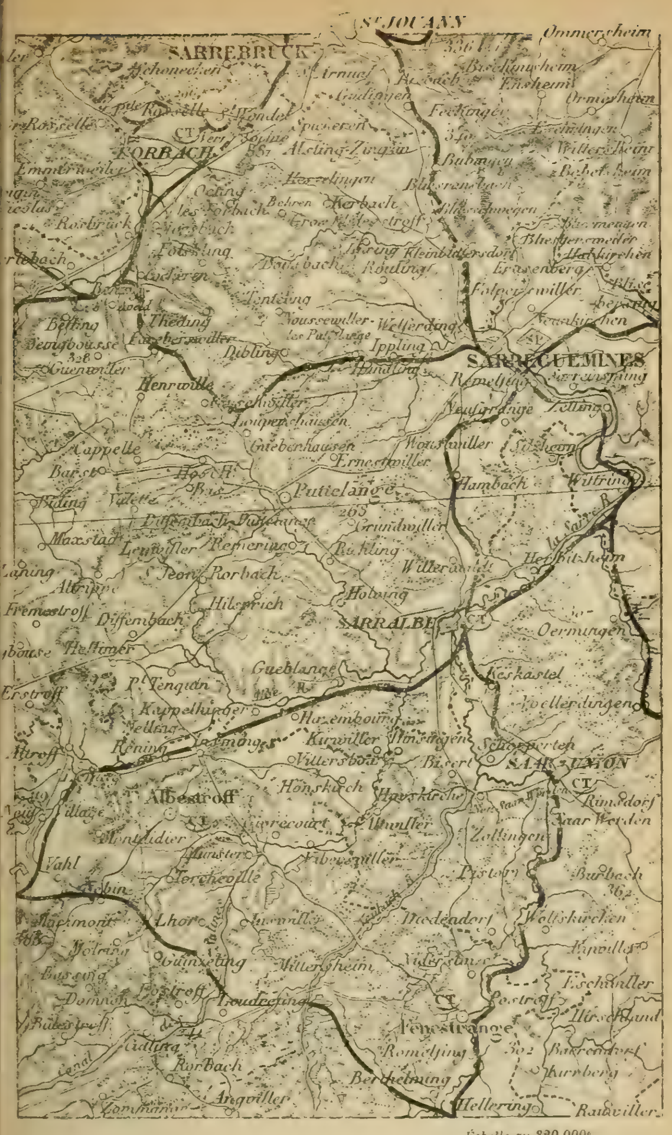
les gens d'idiome allemand disaient Didersberg. La carte allemande imprime encore Montdidier comme elle nomme Neufvillage un centre établi au-dessous, sur les bords de l'Albe. Dans les *Pays de la Sarre,* M. Box cite la charte de fondation. Le village à ériger devait avoir « vingt maisons ou vingt subjects au plus », le territoire concédé comprenait 200 arpents. La construction devait être établie « au plus près que faire se pourra de la fontaine qui se retrouve dans ledit Obersterkenpenvalt et appelé du nom de Didersberg ou de Montdidier et basti de deux rangs de maisons en ligne droite avec une rue de six vingtz piedz de large... ».

Montdidier se serait peut-être accru sans les guerres ; mais les ravages des belligérants amenèrent une telle ruine, que l'on dut exempter les habitants de toute contribution pendant trois ans pour leur permettre de rétablir le village en 1713. Là encore le duc intervint pour obliger à construire en bons matériaux et non « faire des baraques ». Évidemment le gouvernement lorrain voulait empêcher d'édifier en *bousillage,* c'est-à-dire en torchis d'argile et de terre hachée remplissant une carcasse de poutrelles, procédé encore en faveur dans la vallée de l'Albe.

Les toits rouges de Montdidier semblent surgir d'un petit bois; ils apparaissent de fort loin aux yeux de l'observateur placé dans le fond herbeux de l'Albe où la rivière, encore ruisseau, coule à pleins bords et s'étale en étangs temporaires. Des moutons très fauves paissent dans les chaumes sous la conduite de bergers munis de la classique houlette ; entre ces troupeaux, voici une bande singulièrement composée : des chèvres et des porcs, et je me crois ramené dans les plaines palustres de la Corse.

Au delà de Neufvillage apparaissent les bourgs jumeaux de Léning et d'Altroff. Ils n'ont pas échappé aux désastres de la funeste guerre de Trente ans qui couvrit la Lorraine de ruines en détruisant presque tous les lieux habités. Le souvenir sinistre des *Suédois* est resté, car on étendit à tous les contingents de l'invasion le nom du peuple dont le roi Gustave-Adolphe semble dominer cette sanglante période de l'histoire.

Tout autour du double village s'étendent de vastes terrains nus ; sauf les saules au bord des fossés et des ruisseaux et les plantations fruitières des routes, il y a peu d'arbres, sinon aux abords des centres. Ceux-ci sont nombreux d'ailleurs; leurs groupes de toits rouges et les



Échelle au 320 000e

hautes flèches des églises enlèvent un peu de la banalité du paysage.

En pente, sur un coteau dominant la large bande des prés, Insming, qui fut une ville, demeure le centre de cette partie de la vallée ; les routes et les chemins y convergent, la gare dessert une grande partie du canton d'Albestroff. La forteresse a disparu, la gare la remplace dans le site par une de ces tours-beffrois chères à l'architecture allemande et d'un effet si singulier dans une station de voie ferrée. Insming — jadis Amance — qui n'avait plus que trente ménages après la destruction par les Suédois, a repris de l'importance grâce à sa situation. C'est un des centres du commerce rural ; sept marchands juifs de bétail rayonnent du bourg dans toute la vallée de l'Albe. Une fabrique de couronnes en perles occupant sur place cinquante ouvriers ou ouvrières répand au loin le travail à domicile [1].

Je reviendrai à Insming demain, après une excursion à Munster ; aujourd'hui, je suis allé au nord de la vallée où m'attirait la belle silhouette

---

1. Sur la fabrique de couronnes de perles, voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre XXIV.

de la colline ou Côte d'Hellimer. Le village qui a donné son nom à ces hauteurs excavées par des carrières de gypse est de prospère apparence. Hellimer a des allures de ville. C'est un des centres commerciaux de la contrée; les israélites se livrant surtout au trafic du bétail et du blé sont nombreux; ils ont élevé une synagogue. Le bourg se prolonge sur la grande route de Sarreguemines par le village de Diffembach dont le sépare un pli où jaillit une fontaine assez abondante pour actionner un moulin. Le ruisseau né ainsi d'une unique mais puissante source forme, plus bas, l'île de Zellen, occupée jadis par un prieuré remplacé maintenant par un hameau et un moulin ; le cours d'eau va rejoindre une petite rivière nommée, elle aussi, Zellen, qui atteint l'Albe au sein de la plaine placide sillonnée d'une multitude de ruisseaux et de chenaux bordés de saules ; sur la rive droite, un massif de collines se frange de plis et de hameaux dépendant de la commune de Guéblange. Ces petits centres, la verdure des bosquets et des vergers, la rivière qui se tord avec de joyeux reflets sont un accident heureux dans la banalité du décor.

La vallée se reforme, gracieuse, jusqu'au confluent du Rode, riviérette presque égale à

l'Albe par l'abondance du flot. L'aspect des choses change brusquement : des fumées d'usines planent sur le paysage, à gauche celles de Sarralbe, à droite celles de la saline du Haras, reliée à la voie ferrée par un embranchement partant de Rech. Voici la vallée de la Sarre, large et verte, peu profonde, plane, longée par le canal des Houillères qui va contourner Sarralbe, bourgade donnant l'illusion d'une grande ville avec la belle masse de sa nouvelle église et ses multiples cheminées d'usines.

En réalité, c'est une cité bien humble, simple et tranquille, n'ayant guère gardé du passé qu'une porte de ville, ouverture ogivale à la base d'une tour. L'église nouvelle est un bel édifice gothique ; les roses, les arcades aveugles, les fenêtres sont d'un pur style. Le chevet du monument se dresse au-dessus de la Sarre divisée en deux bras ; l'un, vivant, sort en frémissant sous la roue d'un moulin, l'autre demeure calme et sombre. Les deux branches se réunissent sous le pont et la rivière reformée va recevoir l'Albe. La petite ville emplit ainsi la presqu'île enserrée par les deux cours d'eau dont les noms ont formé le sien.

Sarralbe, jadis célèbre par ses toiles blanchies

sur les prés de la Sarre, est en accroissement, grâce à la création des fabriques de soude de la compagnie Solvay, qui traitent les eaux salées ramenées à l'aide de pompes. On retrouve ici, en effet, le bassin salin de Dieuze et de Vic. Avant la guerre déjà, les salines de Sarralbe étaient les plus importantes de la Lorraine, c'est-à-dire de l'Est de la France ; on y comptait trois centres d'exploitation : Sarralbe, Saltzbronn, le Haras ; depuis lors, les recherches de la compagnie Solvay en ont fait naître un quatrième. La production atteignait 12 000 tonnes vers 1870, elle s'élève actuellement à 35 700 tonnes, dont 18 000, transformées à l'usine, donnent chaque jour 150 tonnes de soude. 120 ouvriers suffisent pour les salines, mais la soudière en occupe 777.

La source de Saltzbronn, à l'est de la ville, jaillit dans les immenses prairies de la Sarre. Très activement exploitée au Moyen Age, elle fut abandonnée à la fin du seizième siècle, jusqu'en 1826 où l'on éleva les usines actuelles. La saline du grand Haras est à 3 kilomètres au sud, au bord du canal, dominant l'immense prairie marécageuse dite la Honaux, étendue jusqu'aux abords de Saar-Union, ville alsacienne.

Saltzbronn possède, en outre, une source minérale dont les effets curatifs seraient analogues à ceux de Vichy ; un petit établissement thermal attire d'assez nombreux baigneurs, séduits par les vertus médicales de la fontaine, plus que par le paysage, placide et ample, mais trop embrumé par les fumées.

Une autre branche d'activité, considérable par le nombre des travailleurs sinon par les capitaux en mouvement, est celle des chapeaux de paille et de palmier si florissante dans Saar-Union, la ville voisine [1]. Sarralbe fait moins de chapeaux de palmier que celle-ci, mais elle monopolise la production du chapeau de paille en Alsace-Lorraine. Ses fabriques répandent fort loin dans les campagnes les matières premières à tresser.

A certaines époques, Sarralbe est très fréquenté par le pèlerinage à la chapelle Saint-Martin située sur la colline et entourée par le cimetière. Malgré la nécropole, le site est frais et charmant ; de là on jouit d'une vue très

---

1. Voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre XXIV. Je ne reviens pas ici sur la description du travail, me bornant aux renseignements particuliers à Sarralbe. Voir sur la fabrication des chapeaux de paille les volumes suivants du *Voyage en France :* 7e série, Saint-Symphorien-sur-Coise ; 9e série, Saint-Georges-d'Espéranche ; 22e série, Nancy ; surtout la 31e série, Caussade.

étendue sur la vallée et les grandes forêts qui l'encadrent.

Pour toute la contrée, Sarreguemines est le centre des affaires : Metz et Strasbourg sont trop loin, Sarrebourg trop menu pour attirer les populations. Le mouvement se fait donc vers la cité de la faïence. Le chemin de fer qui y conduit passe devant les grandes usines Solvay, frôle les bassins de saturation d'eau salée et les amas fort laids des déchets industriels, puis, ayant franchi le canal, s'élève au flanc de collines. Là encore sont des usines ; Willerwald fabrique de la soude. Des prés dans les plis, de grands guérets dans les parties régulières du sol. A l'heure crépusculaire où nous parcourons le pays, celui-ci est imprégné de grâce rustique. Des bœufs conduisent la charrue, le soc soulève une poussière rousse que le soleil semble changer en or.

Le train qui nous emmène continue à monter pour atteindre Hambach, situé au point culminant du plateau. Une haute tour d'église terminée par une flèche bulbeuse domine de grands horizons. La large rue en pente du village est bordée de maisons basses, chacune précédée, comme tout centre lorrain, de sa charrette, son

tas de bois et son tas de fumier. Les pentes voisines sont complantées d'arbres fruitiers.

Nous sommes revenus de Sarreguemines à Sarralbe par une autre voie, le chemin de fer de Strasbourg jusqu'à Kalhausen, puis le court embranchement établi entre les bois d'Herbitzheim et la Sarre. Il n'y a là que le vieux bourg autrefois monastique d'Herbitzheim. Le grand pont sur la Sarre, une église de style byzantin, un vieil hôtel de ville appelé la Halle donnent quelque caractère à ce centre rattaché à l'Alsace. Tout près, fument les usines de Saltzbronn et, en quelques secondes, voici Sarralbe.

Nous ne faisons que traverser la ville pour aller parcourir la vallée du Rode et le pays d'Albestroff. Le train nous dépose à la halte de Rech, près des salines du Haras et de la jonction du Rode et de l'Albe. Un chemin s'en va à travers bois, au long du Rode, traverse le hameau d'Hinsingen et se prolonge par un sentier jusqu'à Altwiller. Cette dernière partie du trajet est en territoire de Basse-Alsace, la petite rivière formant limite.

Altwiller (1), où je retrouve un itinéraire jadis

---

1. Voir le volume *Basse-Alsace*, chapitre XXIV.

suivi en Alsace, possède en Lorraine, sur la rive gauche, une sorte d'enclave entre les villages de Hunskirich et de Viberswiller ; au sud, son territoire comprend une partie du bois de Nassau rappelant le souvenir des souverains qui possédaient la contrée avant la Révolution. Au delà d'Altwiller, la route, continuant à suivre la rivière, ne tarde pas à rentrer en Lorraine pour traverser Viberswiller, village double ; de chaque côté de la vallée un hameau se groupe autour d'une église. Un ruisseau qui rejoint le Rode descend d'un vallon à fond plat, tapissé de prairies, qui fut, avant la guerre, un grand étang. La carte française montre encore les eaux s'étendant sur près de 3 kilomètres, tandis que la carte allemande indique des prés. Mais ce n'est sans doute qu'un desséchement temporaire, le terrain étant alternativement en culture et en eau, produisant tantôt du fourrage et du blé, tantôt du poisson. La carte allemande appelle encore ce bas-fond Rother Weiher, comme la nôtre. La même transformation s'est faite pour le Guetwiller Weiher dont les rives, bien découpées de petites péninsules, la berge orientale couverte d'un manteau de bois, faisaient un lac gracieux dans lequel se mirait Givricourt.

Après la traversée de Viberswiller, empuanti par le fumier orgueilleusement entassé de chaque côté de la rue, le chemin sinueux, mal tracé, domine une prairie inondée et se dirige vers deux hautes flèches d'église qui semblent indiquer une ville. Ce n'est cependant qu'une église de petit village, Munster, bâti au sommet d'une butte qui semble surgir d'une immense conque couverte de céréales. A l'entrée d'un quartier bas, sur la rive droite du Rode, deux magnifiques tilleuls ombragent une croix. La rivière n'a qu'un lit étroit encombré de roseaux entre des prairies. Munster, qui, vu de loin, avait si grand aspect, est un modeste et morne hameau semblable à tous ses voisins. Un puits dans lequel on descend le seau à l'aide d'une immense barre basculante munie d'un contrepoids est le seul détail pittoresque. L'église étonne dans ce milieu par ses dimensions et la beauté de son style de la belle époque ogivale. Le monument avait été élevé pour un chapitre que la Réforme fit disparaître ; depuis lors, il avait subi les maux de l'abandon ; une restauration opérée de nos jours lui a restitué son caractère. Peut-être l'enthousiasme dont Munster a été l'objet est-il excessif, mais l'édifice n'en mérite pas moins une visite : rares sont les églises anciennes en

Lorraine, du moins dans les centres que ne préservèrent pas leurs murailles.

Le village, demeuré rustique et ignoré, a failli être vivifié par le canal des Salines. Le tracé primitif devait emprunter la vallée du Rode jusqu'à Sarralbe, de la source à l'embouchure de la petite rivière. Les travaux furent entrepris ; jusqu'à Munster, on peut suivre le tracé, les écluses même ont été construites, mais l'œuvre a été abandonnée. A partir de la source du Rode, la voie navigable se dirige maintenant vers Mittersheim, où elle rejoint le canal des Houillères de la Sarre.

Après Munster, le chemin descend au bord du ruisseau des Roses dont on ne s'explique guère le nom idyllique. Il n'y a pas de roses dans ce pli herbeux, sinon dans les jardins de Torcheville et de Nébing. Un moment, la chaussée traverse de beaux bois de hêtres et de chênes, puis, retrouvant le ruisseau des Roses, le franchit pour remonter à Albestroff par un vallon de prairies. La vue est ample et belle sur un plateau ondulé, vert de prairies et de moissons mouvantes, barré par une arête dont Montdidier occupe l'extrémité. Plus loin se dresse fièrement la côte de Marimont-la-Haute.

Albestroff est un vieux bourg, jadis cité forte ; les remparts ont disparu, les fossés ont été comblés. Un siège subi en 1636 réduisit la ville en cendres ; onze habitants seulement y restèrent. Le château, réparé, n'a guère d'apparence féodale aujourd'hui. C'est une vaste et lourde construction encore habitée. Au temps de sa splendeur, il servait de résidence d'été aux évêques de Metz.

En dépit de son nom à consonance germanique que les Allemands ont d'ailleurs modifié en Albesdorf, Albestroff est resté français par le langage, français sans accent que les habitants semblent employer avec quelque coquetterie pour parler aux Français de France. La population vit de petits commerces et surtout de la culture : céréales, vigne, houblon y sont produits.

Deux gares, Léning et Insming, desservent Albestroff. La route qui conduit à celle-ci longe des pentes douces d'un sol rougeâtre sur lequel se détache avec vigueur la verdure des champs et des vignes. Les hauteurs vont finir, assez raides, sur la vallée de l'Albe et la plaine boisée de Munster. Cette sorte de promontoire porte un ermitage, Sainte-Anne, relié à la chaussée par une allée de sapins. L'endroit est singulier par

le goût baroque qui présida à l'aménagement. Des simili-ruines gothiques forment enceinte ; la chapelle, d'un gothique non moins fantaisiste, renferme le tombeau de M[gr] Jager qui fut examinateur en Sorbonne et vécut de 1790 à 1868. A côté sont les modestes constructions d'un asile de vieillards des deux sexes.

La descente sur Insming offre de grands horizons vers le nord. Au centre d'un demi-cercle de collines se dresse la côte d'Hellimer ou Viversberg. L'Albe se devine aux lignes sinueuses formées par les touffes de saules arrondis. Paysage ample, d'une majesté placide.

XII

LES GRANDS ÉTANGS DE LORRAINE

Gondrexange et son étang. — Le système des étangs. — Au long de l'étang de Gondrexange. — Les petits étangs. — Étang du Stock. — La pêche et l'assec. — De Dianne-Capelle à Rhodes. — Azoudange. — L'étang de Lindre. — La cuvette de l'étang en culture. — Le château d'Alteville et l'occultisme. — Tarquinpol.

Forbach. Août.

Gondrexange, une des stations de la ligne d'Avricourt à Strasbourg, est un gros village rural aux rues déclives encombrées de fumier, animé comme tous les centres des environs de Lorquin par le travail féminin. Après leurs occupations ménagères, les femmes, groupées sur le pas des portes, se livrent au travail de la broderie sur blanc et de la broderie de perles. Dans la partie basse, où les maisons ont un misérable aspect, le canal forme un petit port; la circulation des chalands est assez active. La voie navigable emprunte la dépression herbeuse où coule le ruisseau issu de l'étang aux rives accidentées

étalé au sein de grands bois percés de laies régulières.

L'étang de Gondrexange appartient à cette région qui mérite le nom de pays des étangs, à cause du nombre et de l'étendue de ces lacs artificiels. Ils couvrent tout le territoire compris entre les chemins de fer d'Avricourt à Sarrebourg, de Sarrebourg à Bénestroff, de Bénestroff à Château-Salins.

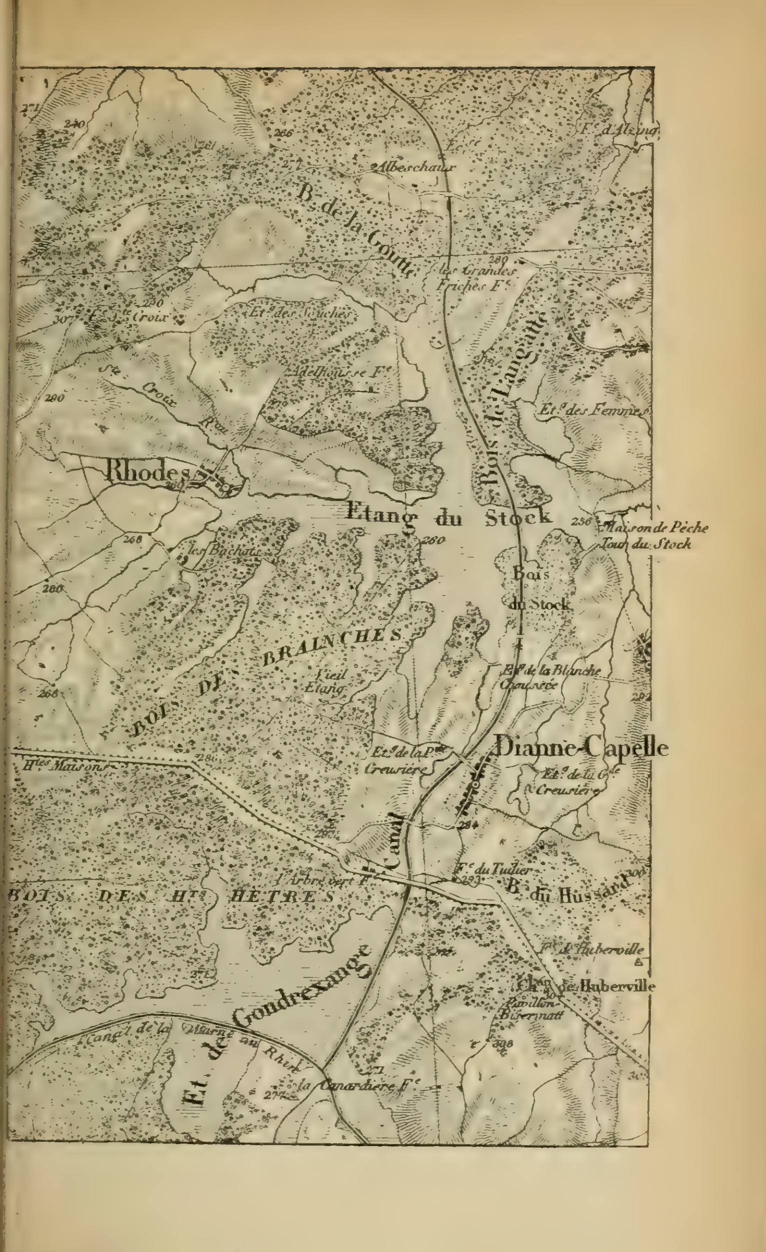
Un autre système d'étangs, moins considérable, s'étend au nord du premier, dans la direction de Faulquemont. Dans ces nappes obtenues par le barrage des dépressions du plateau, naissent les deux Nied, la Seille, l'Albe et les petits affluents de la rive droite de la Sarre. Ce sont donc les régulateurs des eaux pour une grande partie de la Lorraine, rôle intermittent d'ailleurs, car la plupart de ces bassins sont alternativement en eau ou en culture : tantôt couverts de moissons superbes, tantôt consacrés à la production du poisson.

Tel n'est pas, il est vrai, le cas de l'étang de Gondrexange. Utilisé comme réservoir du canal de la Marne au Rhin, occupant une cuvette dont la profondeur atteint 5m 50, il constitue un lac permanent couvrant 463 hectares et renfermant 17 millions de mètres cubes d'eau. Douze autres

étangs bien moins considérables y déversent leurs eaux. Avec ses petites anses, ses baies profondes, les forêts qui se mirent sur la surface, il serait très beau, si les canaux de la Marne au Rhin et des Houillères n'avaient coupé la nappe pour leur tracé. De hauts talus isolent ces voies navigables du plan des eaux.

Pour visiter l'étang nous avons dû, à défaut de bateau, suivre l'une des digues du canal de la Marne au Rhin. Ce talus, très élevé, masque la vue de la nappe, car le chemin de halage est en contre-bas, bordé d'écriteaux menaçants pour les audacieux tentés de gravir la digue. Ces foudres ne sont pas vaines sous le régime allemand; cependant, au cours de cette promenade forcément fastidieuse, j'ai plus d'une fois escaladé la pente gazonnée pour contempler le paysage sans être inquiété par les gardes.

Le canal emprunte la longue baie, étroite, qui aboutit à Gondrexange et frôle la rive droite, tandis qu'une bande d'eau assez large va baigner des terrains en pente douce recouverts de culture et encadrés de bois. La nappe, calme, est fort belle ; aux frémissements qui agitent parfois la surface, on devine que la faune lacustre est abondante. On nous racontera tout à l'heure que le poisson est en telle multitude qu'on a



F.^e d'Alzing
Albeschaux
B. de la Goutte
les Grandes Friches F.^e
Et.^g des Souches
F.^e Ste Croix
Ste. Croix R.^au
Adelhousse F.^e
Et.^g des Femmes
Bois de Langatte
Rhodes
Etang du Stock
Maison de Pêche
Tour du Stock
les Bachats
Bois du Stock
BOIS DE BRAINCHES
Vieil Etang
Et.^g de la Blanche Chaussée
Dianne-Capelle
Et.^g de la P.^te Creusière
Et.^g de la G.^de Creusière
H.^tes Maisons
Canal
F.^e du Tuilier
B.^s du Hussard
l'Arbre vert F.^e
BOIS DES H.^ts HETRES
F.^e de Huberville
Ch.^au de Huberville
Pavillon Bisermatt
Et. de Gondrexange
Canal de la Marne au Rhin
la Canardière F.^e

vu prendre d'un coup de filet cinq mille à six mille carpes, pesant parfois jusqu'à 18 livres.

Le canal, brusquement, se détourne à l'est et coupe la baie à sa racine pendant qu'un autre bras continue vers l'ouest à longer le rivage. C'est ici le point de jonction des deux voies navigables parcourant ce que l'on a appelé le Saarland, pays de la Sarre. La branche de droite est le canal des Houillères qui va rejoindre la Sarre vers Sarralbe. Tracé contre le rivage occidental, il a fait gagner de petites surfaces au sol ferme et sa berge extérieure sert maintenant de bord à l'étang.

Du sommet de la digue on découvre toute la partie du lac comprise entre les deux canaux; c'est la plus pittoresque par les nombreuses sinuosités du rivage opposé; de profondes baies l'indentent, capricieusement découpées, entre des bois très verts qui font mieux ressortir la nuance bleue des eaux. Vers le sud, l'étang semble pénétrer comme un coin entre les coteaux bas de Gondrexange, derrière lesquels se haussent en ressauts successifs des rangées de collines qui, peu à peu, deviennent montagnes, dominées par les hauts sommets du Donon. Cela est vraiment beau.

Mais à mesure que l'on avance vers le fond du

lac le paysage se fait terne, l'étang a perdu l'imprévu de ses rives, l'eau sans mouvement est comme morte ; seule quelque gabare traînée sur le canal et chargée des sels de Dieuze ou des houilles de Sarrebruck met un peu de vie dans ce tableau plein d'une tristesse pesante. En quelques minutes le beau lac est devenu morose, comme certaines lagunes des bords de la Méditerranée.

Une anse vaseuse termine la nappe ; le canal s'en évade pour aller passer sous l'arche d'un pont qui porte la route de Sarrebourg à Château-Salins ; il se dirige vers l'étang du Stock, le plus long du versant de la Sarre et entouré par treize étangs affluents. Ce vaste réservoir couvre 522 hectares par ses bras en forme de croix, étendus chacun sur plus de 4 kilomètres et nettement orientés aux quatre points cardinaux.

Entre les deux grandes nappes miroitent de petits étangs : la Grande Creusière, la Petite Creusière, la Blanche Chaussée, séparés par une ondulation qui porte le long village de Dianne-Capelle, un des centres principaux pour la broderie sur blanc dont le foyer principal est à Lorquin[1]. Ce nom singulier tire son origine de la

1. Voir le chapitre II.

princesse Diane de Croy en l'honneur de qui fut fondé le village, sur le site de *Cappentia*.

L'étang du Stock dépend en grande partie de la commune de Dianne-Capelle. Au fond d'une sorte de golfe séparé de la nappe principale par le canal des Houillères, est la maison de pêche, signalée par une tour, où l'on amène la pêche de l'étang. Celui-ci est en eau durant trois années, puis livré ensuite à la culture pendant un an. Jadis cette industrie était fructueuse au point que l'hectare d'étang représentait une valeur de 2 000 francs. Le transport des poissons de mer par voie ferrée a créé une concurrence telle, que les carpes, les brochets et les perches ont cessé d'avoir un débouché illimité dans les villes d'eau et de villégiature. Les cités populeuses de la région : Metz, Strasbourg, Nancy, Lunéville, s'approvisionnent cependant encore dans les étangs de Lorraine, à l'époque du carême surtout. Langatte est le centre principal pour ce commerce.

Pendant la période d'assec, les étangs produisaient beaucoup de lin et de chanvre d'excellente qualité. Comme sur tant d'autres points, ces cultures sont abandonnées par suite de la concurrence des lins du Nord et du coton. On se livre aujourd'hui à la production des céréales et des

pommes de terre, mais la valeur des récoltes a naturellement fort baissé.

Aussitôt les gerbes enlevées et les pommes de terre arrachées, on ferme de nouveau la vanne de l'étang, où l'on conduit toutes les eaux des autres nappes et des ruisseaux affluents ; quand la dépression a repris son caractère lacustre, on l'*ensemence* avec de la *feuille,* c'est-à-dire des petites carpes ; la seconde année on y met des brochetons et des petites perches. A la troisième année on pêche de fort belles pièces ; du moins il en était ainsi avant la crise agricole ; actuellement le propriétaire ne vide plus le Stock et fait procéder à la pêche tous les deux ans.

L'étang du Stock est peu accessible ; aucune route ne longe ses rives, d'ailleurs extraordinairement indentées de bras qui, sur la carte, ressemblent à des fjords. Nous avons dû nous borner à contempler un de ces golfes dans lequel se reflète la verdure du bois des Brainches et sommes revenus à la route de Château-Salins. Dans un hameau nous avons pu trouver un guide, possesseur d'un char à bancs, pour nous conduire au village de Rhodes, à l'extrémité du grand bras transversal, lieu difficile à atteindre pour l'étranger qui voudrait y parvenir de Dianne-Capelle avec le seul secours de la carte.

Le pays n'est qu'une forêt, épaisse, humide, coupée par des *tranchées,* c'est-à-dire des laies dont plusieurs, m'a-t-on dit, d'origine récente, sont établies dans un but stratégique. La grande route traverse cette sylve, appelée au sud bois des Hêtres et bordant l'étang de Gondrexange; au nord, sous le nom de bois des Brainches, elle aboutit à l'étang de Stock et en encadre les fjords. De chaque côté de la chaussée est une étroite bande de champs cultivés, semblable aux essarts que notre génie militaire a effectués sur le parcours des routes dans la forêt de Haye et les bois des côtes de Meuse([1]).

Une « tranchée » donne accès dans le bois des Brainches, peuplé de hêtres, de charmes et de chênes, avec des bas-fonds humides où croissent des arbres aquatiques. Des étangs s'allongent sous le couvert, reliés au Stock par des fossés pleins d'une eau lente. La plus vaste de ces nappes, alimentée par un ruisseau venu de Languimberg, a pour chaussée un affreux chemin aux ornières si profondes, que nous devons mettre pied à terre pour permettre au cheval de mener sa légère voiture sur un sol plus régulier. Enfin, le mauvais passage est franchi; voici

---

1. Voir les 21e et 22e séries du *Voyage en France.*

une route, cahoteuse encore ; elle contourne le domaine des Bachats et nous amène en vue de Rhodes, village aux toits rouges assis entre deux petites anses projetées par la branche transversale du Stock. Rhodes, sur son petit promontoire entouré d'eau, forme fabrique. L'étang est appauvri autour du village, le lit est envahi par les roseaux ; mais plus loin on voit étinceler la longue bande bleue, entre les cultures et les bois. A plus d'une lieue, à l'est, apparaît la tour du Stock surveillant la vaste étendue des flots.

Aucun chemin direct ne relie Rhodes à la partie centrale de l'étang de Lindre. Dans cette direction une seule chaussée traverse le pays par Fribourg et Guermange. Pour gagner Tarquinpol, site le plus antique sinon le plus curieux de la contrée, il faut redescendre vers la grande route par un chemin montant entre les cultures, sur les terres argileuses, très compactes, où la charrue a peine à pénétrer malgré les vigoureux attelages de six chevaux, huit parfois. Le pays est nu, sévère, presque religieusement austère, un cadre de grands bois enferme à distance les guérets.

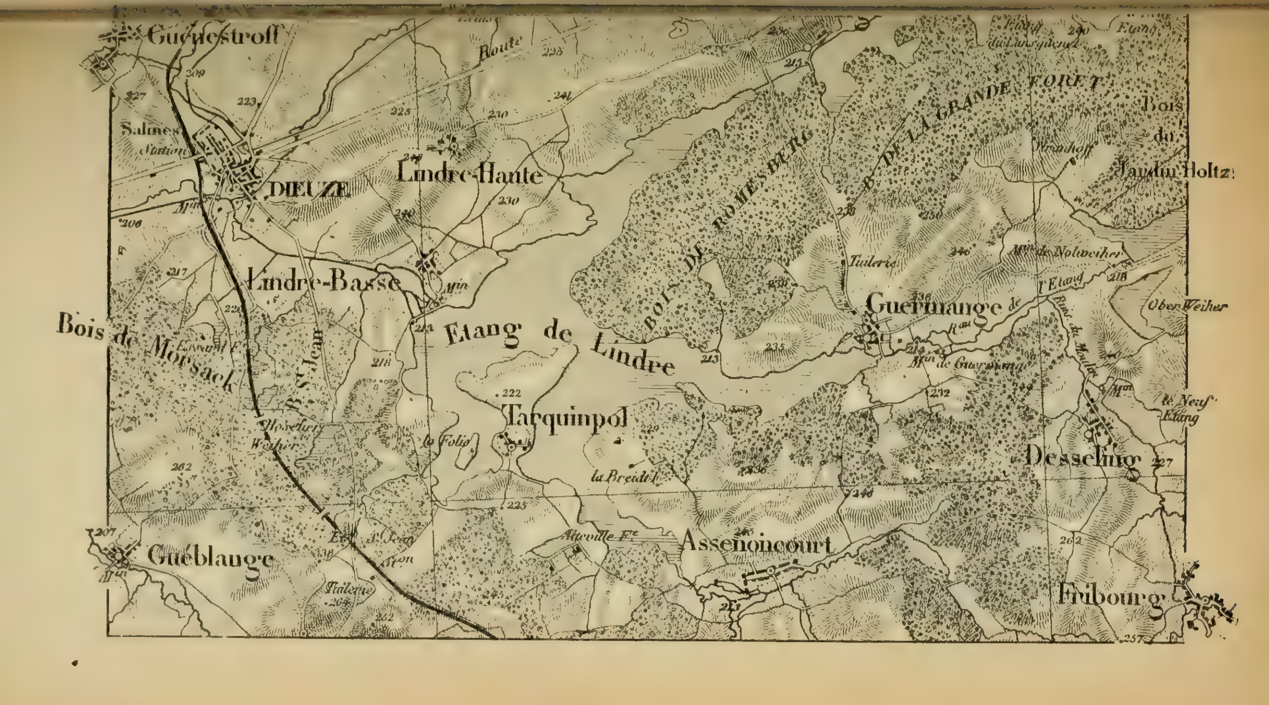
Au sommet de l'ondulation que nous gravissons, le sol devient d'un rouge sombre, comme

le grès des petites Vosges ou la terre étrange du Rouergue et de l'Albigeois [1]. Ces parties ardentes alternent avec des argiles grises.

Dans ce paysage s'étend Languimberg, longue et large rue aux côtés encombrés de bois, de fumier et de chars. Plusieurs commissionnaires pour la broderie de perles répartissent le travail entre les femmes du lieu et des villages voisins. A la sortie du petit bourg on voit s'ouvrir de grands horizons vers la France et, au nord, les collines qui bordent la Seille. Plus étendue encore est la vue au hameau de Dominique Guerre, sur la grande route, dominant le pli profond où se blottit Azoudange. De là on voit étinceler l'étang de Gondrexange et se hausser peu à peu les chaînons des Vosges allant s'enraciner à la barrière puissante du Donon et du Grossmann. Du côté opposé, la côte de Marimont-la-Haute, la crête de Montdidier, des hauteurs revêtues de forêts ferment le tableau.

Le panorama s'évanouit pendant que nous descendons à Azoudange, assis dans une large dépression où se traîne un ruisseau, accru par un autre chenal nonchalant venu de l'étang de la ferme Albin. Il est tard quand nous arrivons

1. Voir la 35e série du *Voyage en France*.


Guebestroff
Salines
DIEUZE
Lindre-Haute
Lindre-Basse
Bois de Mouzack
Etang de Lindre
Tarquinpol
la Folie
la Breidel
Gueblange
Assenoncourt
Albeville Fe
Bois de Romesberg
Forêt de la Grande Forêt
Bois du Jaudin Holtz
Tuilerie
Guermange
Ober Weiher
le Neuf Etang
Desseling
Fribourg

au village, l'heure du déjeuner est passée depuis longtemps, mais à l'auberge où nous conduit notre guide un repas est vite improvisé. Repas bien lorrain, dont la pièce de résistance, une « saucisse » annoncée par l'hôtesse, se trouve un saucisson énorme et succulent. Depuis bien longtemps on n'a reçu de Parisiens dans ce gîte, tout le monde s'empresse autour de nous.

Le conducteur, un vieux soldat français, nous quitte, retournant vers son hameau; nous prenons à pied le chemin de Tarquinpol par Assenoncourt — baptisé Essesdorf par les Allemands, — à travers un pays de cultures, de pâturages et de petits bois, sans cesse plissé par d'étroits vallons au fond marécageux. Plusieurs de ces plis se réunissent sous la pente qui porte Assenoncourt et vont se jeter dans le bras méridional de l'étang de Lindre.

Pendant les années où le lac est rempli, cette sorte de golfe forme comme la pièce d'eau du château d'Alteville, vieille et noble demeure entourée d'un majestueux parc à la française. Là vécut Stanislas de Guaita, le poète lorrain qui versa dans l'occultisme et devint comme le prophète des sciences maudites. Aux jours gris, quand la brume pèse sur l'étang, le logis aristocratique et vieillot doit évoquer des images de

l'au-delà. On comprend la forme d'esprit dans laquelle Guaita acheva sa courte carrière.

Le château est aujourd'hui en pleine lumière, mais clos, comme abandonné. Les allées du parc sont envahies par les mousses. Pourtant ce tableau évoque en moi quelque chose de déjà vu. Et, me remémorant les pages de Maurice Barrès sur le pays des Étangs, dans *Au service de l'Allemagne,* j'imagine qu'il a voulu décrire ce site en écrivant les premières pages de son livre[1].

Le « golfe » d'Assenoncourt est à sec en ce moment. Le chemin qui semblait devoir dominer une large surface d'eaux ne nous montre qu'un pli couvert de moissons blondes ou plutôt de chaumes parsemés de tas de gerbes. C'est l'année d'assec ; au lieu d'un lac, Lindre n'est plus qu'une riche campagne, sans un buisson ni un arbre. Au milieu de cette cuvette fauve, un coteau s'étale largement semblable à une île avec des vergers et des pâtures. Ce fut bien presque une île pendant la période d'inondation, terre reliée au rivage par un isthme étroit devant

1. Cette impression était juste. M. Maurice Barrès m'a confirmé que le château de Lindre-Basse où il plaçait les scènes de son livre est en réalité le château d'Alteville. Il y fut souvent l'hôte de Stanislas de Guaita, son ami de collège, auquel il a consacré une curieuse biographie.

lequel un groupe de maisons rouges couvre un monticule. Au point culminant se dresse une tour ronde, semblable à un colombier féodal. Le hameau se nomme Tarquinpol, la tour est le clocher de l'église, contre laquelle s'adosse la tombe de Guaita. Des restes de murailles indiquent un lieu plus considérable autrefois. Ce fut en effet une cité antique, la *Decempagi* des Romains. Peut-être était-elle alors comme aujourd'hui au milieu des eaux et en tirait-elle plus de force. Cependant la tradition attribue aux évêques de Metz la création de l'étang de Lindre.

Tarquinpol, malgré l'infime état actuel, a gardé quelque grandeur d'aspect aux yeux de ceux qui connaissent son passé, l'importance de la cité romaine, étape entre Strasbourg et Metz, et le séjour de l'empereur Julien dans ses murs après l'expédition de Germanie. L'esprit se plaît à représenter la péninsule actuelle couverte de grands édifices.

Le coteau qui porte le hameau est au cœur de l'étang. Du point culminant on voit s'ouvrir les bras capricieux, creusés de petites anses. En cette année d'assec il n'y a pas le moindre scintillement d'eau. Ce n'est plus qu'un gigantesque champ de blé moissonné, d'une incomparable

opulence par la multitude de tas de gerbes qui le couvrent. Les bras semblent d'or entre les bois et les pâturages. Celui d'Assenoncourt s'enfonce entre des coteaux, celui de Guermange s'en va, large et sinueux comme un estuaire de Bretagne, entre ses bois et ses coteaux cultivés; à l'ouest, un autre se creuse, entre des rivages découpés, entourant un îlot verdoyant appelé la Folie, qui semblera flotter quand les eaux seront revenues; plus loin, sur une sorte de péninsule massive, Lindre-Basse domine le déversoir d'où s'échappe le ruisseau lent de la Seille qui, peu à peu, deviendra rivière. Au sommet d'une colline plus élevée voici Lindre-Haute. La cuvette fauve de l'étang paraît fuir entre ces rives cultivées et le grand bois de Ramesberg. Longtemps encore le bassin se prolonge, de plus en plus rétréci, finissant en pointe où débouche le ruisseau de Rorbach. Celui-ci amène les eaux du bel étang de Zommange, encadré de bois, alimenté par le déversoir de l'étang moins vaste du Lansquenet, lui-même formé par le ruisselet issu de l'étang neuf de Rorbach.

Le spectacle de ce bassin de Lindre, vaste de 622 hectares, doit être superbe quand s'étalent les eaux de ses longs fjords ourlés de roseaux et de joncs. En cette journée de grand

soleil, mon imagination se plaît à transformer ainsi le paysage. Cependant le site a fait dire à Maurice Barrès : « Le triste étang de Lindre, auprès du promontoire boueux où les masures de Tarquinpol survivent à la ville romaine... » Mon impression est tout autre et pourtant, à travers ces campagnes, je trouvais tout à l'heure tant de vérité aux pages que Barrès a consacrées à cette région des étangs, dont les lignes molles et indécises laissent une sensation vive mais si douce de mélancolie !

Ces tableaux tranquilles du bassin de Lindre sont troublés par un nuage de fumée sombre pesant au loin. Il s'élève de Dieuze, la cité du sel, vers laquelle se dirige la Seille. La rivière naissante s'y accroîtra des ruisseaux de Verbach et de Spin et des eaux résiduaires des vastes usines où les puits salés alimentent les appareils qui élaborent les produits de la chimie moderne. Dieuze, bien qu'à l'écart du rivage de Lindre, est comme la capitale du pays des étangs.

Je n'ai fait que la traverser aujourd'hui pour aller visiter la dernière des grandes nappes de la région, l'étang de Mittersheim, qui semble prolonger vers le nord l'étang de Stock. Il existe une route de Dieuze à Mittersheim — où finit ce

long réservoir enchâssé dans les bois — une de ces chaussées au tracé rigide qu'affectionnaient les ingénieurs du dix-huitième siècle. J'ai renoncé à la suivre, tant le parcours est monotone : sur 13 kilomètres, de Dieuze à Landrefing, il n'y a qu'une ligne droite et à peine la direction fléchit-elle de Landrefing à Mittersheim, pendant plus d'une lieue encore. Ce ruban fastidieux se déroule dans une campagne où l'on rencontre une seule habitation. A peu de distance au nord, quelques centaines de mètres, le ruisseau de Verbach arrose quelques prairies ; là fut creusé le canal des Salines, qu'on ne mit jamais en eau.

Cette triste contrée serait d'un parcours pénible après notre marche si longue déjà. Nous avons gagné Berthelming par le chemin de fer. La ligne de Metz à Strasbourg conduit près de l'étang de Mittersheim, même elle traverse la nappe d'eau sur une longue chaussée. Quittant l'ample gare stratégique de Bénestroff, elle monte à travers de belles campagnes bien cultivées, entremêlées de pâtures peuplées d'un bétail vigoureux. Dans ce cadre placide, aux lignes simples, les ingénieurs allemands ont planté des gares bizarrement médiévales et féodales. L'agreste village de Vahl, aux toits rouges, possède

une sorte de donjon au-dessus de sa station. Ce serait d'ailleurs un excellent observatoire en temps de guerre.

Le plateau très ondulé où s'étendent les rails est couvert de céréales; les parties les plus creuses sont de riches herbages; les villages, tels Guinzeling, se détachent puissamment sur le vert des pâtis grâce à la teinte des toits, d'un rouge sombre. Près de Lastroff le sillon où coule le Rode, issu de l'étang de Niederstein, est utilisé pour le tracé du canal des Houillères, dont les travaux restent sans emploi. De ce point, la vue s'étend au loin sur un pays sans grand relief, mais d'un caractère saisissant de douceur et de paix, à cette heure crépusculaire. Les tours très hautes de l'église de Munster se dressent dans un ciel d'une idéale sérénité.

La voie ferrée pénètre dans les vastes forêts au sein desquelles l'étang de Mittersheim allonge son étroite ligne d'eau ramifiée en baies latérales d'une régularité singulière. Une mince bande de prairies s'étend entre le flot et les arbres; le canal borde la rive gauche; au sommet des mâts des chalands lourdement chargés de houille, flotte unepetite flamme de couleur vive.

Au matin nous sommes allés par Saint-Jean-

de-Bassel et la forêt jusqu'au canal dont la digue nous permettait de suivre le rivage de l'étang de Mittersheim. La course est charmante au sein de ces bois épars où la voie navigable descend d'écluse en écluse vers les rives de l'étang, en dominant d'assez haut le plan des eaux pour que d'autres retenues éclusées soient nécessaires. La nappe lacustre a rarement 500 mètres de largeur, mais sa longueur n'est pas moindre de 4 kilomètres et la surface atteint 200 hectares. Le canal sépare de la nappe principale la plus longue des branches transversales, formant trouée à travers les bois dits Muhlwald, où dorment les étangs d'Angviller.

L'étang de Mittersheim doit à son rôle de réservoir pour le canal d'être sans cesse en eau, les étangs latéraux dont il est frangé sont eux-mêmes toujours remplis. Ces rivages dentelés et les arbres qui se mirent dans le flot en font un des plus beaux de Lorraine.

XIII

LE SAULNOIS

La vallée du Sanon. — D'Avricourt à Dieuze. — Dieuze. — Une « petite garnison ». — Les salines. — La ville. — De Dieuze à Bénestroff. — Vue lointaine de Morhange. — La vallée de la Petite-Seille. — Château-Salins. — Les salines. — L'ancienne abbaye de Salival. — Dans la vallée de la Seille. — Marsal. — Une forteresse abandonnée. — Le briquetage de la Seille. — Les salines. — Moyenvic. — Le canal de flottage des salines. — Vic et ses marais salés.

Entre Avricourt et Dieuze s'étend une contrée indécise dont on ne saurait définir les aspects tant ils sont fuyants et changeants. Croupes argileuses cultivées, bois ou taillis épars, dépressions marécageuses où stagnent, plus qu'ils ne coulent, des ruisseaux étroits et vaseux, étangs endormis. Peu de villages, pas de fermes isolées. Les prairies, nombreuses, sont inquiétantes, on dirait qu'elles reposent sur un fond mouvant.

Là erre le Sanon formé par les émissaires des étangs autour de Réchicourt. Sa vallée, large et plate, qui se prolonge vers la France où elle prend plus de grandeur, a permis le passage du canal de la Marne au Rhin, pénétrant en Lor-

raine annexée près de La Garde. Cette voie, bien abandonnée pour les relations entre la Lorraine française et Strasbourg depuis qu'une ligne de douanes entrave le commerce, prend un peu d'animation à l'endroit où le chemin de fer d'Avricourt à Dieuze la franchit ; les salines de Dieuze y ont installé un port relié par rails à la voie ferrée ; elles y reçoivent des houilles et y acheminent les sels et les produits chimiques destinés à être embarqués.

Le paysage, au delà, me rappelle étrangement la Sologne bourbonnaise (1) par son sol maigre, ses bois, ses étangs. Au milieu de ces campagnes monotones, les villages sont étroitement groupés, centres aux noms bien français que les conquérants n'ont pas toujours pu germaniser : Hellocourt, Maizières, Bourdonnaye. Un ru indigent se forme au-dessous de Maizières, s'accroît de pauvres filets glauques, emplit l'étang de Videlange où se déversent les émissaires des étangs Harmand et des Moines. Le maigre cours d'eau se traîne par Gélucourt, Guéblange et Blanche-Église jusque dans la large vallée de la Seille où il atteint la chétive et saumâtre rivière messine.

1. Voir la 27e série du *Voyage en France,* chapitre III.

Sur la rive droite, des petites collines boisées, cachant dans leurs plis des étangs à l'eau teinte de rouille, vont mourir au-dessus de la Seille, vers Dieuze, petite capitale de cette région du sel qui fit naître le nom de Saulnois, appliqué à toute la contrée entre la Seille et la Nied française.

Depuis l'annexion, les abords de l'humble ville se sont bien modifiés. De vastes casernes, formées de pavillons entourant d'immenses cours, précèdent la Seille. Un régiment de chevau-légers bavarois, comprenant souvent des princes de la maison royale parmi ses officiers, et un régiment d'infanterie composent une garnison dont le rôle offensif est évident. Dieuze est le type de ces *petites garnisons* révélées par des scandales que l'on ne put étouffer. Les officiers n'ont aucun rapport avec une population civile, très réfractaire à l'annexion, renfermant un élément considérable issu d'immigrés picards. Ville militaire et ville civile n'ont aucun contact ; celle-ci est comme figée dans l'aspect d'autrefois, plus solitaire peut-être, car une grande partie de la population française a émigré. Les constructions sont banales comme celles de la plupart des petites villes industrielles ; les magasins assez nombreux donnent seuls un peu de vie.

Le monument principal est l'établissement des salines, édifié à une époque où l'on avait quelque goût pour le décor ; la porte d'entrée est d'un beau style et les bâtiments voisins, construits en 1803 et 1804 comme le rappellent des inscriptions centenaires, contrastent avec les vastes halls où les eaux salées sont traitées pour la fabrication de produits chimiques variés : acides chlorhydrique, sulfurique et azotique, ammoniaque, alun, chlorure de chaux, sulfates divers et superphosphates dont la quantité se développerait davantage sans le cartel des usines allemandes qui fixe à chaque manufacture un rayon à desservir. Ces divers produits atteignent 60 000 tonnes, le sel raffiné s'élève à 19 000 tonnes.

Les salines de Dieuze remontent à une haute antiquité ; les gens du pays attribuent même la première extraction aux Romains, chose très vraisemblable d'ailleurs. Longtemps l'exploitation fut désordonnée : seigneurs, bourgeois ou moines autorisés par le duc de Lorraine foraient des puits, retiraient l'eau salée et procédaient à l'évaporation à l'aide des primitifs *poêles à sel*. Une manufacture royale, fondée à la fin du dix-huitième siècle, procéda plus scientifiquement et introduisit l'extraction de la soude, de-

meurée une partie importante de la production actuelle.

Les bâtiments industriels sont d'un caractère archaïque : forêt de charpente bien faite pour étonner à notre époque, où le fer permet d'édifier les nefs vastes et dégagées. L'ingénieur qui nous guidait nous a conduits jusqu'à la plateforme supérieure, à la hauteur des cheminées les plus élevées. De là on surplombe le hérissement des couvertures de halls, l'inextricable enchevêtrement des poutres et des chevrons, la petite ville étendant ses toits plats autour de l'église à haute flèche d'ardoises, le quartier militaire aux couleurs vives, étalé à part, de l'autre côté des prairies traversées par la Seille devenue un égout. Un cercle de collines basses, couvertes de forêts, limite l'horizon au nord et à l'ouest ; du côté opposé ce sont les campagnes de Lindre, l'immense cuvette de l'étang, toute fauve en cette année d'*assec*. Par l'ouverture, fort large, de la vallée inférieure de la Seille, on voit s'étendre à l'infini, jusque vers Marsal et Moyenvic, la large bande herbeuse des prairies.

Ce couloir qui finit à la frontière est parcouru par la grande route de Nancy à Strasbourg, aujourd'hui désertée, mais si vivante jadis. Aucun chemin de fer ne l'a emprunté ; une petite ligne

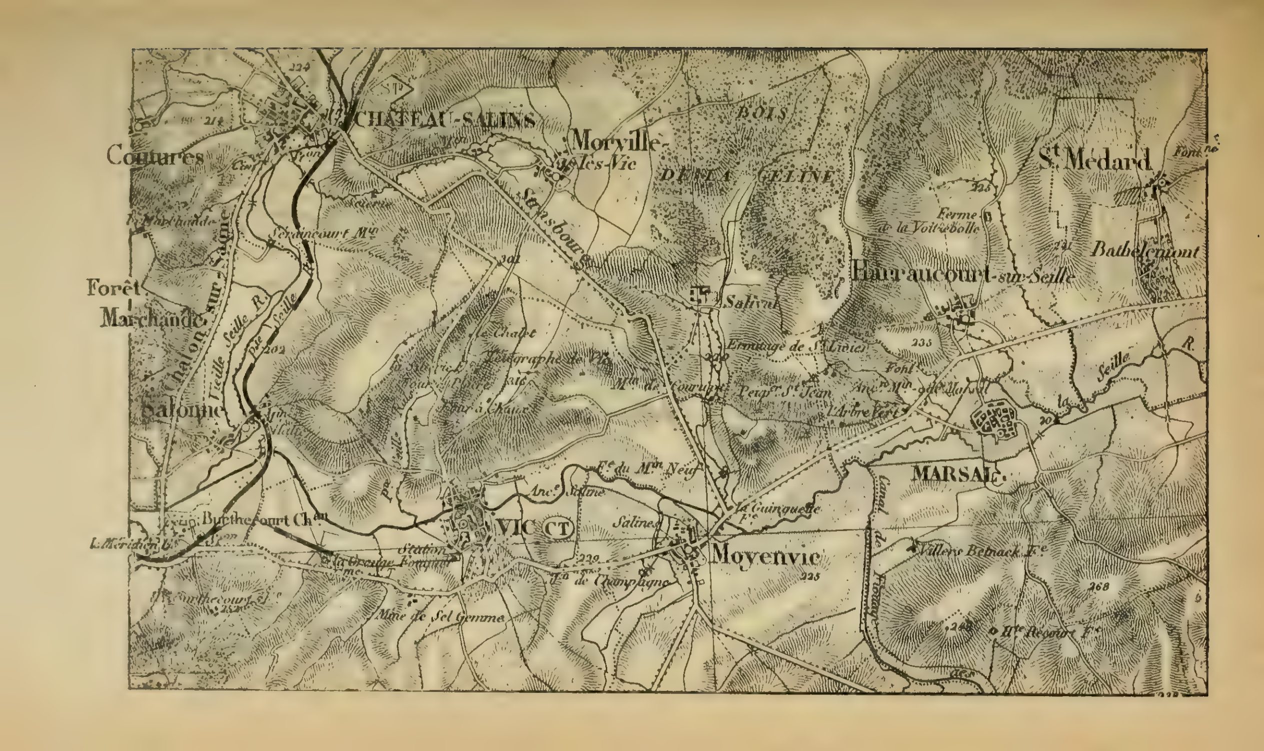
amorcée à l'époque française finit toujours en impasse à Vic, les Allemands ne l'ont point prolongée. Son achèvement rapprocherait Dieuze de Château-Salins et de Nancy; aujourd'hui la cité des salines ne peut communiquer avec ses voisines que par Bénestroff. En dépit de cet isolement, elle demeure profondément française, cette ville qui eut parmi ses enfants l'écrivain en qui s'incarnèrent les dons les plus brillants de la race : Edmond About.

La vallée de la Seille paraît si morne, que nous hésitons à la parcourir pour gagner Marsal et Château-Salins. Nous parviendrons plus vite par Bénestroff, dont les chemins de fer stratégiques ont fait le grand centre des communications pour le Saulnois. Une des lignes, moins amplement aménagée, d'une seule voie, mène de Bénestroff à Château-Salins et de là à Nancy, en traversant un pays plus riant que les bords de la Haute-Seille : de beaux bois, des prés sillonnés par d'infimes ruisseaux bordés de saules. A la sortie des bois, Rodalbe, enfoui dans la verdure, remplit le creux où naît l'Albe; plus haut, s'étendent des chaumes continus. Ces ondulations me rappelleraient la Beauce, s'il n'y avait tant de plis humides et verts.

Dans un large bassin, Conthil fait face aux pentes sur lesquelles s'étalent, énormes, les casernes de Morhange, avoisinées par les pavillons d'officiers. Encore une aire d'où fondrait vers la frontière si proche l'avant-garde du flot d'invasion. De ces pentes stratégiques, des ruisselets descendent, alimentent un étang, se reforment en un courant qui est la Petite-Seille. Dans la vallée bien dessinée sur laquelle s'ouvrent à chaque instant des vallons, voici des villages jumeaux, Metzing, Haboudange, entre deux pentes ; Riche, dont les toits d'un rouge fulgurant tranchent avec vigueur dans la verdure.

Entre les prés, la Petite-Seille se divise en chenaux étroits et endormis. Sur une sorte d'éperon Burlioncourt, enveloppé d'arbres fruitiers, contemple un bel horizon de bois fermé par la forêt de Bride et de Kœking derrière laquelle est Dieuze. Ce massif finit en pentes douces, tapissées de cultures et de vignes. Les collines se replient en un hémicycle harmonieux dans lequel s'enchâsse Hampont, étroitement groupé autour de son église à flèche aiguë.

Le paysage devient plus riant encore avec la belle ligne des hauteurs de Château-Salins, couvertes d'un vignoble, couronnées de bois, jalonnées à leur base par des villages aux toits



CHATEAU-SALINS
Coutures
Forêt
Marchande
Salonne
Morville-lès-Vic
BOIS
GELINE
S.t Médard
Ferme de la Voiteboile
Bathelémont
Haraucourt-sur-Seille
Chalon-sur-Seille
Vieille Seille
Seille R.
Seille
R.
Salival
Ermitage de S.t Livier
Le Chalet
Télégraphe de Vic
M.in de Courupt
Peup.er S.t Jean
L'Arbre Vert
MARSAL
Canal de Flottage
F.e du M.in Neuf
Salines
Saline
La Guinguette F.e
VIC (CT)
Moyenvic
Station
Burthecourt Ch.au
L. Méridien
Mine de Sel Gemme
Villers Betnack F.e
de Champagne
202
235
225
229
268

rouges. Cette aimable rangée de collines se fait riche aux abords de la petite ville ; les vignes, les champs de houblons, les vergers rappellent certains coins d'Alsace vers Obernai.

Château-Salins, entouré par ces campagnes gracieuses, répond peu au cadre. Sauf sa voie maîtresse où l'on trouve quelque vie, elle est comme déserte. Ses rues trop larges, montueuses, où l'herbe pousse, où plus d'un logis clos révèle l'immigration vers Nancy, font éprouver une impression de tristesse. C'est la cité morte du Saulnois.

Elle eut plus d'activité, jadis, quand fonctionnait une importante saline inondée par des révolutionnaires en 1796 et abandonnée en 1826 par suite du transfert à Dieuze du personnel et du matériel. Quelques années avant la guerre, une verrerie occupa l'emplacement et fonctionna jusqu'en 1895 ; sa fermeture fut un coup sensible pour le commerce local, car elle répandait des sommes importantes sous forme de salaires. La création d'une nouvelle saline exploitée par la compagnie Solvay pour la production de la soude, et occupant trois cents personnes, n'a pas réparé le désastre, l'usine nouvelle étant à l'écart de la ville.

Château-Salins n'a gardé que des débris fort

vagues de la forteresse qui lui donna son nom; aucun édifice n'y rappelle le passé; l'église, œuvre moderne dont la haute flèche de pierre n'est pas sans beauté, contribue heureusement au décor formé par l'humble cité.

Les environs sont parmi les plus intéressants de la Lorraine pour l'archéologue, le géologue, le botaniste et le penseur. Il y a là, sur un étroit espace, un remarquable théâtre d'études, dans la vallée supérieure de la Seille surtout. Les traces de civilisation ancienne y offrent un intérêt particulier.

La route de Metz à Strasbourg, conduisant directement au cœur de cette région curieuse si elle manque de pittoresque, gravit la colline de l'est près des vastes constructions de la saline nouvelle. Pendant la courte ascension on domine la vallée de la Petite-Seille; le fond de prairies, parsemé de houblonnières, borde de belles pentes couvertes de vignes, de vergers et de plantations de houblon. Pour cette dernière culture, Château-Salins est le principal centre de la Lorraine annexée, se rattachant aux cultures françaises de Lunéville et de Gerbéviller.

Presque aussitôt, la chaussée — que des ingénieurs modernes auraient tracée autour du co-

teau — descend dans un pli où coule un ruisseau venu de Morville-lès-Vic. A la pointe du promontoire, apparaissent les usines Solvay, entourées des amas de déchets industriels qui souillent les abords de tous les établissements semblables. Ces déjections enlaidissent le val autrefois agreste avec ses vignes, ses champs de céréales et de fèves, ses prés où le moulin de Morville se révèle par un grand toit rouge surgissant des arbres.

De l'autre côté du val, les puits de sondage des salines couvrent la pente, à la jonction du chemin de Vic. De nouveau la route s'élève sur le plateau où Morville s'abrite dans un pli, dominant le paysage de son singulier clocher renflé, surmonté d'une flèche grêle.

La chaussée est bordée de poiriers et de cerisiers à kirsch. Les fruits sont mûrs, l'adjudicataire du lot que nous traversons procède à la cueillette. De chaque côté s'étendent des céréales, avoine ou blé, un peu de pommes de terre, des fèves. Une houblonnière, isolée dans ces terrains ras, semble une lilliputienne forêt de sapins.

Brusquement le sol se creuse en un vallon large et profond abritant la vaste ferme de Salival qui fut, avant l'annexion, chef-lieu d'une

commune ; elle dépend aujourd'hui de Morville. Des grands hêtres, des pâtures remplies de bétail et de chevaux, des moissons à peine dorées malgré la saison, donneraient à ce coin l'apparence d'un haut vallon des Vosges, si une pente ensoleillée n'était tapissée de vignes. Salival conserve un caractère monastique. Là subsista jusqu'à la Révolution une riche abbaye de Prémontrés ; il en reste peu de chose ; au-dessous de la ferme une chapelle attire encore les fidèles qui viennent vénérer saint Livier décapité par les Huns ; une fontaine marque le lieu du supplice.

Une avenue de frênes conduit de la ferme à la route plantée d'arbres fruitiers et atteint le bas de la côte, entre des pâturages ombragés de saules et parcourus par la Seille, coulant dans un lit régulier. Sur la rive gauche apparaît Moyenvic, entouré d'arbres et de houblonnières, précédé de ruines ayant un aspect féodal : ce sont les restes de salines abandonnées.

Nous ne pénétrons pas dans le bourg, et continuons la route vers Marsal. L'ancienne chaussée des diligences court au pied de la colline, entre des cultures superbes de céréales, de houblons, de plantes fourragères au-dessus desquelles s'étale un vignoble parsemé d'arbres fruitiers.

L'autre côté de la vallée est nu ; ce sont de lourdes croupes couvertes d'un manteau de moissons. La Seille, étroite, contenue dans son lit soigneusement curé, coule en sinuosités au fond de cette vallée ou, plutôt, de cette plaine.

Au milieu des prairies marécageuses voici Marsal, occupant à peine l'espace d'un village. Ce fut une ville forte cependant, rétablie une première fois par Vauban, puis sous Louis-Philippe. Elle fut occupée par une garnison jusqu'aux jours sombres de 1870. Alors elle n'offrit qu'une médiocre défense ; les Bavarois l'occupèrent après un court bombardement, auquel avaient à s'opposer soixante hommes, dont pas un artilleur. Comme sur les autres parties de la frontière, nous n'étions pas prêts. Marsal puisait sa principale force dans l'inondation de ses abords à l'aide de la Seille, émissaire de l'étang de Lindre ; or, en 1870, cette vaste nappe d'eau était dans sa période triennale d'assec. On tenta bien de tendre les barrages, mais si faible est le débit de la pauvre rivière que, après un mois, il y avait à peine quelques centimètres d'eau dans les prairies. Aussi l'approche fut-elle facile. Si l'étang de Lindre avait été en eau, on eût pu faire de la ligne de la Seille une base de résistance en transformant la vallée en lagune, grâce

aux dix millions de mètres cubes que renferme l'immense réservoir lorsqu'il est rempli.

Marsal a perdu son rang militaire, les Allemands ont démantelé la place. Les remparts éventrés remplissent en partie les fossés, à peine les devine-t-on de la plaine. En approchant, le visiteur retrouve des lambeaux de muraille sur lesquels s'acharnent les démolisseurs ; des jardins potagers ont été établis sur les talus où jadis veillaient des sentinelles.

On pénètre encore dans la ville par une porte, que Vauban ouvrit dans un corps de logis gardant intact l'appareil et la gravité du grand siècle. Aussitôt se dresse le décor de nos vieilles forteresses : les casernes régulières avec toutes leurs inscriptions, le nom et le numéro du bâtiment. On s'attend à entendre sonner le clairon ou rouler le tambour. Hélas! aucun soldat désormais n'anime ces bâtisses, habitées maintenant par de pauvres gens ; de même la porte de ville, plus monumentale au dedans qu'à l'extérieur, est veuve de sentinelle.

Marsal n'est qu'un morne village rural, aux rues étroites et boueuses, empuantie de purin, suant l'abandon. Bien des logis sont déserts. Ce ne fut jamais un séjour agréable ; il est lugubre aujourd'hui. Le seul édifice intéressant,

l'église, d'origine romane, fortement remaniée à l'époque gothique, renferme plusieurs monuments funéraires, notamment celui de Fouquet de la Routte, gentilhomme du Dauphiné, gouverneur de Marsal, mort en 1589. *Trahi par les siens,* dit l'épitaphe.

La pauvre ville perd en ce moment ses derniers caractères guerriers ; le front appelé fort d'Orléans, que les Allemands utilisèrent pendant le démantèlement pour essayer les effets de la dynamite et de la nitroglycérine, achève de tomber sous le marteau ; les meilleures pierres sont vendues pour la construction, les menus matériaux vont accroître le sol factice sur lequel la ville et les bourgs voisins reposent : ce fameux briquetage qui a donné lieu à tant de travaux archéologiques ; véritable comblement, sur près de deux mètres d'épaisseur, à l'aide de blocs d'argile pétris et cuits. Il semble que l'exploitation du sel ait été cause de ce travail colossal ; les populations anciennes ne trouvèrent pas d'autre moyen de s'installer près des sources salées qui sourdaient au sein du marais inconsistant. Le *briquetage* porta donc les cités primitives ; les Romains auraient consolidé cette œuvre. On retrouve cette plate-forme artificielle à Moyenvic, à Vic, à Salonnes, à Burthecourt.

Les sondages l'ont fait reconnaître sur plus de 550 000 mètres ; Vauban assit sur elle les remparts et les bastions de Marsal ; la ville plus considérable de Vic repose en entier sur le briquetage.

Le sel était un objet de consommation et d'échange trop précieux, pour que, de bonne heure, les populations, privées des méthodes de forage qui en rendent aujourd'hui l'extraction si facile, ne se soient pas groupées autour des sources naturelles. Aussi les points d'extraction étaient-ils plus nombreux que de nos jours, dans l'antiquité et au Moyen Age. Marsal avait ses salines comme Moyenvic ; il y en eut dans toute la vallée de Lezey et de Ley, derrière les collines qui dominent Marsal au sud.

Nous serions restés longtemps à errer à travers Marsal, subissant le charme douloureux de cette cité morte, mais la visite du pays salé n'est pas finie. Nous allons à Moyenvic, autre centre dépeuplé, moins morne cependant, placé dans une excellente situation au débouché des vallons de Salival et de Lezey. Des jardins luxuriants qui ont remplacé les fortifications détruites enveloppent le village ; l'église montre un beau porche surmonté d'un clocher sculpté moderne.

De l'ancienne saline, il reste un pavillon d'assez belle allure, portant encore l'inscription *saline particulière*. Malgré l'abandon de ses puits salés, Moyenvic est gai, ses maisons très propres ont des jardins embaumés de roses, de phlox, de lis et d'autres fleurs éclatantes. De riches plantations de houblon l'entourent.

Un des ruisseaux qui viennent rejoindre la Seille porte sur les cartes la mention *canal de flottage des salines*. Il parcourt sur 13 kilomètres une large vallée ouverte entre celles de la Seille et du Sanon. Je n'ai pu trouver d'indication sur le but de ce canal et la date à laquelle il fut conçu. Il apportait sans doute aux salines, à bûches perdues, les bois des forêts qui s'étendent vers Réchicourt.

Une demi-lieue à peine sépare Moyenvic de Vic, centre le plus populeux de toute la vallée de la Seille après Dieuze, mais bien déchu depuis l'annexion par suite d'une émigration considérable. La route parcourt une riche campagne; des céréales, du trèfle, des prés remplis de chevaux se suivent jusqu'à un monticule planté de houblon sous lequel s'étend la petite ville. Les bords de la rivière sont célèbres parmi les botanistes, car ils constituent, par leur flore, des marais salés analogues à ceux des bords

de l'Océan. On trouve d'ailleurs des marais semblables dans toute la contrée, mais ceux de Vic sont les mieux étudiés par leur voisinage de la ville. M. Camille Brunotte, professeur agrégé à l'école de pharmacie de Nancy, a consacré une intéressante notice à ces stations botaniques [1].

Comme ses voisins, Vic dut sa naissance aux sources salées, mais elle s'est développée davantage. Il y eut un poste romain où Postumus aurait été proclamé empereur par ses troupes. Les rois francs d'Austrasie y possédaient une villa. Plus tard les évêques de Metz en firent une place de refuge et se plurent à l'embellir. A ce rang de résidence épiscopale, Vic dut d'intéressants édifices dont beaucoup sont encore debout. Logis de bourgeois et de prêtres montrent çà et là des traces de noble architecture. Le palais épiscopal, bien dénaturé, mais encore habité, se dresse sur une promenade ombreuse, près d'une porte de ville remarquablement conservée ; l'ancien hôtel des monnaies garde d'admirables fenêtres gothiques à croisillons, richement ornées ; une niche, à l'angle de la maison, abrite une vieille

---

1. *Les Marais salés de la vallée de la Seille.* — Nancy, Berger-Levrault et Cie.

statue de la Vierge. L'hôtel de ville est une ancienne demeure monastique.

La Seille coule au milieu de la ville, entre des murs de jardin et des maisons dont le flot salin baigne le pied. Ces bords de rivière, des débris de remparts, la porte féodale sont les parties les plus pittoresques de la petite ville. Sur la place principale la statue de Jeanne d'Arc surmonte un tronçon de colonne. Cette image est douloureuse en ce pays arraché à la patrie pour laquelle Jeanne combattit et mourut.

Vic a perdu ses salines, désormais inexploitées ; aucune industrie n'a remplacé l'extraction du sel. La population vit du commerce avec les communes voisines, de la culture de la vigne et du houblon. Deux fabriques de chapeaux, de médiocre importance, représentent seules l'activité manufacturière. Quant au sel, il n'est plus utilisé, en dehors de Château-Salins et de Chambrey, qu'à Ley, sur le canal de flottage[1], où le gisement de Salées Eaux, employant treize ouvriers et le plus riche en sel de la vallée, fournit environ 1 700 tonnes par année. La production a la gare de Vic pour point d'embarquement.

La voie ferrée qui aboutit à la ville, ligne très courte, 3 kilomètres à peine, se rattache à Burthecourt au chemin de fer de Nancy à Château-

Salins, après avoir traversé des prés peuplés de bétail et de chevaux. Sur la rive gauche, du houblon; sur la rive droite, un vignoble dont le vin rouge a quelque réputation locale, tel est le paysage jusqu'à Burthecourt et à Chambrey, station frontière, toute proche. Chambrey possède, depuis 1881, une importante saline occupant quarante ouvriers et produisant 10 000 tonnes chaque année.

D'autres salines existaient près du confluent de la Seille et de la Petite-Seille, à Salonnes, dont le nom perpétue le souvenir de sources aujourd'hui abandonnées. Depuis le dix-septième siècle les poêles à sel ont cessé d'y fonctionner. Aujourd'hui le village vit par l'élevage et par la culture du houblon. Il s'étend au milieu de la vallée de la Petite-Seille, si placide avec ses gras pâturages encadrés de saules croissant en boule, au pied des coteaux revêtus de vignes et hérissés de houblonnières. Ce paysage se poursuit jusqu'à Château-Salins, mollement assis dans son val embrumé par la fumée des usines à soude.

XIV

DE LA SEILLE A LA NIED FRANÇAISE

Les chemins de fer stratégiques. — Ascension du plateau. — Delme et sa côte. — En Saulnois. — Villages détruits. — Les bords de la Seille. — Le pays d'Isle. — Le canton de Verny. — Apparition de Metz. — Retour à la côte de Delme. — Le panorama. — Morhange et ses casernes. — Une ville militaire allemande. — Les champs de manœuvres et les stands. — L'étang de Bischwald. — Source de la Nied allemande. — Gros-Tenquin et ses campagnes. — La vallée de la Rotte. — A la Nied française.

Remilly. Septembre.

L'état de tension entre la France et l'Allemagne, aggravé ou assoupi selon les temps, selon l'humeur de nos voisins, a valu à la Lorraine annexée comme à la partie restée française un développement inespéré des voies ferrées. Le désir d'amener rapidement les troupes soit sur les points de concentration pour l'offensive, soit sur les points menacés, a fait jeter des rubans de rails en des contrées pauvres, fort accidentées, offrant un trafic dérisoire. Ainsi a été construite la ligne de Château-Salins à Delme, si



Échelle au 1/320 000e.

récemment ouverte que nos cartes d'état-major ne l'indiquent pas encore. Ligne à une seule voie, mais organisée en vue de conduire au pied des hauteurs, la *côte* de Delme, des forces suffisantes pour garder cette admirable position.

A peine ouverte, elle eut un résultat économique douloureux pour la vallée de la Seille. Ses petites villes, Vic et Château-Salins, déjà frappées par l'émigration, ont vu les populations rurales se détourner d'elles pour aller faire leurs acquisitions au chef-lieu. Les doléances sont vives; elles cesseront peut-être, car la course à Metz étant coûteuse et les occasions de dépenses plus grandes; les bonnes gens du pays de Delme reviendront sans doute à leurs habitudes ancestrales.

Cette voie ferrée est précieuse pour le touriste; elle lui permet de visiter rapidement un pays en somme monotone, sans grand intérêt, où les courses pédestres seraient fastidieuses et longues. Je l'ai employée pour parcourir la vallée de la Seille jusqu'aux abords de Metz et revenir par les hautes collines qui font face aux petits monts restés français des environs de Nomeny.

Au départ de Château-Salins le chemin de fer

a les allures d'une ligne de montagne. En un court trajet il doit s'élever de plus de 110 mètres au-dessus de la Petite-Seille. Une série de lacets l'amène au premier ressaut des collines, en montrant dans son intimité la ville, toute menue, en sa vallée très large et verte. La voie contourne Amelécourt, le domine et va parcourir une conque couverte de céréales pour pénétrer dans une sorte de petit col couvert à 335 mètres au-dessus de la mer; là était le télégraphe à signaux, encore inscrit sur les cartes.

La descente, fort douce, a lieu vers Fresnes-en-Saulnois assis dans un plateau en cuvette couvert de moissons. Le village est à la naissance d'un vallon rapidement creusé qui descend à la Seille en passant au pied de la forêt de Grémecey. Le plateau, très étendu, jaune de céréales mûrissantes, est parsemé de villages qui se sont tous assis dans les plis où l'on trouve l'eau des sources. Voici, au bord du ruisseau Saint-Jean, Oriocourt, précédé par une vaste construction, un couvent sans doute; en face pointe le clocher de Laneuveville-en-Saulnois.

Bien que ces hautes terres ne révèlent ou ne montrent aucun indice de sel, elles font toujours partie du Saulnois, province de l'ancien duché de Lorraine, constituée par le pays entre Seille

et Nied. C'est pourquoi le suffixe *en Saulnois* se retrouve jusque dans les environs de Metz. Ici plus de marais salants, pas de cheminées d'usines : des cultures, des herbages où le bétail abonde. Au-dessus de ces campagnes tranquilles la butte du bois de Tincry et la côte de Delme se dressent comme des forteresses.

Voici Delme, grand village entre des pâtures encadrant la haute église ogivale moderne et les toits rouges. La côte domine le site; de près elle a mieux encore l'aspect d'un oppidum. Ses pentes, très raides, sont entourées de villages, pour la plupart infimes. Un ruisseau, descendu des hauteurs, creuse un lit étroit et vient à Delme se confondre avec le ruisseau de Saint-Jean.

A l'occident on devine la Seille décrivant ses singuliers méandres dans une vallée aux pentes douces, constituant longtemps la frontière. Les populations se sont portées de préférence au bord de cette eau étroite et lente ou des rus qui la rejoignent. Les plateaux durent cependant avoir des bourgs autrefois, mais leur situation sur les hauteurs, en en faisant souvent des places fortes, amena leur ruine. Le souvenir de ces centres disparus survit parfois, des substructions révèlent même l'emplacement de Doncourt dont le désastre remonte à bien des siècles. « Ancien

village détruit par les templiers », dit notre carte de l'état-major. Mais les savants allemands fixent la destruction à la fin du quinzième siècle. Il n'y avait plus de templiers depuis longtemps !

Non loin des ruines de Doncourt, Aulnois-sur-Seille possède un des rares châteaux de cette contrée placidement agreste, noble et majestueuse demeure du dix-septième siècle faisant face aux campagnes restées françaises de Létricourt et Chenicourt. A côté, le castel féodal a laissé un donjon et une tour carrée donnant un peu de fierté au calme paysage de la Seille.

Aux abords de Delme on découvre un beau paysage formé par les pittoresques hauteurs restées françaises du canton de Nomeny : mont Saint-Jean, mont Toulon, côte Sainte-Geneviève ; d'autres encore, sorte de bastions détachés de la belle chaîne de collines qui bordent la Moselle depuis Nancy jusqu'à Mousson et dont la ligne harmonieuse se déroule sur le ciel d'un azur profond. Ces petits monts forment l'arête médiane de la contrée encore appelée l'Isle à cause de sa situation entre la Seille et la Moselle.

La côte de Delme a les dernières pentes de son piédestal sur le territoire resté français, la Seille ayant cessé de former la frontière pour pénétrer dans le canton de Nomeny où elle erre

pendant 25 kilomètres. De nombreux villages couvrent le territoire des deux pays; ils forment comme une chaîne au pied des hauteurs. Le sol, entièrement cultivé, est d'argile avec des strates de calcaire. Les céréales dominent, mais il y a quelques cultures spéciales, ainsi Moncheux-la-Grande produit des semences.

Les herbages sont nombreux aussi, on y élève en multitude un bétail qui donne lieu à un grand mouvement d'affaires. Achâtel possède plusieurs commerçants en bœufs et vaches, Louvigny fait les transactions en porcs, chevaux et vaches. La plupart des négociants sont juifs, ceux-ci ont en Lorraine le monopole de cette branche d'activité.

Le plateau a quelques plis parcourus par des ruisseaux indigents. L'un deux naît à Vigny et, devenu plus bas le ruisseau de Moince, atteint la Seille à l'endroit où elle vient encore frôler un instant la frontière avant de rentrer de nouveau en Lorraine annexée pour ne plus quitter le pays messin. Toujours sinueuse, la rivière coule dans une vallée plus évasée; les pentes douces montent vers le plateau strié de vallons d'où l'on commence à découvrir les hauteurs de Metz, brutalement arasées au sommet par les lignes géométriques des forts.

Les villages du plateau sont presque tous à

l'écart de la grande route de Metz à Strasbourg, longtemps artère vitale du pays. Les ingénieurs d'autrefois préféraient les tracés réguliers où les diligences et les voitures de poste s'en allaient rapidement par la ligne droite, en évitant la traversée des villages où les rues étroites étaient une cause de ralentissement. Le chemin de fer a réparé le dommage, après bien des années. Il se rapproche de Pagny-les-Goin et de Goin oubliés autrefois par la route. De la portière des wagons on peut voir le vieux château de Goin, encore habité, œuvre du quatorzième siècle avec d'intéressantes parties de la Renaissance.

Cette contrée, où les fermes isolées sont rares, mais les villages nombreux, dépend du canton de Verny, fort vaste avec ses trente-huit communes, mais médiocrement peuplé ; aucun de ces centres n'atteint 900 âmes. Le chef-lieu lui-même est un village de 200 habitants à peine ; il en eut plus de 300, mais là encore l'émigration a sévi. L'humble bourg occupe un joli creux, aux pentes tapissées de vignes.

A peu de distance, la Seille erre dans la vallée de prairies, fort étendues ; des roseaux la bordent. Aucune habitation ne s'est bâtie sur ces terres basses, mais les villages sont multipliés sur les pentes ou dans les cultures. Un

pendant 25 kilomètres. De nombreux villages couvrent le territoire des deux pays; ils forment comme une chaîne au pied des hauteurs. Le sol, entièrement cultivé, est d'argile avec des strates de calcaire. Les céréales dominent, mais il y a quelques cultures spéciales, ainsi Moncheux-la-Grande produit des semences.

Les herbages sont nombreux aussi, on y élève en multitude un bétail qui donne lieu à un grand mouvement d'affaires. Achâtel possède plusieurs commerçants en bœufs et vaches, Louvigny fait les transactions en porcs, chevaux et vaches. La plupart des négociants sont juifs, ceux-ci ont en Lorraine le monopole de cette branche d'activité.

Le plateau a quelques plis parcourus par des ruisseaux indigents. L'un deux naît à Vigny et, devenu plus bas le ruisseau de Moince, atteint la Seille à l'endroit où elle vient encore frôler un instant la frontière avant de rentrer de nouveau en Lorraine annexée pour ne plus quitter le pays messin. Toujours sinueuse, la rivière coule dans une vallée plus évasée; les pentes douces montent vers le plateau strié de vallons d'où l'on commence à découvrir les hauteurs de Metz, brutalement arasées au sommet par les lignes géométriques des forts.

Les villages du plateau sont presque tous à

l'écart de la grande route de Metz à Strasbourg, longtemps artère vitale du pays. Les ingénieurs d'autrefois préféraient les tracés réguliers où les diligences et les voitures de poste s'en allaient rapidement par la ligne droite, en évitant la traversée des villages où les rues étroites étaient une cause de ralentissement. Le chemin de fer a réparé le dommage, après bien des années. Il se rapproche de Pagny-les-Goin et de Goin oubliés autrefois par la route. De la portière des wagons on peut voir le vieux château de Goin, encore habité, œuvre du quatorzième siècle avec d'intéressantes parties de la Renaissance.

Cette contrée, où les fermes isolées sont rares, mais les villages nombreux, dépend du canton de Verny, fort vaste avec ses trente-huit communes, mais médiocrement peuplé ; aucun de ces centres n'atteint 900 âmes. Le chef-lieu lui-même est un village de 200 habitants à peine ; il en eut plus de 300, mais là encore l'émigration a sévi. L'humble bourg occupe un joli creux, aux pentes tapissées de vignes.

A peu de distance, la Seille erre dans la vallée de prairies, fort étendues ; des roseaux la bordent. Aucune habitation ne s'est bâtie sur ces terres basses, mais les villages sont multipliés sur les pentes ou dans les cultures. Un

château, à Coin-sur-Seille, couvre une terrasse d'où l'on découvre tout le sol herbeux. Dans une petite plaine, au fond d'un ru descendu des collines qui séparent la Seille de la Moselle, s'étend Pournoy-la-Chétive ; ce nom paraît indiquer une région stérile puisque sur la rive opposée de la Seille est Pournoy-la-Grasse.

Celle-ci se trouve en effet dans un terrain mieux favorisé, le sol est plus fertile. Même à côté de Pournoy-la-Grasse, Coin-lès-Cuvry donne une impression d'opulence par la beauté de ses moissons. En face, la Seille décrit un brusque contour dominé par des berges raides plantées de vignes. Il y a la variété de cultures qui signale le voisinage des villes populeuses. Metz est proche, l'énorme masse de la cathédrale et des flèches d'église se dressent à l'horizon.

Les villages sont plus considérables. L'un d'eux, Marly-sur-Seille, occupe les deux rives de la rivière, dans une riche campagne où les champs sont souvent séparés par des lignes de saules bas ; les ondulations couvertes d'arbres contrastent avec la nudité du plateau jusqu'alors traversé.

Nous n'avons pas poursuivi la route vers Metz ; descendus à Augny, nous avons attendu

le premier train montant vers Château-Salins pour gagner Liocourt et de là gravir la côte de Delme. Ascension courte, pénible cependant en ce brûlant été. Puis la chaleur fait naître une brume livide atténuant la beauté des horizons. La vue est immense, mais les détails sont émoussés par ce voile.

Et le tableau perd de sa grandeur, tout en restant superbe encore. Vers le nord, on cherche avant tout Metz, très distincte entre ses collines couronnées de forts. La haute nef de la cathédrale domine puissamment les toits d'où semblent surgir les tours et les flèches. Plus loin des nuages sombres de fumée révèlent Thionville et sa banlieue peuplée d'usines métallurgiques.

De ces villes jusqu'à Nomeny, et plus loin encore vers Lunéville, se dresse dans toute sa splendeur la chaîne des collines mosellanes et le massif de la Meurthe qui nous masque Nancy. Une vaste partie de la Lorraine française apparaît ainsi, comme sur une carte en relief : plateau de Malzéville, forêt de Haye, hauteurs riveraines du Sanon. Plus près c'est la vallée de la Seille, la région de Vic, Château-Salins ; les jolies collines de Marimont, de Montdidier et du point de partage entre la Petite-Seille et l'Albe.

A l'orient les vues sont plus vastes encore, car rien n'arrête le regard, aucune colline un peu haute ne forme écran devant la vaste contrée parcourue par la Nied française. Au premier plan, cependant, la colline couverte par le bois de Juvelle et la table qui porte le bois de Tincry presque aussi haute que la côte de Delme — 387 et 405 mètres — masquent quelques villages.

Avec le soleil baissant à l'horizon, le tableau prend soudain plus de précision. La brume de chaleur qui pesait sur le paysage se dissipe et le spectacle devient merveilleux. Nous sommes restés longtemps à jouir de cet admirable crépuscule donnant tant de douceur apaisée à ce pays qui, tout à l'heure, évoqua des pensées si troublantes par le rude aspect des forts de Metz et l'apparition des hauteurs de Nancy prêtes à la résistance. Mais la nuit vient, il faut descendre à Delme pour gagner Château-Salins puis Bénestroff où nous devons passer la nuit.

Je suis attiré ici par le désir de visiter Morhange. Bourg de moins de 1 300 âmes avant 1870, cette commune du canton de Gros-Tenquin est devenue une ville de plus de 7 000 âmes. Cet énorme accroissement ne doit rien à l'industrie ou au commerce. C'est le fait de l'état de

veillée des armes amené par la conquête de l'Alsace et de la Lorraine. L'ancien village s'est transformé en cité militaire par l'installation d'une grosse garnison.

La situation de Morhange sur une terrasse bien exposée au soleil l'a sans doute fait choisir de préférence à Château-Salins, trop à proximité immédiate de la frontière et à Bénestroff, devenu le grand centre des chemins de fer militaires dans cette partie de la Lorraine et qu'il semblait naturel de couvrir directement. Morhange est d'ailleurs assez voisin de cette importante gare stratégique pour pouvoir envoyer des troupes au cas où les chances des premiers combats permettraient à l'armée française de menacer les points de concentration de l'armée allemande. C'est dans ce but que ce centre rural a été transformé en grosse garnison.

Morhange n'est pas sur les voies ferrées. Deux kilomètres le séparent de la gare portant son nom sur la ligne de Metz à Strasbourg ; il y en a près de quatre pour aller au sud rejoindre la ligne de Château-Salins à Conthil. Entre Bénestroff et la gare de Morhange, le pays parcouru est un prolongement de la région des étangs. De grandes nappes d'eau, bien moins vastes cependant que le système dont Lindre est la masse principale,

s'étalent, très ramifiées en baies, au fond de dépressions. Là se forment la Nied allemande et la Rotte, principal affluent de la Nied française.

Des bois, des terres maigres, des plissements où coulent des ruisselets, le creux où Rodalbe borde l'Albe naissante, des cultures encadrées de lambeaux de forêts, tel est, jusqu'à la station de Morhange, le paysage, assez terne. La gare, jadis en pleine solitude, a vu surgir quelques constructions. A côté d'une tuilerie du temps français, sont de vastes magasins militaires. La ville se révèle au loin par ses casernes ; les bâtisses neuves masquent complètement l'ancien bourg, d'ailleurs abrité dans un pli où coule une source allant alimenter l'étang du Moulin Neuf, affluent de la Seille.

La route de Nancy à Sarreguemines laissait à faible distance le vieux bourg ; elle court au sommet des collines qui préservent Morhange des vents du nord. Cette chaussée reste en dehors du mouvement ; on l'abandonne presque aussitôt après avoir quitté la gare, pour suivre l'ancien chemin devenu voie très fréquentée. A un kilomètre on rencontre les premières constructions, formant une rue longue de 1 200 mètres, d'un caractère bien particulier. A gauche, un hôpital militaire, puis une ligne de casernes

formées de vastes constructions rangées autour de grandes cours plantées d'arbres. Cela semble interminable. Une brigade d'infanterie, un régiment de uhlans, plusieurs batteries d'artillerie occupent ces quartiers ayant encore toute la fraîcheur des pierres neuves. L'autre côté de la rue, à droite, est laissé aux constructions civiles et occupé surtout par des Allemands immigrés qui ont installé des brasseries, des boutiques d'objets à l'usage des soldats, des magasins d'équipement. Une grande librairie possède un vaste éventaire de livres, de cartes, de photographies.

La rue se poursuit ; à gauche, les casernes cessent, mais remplacées par d'autres constructions régulières, d'une froide élégance, entourées de jardins ombragés et fleuris. Des rues droites sur lesquelles des arbres se penchent au-dessus des grilles se coupent en damier. C'est le quartier des officiers — *Offizier-Viertel* — finissant sur la campagne par un boulevard d'où la vue s'étend au sud jusqu'à la vallée de la Petite-Seille ; Morhange n'aurait pu fournir des logements aux nombreux officiers appelés à y résider ; on a donc construit cette sorte de ville aristocratique pour abriter les ménages militaires, du général aux sous-lieutenants.

Cela n'est pas trop allemand, on dirait plutôt une station balnéaire d'un goût sobre. Le style germanique avec ses lignes tourmentées, ses pignons gondolés, ce *baroque* cher aux architectes actuels d'outre-Rhin se retrouve pourtant dans ce qu'on pourrait appeler les édifices publics de cette *Neustadt* de Morhange : casino des officiers, salles des fêtes, etc. Au point de suture de la ville neuve et de l'ancien bourg, un vaste hôtel des postes à pignon dentelé offre un mélange singulier de goût allemand et de simplicité française. L'activité est extrême aux heures de courrier, quand arrivent les vaguemestres, lorsque les petites voitures des régiments viennent chercher les colis postaux renfermant les provisions que les familles envoient aux soldats.

A quelques pas de là commence le vieux Morhange, par une rue en pente sur laquelle s'ouvre une autre voie aboutissant à une place assez vaste, bordée de boutiques nombreuses et d'un petit hôtel de ville portant, au fronton, le mot *mairie,* en français. Tous les magasins ont des noms français aussi ; c'est un saisissant décor de vieille bourgade semblable à ce que nous trouverions dans nos anciennes provinces, Dauphiné ou Normandie. Après la traversée du quartier allemand, des interminables rangées de casernes,

du fourmillement des casques à pointe, cela produit un effet extraordinaire. Les braves gens debout devant leurs portes, les éventaires, les exclamations des gamins jouant dans la rue, ce je ne sais quoi dans l'allure et les gestes, c'est la France demeurée intacte malgré l'invasion qui donne à Morhange sept Germains pour un Gaulois.

Pas de monuments dans ce bourg tranquille; l'église a quelques parties intéressantes du douzième siècle noyées dans une réfection du quinzième. Les remparts du Morhange féodal ont disparu, laissant d'insignifiants vestiges. Aucune industrie, sinon les tuileries de la gare, fort développées par l'intense activité des constructions militaires. Les usines qui dressent leurs cheminées au-dessus de la ville neuve sont nées, elles aussi, des besoins de la garnison : buanderie à vapeur, boulangerie, fabrique de saucisses pour la troupe. Le gros commerce lui-même, celui du bétail, a reçu un grand développement par la présence des régiments ; il est, comme partout en Lorraine, aux mains des Israélites.

La campagne immédiate n'a pas été moins modifiée par la présence de ces milliers de soldats; des embryons de faubourgs montent à

Les villages, nombreux, sont tous à consonance française. Les Allemands se sont efforcés de les déformer. De Suisse ils ont fait Sülzen, d'Arraincourt, Armsdorf, mais ils ont respecté Lesse, Holacourt et Baudrecourt, puis dans les cantons de Delme et de Verny ils ont maintenu toutes les désignations françaises. Suisse-Haute et Suisse-Basse doivent leurs noms aux émigrants helvétiques qui vinrent combler les vides faits par les massacres suédois.

La contrée se fait plus placide à mesure que les collines perdent de leur fierté d'allure. Grands prés où le bétail abonde, croupes dénudées semblables à celles de l'Artois. Après Arraincourt les hauteurs reprennent un peu de grandeur; une butte qui domine Thicourt atteint 345 mètres d'altitude. Au-dessous dort le long étang de Bouligny, voisin de celui d'Holacourt, maintenant asséché.

La vallée s'élargit au-dessous de Vatimont dont les Allemands ont fait Walersberg. La Rotte y atteint la Nied française. Les horizons s'entr'ouvrent quand Saint-Èvre et Han-sur-Nied sont dépassés; on voit au nord moutonner les futaies de la forêt de Remilly. Dans la vallée large, verte, pastorale, les deux grandes lignes stratégiques de Metz à Strasbourg et de Metz à

Sarrebruck se rapprochent et utilisent la même plate-forme jusqu'à la gare de Remilly, voisine de l'église dont le clocher carré est singulier par sa flèche aiguë, flanquée de quatre clochetons semblables, ajourés, portés sur une galerie en encorbellement.

XV

METZ

Origines gauloises de Metz. — La France et la cité messine. — Le paysage de Metz. — La germanisation des noms de lieux. — Entrée en ville. — Le vieux Metz, ses rues et ses monuments. — Ney. — Fabert. — La cathédrale. — Une église en verrières. — La campagne messine vue de la plate-forme. — La Moselle et ses affluents messins. — La rue des Tanneurs. — Les îles. — La colonie italienne. — Le nouveau quartier allemand de la gare. — L'Esplanade.

Metz. Novembre.

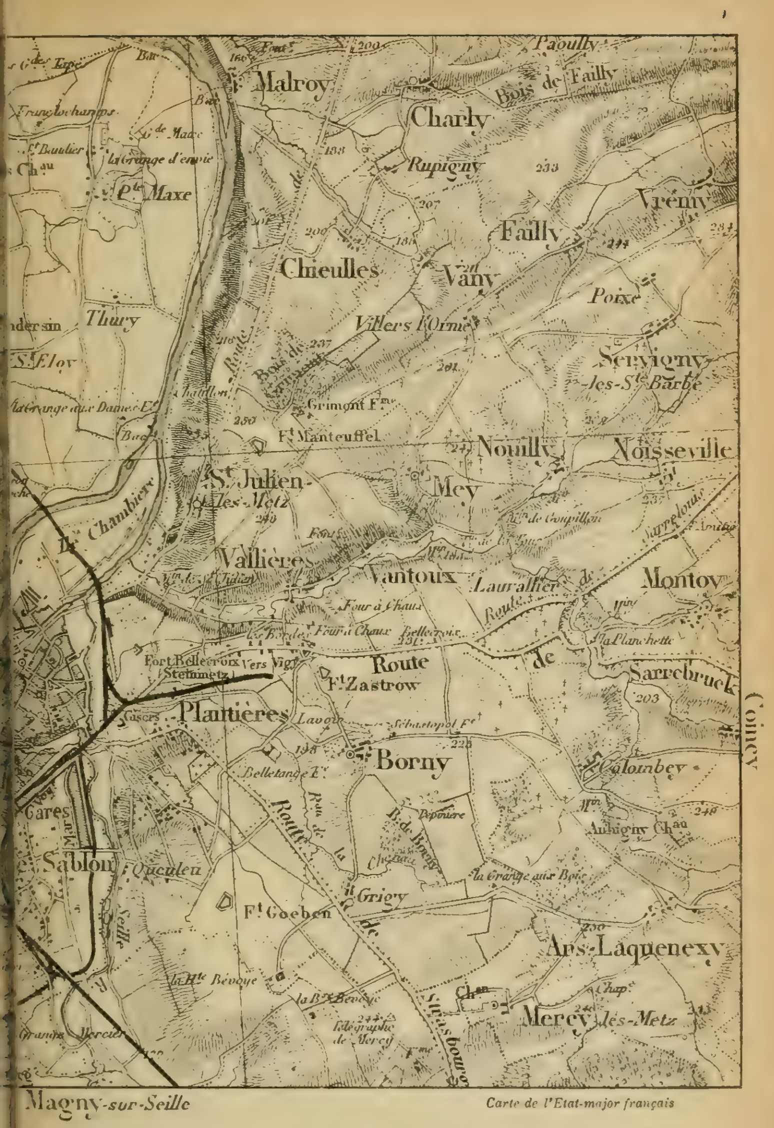
Aucune autre cité d'Alsace ou de Lorraine ne fait éprouver une sensation semblable à celle ressentie à Metz. Cette ville tenait par tant de racines à la nationalité française ; elle était si bien nôtre par la langue et la façon de concevoir, dès l'époque où la Gaule eut conscience de son état de nation, que, même pendant sa glorieuse période d'indépendance républicaine, elle avait plus de contact avec le royaume de France qu'avec la Lorraine ducale. Quant au Saint-Empire allemand, c'était l'ennemi.

Cité guerrière, où se formèrent tant de grands soldats parmi ses régiments et son École d'application, elle incarnait en quelque sorte la France militaire. C'est pourquoi le désastre inouï accompli sous ses murs et dont elle fut la victime semble le point culminant des douleurs que nous avons éprouvées. En France, où les plaies les plus profondes ne font pas disparaître notre goût de pittoresque parfois intempestif, en France, où l'on parle si souvent de l'Alsace en oubliant l'autre province moins belle, moins curieuse par ses costumes et ses usages, Metz cependant reste chère à tous, à l'égal de Strasbourg. La France pourrait dire, comme Marie Tudor après la prise de Calais — par un Guise, un Lorrain : — « Si l'on m'ouvrait le cœur, on y trouverait écrit le nom de Metz. »

Le Français qui entre à Strasbourg et trouve une ville opulente, gaie, française malgré tout par l'allure, prend à peine garde aux uniformes noyés dans une foule active. Il n'éprouve pas une angoisse trop forte, surtout s'il s'est préparé à sa visite par un passage en d'autres villes, Mulhouse, Colmar ou Saverne. Mais à Metz, on ressent comme une morsure. On y est parvenu sans la transition des montagnes, par cette vallée de la Moselle aux lignes si douces — même



METZ APRÈS LES TRAVAUX DE DÉMANTÈLEME



Carte de l'Etat-major français

LA CONSTRUCTION DE LA NOUVELLE GARE

lorsque les collines sont fières de forme — aux horizons tranquilles comme ceux de Touraine. En vain des arêtes brutales de forts couronnent les hauteurs. Ces pentes couvertes de vignes, cette large rivière coulant à pleins bords entre les prés, ces villages riants réfléchis dans l'eau calme ou à demi masqués par les grands arbres, c'est la France toujours, comme nous nous plaisons à la représenter quand nous voulons le paysage type de la patrie.

Mais aussitôt parvenu sous le grand hall de la gare condamnée à une destruction prochaine[1], un choc se produit dans le cerveau. Les trains arrêtés le long des quais sont en grande partie composés de wagons prussiens, où les quatrièmes classes dominent ; les employés, nombreux, donnent une physionomie d'occupation militaire, les inscriptions indiquant les départs ne disent que des noms allemands inconnus à nos yeux et à nos oreilles : Diedenhofen, Saargemünd, Bolchen, Busendorf. Cela veut dire Thionville, Sarreguemines, Boulay, Bouzonville ! Fontoy est devenu Fentsch ; Audun-le-Tiche, Deutsch-Oth. L'hôte de Metz aux années qui

1. La carte des pages 264 et 265 donne un plan réduit de Metz telle que sera bientôt la ville (1907).

précédèrent la guerre se croit loin, bien loin, en quelque partie du Hanovre ou de la Thuringe, tant sont déformés pour lui ces noms de lieux jadis doux à l'oreille.

Plus brutale encore est la métamorphose lorsqu'on débouche sur la place de la Gare. Les remparts ont disparu, le fossé est comblé, la porte Serpenoise a été transformée en une sorte d'arc de triomphe à la gloire des vainqueurs de 1870. Tout autour naît une cité neuve où le goût allemand, ce que le spirituel Strasbourgeois qu'était Ferdinand Reiber avait si heureusement appelé le style *néoschwob*[1], s'affirme dans toute sa lourdeur. Le décor actuel est provisoire, la gare en cul-de-sac a des jours comptés ; une nouvelle station s'élève, énorme, la plus vaste de l'Empire allemand, dit-on. Les travaux ont fait disparaître le bassin du canal. Quand le nouvel embarcadère sera achevé, l'ancienne gare disparaîtra et de larges voies en couvriront l'emplacement. Les chemins de fer, au lieu de finir en impasse, se poursuivront autour de la ville sur la rive droite de la Seille, jusqu'au confluent, pour franchir l'île Chambière et rejoindre la voie

1. *Schwob,* pour les Alsaciens, veut dire *allemand;* il faut être du cru pour comprendre tout ce qu'il y a dans ce mot qui vient de *Souabe.*

actuelle de Thionville et Luxembourg, bien au delà de Devant-les-Ponts. On aura constitué ainsi une ligne de ceinture d'une grande valeur au point de vue militaire, en même temps que Metz offrira un passage commode aux trains de grande circulation entre la mer du Nord, la Suisse et l'Italie.

Je reviendrai bientôt parcourir ces quartiers, qui doubleront presque l'étendue de la ville comprise entre la Moselle et la Seille, souderont à la cité Montigny, le Sablon, Queuleu et Plantières, faisant ainsi de l'antique cité de troisième ordre par la population une véritable grande ville. Je veux surtout revoir le vieux Metz qui lui, du moins, reste intact, malgré les noms de rue allemands, les enseignes allemandes, les uniformes allemands et cet élément inattendu constitué par les immigrants italiens venus pour travailler dans les mines et les hauts fourneaux.

Voici l'avenue Serpenoise, prolongée par la rue du même nom ; cela est devenu Römerallee et Römerstrasse. *Serpenoise* cependant est un nom se rattachant aux plus anciennes origines de la ville, au *Divodurum* gallo-romain ; la voie aboutissant à la porte venait de *Scarpone,* autre cité romaine dont les vestiges presque invisibles sont près de Dieulouard en Meurthe-et-Moselle. Les

Allemands, dans leur désir de briser toutes les traditions françaises, ont donc condamné Serpenoise, tout en maintenant le souvenir des Romains.

L'avenue, attristée sur un de ses côtés par les murs moroses d'une caserne, occupée jadis par le génie français et maintenant par de l'infanterie allemande, aboutit à la place Royale que continue vers la Moselle une des belles promenades de province, l'Esplanade. Sous les platanes de la place, une étrange statue attire le regard, un maréchal du premier Empire représenté le fusil à la main. A ce geste on a reconnu le brave des braves, Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, un des plus illustres parmi les grands Lorrains. Ney était fils de Sarrelouis, la cité construite par Vauban, qu'une première amputation ravit à la France [1]. Ney montre ainsi comment, à l'heure des grands dangers, le chef le plus élevé doit donner l'exemple en redevenant soldat. Nulle part la leçon n'est plus haute que dans la douloureuse Metz, où l'image de Bazaine jette une ombre que rien ne peut dissiper.

Une autre effigie, celle de Fabert, non moins réconfortante, se dresse sur une autre place de

---

1. Sur Sarrelouis, voir le chapitre XXIII.

Metz; je m'en souviens et, avant de revoir l'Esplanade et les beaux horizons des collines mosellanes, je vais saluer le grand maréchal plébéien qui demeure une des plus belles figures des années de la monarchie. Par l'étroite rue Serpenoise pleine de foule, bordée de magasins que le goût allemand n'a pas tous dénaturés, où l'on retrouve bien des enseignes et des noms du vieux Metz, j'atteins un carrefour encombré. Une rue se dirige vers la place Saint-Louis, une autre monte entre des maisons silencieuses; une troisième, à gauche, mène au cœur de la cité, sur cette place d'Armes où se dresse la cathédrale énorme et superbe, en face de constructions majestueuses du dix-huitième siècle, dont la plus vaste est l'hôtel de ville.

Là, entre des trophées d'un goût rococo, est la statue de Fabert. Le grand maréchal fait face, hélas ! au poste allemand; chaque jour l'image de pierre préside à la parade. Sur le piédestal sont gravés ces mots du héros, d'une ironie cruelle en un tel milieu :

SI, POUR EMPÊCHER QU'UNE PLACE QUE LE ROI M'A CONFIÉE NE TOMBAT AU POUVOIR DE L'ENNEMI, IL FALLAIT METTRE A LA BRÈCHE MA PERSONNE, MA FAMILLE ET TOUT MON BIEN, JE NE BALANCERAIS PAS UN INSTANT A LE FAIRE.

Ces admirables paroles étaient déjà inscrites

dans cette pierre, quand Bazaine livrait aux Allemands la plus belle de nos armées et la cité forte jusqu'alors inviolée.

Les Allemands, il faut leur rendre justice, ont maintenu ces nobles figures de Ney et de Fabert sur les places de Metz, comme ils ont respecté Rapp et Bruat à Colmar, Kléber à Strasbourg, Mouton à Phalsbourg. Leurs régiments paradent ou défilent devant ces vaillants qui incarnent aux yeux des citadins le dévouement à la patrie perdue.

La place d'Armes a tout un de ses côtés occupé par la cathédrale, édifice majestueux d'une grandeur saisissante et cependant trop peu connu, alors que la cathédrale de Strasbourg est un de ces monuments dont la renommée est universelle. Saint-Étienne de Metz a subi le sort de la ville : Metz, placée hors des grandes routes d'autrefois, celles qui conduisaient au Rhin, plus négligée encore par les voies ferrées dont aucune n'avait un rôle de lien entre Paris et les capitales de l'Europe centrale, Metz n'attirait guère les visiteurs. On l'ignorait, sinon comme forteresse et comme séjour de la jeunesse militaire, un peu folle, réunie à l'École d'application de l'artillerie et du génie. Aucun des écrivains de l'époque romantique, pour qui l'admiration des grandes basi-

liques gothiques était un acte de foi, n'est venu sous les voûtes de Saint-Étienne. Victor Hugo, qui a révélé aux hommes de son temps le grand art ogival, ne passa point à Metz lors de son voyage au Rhin; les classiques itinéraires de la Meuse ou de Saverne nous ont privés d'une belle page par laquelle le poète aurait magnifié l'admirable nef de Metz, une des plus amples, des plus hautes, des plus saisissantes que les architectes français aient construites. Le merveilleux vaisseau rappelle Amiens et Beauvais. On est surpris de son immensité, car Saint-Étienne, extérieurement, serait étriquée, si l'on pouvait appliquer ce mot à un édifice dont les pinacles et les contreforts sont d'une incomparable hardiesse. La majesté est accrue par le développement inusité des fenêtres; leurs verrières sont parmi les plus justement célèbres. Longue de 121 mètres, large de 22, haute de 43, cette nef reçoit à flot la lumière; les architectes ont calculé qu'il y a là, dans le transept et le chœur, 4071 mètres carrés de fenêtres.

Les vitraux sont de merveilleuses pages: la rose du portail principal, conservée lors de l'adjonction de l'église Notre-Dame-la-Ronde à la cathédrale, les verrières du splendide transept et surtout celles du vaste chœur élevé dans le style

flamboyant, sans rompre l'unité de l'ensemble, sont des œuvres de premier ordre par l'exécution et le coloris. L'artiste de génie qui les a conçues, un Alsacien, Valentin Bousch, vivait au seizième siècle.

Le vaisseau tout entier semble un vitrail ; nulle autre grande église n'offre une telle surface ouverte à la lumière. Aussi l'impression ressentie en pénétrant sous ces hautes voûtes où la clarté pénètre à flot est-elle puissante. C'est une merveille de légèreté que ces murailles évidées portées à une telle élévation au-dessus du sol.

En ces dernières années, la cathédrale a été l'objet d'importants travaux. L'avant-corps dorique de l'ouest, construit au dix-huitième siècle par l'architecte Blondel, a été abattu pour faire place à un portail dans le style du reste de l'église. Les vieux Messins n'ont pas vu disparaître sans chagrin ce décor familier. Aux angles de la nouvelle grande arcade ogivale et des piliers, ont été sculptées des statues de prophètes. Celle de Daniel reproduit la physionomie si caractéristique de l'empereur Guillaume II.

L'admirable édifice déroute un peu l'esprit par la médiocre élévation et la maigreur de ses tours. Il semble incomplet ainsi. C'est que nous sommes accoutumés à voir se dresser bien haut au-des-

sus des nefs gothiques les flèches qui en semblent le complément naturel. A Metz, ce manque de proportions frappe d'autant plus, que l'on associe toujours la noble ville à celle de Strasbourg, où la flèche joue un rôle si capital dans le décor de la cité.

Les tours messines sont bien belles pourtant. Les surélever serait un crime aux yeux de tous les artistes et des gens de goût. La principale, dont la flèche est ciselée comme une œuvre d'orfèvrerie, renferme la fameuse *Mute,* — dame Mute, disaient les Messins d'autrefois, — le bourdon, véritable palladium, qui fait entendre sa voix grave seulement dans les grandes circonstances.

Du sommet de la tour Metz et ses campagnes apparaissent comme sur un plan en relief. On saisit alors la disposition topographique qui a fait de la cité mosellane une des plus puissantes forteresses du monde, la plus puissante aujourd'hui peut-être, bien que le relief des hauteurs se prêtât mieux à la résistance contre une attaque venant de l'Est. En effet, les collines de la rive gauche de la Moselle tombent à pic sur la vallée, constituant déjà une sorte de citadelle énorme dont la rivière serait le fossé. Sur la rive droite, les hauteurs sont à une altitude bien moins grande et

leur forme est plus émoussée. On a dû y multiplier les ouvrages pour constituer une ligne de défense comparable au puissant massif de collines comprises entre la Moselle et le vallon de Châtel-Saint-Germain, dont le mont Saint-Quentin est la cime maîtresse, dressée à près de 200 mètres au-dessus de la plaine.

La Moselle est rejointe à Metz ou dans sa banlieue immédiate par plusieurs cours d'eau ; leurs vallées ouvrent des passages faciles : la Seille et son affluent le ruisseau de Saint-Pierre, le ruisseau de Noisseville, celui de Châtel-Saint-Germain. Ces coupures font un paysage très accidenté, dont le point capital est le mont Saint-Quentin, dressant sa masse abrupte au-dessus d'une campagne luxuriante ; les villages sont entourés de vignes et de vergers de pruniers.

La Moselle, retenue en amont par les barrages de navigation ou d'usines, offre une large bande d'eaux éclatantes, doublée par une dérivation éclusée aboutissant à la ville où elle formait jadis un port. Avant d'atteindre Metz, la rivière se divise pour entourer la grande île Saint-Symphorien. Le bras principal, à gauche, est barré avant d'entrer en ville par la digue dite de Wadrineau, qui rejette la plus grande partie des flots dans un autre bras achevant d'entourer l'île moins

vaste du Saulcy et constituant un chenal navigable fort pittoresque. Le bras le plus étroit, mais le plus abondant, coule au pied du vieux Metz et se divise lui-même en deux branches entourant la petite île où sont la préfecture et le théâtre. Au delà, c'est la grande île Chambière, remplie par un vaste quartier et d'immenses champs de manœuvre. Cette multitude de bras, ces îles sont le détail le plus frappant du paysage de Metz, avec les hautes croupes du Saint-Quentin.

Entre ces eaux étincelantes, l'ancien Metz presse étroitement ses toits sombres, séparés par des fissures sinueuses : les rues, et dominés par les flèches d'église. Le nouveau quartier de la gare contraste par ses longues artères et ses combles d'un rouge éclatant avec le reste de la cité.

Au-dessous de la cathédrale, jusqu'au confluent de la Seille, s'étend un dédale de vieilles rues tracées sur l'emplacement de la partie la plus forte de la cité romaine. En plusieurs points, on retrouve les puissantes assises des remparts de *Divodurum*. C'est le quartier vraiment pittoresque de Metz. Là se trouvait le bras de Seille nommé rue des Tanneurs, dont l'aspect truculent

eût ravi Gustave Doré. Le fossé étroit et nauséabond coulait, il y a peu de temps, entre de hautes bâtisses de charpente, comme de gigantesques étagères irrégulièrement disposées, terminées en pignons formant dents de scie. C'étaient les ouvertures de séchoirs pour les peaux préparées dans les ateliers de tanneurs établis au niveau de l'eau. Des perches projetées de l'intérieur portaient en dehors d'autres peaux à sécher. La hauteur de ces constructions, l'imprévu des lignes, l'aspect sombre des charpentes, tout concourait à former un de ces tableaux qui sollicitent le crayon.

La rue des Tanneurs est en voie de transformation. Le canal a été comblé, son lit devient une chaussée. Les maisons sont toujours debout, étranges par leur carcasse de poutres et de planches, mais on voit que les commissions d'hygiène ont passé là. Les tanneries, privées d'eau, vont sans doute faire place à des maisons modernes. Metz y perdra son coin le plus curieux, on pourra le regretter, mais, en somme, le comblement du fangeux canal s'imposait. Dans son état actuel, la rue est bien pittoresque encore.

Vers la Moselle et l'Esplanade les quartiers avoisinant la cathédrale ont au contraire une physionomie aristocratique. Cette portion de

ville a été transformée au dix-huitième siècle par le maréchal de Belle-Isle, créateur de la place d'Armes; la riche bourgeoisie, la noblesse, les familles parlementaires se plurent à édifier des logis qui donnent une haute idée de la société messine. Les quais n'ont pas subi le même sort; ils sont bordés de vieilles habitations dont les lignes ne manquent pas de caractère. Mais en face, la petite île reçut des monuments qui évoquent l'idée des quartiers de Bordeaux construits par Gabriel. Le théâtre borde la place de la Comédie ornée d'une fontaine; plus loin, la douane et la préfecture remplissent l'îlot jusqu'à un bras de Moselle fort curieux par les jardins qui finissent au flot et les constructions anciennes dont la base plonge dans la rivière. De l'autre côté de ce canal, s'étend le quartier Saint-Vincent aux voies régulières et tranquilles, sauf la rue du Pont-Thiffroy par laquelle on atteint le fort Moselle et les grands faubourgs de la rive gauche.

Ce quartier possédait déjà les églises Saint-Clément et Saint-Vincent; il a vu s'élever une de ces églises protestantes à l'usage des soldats comme les Allemands en ont construit dans leurs principales places militaires, et où les troupes sont menées en service commandé. Bordé par

le bras principal de la Moselle, large mais presque sans eau, il est relié à la rive gauche par le pont des Morts et le pont Thiffroy — aujourd'hui pont de Thionville.

Ce dernier pont aboutit à la rue du même nom conduisant au pont Saint-Georges, sur le petit bras de la rivière bordé de constructions sombres, par lequel on retrouve le vieux quartier que traverse la rue des Tanneurs. Des voies irrégulières mènent à une partie de Metz encore vivante, après avoir été le centre de l'activité et des affaires au Moyen Age et jusqu'à la fin de la République messine : le quartier Saint-Louis, dont le carrefour central, longue place encore en partie entourée d'arcades sur un de ses côtés, a gardé presque intacte sa physionomie d'autrefois. Les arcades se continuent dans la rue du Change, rappelant par son nom le commerce d'argent qui se faisait à Metz. Soixante changeurs occupaient les réduits obscurs ouverts sous ses voûtes et se livraient, assure-t-on, aux prêts à la petite semaine.

Ces banquiers, qui étaient peut-être des Lombards, sont remplacés maintenant par les émigrants italiens. Là affluent les rudes Piémontais et autres transalpins qui travaillent aux mines de fer de Lorraine, aux terrassements des forts et

des voies ferrées, ou bien aident les maçons dans les grandes entreprises de construction qui transforment Metz et Thionville. Toute une partie de la ville est envahie par eux. Les cafés italiens, les restaurants — *cucina italiana,* disent les enseignes — occupent les rues voisines. Les chapeaux bruns, les cravates rouges ou vertes révèlent de loin ce nouvel élément ethnique qui transforme l'aspect de la population sans se fondre avec elle.

Les rues sombres où se groupent de préférence ces nouveaux arrivants avoisinent un quartier bâti par le cardinal de Coislin sur l'emplacement d'un vaste terrain, le champ de Seille, que les maisons à arcades de la place Saint-Louis bordaient jadis. Le prélat, frappé de la gêne causée aux habitants par le logement des gens de guerre, fit construire une caserne pour les troupes de passage. A côté s'élevèrent des hôtels particuliers d'aristocratique allure qui contrastent fort, par la noblesse et la pureté de leur architecture, avec le quartier qui surgit en face d'eux, au long du boulevard tracé sur l'emplacement des remparts.

Une des portes, dite de Saint-Thiébault, a été conservée comme ornement de la ville. Elle aussi évoque une époque d'art sobre, si elle est moins

curieuse qu'une autre entrée de ville, plus ancienne, la porte des Allemands, dont les grosses tours constituent un décor moyenâgeux.

Par celle-ci on rentre dans ce vieux Metz qui offre tant de choses curieuses, rues, ruelles ou édifices : l'ancien palais de Dagobert, l'hôtel Saint-Livier que les architectes allemands ont recouvert de badigeons, l'église Sainte-Ségolène et nombre de bâtisses anciennes qui évoquent si puissamment le passé comme celles de la rue aux Juifs. Un vieux Messin qui me fait les honneurs de la ville me ramène à l'Esplanade ; chemin faisant il me montre un ancien logis intéressant en bien des parties, où sont les bureaux de l'*Austrasie,* revue qui s'attache à sauver les traditions de Metz et de la Lorraine. Plus loin il me conduit devant la fontaine timbrée aux armes du cardinal de Coislin élevée en 1872 par le maire Bezanson pour rappeler la création du quartier.

En parcourant un réseau de rues d'aspect sévère, mon aimable guide me fait passer devant le beau portail gothique de l'hôpital Saint-Nicolas, l'église Saint-Martin, de l'époque ogivale, et enfin l'évêché, ancien couvent dont la chapelle est une œuvre remarquable du dix-huitième siècle.

Et brusquement il me présente un autre Metz, tout battant neuf, le Metz des vainqueurs. Les constructions sont imprégnées du plus pur goût allemand avec tous ses défauts modernes : désir de faire grand, de s'imposer à la vue par l'étrangeté des lignes et la crudité des teintes. On retrouve ici les constructions neuves de Dusseldorf et d'autres villes rhénanes, mais dans ce qu'on pourrait appeler le ton exaspéré. Nulle part, la marque germanique n'est plus lourdement posée que dans cette longue façade d'édifices neufs, énormes, où la brique rouge s'associe à la pierre jaune de Jaumont et à la pierre blanche de Savonnières. Une partie de l'emplacement des remparts est devenue un jardin fleuri où demeure, piteuse, la pauvre vieille tour Camouffe dont on a enrobé la base dans un rocher artificiel ! Non loin de la porte Saint-Thiébault une maison neuve, en grès rouge des Vosges, détonne heureusement sur l'ensemble de ce quartier naissant ; le constructeur s'est inspiré des formules les plus heureuses du dix-huitième siècle.

En arrière de cette rangée de grandes bâtisses à prétentions luxueuses, d'autres rues se bordent de maisons semblables. Plus loin se dresse la gigantesque façade de la nouvelle gare. Ces quar-

tiers neufs s'étendent jusqu'au canal, recouvrent l'emplacement de l'ancienne citadelle et rejoignent les vastes faubourgs de Montigny et du Sablon, peuplés ensemble de 15 000 âmes et s'offrant ainsi à la formation d'une grande ville.

Metz devra fatalement absorber ces faubourgs comme ceux de Queuleu, Plantières et Saint-Julien sur la même rive, ceux de Devant-les-Ponts, Ban-Saint-Martin et Longeville sur la rive gauche. Cette fusion serait rapide si Metz devenait manufacturière et trouvait dans la présence de nombreux ouvriers le moyen de peupler l'espace laissé libre par la suppression des remparts et des servitudes militaires (1).

De grandes casernes séparent la cité nouvelle de la place Royale, où se dresse l'effigie de Ney, et de l'Esplanade, continuant cette promenade jusqu'à une terrasse qui domine la Moselle. L'Esplanade avec ses parterres, ses massifs fleuris, ses eaux jaillissantes, est l'orgueil de Metz. Le palais de justice, de noble apparence, œuvre du dix-huitième siècle comme tant d'édifices messins, est à demi entouré par les plantations.

---

1. Population de l'agglomération messine au recensement de 1905 : Metz, 60 396 ; Montigny, 12 077 ; Sablon, 7 693 ; Plantières, 3 750 ; Devant-les-Ponts, 3 679 ; Ban-Saint-Martin, 2 750 ; Longeville, 2 203, soit 92 548.

La terrasse a servi de piédestal au monument élevé à l'empereur Guillaume Ier « par son peuple reconnaissant ». Le conquérant, à cheval, montre du doigt la Moselle et les belles collines lourdement couronnées par les forts de Plappeville et de Saint-Quentin.

Et la douleur est cuisante pour le patriote qui vient d'admirer la fière image de Ney, le brave des braves !

XVI

L'INDUSTRIE MESSINE

Le cimetière militaire de Chambière. — Pèlerinage aux tombes françaises. — La garnison de Metz. — Son influence sur le commerce. — Rôle économique de Metz. — Les industries. — La culture de la vigne. — Les crus du pays messin. — La mirabelle de Metz. — Les conserves de légumes et de fruits. — Visite à l'usine Moitrier. — Les pépinières de Plantières. — Le champ de bataille de Borny.

Borny. Août.

Pour tout Français qui vient à Metz, la visite aux tombes des soldats morts pendant le siège est un devoir pieux. Nul ne s'y soustrait. Ces victimes de la plus effroyable des guerres reposent à l'extrémité de l'île Chambière, dans le « Garnisonfriedhof », cimetière de la garnison, à côté des Allemands tombés devant la ville ou qui ont succombé dans les hôpitaux de la place depuis l'annexion. Ce champ du repos touche au champ de tir de l'infanterie, le bruit des coups de feu et le sifflement des balles troublent chaque jour le silence de la nécropole guerrière.

Une route bordée de platanes, tracée entre les vastes constructions de l'abattoir et du marché aux bestiaux et des baraquements servant de magasins pour l'armée, passe en vue d'un grand terrain d'exercices presque toujours rempli de troupes, puis traverse un cimetière abandonné où se dressent encore quelques tombes monumentales. Sous l'une d'elles repose un des généraux de Napoléon, de ceux qui n'ont pas vu leur nom conservé par l'histoire mais furent de toutes les batailles. J'ai oublié moi-même ce nom, ayant égaré mes notes. La pierre, chaque jour plus rongée, ne laissera bientôt plus lire la glorieuse liste des victoires. Sur l'emplacement d'une partie des tombes, s'étendent des casernes et des magasins de l'artillerie.

La route, longeant le cimetière israélite et la Moselle, en vue des villages de Saint-Pierre et de Saint-Julien, atteint l'entrée du cimetière militaire. Un poste la garde, suprême hommage rendu aux camarades et aux ennemis endormis côte à côte. On entre librement, la sentinelle est simplement là pour honorer ceux qui ne sont plus. Sous les arbres touffus, se suivent les tombes, simples pour la plupart, quelques-unes assez monumentales. On ne les remarque guère ; c'est à la haute pyramide française que

l'on va. Elle se dresse sur un soubassement où sont dessinées de fausses ouvertures dans lesquelles le sculpteur a représenté une multitude de cercueils empilés. Sous ces pierres sont les restes de 7 203 soldats morts dans les ambulances de Metz des blessures reçues à Borny, Gravelotte, Saint-Privat, Servigny, Peltre et Ladonchamp.

Un bas-relief de marbre blanc, provenant de la sépulture de la famille de Salse, abandonnée dans le cimetière ruiné que nous traversâmes tout à l'heure, orne la face principale. Les autres côtés ont des inscriptions tirées des écritures ou des œuvres de grands évêques : François de Sales et Dupanloup. Une d'elles, empruntée aux Macchabées, est profondément émouvante :

« Malheur a moi ! fallait-il naitre pour voir la ruine de mon peuple, la ruine de la cité et pour demeurer au milieu, pendant qu'elle est livrée aux mains de l'ennemi !

« Malheur a moi ! »

Tout autour de ce monument, que la piété messine érigea, des tombes soigneusement entretenues gardent la mémoire individuelle de soldats ou d'officiers dont le nom échappe ainsi à l'oubli. Un édicule est plus particulièrement

dédié aux officiers ; tous les noms de ceux qui reposèrent à Chambière y sont gravés. Celui-ci fait éprouver une tristesse plus poignante encore. Les morts qu'il évoque eurent tous des ambitions de gloire et de sacrifice ; ils avaient espéré la victoire et rêvé de grands destins, mais tombèrent douloureusement dans une ville bloquée, à la suite de désastres et en devinant la honte suprême qui allait être infligée à Metz et au drapeau.

On éprouve là une des plus poignantes émotions que l'on puisse ressentir. Nous sommes revenus, sans nous parler, au bord de la Moselle, dans ce paysage empli par le bruit des tambours, le son des fifres, les coups de fusil du stand, rumeur guerrière allemande devenue la vie même de Metz vaincue et que seule fait cesser la nuit.

L'armée est aujourd'hui la seule industrie de Metz, ou du moins la principale source de revenus pour son commerce. Il n'y a pas moins de 25 000 hommes dans les casernes de la ville et des faubourgs, garnison de choc et d'offensive contre la France plus encore que troupe destinée à la défense de la place. Bien que le système d'administration enlève aux négociants

messins la part la plus grande dans le mouvement d'affaires causé par l'entretien de tant d'hommes et de milliers de chevaux, les officiers, mariés pour la plupart, les ménages de sous-officiers, les fonctionnaires de tous rangs nécessités par cette multitude de militaires, constituent une clientèle nombreuse, dépensant peu il est vrai, allant de préférence chez les boutiquiers allemands qui ont pris la place des émigrés. Mais la garnison n'en est pas moins la grosse ressource des affaires dans une ville où les touristes vont peu.

Les troupes qui composent la garnison comprennent des régiments provenant de divers États de l'empire. La Saxe royale fournit deux bataillons d'artillerie de forteresse ; la Bavière, un régiment de même arme et deux régiments d'infanterie ; la Prusse, six régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie de forteresse, deux régiments de cavalerie ; avec les petits États du Centre et du Nord, elle donne encore deux bataillons de pionniers et trois régiments d'artillerie de campagne. Les anciennes casernes n'ont pu suffire à loger cette masse d'hommes ; on en a construit de nouvelles, on a établi des baraquements, enfin les forts et autres ouvrages sont occupés.

L'élément allemand venu à la suite des troupes se borne à de petits commerces, il n'a pas abordé l'industrie, restée l'apanage des familles messines qui n'ont pas abandonné la ville. Mais le départ des chefs d'industrie après l'annexion a fort réduit l'activité de celle-ci, qui reste cependant un centre de production et d'affaires, car, la ligne des douanes empêchant l'entrée des produits français, Metz est le marché naturel de toute la région qui prit d'elle son nom de pays messin, c'est-à-dire la partie de Lorraine où l'on parlait exclusivement le français. Dans le reste du pays d'empire, Sarreguemines, avec ses riches voisines Sarrebruck et Saint-Jean, et Strasbourg sont les foyers d'attraction.

Les industries les plus importantes ont pour objet l'exploitation des produits du sol : vins, légumes et fruits. Le vignoble des environs de Metz, c'est-à-dire des collines qui bordent la Moselle, a une grande réputation locale, bien que les vins ne soient pas comparables à ceux produits sur le territoire resté français, aux environs de Thiaucourt et de Pagny-sur-Moselle. Cependant certains crus, à la tête desquels est Scy, ont mérité place dans l'*Ampélographie française* de Guyot, un des livres classiques sur la matière.

La vigne dans la Lorraine annexée couvre 5 774 hectares, y compris le vignoble de Marsal et de Vic, et celui de Sierck, peu étendu. Les plantations les plus considérables sont aux environs mêmes de Metz, sur les côtes de la rive gauche de la Moselle, depuis la frontière jusqu'à Woippy. Près de la frontière, on récolte des vins blancs dont le plus réputé est celui de Dornot. Magny, au bord de la Seille, a également d'excellents produits. Les vins rouges sont obtenus sur l'espèce d'espalier naturel faisant face à Metz et formé par les collines reliant Vaux au mont Saint-Quentin. Là, autour du cru hors ligne de Scy, s'étalent chaudement les vignes de Jussy, Rozérieulles, Sainte-Ruffine, Lessy. Dans la vallée de la Seille, Augny est également estimé.

D'après les renseignements recueillis par le gouvernement d'Alsace-Lorraine, les frais de culture s'élèvent de 900 à 1 000 francs par hectare, dont 250 à 375 francs pour le labourage, l'entretien et l'impôt. La production est d'environ 35 hectolitres à l'hectare. Dans les bonnes années, le prix s'élève beaucoup, mais en temps ordinaire la valeur des vins fins est de 75 à 125 francs l'hectolitre ; les qualités moyennes oscillent entre 50 et 70 francs, les vins ordinaires de 37^{f}50 à 50 francs.

Une forte partie des vins est transformée en vin de Champagne dans la ville et aux environs. C'est une industrie ancienne, car Abel Hugo la signale en 1833. A cette époque, en dehors des vins champanisés sur place, une partie de la production était conduite en Champagne et vendue aux négociants du pays. Aujourd'hui, des fabricants champenois sont venus s'installer en Lorraine pour éviter les droits d'entrée, presque prohibitifs.

Le vignoble aux environs de Metz est complanté de pruniers-mirabelles produisant des fruits d'une réputation dépassant les limites du pays messin. La mirabelle messine est un petit fruit ambré, pointillé de rouge, d'un goût et d'un parfum suaves que l'on ne peut oublier et que ne saurait rappeler la mirabelle commune ou fausse-mirabelle. C'est une production considérable. En 1898, la gare de Metz en expédiait 7 900 quintaux sur les marchés allemands, où cette *délicatesse* est disputée par les ménagères. En outre, trois fabriques de conserves en avaient utilisé 3 800 quintaux.

La fabrication des conserves de fruits, légumes et gibier est, en effet, importante à Metz. Elle a été un résultat inattendu de l'annexion dressant les barrières douanières. Un

restaurateur de Metz, dont la table est célèbre, M. Moitrier, se vit du jour au lendemain privé des conserves de légumes qu'il tirait de France. L'idée lui vint alors de fabriquer lui-même les conserves de petits pois nécessaires à sa clientèle en dehors de la saison des primeurs. Il commença vers 1875, déterminant la culture des pois dans les campagnes voisines. Les premières années furent difficiles, le paysan lorrain, peu soucieux des innovations, ayant montré un médiocre empressement à entreprendre une production nouvelle. Aujourd'hui, l'élan est donné, chaque année 120 hectares sont consacrés aux pois dans les environs de la ville.

Le succès encouragea M. Moitrier ; il entreprit d'autres conserves : carottes, asperges, tomates, fruits, surtout la mirabelle, indispensable sur les tables allemandes où elle est la plus recherchée des *compotes* qui se mangent avec le rôti ! Aux conserves de légumes s'est ajoutée celle des viandes et des gibiers sous forme de salaisons, saucissons, terrines et pâtés. Pour s'implanter sur le marché français, M. Moitrier créa des usines hors de la Lorraine annexée. A la frontière même, à Bayonville, un vaste établissement met en pâtés le gibier du pays et celui d'Allemagne; les lièvres de cette dernière provenance

sont dépouillés à Metz avant de pénétrer sur le territoire resté français. Dix à douze mille de ces léporides y sont transformés chaque année en civet. La plupart des conserves de viande sont également produites à Bayonville. A Paris, une usine prépare surtout les champignons destinés aux établissements de Bayonville et de Metz. La tomate, qui ne mûrit pas assez régulièrement en Lorraine, a fait naître une succursale à Bagnols-sur-Cèze, dans le Gard, où l'on traite 850 000 kilos de ces légumes ; on y fait également la pulpe d'abricots à l'aide de fruits tirés d'Aramon, et la conserve des truffes du Comtat. J'ai décrit jadis Bagnols et son intéressante organisation de cultures et de conserves[1].

A Metz, l'usine, remarquablement installée dans d'anciens bâtiments monastiques, ne se borne pas à mettre en œuvre les produits du pays, elle achève la préparation des champignons et des fonds d'artichauts envoyés par l'usine de Paris. Expédiés le soir en fûts où ils baignent dans l'eau, ces derniers produits sont préparés le lendemain matin à Metz.

Le pays fournit les légumes usuels, que des femmes ouvrent, nettoient, « habillent » pour la

---

1. Voir la 11e série du *Voyage en France,* chapitre XVII.

mise en boîte et la cuisson. Cette année, les fruits ont manqué ; aussi ne voyons-nous préparer que de rares abricots ou pêches venant du Palatinat. Quand la mirabelle abonde, le travail est fort pittoresque; les jolies prunes arrivent par immenses pannerées de Lorry, Lessy, Plappeville et autres villages producteurs. Alors chaque commune en fournit de 100 000 à 150 000 kilos ; le prix moyen étant de 25 francs le quintal métrique, on voit de quels revenus jouissent les environs de Metz. La conserve de mirabelles et le fruit frais ont pour principaux marchés extérieurs Francfort et Berlin.

La fraise vient ensuite ; elle se cultive aussi dans la banlieue, à Woippy, où 100 hectares lui sont consacrés ; deux villages voisins, Saulny et Lorry, entreprennent à leur tour cette culture. En 1898, Metz expédiait 413 000 kilos de fraises destinées à toutes les confitureries des bords du Rhin. Dans ses propres usines, elle en employait 115 000 kilos.

L'établissement de M. Moitrier, tenu avec une propreté exquise, est une organisation remarquable qui fait le plus grand honneur à son fondateur et au personnel d'élite dont il est entouré. Par cette usine et ses succursales, Metz est devenu un des grands centres européens

pour l'alimentation. Tout le Nord : l'Allemagne, la Russie, les pays scandinaves sont ses tributaires.

La fabrication n'est pas dans son plein en ce moment et l'année, exceptionnellement sèche, a privé l'usine d'une grande partie des produits qu'elle met en œuvre ; nous avons pu cependant assister à des côtés intéressants de la fabrication, notamment la préparation de la pulpe obtenue avec des tomates de la région de Paris et de Lorraine.

Une autre industrie qui se rattache intimement à la conservation des fruits est celle des pépinières. Metz est célèbre dans le monde horticole pour les plantations de la maison Simon-Louis au village-faubourg de Plantières. Vieille réputation, car le domaine a été organisé en pépinières dès 1765, époque où déjà la confiture de mirabelles était réputée. Depuis lors, l'établissement s'est prodigieusement agrandi, de génération en génération, faisant connaître partout le nom de Simon-Louis à l'égal de celui de Baumann de Bollwiller (1).

Les pépinières occupent les deux versants

---

1. Voir le volume *Haute-Alsace*, chapitre XII.

d'un joli val emprunté par le nouveau chemin de fer d'Anzeling par Vigy. De vieux arbres conservés au long des allées détruisent l'aspect assez banal d'ordinaire des plantations serrées de jeunes arbres. Un peuplier planté en 1834, splendide de port, n'a pas moins de 9 mètres de tour. Il y a là d'admirables collections. Un rameau de la maison se consacre plus spécialement à la production des semences ; c'est lui qui a de bonne heure introduit la culture des graines dans la vallée de l'Orge près de Paris, pour s'installer plus complètement à Bruyères-le-Châtel, lorsque l'annexion eut fermé le marché français aux semences messines [1].

Les pépinières de Plantières confinent à des localités tragiques de la campagne de Metz. A un kilomètre à peine est Borny, à moins de deux lieues sont Noisseville et Servigny, trois villages qui furent témoins de sanglantes journées. Borny vit la première des grandes batailles sous Metz. La lutte prit fin à Noisseville, Servigny et Ladonchamp. Borny, dans la journée

1. Sur les établissements Simon-Louis à Bruyères-le-Châtel (Seine-et-Oise), voir la 45e série du *Voyage en France*, chapitre XV.

du 14 août, mit quelque espoir au cœur de la France, Servigny fut une agonie (1).

La bataille de Borny, qui aurait été une victoire si le général en chef avait su profiter de l'excès d'audace du général allemand von der Goltz en l'écrasant par une vive offensive, cette bataille où l'ennemi n'avait pas obligé nos troupes à la retraite, où il laissait 5 000 hommes sur le terrain, alors que nos pertes atteignaient seulement 3600 tués ou blessés, était en somme un succès stratégique pour le maréchal de Moltke : il avait retardé le retour de l'armée française sur la rive gauche de la Moselle en arrêtant la retraite commencée, et son aile gauche, aux ordres de Frédéric-Charles, ayant traversé la rivière, pouvait entreprendre le grand mouvement qui l'amenait sur le champ de bataille de Rezonville. Il assurait ainsi le succès du plan tendant à enfermer l'armée de Bazaine dans un cercle infranchissable, sous les murs de Metz.

Borny occupe des pentes douces entre le ruisseau de la Chenau qui atteint la Seille au-dessous de Plantières et le ru de Vallières, plus

---

1. Pour le théâtre de la bataille de Borny, voir la carte de la page 264.

long de cours, affluent de la Moselle. Ces deux ruisseaux roulèrent du sang le 14 août. Près de l'origine du ru de Vallières, au château d'Aubigny, débuta la bataille. Le corps d'armée du général Decaen, qui occupait les deux bords du ruisseau, depuis le village de Grigy, sur la route de Strasbourg, jusqu'au château d'Aubigny et au hameau de Colombey, venait de commencer sa marche de retraite, quand le général von der Goltz, disposant cependant à peine de trois bataillons, prit la décision de gêner le mouvement. Lançant ses troupes avec une hardiesse extrême, il chasse les nôtres du château d'Aubigny, enlève Colombey et la ferme de la Planchette sur la route de Sarrebruck. Nos soldats pourtant se ressaisissent et écrasent les Prussiens. Si nous avions alors poursuivi ce premier succès, la face des choses eût changé. Mais on se borna à la défensive ; des renforts arrivèrent et engagèrent une véritable bataille avec ceux que les Français recevaient. La division Grenier, qui était accourue à l'aide du 3e corps, était bientôt suivie par le reste du 4e franchissant la Moselle.

Le général de Manteuffel, survenant pour soutenir von der Goltz, s'emparait de Nouilly et de Mey, sur la rive droite du ru de Vallières, mais ne pouvait réussir à franchir le vallon et une partie

de ses régiments durent se replier. L'artillerie prussienne arrêta ce commencement de retraite en s'installant vers Noisseville et Servigny. Sous la protection de quatre-vingt-dix pièces, les Prussiens, que d'autres renforts appuyaient, reprirent encore l'offensive. Mey fut de nouveau occupé à l'entrée de la nuit; les assaillants parvenaient non loin de Metz, jusqu'au village de Vallières.

Au sud, le VIIe corps prussien, aux ordres de Zastrow, et la division Wrangel attaquaient Grigy et les pentes de Borny qu'ils ne purent enlever. La mêlée fut sanglante en avant de ce village, autour de la ferme de Sébastopol et surtout sur la route de Sarrelouis où la ferme de Bellecroix occupe la croupe culminante, à la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Sarrebruck.

Les Français pouvaient donc se croire vainqueurs. Ils avaient contenu l'ennemi. Après les débâcles de Wissembourg, Frœschwiller et Spicheren, c'était enfin la résistance efficace. En réalité, Bazaine avait perdu l'occasion d'échapper au cercle de fer qui se formait.

Le champ de bataille, sans produire une impression comparable à celle que fait éprouver Gravelotte, n'en est pas moins émouvant. De

nombreuses tombes couvrent la campagne ; elles se pressent au delà de Borny, sur le chemin qui relie Colombey à la route de Sarrebruck, voie bordée de peupliers et à laquelle on a donné le nom d'allée des Morts.

Les monuments élevés par les Allemands à leurs soldats signalent de loin le théâtre de la lutte. Nos morts à nous reposent sans faste sous le sol qu'ils défendirent, où ils crurent voir la victoire répondre à leurs efforts.

Des ruines rappellent aussi la terrible journée : le château de Colombey et sa chapelle n'ont point été relevés. Les obus ont éventré les murailles, dont l'aspect est profondément sinistre.

Les forts commencés par la France, et qui venaient d'être armés quand éclata l'effroyable guerre qui devait nous coûter Metz, ont été complétés par les Allemands. Le champ de bataille de Borny est entièrement sous le canon de ces ouvrages. Le fort de Queuleu, devenu fort Gœben, le fort des Bordes, devenu fort Zastrow, le fort de Saint-Julien, maintenant Manteuffel, commandent ces campagnes placides et tragiques où 9 000 hommes tombèrent le 14 août 1870 dans une bataille décousue, mais dont les suites devaient être si terribles.

XVII

SAINT-PRIVAT, GRAVELOTTE ET REZONVILLE

Les champs de bataille. — Exode de Messins vers une kermesse de France. — Le mont Saint-Quentin. — Dans le vignoble. — Les fraisiers de Saulny. — Au long du rupt de Montvaux. — Châtel-Saint-Germain. — Amanvillers. — Le village pendant la bataille du 18 août. — Le chemin de fer minier. — Saint-Privat-la-Montagne. — Souvenirs de la bataille. — Le tombeau de la Garde. — Les mines de fer. — Sainte-Marie-aux-Chênes et ses cités ouvrières. — Un coin de Meurthe-et-Moselle : Habonville. — Vernéville. — La ferme de Mogador. — Gravelotte. — Le ravin de la Mance. — Le champ de bataille de Rezonville. — La chevauchée de la mort. — Flavigny. — Vionville. — Descente à Gorze.

Gorze. Août.

La visite aux champs de bataille de la rive gauche de la Moselle est, hélas ! la seule attraction reconnue par les *guides* à la pauvre et glorieuse cité messine. Les campagnes tragiques où furent fauchées tant de vies humaines sont un rendez-vous de touristes. Les Allemands les ont peuplées de monuments, moins nombreux et moins lourds, moins douloureux aussi pour la

dignité des Français que ceux de Wœrth et de Frœschwiller[1]. A ces édifices, à ces ossuaires qui couvrent l'immense plaine de Jarnisy, va la foule des badauds. Des itinéraires sont tracés, les libraires de Metz vendent des plans cavaliers donnant la silhouette des monuments. C'est un peu comme la visite de curiosité pure à quelque nécropole de grande ville.

Nous entreprenons aussi le funèbre pèlerinage, mon fils Maurice et moi, pour voir les sites, retrouver les lieux témoins de ces rencontres sanglantes, tout en étudiant le pays dans sa vie actuelle. Nous commençons cette course de trois jours par une ascension au mont Saint-Quentin dont la silhouette impérieuse se montre de tant de points des champs de bataille.

Le chemin de fer va nous conduire au pied de la montagne, à Moulins. La gare de Metz est envahie par une foule énorme, pétulante, gaie, au milieu de laquelle de rares Allemands, civils ou militaires, sont noyés et fortement bousculés. Cette grosse joie nous étonne, il nous semblait que le peuple messin devait être sans cesse en deuil ! On ne parle que français, on plaisante, on fredonne en français. Je demande pourquoi

1. Voir le volume *Basse-Alsace,* chapitre XIX.

cette gaieté ; vingt voix me répondent à la fois : « C'est la fête d'Arnaville, premier village français ! »

Arnaville est situé à la frontière même, où tombe le rupt de Mad ; les Messins s'y rendent pour se trouver un moment sous le drapeau français et « boire du vin de France ».

Les trains sont pleins de clameurs, on s'empile dans les compartiments, il semble que cette foule soit composée d'échappés de collège. C'est un de ces cas où l'on saisit sur le vif l'amour de la vieille patrie laissé au cœur de ses fils arrachés d'elle.

Notre convoi ne suit pas la même direction, il emprunte la ligne directe de Paris par Verdun, contourne les grandes communes faubouriennes du Sablon et de Montigny, séparées par les voies multiples des lignes qui rayonnent vers Metz, et va franchir le canal latéral à la Moselle, puis la rivière large et calme reflétant les riantes hauteurs de Jussy et la haute masse de grande allure formée par le mont Saint-Quentin, aux flancs couverts de vignobles. Metz se poursuit jusqu'au pied de la fière colline par le village de Longeville et même par celui de Moulins, où aboutit une ligne de tramways.

La chaîne des collines s'entr'ouvre en un val-

lon étroit qu'arrose le ruisseau de Montvaux, descendu du plateau d'Amanvillers, théâtre de la bataille de Saint-Privat. Moulins occupe le débouché, au pied du vignoble le plus réputé du pays messin. Au-dessus s'étagent le hameau de Chazelles, et, plus haut, le village de Scy. Le vignoble enveloppe ces centres riants jusqu'aux escarpements portant la forteresse. Sans être comparables aux vins de Thiaucourt, ceux de Scy-Chazelles n'en méritent pas moins leur réputation.

La zone productrice de vins fins ne dépasse guère 100 hectares; les parties les meilleures sont dans le haut de la colline où domine l'élément calcaire. Dans la plaine et sur les pentes inférieures la nature argilo-calcaire ne permet pas d'obtenir un bouquet aussi délicat. Le vin séjourne quatre ou cinq ans en tonneaux avant d'être mis en bouteilles; on peut le boire un an plus tard, c'est dire qu'il coûte un prix assez élevé quand il est livré à la consommation. Il y a cinquante ans, M. Victor Rendu donnait comme valeur 20 francs l'hectolitre au sortir de la cuve et 50 francs après vieillissement.

« Le vin de Scy, toujours faible de couleur, disait cet auteur, devient ambré en se dépouillant. Quand il provient d'une bonne année, il

garde une certaine âpreté, analogue à celle du vin de Bordeaux; mais lorsque l'année a été très favorable à la vigne, il est généreux, bouqueté, très agréable, et rappelle alors les bons vins du Tonnerrois, sans être cependant aussi riche en spirituosité. »

De jolis chemins s'élèvent à travers le vignoble jusque sous le talus du fort du mont Saint-Quentin, en offrant des vues superbes sur Metz, la vallée de la Moselle et l'immensité des campagnes du Messin et du Saulnois. Contournant le fort Frédéric-Charles, ouvrage oriental du mont Saint-Quentin, et dominant les belles pentes où se dresse la « colonne de Bismarck », le chemin va descendre à un petit col pour gagner Plappeville. Un fort couronne la colline en forme de promontoire dont l'autre versant abrite Lorry. Il y a là d'admirables pentes, toutes blanches au printemps quand les pruniers-mirabelliers et quetschiers sont fleuris. Dans un pli où passe la route de Briey par Saint-Privat, Saulny sourit entre ces vergers dans lesquels on cultive la fraise; au débouché du val est le village de Woippy, que cette même culture enrichit. Des forts apparaissent sur les coteaux et dans la plaine, où se termina la résistance de l'armée de Metz par le combat de Ladonchamp.

Entre le mont Saint-Quentin — dont la pointe ouest porte le fort Manstein — et la hauteur de Plappeville, une jolie route ramène dans la vallée du rupt de Montvaux vers Lessy, beau village de vignerons, en vue d'un grandiose paysage. Par l'ouverture du val apparaissent les bords de la Moselle, le large pli de la Seille, les lointaines campagnes de Verny. En face, ce sont les riantes hauteurs de Sainte-Ruffine et de Jussy, le premier de ces villages couvrant un éperon escarpé, revêtu de vignes et de bois. Un pli adorable de fraîcheur abrite Rozérieulles.

Le chemin descend au bord du rupt coulant sous un épais berceau de saules et aboutit à Longeau, d'où s'élèvent la route moderne de Gravelotte et la voie romaine qui, toutes deux, jouèrent un si grand rôle dans la journée du 18 août 1870. Des usines bordent ou avoisinent le cours d'eau. Lessy a une importante blanchisserie de toiles et de fils, Rozérieulles une fonderie, Châtel-Saint-Germain, en amont, une fabrique de quincaillerie occupant plus de cent ouvriers ; on y fait des clous, des chaînes, des ferrures de fenêtres, des serrures, etc.

Châtel-Saint-Germain est le dernier village du val. Sa gare, la plus rapprochée de Gravelotte, a été dotée de vastes abris, destinés aux

excursionnistes des champs de bataille. Un raide monticule porte les ruines peu apparentes d'un château féodal qui défendait cette fissure conduisant sur le plateau. Dans un val latéral monte un chemin qui traverse la haute plaine où sont les fermes de Moscou, de Leipsick et de la Folie, théâtre de luttes acharnées pendant la bataille de Gravelotte.

En amont, le rupt de Montvaux coule dans une véritable gorge, entre une jolie route et de raides parois où le chemin de fer est tracé en corniche. De la vigne, des taillis, des groupes de noyers couvrent les pentes, une étroite bande de prairies festonne les rives ombragées de saules. Le ruisseau filtre entre les roseaux. Bientôt les bois règnent, très épais, sur les deux versants. Le site est un lieu de rendez-vous pour les Messins, une halte a été établie, où les dimanches et les jours de fête la foule est nombreuse. C'est Montvaux-Thal — la vallée de Montvaux.

La route, de plus en plus raide, atteint enfin le plateau, au milieu de vastes carrières dont les produits sont amenés à la gare d'Amanvillers, où se fait le service de la douane allemande. La frontière est proche en effet, à un kilomètre à peine. La voie ferrée pénètre aussitôt en Meurthe-et-Moselle pour aller atteindre, par de

grandes courbes, l'importante gare de Conflans-Jarny, après avoir desservi la station de Batilly, douane française.

Amanvillers, village enveloppé de cultures et de vergers, s'étend au-dessous d'une église dont la haute flèche se voit de tout le plateau. Ce fut un des points les plus âprement disputés le 18 août. Ladmirault y avait installé des batteries qui, pendant longtemps, tinrent l'artillerie allemande en échec. Tout le territoire au sud fut le théâtre de tragiques mêlées; partout nous contenions l'ennemi; celui-ci avait enlevé les fermes de l'Envie et Champenois, mais n'avait pu nous débusquer de la Folie. Comme toujours dans ces néfastes journées, nos généraux n'osèrent prendre l'offensive; il eût suffi d'un peu d'initiative pour refouler un adversaire inquiet au point qu'il se retranchait dans Vernéville après l'avoir occupé. Toute l'après-midi, les Allemands : Hessois, Garde royale prussienne, tentèrent d'enlever Amanvillers; ils ne purent rien contre les nôtres. A la nuit nous étions encore maîtres du terrain. Ce succès de la défensive était général, on le sait, autour de Gravelotte. Après les premières défaillances, l'échec de Saint-Privat nous fit perdre tout le fruit de cette résistance, qu'un peu d'énergie morale eût transformée en marche

victorieuse. Au milieu de la nuit, Ladmirault devait abandonner le village si vaillamment défendu et se retirer sur Metz.

Amanvillers, que les Allemands se sont empressés de baptiser *Amanweiler,* possède des tombes de soldats et le monument du 1er grenadiers de la Garde, transporté du territoire français près d'Habonville. La 25e division hessoise, qui fut décimée, et le bataillon des chasseurs de la Garde prussienne ont également des édifices sous lesquels reposent leurs morts. Cette année même (juillet 1906) un temple protestant a été édifié près de la gare.

Le village est voisin de Saint-Privat, situé à moins de 3 kilomètres au nord ; une route va de l'un à l'autre village, sans cesse parcourue par les omnibus qui font le service de Sainte-Marie-aux-Chênes, village tout proche que les mines de fer font transformer en ville ouvrière. Cette route est côtoyée par un chemin de fer industriel allant se souder à la voie minière électrique de Sainte-Marie-aux-Chênes à Maizières-lès-Metz, sur le chemin de fer de Thionville.

Dès Amanvillers on a en vue Saint-Privat-la-Montagne. Le petit bourg occupe le sommet d'une ondulation; ses toits rouges, très bas, comme pour résister au vent, forment une masse

continue. En avant, près de la ferme de Jérusalem, une bâtisse blanche renferme un musée de souvenirs de la bataille, transporté de Gorze, où les visiteurs étaient peu nombreux, et un des monuments élevés à la Garde prussienne.

Cette ferme de Jérusalem, bâtie à la croisée de la route de Metz à Briey et du chemin de Saint-Privat, était occupée le 18 août par l'aile gauche de Canrobert et fut tenue jusqu'à la nuit, malgré les attaques acharnées dont elle était l'objet. A 7 heures du soir seulement, lorsque Saint-Privat était enlevé, l'ennemi pouvait aborder les constructions de Jérusalem que dévorait l'incendie.

La bataille avait été effroyable. Commencée à Sainte-Marie-aux-Chênes, d'où notre 94e de ligne en avant-postes fut chassé vers 3 heures de l'après-midi par le feu de seize batteries, elle se poursuivit avec une véritable rage. Deux divisions de la Garde prussienne, une division de Saxons se ruèrent pendant près de deux heures contre Saint-Privat, où nos soldats, luttant pied à pied, leur infligèrent des pertes énormes. Le roi Guillaume put appeler Saint-Privat le *tombeau de la Garde;* celle-ci perdit 300 officiers, dont la plupart de ses colonels, et 8 000 soldats. Sans une puissante artillerie à laquelle Canro-

bert ne pouvait répondre faute de munitions, sans l'arrivée des Saxons accourant d'Auboué dans la vallée de l'Orne, par Montois et Roncourt, jamais le village, défendu avec un acharnement égal à celui de l'attaque, n'aurait pu être enlevé. Mais le feu de vingt-quatre batteries incendia Saint-Privat; l'ennemi put tenter l'assaut contre lequel Canrobert résista par la baïonnette et la crosse. Il dut enfin se retirer, frémissant de colère, car Bazaine n'avait pas voulu envoyer de secours!

Cependant, comme à Gravelotte, comme à Borny, une contre-attaque vigoureuse à l'aide de renforts eût pu changer la face de la campagne. Le crime de Bazaine ne saurait trouver aucune excuse.

Canrobert put se retirer, en désordre d'abord, mais sans perdre un drapeau ou un canon. Sa retraite entraîna celle de Ladmirault. La journée décidait du sort de l'armée, du sort de Metz, du sort de l'Alsace-Lorraine, du sort de la France. Nous avions eu 12 000 hommes hors de combat, les Allemands en laissèrent 20 000 sur le terrain. Qu'était ce sacrifice auprès de ce qu'il assurait au vainqueur!

Saint-Privat est sorti de ses ruines; des maisons neuves ont reconstitué le village incendié.

Tout autour apparaissent des tombes, un cimetière militaire a été établi. Les Allemands ont élevé plusieurs monuments commémoratifs. Le dernier en date est, dit-on, l'œuvre artistique de l'empereur Guillaume II ; il rappelle les pertes subies par le 1er régiment de la Garde : le colonel, 35 officiers, 104 sous-officiers et 982 soldats.

Nous quittons le lieu illustré par tant d'héroïsme français en vain dépensé, pour aller à Sainte-Marie-aux-Chênes, à travers des campagnes parsemées de tombes, mais qui ont bien perdu la placidité qu'elles eurent avant 1870. Nous sommes ici au cœur de la région minière dont l'industrie s'empare de plus en plus. Les villages de Roncourt, Montois, Auboué, qui attiraient jadis le regard, sont maintenant d'insignifiants détails de l'immense tableau. L'attention est attirée surtout par les nuages de fumée qui, planant sur la vallée de l'Orne, où les gigantesques hauts fourneaux et forges de Jœuf, Homécourt et Auboué, en territoire resté français [1], révèlent l'embryon d'une grosse ville industrielle.

Une autre surgit en territoire messin, à Sainte-Marie-aux-Chênes. Ce village, si rustique autre-

1. Voir la 22e série du *Voyage en France*, chapitres II et III.

fois, devient une ruche. En avant du groupe primitif, sur la route de Saint-Privat, la cité ouvrière des mines forme un autre village, très curieux par ses constructions de style allemand, blanches et rouges, aux lignes imprévues. La population nouvelle d'origine allemande, pour la plus grande part, comprend les éléments venus des environs de Sarrebruck. Mais elle est mélangée de beaucoup d'Italiens, de Luxembourgeois, de Moraves, de Lorrains annexés, même de Français. C'est une véritable tour de Babel. Dans un cabaret de l'ancien village où nous avons dû nous abriter pendant une averse, les portraits du roi Humbert et de la reine Marguerite font face à l'inévitable couple impérial. Mais on paraît avoir voulu séparer les immigrés, car un autre groupe de cités ouvrières est conçu dans le ton français, comme les agglomérations voisines de Jœuf et d'Homécourt.

Sur la place d'aspect archaïque du vieux village, ombragée d'arbres, est un monument élevé à la mémoire de leurs frères d'armes « par le comte de Geslin, colonel du 94e, et son régiment ». M. de Geslin commandait la défense de ce village où son régiment n'était pas entier. Le 94e se vit canonné par quatre-vingt-huit pièces et fusillé par deux divisions prussiennes, une

brigade et un bataillon saxons. L'assaut fut mené par quinze bataillons appuyés par une formidable artillerie se ruant contre un village n'opposant pas une seule pièce et occupé par deux bataillons à peine. Aussi le 94e ne put-il tenir longtemps, d'autant plus que, dans cette malheureuse guerre où les chefs manquaient de science et de décision, chacun était lié d'avance par des ordres qui ne faisaient pas la part des mouvements de l'ennemi.

Sainte-Marie se prolonge sur la route de Briey, d'où débouchèrent une partie des Allemands, par une double rangée de maisons basses. Dans la direction opposée est un cimetière militaire renfermant les victimes du combat. Des abords on a une vue très étendue sur un terrain répondant bien à l'idée que l'on se fait d'ordinaire d'un champ de bataille. De nombreuses tombes semées dans la plaine ondulée donnent une impression sinistre, à l'heure crépusculaire où nous les apercevons.

Pour arriver à Gravelotte avant la nuit, nous avons loué une voiture à Sainte-Marie, un break entraîné par un cheval endiablé qu'un cocher mécontent d'être arraché au village conduit avec une sorte de furie. La route, en partie sur le ter-

ritoire français, passe à l'écart des grandes constructions des mines, exploitées par la compagnie des forges de la Moselle. Elle marque à peu près la ligne occupée par le front allemand le 18 août. Du haut d'une croupe nous découvrons une vaste partie du Jarnisy, dont les collines lointaines se jalonnent peu à peu de mines et de hauts fourneaux. Quelques tours de roues et voici la Lorraine française. La route, bien mieux entretenue, plus douce, passe près de l'humble village de Saint-Ail et traverse Habonville, hameau gris et fauve blotti dans un pli. Ici encore la lutte fut vive le 18 août; de nombreuses tombes indiquent les pertes éprouvées de chaque côté.

Deux kilomètres en France pendant lesquels on traverse le chemin de fer et voici Vernéville, village dont beaucoup de maisons sont palissées de poiriers. Pendant la bataille, le général Manstein, qui s'y était établi pour attaquer Amanvillers, avait fait trouer ces maisons et les murs du cimetière pour servir de créneaux. Le cimetière renferme trois monuments élevés à la mémoire des troupes prussiennes. A un kilomètre à l'ouest est la ferme de Chantrenne, qui fut si ardemment attaquée et défendue.

Nous traversons maintenant une plaine ondulée, encadrée de bois, couverte de grandes

cultures de céréales. Le hameau de la Malmaison puis la ferme de Mogador, dont les amples et massifs bâtiments couvrent une éminence, jouèrent eux aussi un rôle dans la journée du 18. Le roi Guillaume se tenait là pendant la bataille. Ce nom de Mogador paraîtrait singulier, si l'on ne trouvait tant d'autres noms de batailles d'autrefois attribués aux fermes du plateau. Tous semblent indiquer une véritable colonisation effectuée au milieu du dix-neuvième siècle.

Voici Gravelotte ; le village est une longue rue formée par le chemin d'Ars-sur-Moselle ; mais les auberges et les hôtels où affluent les touristes, un musée commémoratif de la bataille, le cimetière militaire sont au bord de la grande route de Verdun à Metz, qui traverse le principal théâtre de la bataille du 16 août. L'hôtel le plus fréquenté est tenu par un des combattants français, M. Driant, qui, ayant eu à lutter dans son village natal, a gardé un souvenir très net des incidents de la journée.

La route de Metz descend dans le ravin profond de la Mance, qui offrit aux Allemands un obstacle si dur à franchir. De l'autre côté de cette gorge sont la ferme-auberge de Saint-Hubert, la ferme de Moscou et celle du Point-du-Jour, autour desquelles la lutte fut particulièrement

acharnée. De nombreux monuments, une infinité de tombes couvrent l'étroit espace compris entre la Mance, le val de Montvaux et le *fond* de Rozérieulles. Au Point-du-Jour le prince Adalbert de Prusse eut un cheval tué sous lui. Après avoir enlevé ces constructions rurales, amples et solides comme des forteresses, les Allemands avaient été refoulés ; à la tombée de la nuit la plupart étaient rejetés en désordre dans le ravin, en proie à une panique. Hélas ! ce ne fut qu'un incident ! le sort de la journée se décidait à Saint-Privat.

La nuit nous a surpris au bord de ce creux tragique où l'on put croire que l'ennemi avait atteint le terme de ses succès, où, sous les yeux du roi Guillaume installé à Mogador, ses troupes, jusqu'alors solides, s'en allaient fuyant dans l'ombre. Il y a juste trente-six ans de cela, à la même heure, presque le même jour !

Au matin nous avons repris notre route à travers la campagne funèbre. Cette fois nous allons sur le terrain de la bataille du 16 août. Maurice, en sa qualité de postulant à Saint-Cyr, connaît à fond ces lugubres journées ; il me signale sur la carte les points principaux. De Gravelotte à Rezonville nous sommes sur la ligne occupée

par le corps d'armée de Frossard. Au loin apparaît la masse sombre de ce bois des Ognons à la faveur duquel déboucha l'ennemi que notre déplorable système de reconnaissance n'avait pu deviner.

La route court au sein de paysages simples mais d'une majestueuse grandeur, descend dans un pli où coule un ruisselet qui deviendra la rivière de Gorze et monte, en pente douce, vers Rezonville. Voici le champ de bataille ; de chaque côté de la route apparaissent des tombes, simples talus surmontés d'une croix de bois. A droite, à la lisière du bois Pierrat, dessinée par l'ancienne voie romaine, une colonne marque l'endroit où finit la fameuse *chevauchée de la mort*, conduite par le général de Bredow qui, faisant une charge désespérée avec les cuirassiers de Magdebourg et les uhlans de la Marche, préserva de l'écrasement le corps d'armée d'Alvensleben. Plus de quatre cents cavaliers sur huit cents succombèrent dans cette attaque héroïque, réussissant à enlever une de nos batteries, à désagréger un moment nos troupes, mais succombant sous le feu des lignes françaises reformées et devant l'irruption furieuse de notre cavalerie menée par Forton, Valabrègue et le prince Murat.

Voici Rezonville, village de grande route, aux maisons basses, relevé de ses ruines. Désormais ce ne sont que tombes et monuments jusqu'à Vionville. Un banc de pierre orné d'un bas-relief en bronze marque la place où se tenait le roi de Prusse quand lui parvint la nouvelle du succès du 18, si longtemps disputé. Désormais les souvenirs se pressent. Voici, là-bas, au sud, Flavigny, qui fut le théâtre de mêlées effroyables, puis le sinistre Vionville, gros village voisin de la frontière. Je dis sinistre, car le lieu fut témoin d'une de ces surprises inexcusables par lesquelles commencèrent toutes nos défaites. Les deux divisions de cavalerie de Forton et Valabrègue qui auraient dû s'éclairer ne devinèrent pas l'approche de l'ennemi. Elles étaient sans méfiance au bivouac, les chevaux dessellés, les convois sans surveillance, quand les obus allemands vinrent à pleuvoir sur elles, déterminant une panique effroyable et honteuse qui entraîna les cavaliers jusqu'à Gravelotte. Frossard accourut avec son corps d'armée pour repousser l'assaillant et réussissait à le chasser de Vionville ; s'il avait poursuivi le mouvement, si Bazaine avait eu la moindre lueur de talent militaire, on pouvait écraser Alvensleben qui avait engagé l'affaire ; mais on resta à piétiner et le général

allemand, reprenant l'offensive, enlevait Vionville et Flavigny. Peu après, il refoulait encore les Français sur Rezonville ; Bazaine, venu au combat, faillit être pris par les hussards de Brunswick.

Les grenadiers de la Garde amenés par Bourbaki rétablirent l'avantage de notre côté ; Alvensleben allait succomber ; c'est alors qu'il ordonna la « chevauchée de la mort ». Il était sauvé, car nos troupes tardèrent à reprendre l'attaque, le Xe corps d'armée prussien, amené par le bruit du canon, arrivait de Thiaucourt après une marche forcée de 45 kilomètres, en même temps que le prince Frédéric-Charles, venu à bride abattue de Pont-à-Mousson, prenait le commandement.

Le reste de la bataille se livra sur le territoire resté français, vers Mars-la-Tour et la ferme de Grizières. Près de celle-ci la division de Cissey écrasa la brigade Wedell, qui perdit 3 684 hommes. Là encore, à côté de Ville-sur-Yron, se livra le plus grand combat de cavalerie des temps modernes, dans lequel les Allemands eurent le dessous ; mais leurs escadrons, comme ceux de Bredow, avaient empêché le désastre et, en somme, assuré le succès stratégique en fermant aux Français la route de Verdun. La journée du

18 devait achever la victoire. Si le généralissime français avait cependant voulu, il pouvait encore triompher, le 17, en reprenant la lutte contre un ennemi harassé et inférieur en nombre.

Les monuments, parfois considérables, et les tombes couvrent toute la campagne, surtout vers Flavigny et, de ce hameau, jusqu'à Gorze. Rien n'est plus saisissant et douloureux que ce pays où les champs se hérissent de monticules herbus, que signalent les croix enrubannées par les soins des vétérans. A l'entrée du bois de Gorze, sur la route de Rezonville, est un des plus grands de ces édicules. Dans le bois même, au bord de la chaussée, d'autres croix indiquent la place où furent inhumées des victimes de la bataille sanglante qui vit tomber 32 000 hommes morts ou blessés.



Voyage en France — Les Provinces perdues — Lorraine

D'après la carte de l'État-major au 1/80 000e

CHAMPS DE BATAILLE A L'OUEST DE METZ — 16 ET 18 AOUT 1870

Les tombes militaires sont indiquées par un signe † — Les monuments sont désignés par une inscription.

XVIII

AU LONG DE LA MOSELLE

Gorze. — L'abbaye. — Descente à la Moselle. — Novéant. — Le vignoble de Dornot. — Jouy-aux-Arches et son aqueduc. — Ars-sur-Moselle. — La Moselle et Metz. — Le champ de bataille de Ladonchamp. — Au pied des collines. — Maizières-lès-Metz et ses hauts fourneaux. — Les chemins de fer miniers. — Carrières de Jaumont. — Hagondange, les usines. — Au confluent de l'Orne. — Uckange. — Thionville. — Une future grande ville. — La Moselle de Thionville à Sierck.

Sierck. Août.

Quand les dernières tombes sont dépassées, le cauchemar se dissipe. La descente vers Gorze, dans les bois profonds qui tapissent les flancs du ravin, est une belle chose. Bientôt apparaît la petite ville, blottie dans son creux où jaillissent les abondantes sources que les Romains avaient conduites à Metz et que notre époque a ramenées dans l'antique *Divodurum*. Un mamelon isolé, abrupt, aux parois revêtues de vignes et appelé la Côte Mousa, domine cette bourgade exiguë mais proprette et riante, qui n'eut des

batailles des 16 et 18 août que le bruit effroyable et le passage incessant des troupes allemandes.

Gorze est à moins d'une demi-lieue de la frontière nouvelle; de raides pentes revêtues par les Gros-Bois l'en séparent. Elle a donc conservé un contact constant avec la France. La marque allemande ne s'est point posée sur elle; c'est toujours la tranquille villette française étendue au pied de sa haute et vieille église, lourdement coiffée d'un dôme; monument intéressant du onzième siècle, bien qu'enrobé de constructions qui en ont fort dénaturé le caractère. Mieux respectée, l'ancienne abbaye princière autour de laquelle la bourgade naquit, offre encore une intéressante façade de la Renaissance qui donne un peu de noblesse à la petite place d'où rayonnent les rues de Gorze. Mais le palais abbatial, devenu un dépôt de mendicité, a été profondément transformé à l'intérieur pour remplir son nouveau rôle. La chapelle est intacte et les jardins gardent encore dans leurs terrasses et leurs fontaines quelques traces de leur splendeur.

Le grand charme de Gorze est dans le site, dans ses hautes collines bien découpées, ses vallons profonds où la piété des fidèles a construit des chapelles, élevé une statue de madone. Celle-ci couronne le sommet du mont Saint-Blin,

d'où l'on découvre le champ de bataille de Rezonville, peuplé de tombes. Beaucoup d'arbres, des eaux vives, des défilés d'une solitude exquise font des environs de la ville une des plus aimables choses de la Lorraine. Jadis la vipère abondait dans ces vaux rocheux et embroussaillés ; deux chasseurs hardis, Barisien et Kuntzinger, en ont purgé le pays. Plus de 12 000 reptiles furent détruits, Kuntzinger en tua 6 000 pour sa part. Il est privé du bras droit : son unique main lui a suffi pour cette tâche.

Les petits abîmes de Gorze se transforment en un vallon unique auquel vient aboutir le vallon encaissé et tortueux de Gravelotte. Malgré la captation par la ville de Metz des puissantes sources des Bouillons, un ruisseau clair s'échappe de Gorze et s'en va murmurant entre les prés, les sapins et les autres arbres d'un parc. Les peupliers et les saules des rives, le manteau supérieur des bois forment une suite de paysages aimables jusqu'à Sainte-Catherine, hameau constitué par une ferme et un château présentant une grande et aristocratique façade.

Le val s'élargit, perd de son aspect pittoresque, mais reste aimable. Sur un des côtés de la route, on a mis à jour une partie de l'aqueduc souterrain par lequel les Romains conduisaient à Metz

les eaux de Gorze, en leur faisant franchir la Moselle sur les arcades de Jouy. Le vallon s'ouvre plus loin sur la grande rivière, au village de Novéant, devenu gare frontière. Ce centre, enrichi par la culture de la vigne et le commerce des vins, est assis à la pointe d'un promontoire enveloppé d'arbres et couronné par un front de roches abruptes. Ici aboutit la dérivation de la Moselle et prend fin le réseau navigable français. La dérivation et la rivière forment un port bordé de voies ferrées où des bateaux assez nombreux chargent des minerais et des charbons.

Sur la rive droite, un château dont les murs de teinte dorée se détachent dans la verdure accroît la beauté des rives mosellanes. De ce côté, de hautes collines prolongent en Lorraine annexée le massif de Mousson. Près de la frontière se montre Arry ; en face de Gorze est Corny, aux vignobles réputés, séparé du massif de Jouy-aux-Arches par l'étroit vallon du Verchol.

La rive gauche est un vignoble continu, établi comme un espalier au flanc abrupt des collines. De Novéant à Dornot, le plateau des Rochers de la Phraze a pour piédestal une véritable muraille de vignes qui s'arrondit plus loin en pans adoucis pour enchâsser Ancy. Dornot, dont les vins sont fameux en Lorraine, s'étend en amphi-

théâtre, dominé par une église à dôme. Ancy, joliment blotti dans un pli, possède un vieux logis seigneurial flanqué d'une tourelle à pans et entouré de fossés. Là débouchait l'aqueduc de Gorze pour traverser la Moselle alors sauvage, aujourd'hui relevée par un barrage. Il ne reste rien de la partie d'aqueduc qui enjambait la rivière, mais dans les campagnes de la rive droite se dressent encore les belles arches qui ont complété le nom de Jouy — Jouy-aux-Arches.

Ces ruines donnent un caractère classique à ce long village viticole, fier de ses « clairets de Lorraine ». Le château, gris, flanqué de tours grises, les constructions enveloppées de feuillage composent un joli décor dont la grâce est un peu dérangée par la lourde masse du fort Comte-Hæseler, dressé sur la haute colline isolée après laquelle s'étend la plaine d'entre Moselle et Seille.

Sur la rive gauche, au débouché du ruisseau de la Mance dont la gorge joua un si grand rôle dans la bataille de Gravelotte, Ars-sur-Moselle ouvre la rangée des usines métallurgiques que l'on va rencontrer jusqu'à Thionville et aux confins du Luxembourg. Là sont des aciéries importantes. Ars, petite ville peuplée de plus de 4000 âmes, a d'autres manufactures ; l'une d'elles fait des cordes et de la « laine » en fibres de bois.

Au loin Metz grandit, dominée par la cathédrale, superbe à cette distance. La campagne arrosée par la Moselle est d'une réelle opulence : vignobles de Vaux et de Sainte-Ruffine, plaine de Frescati où le château des anciens évêques, qui vit signer la capitulation de Metz, avoisine le fort Prince-Auguste-de-Wurtemberg et les champs de Montigny aux grandes cultures d'asperges. A travers ces campagnes de la rive droite, court la grille de fer acérée qui remplace désormais les murailles, les douves et le large talus de contrescarpe où, le dimanche, se plaisaient les citadins.

Metz occupe sur la rivière une situation remarquable ; les collines qui enserrent les vallées de la Seille, de la Moselle et du rupt de Montvaux se rapprochent et forment un couloir au delà duquel la grande vallée se fait plaine. Les hauteurs s'écartent de la rive gauche ; sur le versant opposé, leur base baigne dans la rivière. Les Romains avaient tracé leur voie de Metz à Trèves du côté de l'est ; la grande route moderne et le chemin de fer ont suivi le même trajet, au-dessous des riantes collines semées de villas, bordées de villages et de hameaux. Les lignes de crête sont peut-être trop régulières pour donner

un ensemble très harmonieux, mais les flancs se plissent gentiment en vallons ou en combes abritant les villages.

La plaine vaste, placide, verte, dans laquelle est assis le fort Saint-Éloy ou Hindersin, vit le dernier acte du grand drame militaire de Metz, le combat de Ladonchamp, feinte de Bazaine pour faire croire à ses troupes qu'il voulait enfin échapper au cercle de fer qui les étreignait depuis le 18 août. Cette affaire eut lieu le 7 octobre, sous la forme d'un fourrage. Nos soldats montrèrent que, si l'on avait voulu, on pouvait encore sortir de l'étau.

Voici dans la plaine, près de la Moselle, les Grandes-Tapes et les Petites-Tapes que la division Deligny enleva avec un merveilleux élan. Plus près de nous le château de Ladonchamp qui donna son nom au combat et que les Allemands ne purent enlever dans leur retour offensif; de l'autre côté de la voie ferrée, c'est le hameau de Bellevue. Toutes les hauteurs sur les deux rives étaient couvertes de batteries allemandes qui ne purent briser l'élan de nos soldats. Succès sans lendemain, qui nous coûtait 1 200 hommes et 60 officiers dont 3 généraux. L'ennemi perdait 1 730 hommes tués ou blessés et nous abandonnait près de 700 prisonniers.

On ne contemple pas sans angoisse et sans colère ce champ de bataille où l'armée prouva qu'elle pouvait encore échapper à l'ignominie de la capitulation. Le vigoureux effort demandé et obtenu par Bazaine est la condamnation la plus terrible de cet homme qui pouvait sauver la patrie — et ne le voulut pas.

Les collines, plissées de vallons, ont des pentes plus molles : voici là-bas, à mi-côte du Vémont, Plesnois et Norroy-le-Veneur; ce dernier village possède une crypte sous une église du quinzième siècle dont les vitraux ont été restaurés par Maréchal, le grand peintre verrier que l'annexion de Metz fit émigrer. Sur un coteau isolé est gracieusement assis Semécourt; plus haut Fèves s'abrite aux flancs du Horimont. Jadis ces campagnes étaient lumineuses, les villages des côtes dominaient des horizons limpides et doux. Maintenant le tableau a changé, d'énormes nuages de fumée planent sur les campagnes, jusqu'à Thionville; on en voit d'autres s'élever vers l'ouest, au-dessus des hautes collines. Ce sont les hauts fourneaux établis sur la grande ligne de Metz à Luxembourg où les chemins de fer miniers amènent minerai, fontes, fers et aciers.

Les premiers hauts fourneaux sont au bord de la voie, au bourg de Maizières-lès-Metz.

Leurs gigantesques tours de tôle, leurs cheminées d'où sort une fumée livide rappellent par leur ensemble les fortifications du Moyen Age avec des côtés fantastiques. Il y a là deux groupes considérables : les hauts fourneaux et fonderies de la société belge Sarre-et-Moselle et le haut fourneau de la compagnie *Moselhütte*. Les premiers occupent quatre cent seize ouvriers et produisent environ 90 000 tonnes de fer ouvré, les seconds emploient trois cent cinquante-six ouvriers et livrent 35 000 tonnes.

Les minerais sont amenés de Sainte-Marie-aux-Chênes par le chemin de fer électrique qui, montant par le vallon de Bronvaux, va passer près de Saint-Privat (1). Une autre voie ferrée, moins largement établie, se dirige de Maizières sur les carrières de Jaumont, ouvertes non loin de Saint-Privat. Ces carrières de pierre jaune, d'où sont sortis la plupart des monuments et des maisons de Metz, ont eu en France une éphémère célébrité : sur la foi d'une dépêche apocryphe, un des ministres de l'empereur annonça à la Chambre que les troupes de Canrobert avaient précipité plusieurs régiments allemands dans les carrières !

---

1. Voir page 310.

Les exploitations de Jaumont sont importantes : elles n'occupent pas moins de trois cent cinquante ouvriers habitant les villages de Roncourt et de Saint-Privat. La voie ferrée qui amène les produits à la gare de Maizières monte dans le vallon vinicole de Marange, au long d'un ruisseau abondant. La région des carrières confine aux importants gisements de fer de Pierrevillers, Malancourt et Marange.

A 5 kilomètres au nord, naît un autre centre industriel considérable, Hagondange, où la société bruxelloise des mines de Pierrevillers installe des hauts fourneaux. Le village ancien, très menu, voit élever à ses côtés les cités ouvrières. Un chemin de fer minier pénétrant dans les collines sous le hameau de Silvange monte à Pierrevillers et, par une section funiculaire, atteint le plateau de Malancourt. Un grand atelier de chaudronnerie à vapeur s'est également installé à Hagondange où les chemins de fer ont établi une vaste gare ; là aboutissent le chemin de fer conduisant à Moyeuvre et à la frontière et la ligne spéciale aux hauts fourneaux de Rombas.

Cette invasion de l'industrie métallurgique se fait dans un pays de grande culture où l'on produit beaucoup de bétail. Peu à peu le caractère

rustique des villages s'effacera. Déjà l'attention est plus attirée par les groupements ouvriers que par les vieux villages. Ainsi le hameau d'Amnéville est transformé en une immense cité ouvrière, étrange et pittoresque avec la multitude de ses pignons blancs percés de fenêtres et les toits fauves régulièrement disposés.

Ici l'Orne débouche dans la grande vallée, en un point où les collines se rapprochent sur chaque rive; on n'a plus la même sensation d'infini. De chaque côté, des villages jalonnent le pied des hauteurs. Sur un promontoire dont la base est frôlée par les eaux souillées de l'Orne, l'humble village de Richemont contemple la jonction des rivières. Au pied de la colline, le château de Pépinville devrait son nom à une villa de nos premiers rois. Une verrerie existait récemment encore sur ce point ; elle a éteint ses feux comme celle d'Uckange, village enveloppé dans la noire fumée de ses hauts fourneaux.

Uckange était déjà un petit centre industriel avant la guerre; les établissements métallurgiques l'ont fait considérablement grandir. Quatre hauts fourneaux occupant cinq cents ouvriers et produisant environ 150 000 tonnes de métal dressent leurs constructions gigantesques près de

la gare. En face de cet appareil industriel, du bruit, des fumées, des flammes, des déjections de scories qui s'entassent, les placides campagnes de la rive droite paraissent plus calmes encore. Les bords de la Moselle sont dominés par une rangée de villages restés rustiques.

Une grande brasserie, une *fabrique* de vins de Champagne occupant les bâtiments de la verrerie abandonnée complètent Uckange.

Au delà, sur la rive gauche, s'élèvent encore des fumées ; elles montent de la vallée de la Fensch où sont les vastes usines de Hayange ; plus au nord fument les hauts fourneaux de Thionville. Ces grandes manufactures contrastent avec le calme agreste de la rive droite où se suivent des villages que sollicite seulement le travail des champs. Le large obstacle de la Moselle et l'absence de voie ferrée ont conservé à ce versant son aspect tranquille.

Le bassin de Thionville, entouré d'un cercle harmonieux de collines et rempli de villages, se précise. Voici les hauts fourneaux qui feront de l'ancienne petite forteresse française une cité manufacturière, la vaste gare autant militaire que commerciale où les lignes de Trèves, de Sarreguemines et de Longuyon rejoignent la voie maîtresse.

THIONVILLE AVANT LE DÉMANTÈLEMENT

La ville est en voie de complète transformation. Ses remparts sont tombés, on n'a gardé que des abris au bord de la Moselle et à l'entrée du pont. Si Thionville conserve cependant son rôle de défense, les ouvrages ont été portés sur les belles hauteurs voisines ; celle de Guentrange constitue à elle seule une forteresse puissante. La gare, autrefois établie en impasse, sur la rive gauche de la Moselle, est transportée sur la rive droite, à l'emplacement du *fort* qui formait tête de pont. Une courte avenue bordée de maisons neuves de type allemand aboutit au pont défendu par des tours rondes.

De ce pont, la ville se présente gaîment, dans son cadre de collines, dont les lignes onduleuses festonnent l'horizon autour de la belle masse du Griesberg de Guentrange.

La démolition des remparts s'achève, mais déjà les espaces conquis donnent de l'air à la cité qui étouffait dans son corset de pierre. La ville proprement dite n'a pas changé : la place centrale ou place du Marché, dont un des angles conserve des maisons à arcades, a toujours l'aspect des sous-préfectures françaises, quoiqu'il y ait une énorme proportion d'immigrés allemands. Malgré les enseignes allemandes, les voies régulières ont les devantures que l'on retrouve-

rait à Pont-à-Mousson. En dépit des uniformes prussiens, cela est toujours la Lorraine.

Mais si l'on dépasse la ligne de l'ancienne enceinte, voici l'Allemagne avec tout son goût pour les architectures outrées, les pignons à volutes, les fenêtres contournées, les couleurs heurtées, les étages multiples. C'est la ville — une grande ville — tracée sur l'emplacement des remparts que le général Hugo, père du poète, défendit en 1814 et qui ne purent empêcher la reddition en 1870 après le bombardement du 22 au 24 novembre. Que de gothique, que de renaissance d'un mauvais goût violent viennent déparer la modeste cité mosellane !

Peu de monuments ; l'église est dans le style prétentieux et banal du dix-huitième siècle. Un beffroi donne quelque physionomie à l'entrée de la place principale. Des défenses féodales, il reste une tour que l'on dit remonter par sa base à l'époque de Charlemagne, le grand empereur ayant affectionné la résidence de Thionville. En dépit de cette antiquité vénérable, le populaire l'appelle la *Tour aux Puces*. Dégagée, elle est la partie caractéristique du décor citadin.

Thionville était sans industrie avant la création des hauts fourneaux. On n'y trouve qu'une fabrique d'engrais et une fabrique de conserves.

Le développement extraordinaire de la métallurgie dans les vallées voisines, la mise en valeur du puissant bassin minier qui se prolonge en Luxembourg, en Belgique, dans nos départements de la Meuse et de Meurthe-et-Moselle a donné à la ville des espérances légitimes. Thionville est le centre naturel de cette industrie en Lorraine annexée. Elle y participe par ses usines qu'alimentent les mines de Metzange, au delà de Veymerange ; à l'est, un chemin de fer spécial amène le minerai aux hauts fourneaux.

La cité demeure militaire ; les anciennes casernes françaises n'ayant pu suffire à loger la garnison allemande, on a dû créer de vastes quartiers sur l'autre rive de la Moselle, à Yutz-Basse. Ces troupes des trois armes ont à surveiller la vallée de la Fensch qui conduit sur le territoire français et à assurer la défense du fort de Guentrange. Celui-ci ne semble pas suffisant aux Allemands, un autre ouvrage est projeté sur la rive droite, à Illange, en face du débouché de la Fensch.

La Moselle, en quittant Thionville, abandonne sa marche régulière vers le nord, qu'elle suivait depuis Frouard, pour se porter au nord-est, direction qui la conduira au Rhin à Coblentz. La

vallée demeure large, d'un assez médiocre caractère jusqu'aux abords de Sierck. Le chemin de fer et la grande route abandonnent la rive gauche pour suivre le versant opposé. Le voyageur qui les parcourt a quelque peu l'illusion de montagnes lointaines en voyant les hautes collines qui se dessinent à l'ouest. De longues et étroites vallées s'ouvrent au levant. Par l'une débouche le ruisseau lent de la Bibiche ; une autre, parcourue par la Canner, ouvre de profondes perspectives sur des campagnes lointaines; cette petite rivière atteint la Moselle sous le village de Kœnigsmacher embrumé par la fumée de ses fours à plâtre.

La Moselle, très élargie mais peu abondante, décrit d'amples courbes, bordées d'arbres qui, souvent, masquent le flot. Les collines se rapprochent, des vignes les revêtent, des prairies s'étendent à leurs pieds. Le paysage grandit ; il est superbe lorsqu'on approche de Sierck, où la belle rivière pénètre dans un de ses plus curieux défilés.

La nuit est venue; nous rentrons à Thionville pour aller visiter les vallées industrielles qui s'ouvrent vers le territoire français; nous reviendrons bientôt à Sierck.

XIX

LE PAYS DU FER

Le fer en Lorraine. — Autrefois et aujourd'hui. — Développements amenés par les procédés Thomas-Gilchrist. — La vallée de l'Orne lorraine. — Amnéville. — Les hauts fourneaux de Rombas. — Rosselange et Jamaille. — Moyeuvre-la-Grande. — Le maréchal Fabert maître de forges. — François de Wendel et sa lignée. — L'Orne vers Jœuf. — Rentrée en France à Villerupt. — Retour en Lorraine annexée à Audun-le-Tiche. — Aux sources de l'Alzette. — Une ville manufacturière en trois nationalités. — Panorama de la région métallurgique. — — Le plateau et les mines d'Aumetz. — Ottange, ses mines, ses hauts fourneaux. — Bassompierre. — Aux sources de la Fensch. — Fontoy. — Le vallon d'Algrange, ses usines et ses mines. — Hayange, les usines et la ville.

Hayange. Septembre.

Aucune région de l'Europe n'a été aussi rapidement et profondément transformée que l'étroite zone de Luxembourg et de Lorraine où confinent les limites de quatre États : France, Belgique, Luxembourg et Alsace-Lorraine. L'industrie s'y était bien implantée déjà avec les usines de Moyeuvre et de Hayange, mais son avenir semblait limité : si le fer abondait, il n'était pas

reconnu partout ; d'ailleurs, dans la plupart des gisements, le minerai renfermait une telle proportion de phosphore que l'on ne pouvait en tirer parti. La découverte du procédé Thomas et Gilchrist pour la déphosphoration de la fonte a soudain donné aux mines de Lorraine-Luxembourg une importance capitale. En quelques pays, en France surtout, l'extraction du fer a dû cesser dans la plupart des régions minières, incapables de lutter contre les minerais de l'Est. L'énorme couche métallique qui s'étend dans la contrée délimitée par Pont-Saint-Vincent, Nancy, Longwy, le sud du Luxembourg et la Moselle est devenue l'aliment de tous nos hauts fourneaux.

Avant 1870, rien ne pouvait donc faire supposer une telle richesse. Il est certain que, si les négociateurs allemands du traité de Francfort avaient deviné que l'ancien Luxembourg français était ainsi favorisé, ils auraient réclamé l'annexion de ce territoire jusqu'à Montmédy. C'est pour avoir commis l'imprudence de donner à M. de Bismarck des détails précis sur la valeur minière des environs de Moyeuvre, que les chefs des forges de Hayange amenèrent le rude chancelier à exiger des portions de territoire que nous aurions pu conserver. Plus habile fut Pouyer-Quertier, qui sut obtenir de Bismarck,

comme cadeau personnel, en sa qualité d'actionnaire des forges de Villerupt, que cette commune resterait française.

J'ai décrit jadis la région minière des vallées de la Côte-Rouge et de la Crusnes, vers Villerupt et Longwy [1]. Aujourd'hui, j'ai voulu visiter la partie du bassin métallurgique cédée à l'Allemagne et dont le développement, plus tardif que celui de Longwy, prend en ce moment un essor extraordinaire. Les vieilles et glorieuses usines de la maison de Wendel à Moyeuvre et Hayange voient naître autour d'elles de grands établissements conçus sur les données les plus modernes. J'ai signalé déjà celles qui s'échelonnent au long de la Moselle, de Metz à Thionville ; il me restait à parcourir les vallées de l'Orne et de la Fensch et les régions d'Audun-le-Roman et Aumetz.

La vallée de l'Orne, qui a vu naître en France les grandes exploitations d'Auboué et de Jœuf, devient, dans la partie annexée, un prolongement de cette rue d'usines. Les anciens établissements de Moyeuvre se soudent maintenant à des organismes nouveaux, hauts fourneaux et maisons ouvrières, conçus sur des plans de grande enver-

1. Voir 22e série du *Voyage en France*, chapitres II et III.


Bévange
Boussange
Gandrange
Orne
R.
Amnéville
MOYEUVRE
Vitry
sur-Orne
Rosselange
Mlin la Roche
Moyeuvre
la Grande
Rombas
Villers-les-Rombas
Fond de Rombas
BOIS
DE
COULANGE
Point du Jour
Pierrevillers
Silvange
Bois de Silvange
Forges de Franchepres
Jœuf
Genibois
Malancourt
Montois
la-Montagne
Château Fer
Froideau Fme
313
331
380
186

gure. Les créateurs sont des Lorrains, des Français de France et des Belges. Les capitaux allemands se sont tenus à l'écart, sauf à Rombas.

Hagondange et ses forges gardent le débouché de la petite rivière descendue de notre Woëvre. Deux chemins de fer, l'un purement industriel, l'autre ouvert au service public, pénètrent dans la vallée jadis tranquille, agreste, bordée de jolis villages, aujourd'hui embrumée, bruyante, où tout ce qui n'est pas pris par les usines et les rails se couvre de *corons* réguliers et monotones. Le premier de ces groupements ouvriers, Amnéville, situé sur la rive opposée à Gandrange, est vaste, composé de maisons fort coquettes. Les cartes françaises ne donnent pas le plan de cette cité nouvelle, mais elle occupe la moitié de la plaine entre l'Orne et les bois de Clouange, couvrant l'extrémité du petit massif de collines dont la côte de Drinec est le point culminant.

Ces hauteurs recèlent un puissant gisement de fer; l'exploitation y est active, de grands amas ou coulées de déblais souillent les pentes et les crêtes boisées. Des chemins de fer aériens portés sur de hauts pylônes conduisent les wagonnets aux gares ou aux usines de Rombas, passant au-dessus de pentes tapissées de prairies et de vignes. La côte de Drinec, en forme de

table, domine ce tableau qui eut de la grâce jadis et n'est pas sans beauté aujourd'hui, sous le voile de fumée noire, blanche, livide ou jaunâtre élevée des hauts fourneaux.

Il y a là, au-dessous de Rombas, une quinzaine de hauts cylindres de briques régulièrement alignés, entourés de véritables collines de coke constituant un ensemble énorme. C'est, dit-on, l'organisme métallurgique le plus perfectionné qui existe ; la Westphalie et le bassin de Sarrebruck n'ont rien de comparable. Les Allemands, qui ont élevé ces établissements, ont voulu réunir les aménagements les plus modernes et les plus scientifiques. Ils furent présentés cette année même à l'un des ministres de l'Empire comme une chose incomparable. On est surpris, en voyant cette gigantesque manufacture, d'apprendre qu'elle fonctionne avec moins de 300 ouvriers. Sa production dépasse 171 000 tonnes de fer.

L'ancien village de Rombas, étalé en amphithéâtre sur sa colline, n'est plus qu'une annexe d'une véritable ville établie dans la plaine. Pauvre vieux petit Rombas ! Comme il a l'air délaissé sur la côte, entre les vergers de pruniers dont il est enveloppé ! Sur l'autre rive, Vitry-sur-Orne, bizarrement transformé en Wallingen par les

Allemands [1], n'a pas d'usines, mais sa population s'est fortement accrue par l'immigration d'ouvriers des établissements voisins et des mines. De même Rosselange, qui possédait, avant l'annexion, une partie des ateliers de Wendel établis à Jamaille, sur la rive droite de la rivière.

Le paysage industriel s'est encore accentué depuis la guerre ; un chemin de fer électrique passe au-dessus de la ligne à vapeur et conduit le minerai à Rombas. Les mines de Saint-Paul, sur le territoire de la commune, avaient fourni près de 67 000 tonnes en 1899. Les hauts fourneaux et les laminoirs occupent la rive droite où les maisons ouvrières de Jamaille sont dominées par des pentes vignobles. Le vieux village, sur le versant opposé, est au cœur d'un vaste verger.

Jamaille, ses forges, ses corons se confondent avec Moyeuvre-la-Grande, étageant au flanc des collines ses toits de tuiles brunes ou enfumés, sous un ciel perpétuellement noir. Il y a bien des siècles que les cheminées vomissent de la

1. Les noms tudesques imposés aux communes lorraines ne sont indiqués dans le texte que lorsqu'ils offrent une singularité trop grande. L'index alphabétique à la fin du volume donne le nom allemand de toutes les communes en regard du nom français. Et la désignation allemande placée à son ordre alphabétique est suivie du nom français précédé du mot *voir*.

suie dans cette vallée de l'Orne, car la création des forges remonte à 1329. Le minerai à fleur de terre, les bois abondants, faciles à transformer en charbon, l'Orne fournissant la force hydraulique pour les martinets et la soufflerie donnaient à l'entreprise des commodités remarquables. Aussi la prospérité de ce coin de terre lorraine ne s'est-elle jamais interrompue. Parmi les maîtres de forge qui dirigèrent l'établissement était le père du maréchal Fabert. Celui-ci le posséda à son tour ; on montre encore son nom, A. FABERT, gravé sur la porte d'entrée de la vieille usine.

En 1811, M. François de Wendel, propriétaire des forges de Hayange dans la vallée de la Fensch, acquit Moyeuvre et groupa les deux établissements sous une même direction. Depuis lors, la famille de Wendel n'a pas cessé de posséder ces grandes usines, auxquelles elle ajouta Stiring-Wendel et les mines de Petite-Rosselle. Après la guerre, elle créa les belles usines de Jœuf établies sur le territoire resté français pour servir la clientèle française. J'ai raconté comment naquit et mourut Stiring [1].

---

1. Pages 167 et suivantes. Sur Jœuf, voir la 22e série du *Voyage en France*, chapitre III.

Sous l'impulsion de François de Wendel, les forges de Moyeuvre et de Hayange se placèrent à la tête de l'industrie française des fers. Quand les établissements passèrent dans ses mains, la production était de 2 400 000 kilos de fonte et 1 400 000 de fer. Vingt ans après, on considérait comme énorme le chiffre de 6 millions de kilos de fonte, 4 200 000 de fer marchand et fondu, 18 000 caisses de fer-blanc et 300 000 kilos de tôle noire. Il fallait pour cette production 45 000 cordes de bois et 15 millions de kilos de houille. Les deux usines occupaient 800 ouvriers, plus une population flottante de 1 000 bûcherons, charbonniers et voituriers. Aujourd'hui, c'est 300 000 tonnes, — 300 millions de kilos — que Moyeuvre seul produit ! Le nombre d'ouvriers est de 1 140, on compte sept hauts fourneaux. En 1899, il y avait encore trente-six fours à puddler, mais ils disparaissent rapidement comme partout par la concurrence des aciéries. A cette date, Moyeuvre avait une tréfilerie, trois convertisseurs Bessemer et employait quarante-sept machines à vapeur d'une force totale de 10 500 chevaux. En réalité, tous ces chiffres devraient être doublés, car l'usine limitrophe de Jœuf en Meurthe-et-Moselle n'occupe pas moins de 1 456 ouvriers.

Quand ces belles usines furent ravies à la France, Moyeuvre et Hayange étaient reliées souterrainement par une galerie tracée à travers le gîte métallifère et suivant tous les accidents du filon. Cette galerie ou les tranchées à ciel ouvert amenaient et amènent encore le minerai au gueulard des hauts fourneaux. Toutefois, ces conditions économiques ont perdu de leur valeur, le gisement immédiat s'épuise et Moyeuvre et Hayange doivent aller chercher plus loin le minerai nécessaire à leurs fourneaux.

Avant la découverte de Thomas et Gilchrist, le fer de Meurthe et Moselle offrait déjà des avantages considérables. Charles Reybaud, qui étudiait le régime des manufactures au lendemain de l'annexion, disait : « Nulle part, dans l'Europe occidentale, on ne cite un minerai de plus de richesse relative comparée à son coût de revient. » Alors Ottange et Rosselange livraient le minerai sur le carreau à 1f 40 la tonne. Celle-ci, rendue aux gueulards des hauts fourneaux de Hayange et de Moyeuvre, revenait à 2f 54. Ce minerai avait encore l'avantage de porter son fondant avec lui et donnait 33 % de fonte. On lui reprochait seulement d'être phosphoreux et de ne donner que du fer tendre.

Les procédés nouveaux se rient de ces incon-

vénients. C'est pourquoi l'industrie du fer et de l'acier a pris en Lorraine un accroissement si prodigieux. Le voisinage du bassin houiller de la Sarre a été une autre cause de développement et non la moindre.

Moyeuvre-la-Grande — Petite-Moyeuvre est au fond du vallon — emplit l'étroite plaine formée au débouché du ruisseau de Conroy. C'est un gros centre de plus de 9 000 âmes, d'aspect exclusivement ouvrier. Le chemin de fer ne dépasse pas la ville et aucune ligne ne le met en relations avec Hayange auquel l'unit un service d'omnibus automobiles.

L'Orne retenue par un barrage reflue en amont et prend un moment l'aspect d'une grosse rivière. La vallée se rétrécit entre des hauteurs creusées de galeries de mines ; le courant devient bientôt frontière. Sur la rive droite, une jolie route en territoire annexé atteint Meurthe-et-Moselle, où les hauts fourneaux et les aciéries de Jœuf sont bâtis à la limite même des deux États. Les chemins de fer de l'Est y dirigent un embranchement venant de Conflans-Jarny, mais pour des raisons militaires les Allemands se sont opposés à la jonction des rails ; la ligne française finit à Homécourt, la voie allemande se prolonge

par un tronçon purement industriel jusqu'à l'Orne, en face de Jœuf. Il suffirait de un kilomètre à peine pour relier les deux tronçons et créer un nouveau moyen de pénétration de France en Lorraine annexée. Actuellement, un service d'omnibus fait incessamment la navette entre les gares de Moyeuvre et d'Homécourt-Jœuf.

Pour achever la visite de la région minière, nous sommes rentrés sur le territoire français. Par Conflans, Longuyon et Longwy, nous avons gagné Villerupt, dernière gare française à ces confins de la France, du Luxembourg et de la Lorraine annexée. Comme à Jœuf, un kilomètre à peine sépare la gare française du réseau d'Alsace-Lorraine avec lequel se fusionne, dans la gare d'Audun-le-Tiche, la partie du réseau luxembourgeois exploitée par l'Allemagne. Villerupt, embrumé par ses énormes hauts fourneaux, est à la frontière même ; sa rue principale se poursuit sur le territoire annexé jusque dans Audun-le-Tiche dont les Allemands ont fait Deutsch-Oth. Au nord de Villerupt et des usines françaises de Micheville, l'Allemagne a exigé une étroite bande de terrain composée des communes de Russange et Rédange formant le bassin supérieur du ruisseau de Beller. Cette langue de

terre comprise entre la France et le Luxembourg est très riche en fer ; un embranchement minier la parcourt maintenant en entier. Moins de 500 mètres séparent le heurtoir de cette voie en impasse de notre ligne de Longwy à Villerupt.

Ce tracé est dû aux âpres convoitises germaniques pour les richesses minières de la Lorraine. Les Allemands avaient mis dans la commission de délimitation un ingénieur des mines, M. Hauchecorne, dont le nom semble indiquer un fils de réfugiés huguenots. Il apporta dans sa mission une mauvaise foi et une passion extrêmes contre lesquelles le colonel Laussedat eut à lutter longtemps. Celui-ci réussit cependant à sauver quelques lambeaux du territoire convoité, notamment la commune de Crusnes ; on a vu comment Pouyer-Quertier préserva Villerupt [1]. Aujourd'hui, la zone qui échappa à l'annexion, les communes de Saulnes, Tiercelet, Hussigny-Godbrange, Villerupt-Micheville, Thil et Crusnes, représente la partie la plus riche de France au point de vue de la production du fer ; peut-être le tiers de notre richesse métallurgique vient-elle de ces trois lieues de pays.

---

1. Voir le livre émouvant du colonel LAUSSEDAT, *La Frontière franco-allemande.*

Le bassin de Rédange, que ne put sauver le colonel Laussedat, possède aujourd'hui six mines importantes ayant donné 199 766 tonnes de minerai en 1899, extraites par 186 ouvriers. Trois hauts fourneaux avaient fourni la même année 79 318 tonnes de métal et occupé 238 ouvriers.

Villerupt, Audun-le-Tiche et Russange constituent en réalité une seule agglomération de plus de 12 000 âmes, et la ville luxembourgeoise d'Esch-sur-Alzette, toute proche, en compte un nombre égal. Cette quadruple cité est au sein d'un paysage fantastique. Partout des hauts fourneaux, des fumées noires ou livides, des amas de déblais, des chemins de fer courant au fond des vallées, au flanc ou au sommet des collines, des constructions éparpillées, toutes blanches encore ou déjà souillées de suie.

Le chemin de fer français est au-dessus de Villerupt, à mi-côte. Au-dessous, dans la vallée de l'Alzette, rivière qui naît en France et va rejoindre Luxembourg, est la gare d'Audun-le-Tiche, commune à l'Alsace-Lorraine et au Luxembourg. De là part une ligne pour Aumetz et Fontoy, décrivant un contour singulier pour franchir par un viaduc élancé la ligne d'Esch et Luxembourg.

Audun-le-Tiche possédait déjà des forges

avant la guerre; elles traitaient le minerai extrait dans les minières et produisaient 5000 tonnes de fer. Aujourd'hui, cet humble embryon a fait place à de puissants hauts fourneaux établis par les aciéries belges d'Angleur; 160 ouvriers y produisent 50 000 tonnes de fer ouvré. Trois grandes mines occupant près de 900 ouvriers ont donné 690 000 tonnes en 1899.

Audun est à l'écart de sa station, dans un creux dominé par de hautes collines; l'une d'elles porte les ruines d'un vaste château féodal qui commandait jadis ce point de passage important entre le Luxembourg et la Lorraine. L'ancien village devient une ville; plus de 5 000 habitants y sont réunis, en grande partie Italiens, car on doit faire appel à l'immigration afin de donner aux mines la main-d'œuvre nécessaire.

Pour bien se rendre compte du paysage, il faut monter à la gare supérieure d'Audun-le-Tiche — Deutsch Oth-Berg — par le chemin de fer. De la rampe d'accès et du viaduc, on jouit d'une vue de plus en plus étendue. Au premier plan, Rédange à demi voilé par la fumée de ses usines d'où émergent deux clochers aigus; plus loin, Esch également enveloppé par le noir rideau échappé des hauts fourneaux. Toute la colline, où le train s'élève par de fortes rampes, est

entaillée jusqu'au sommet en carrières rouges s'étageant par immenses gradins. Cinq mines donnent plus de 700 000 tonnes. Le regard s'étend à l'infini sur les plaines ondulées du Luxembourg hérissées de monticules de déblais.

Vers Meurthe-et-Moselle, la vallée de l'Alzette disparaît à demi sous le noir nuage de fumée vomi par les hauts fourneaux de Villerupt, de Micheville et Thil.

Bientôt on domine complètement Audun-le-Tiche ; sous la gare même, de grands hauts fourneaux appartenant à la société d'Angleur et produisant 50 000 tonnes de fer ont fait naître une cité ouvrière. Beaucoup d'Italiens ; il en monte un grand nombre dans le train, bruyants, désagréables aussi. L'un d'eux, qui vient d'avoir une altercation avec les employés de la station, se répand en imprécations et en jurons. Son vocabulaire est vraiment prodigieux. N'osant s'en prendre aux Allemands en les traitant de Prussiens, il imagine de les appeler Luxembourgeois !

Le pays manque un peu de pittoresque sur ce plateau, à en juger par la carte. Nous continuons donc la route jusqu'à Aumetz. Le train marche à une allure bien lente et permet de voir suffisamment le pays. On entre dans les bois où

sont creusées des carrières, et aussitôt voici les grands espaces nus, semblables à ceux du Jarnisy autour de Conflans. En France est Crusnes, qui nous fut laissé non sans peine, Bréhain, Tiercelet, qui, dans l'ancienne géographie militaire, donna son nom à l'une des *trouées* que les traités de 1815 ouvrirent vers l'intérieur de notre pays. Cette région est encore peu vivante, mais partout on y creuse des mines et la Compagnie de l'Est a créé deux embranchements conduisant, l'un, de Baroncourt, sur la grande ligne de Paris à Charleville, à Audun-le-Roman, l'autre d'Audun-le-Roman à Briey, prolongeant la ligne de Conflans. Ces lignes font surgir usines et villes nouvelles.

Sur le territoire annexé, les rails ont fait dévélopper Aumetz d'où part vers la frontière un embranchement pour desservir la mine *Ida et Amalia*. Près du bourg apparaissent de belles installations de mines souterraines ; leurs produits sont transportés par un superbe chemin de fer aérien ayant en ligne droite 11 kilomètres de développement.

Tout autour d'Aumetz, le sol recèle d'immenses richesses minières, déjà exploitées avant la guerre. Le gîte n'était utilisé par des hauts fourneaux qu'à Ottange, où trois établissements fonctionnaient. Ceux-ci ont pris depuis lors un

grand développement; Ottange a donné 79 000 tonnes de fer en 1899; ses mines, où travaillaient 1 800 ouvriers, ont livré 365 000 tonnes de minerai.

La situation d'Ottange est singulière. Le bourg, inséré dans une fissure du plateau, au bord du ruisseau de Kail, touche à la frontière luxembourgeoise. Ses usines confinent à celles très nombreuses et puissantes de Rumelange dans le grand-duché. Aucun chemin de fer ne le relie directement à la Lorraine; celui qui le dessert se dirige vers Bettembourg, ville luxembourgeoise où il rejoint la ligne de Metz à Luxembourg. L'explication de ce fait, en apparence étrange, est dans la situation économique du grand-duché, État souverain mais entré dans le Zollverein, union douanière allemande, et ayant une partie de ses lignes ferrées, le réseau Guillaume-Luxembourg, exploitées par l'Alsace-Lorraine. Les fers et les minerais d'Ottange entrent donc en Luxembourg sans payer de taxes et, de là, circulent, toujours en franchise, dans tout l'empire allemand.

Près d'Aumetz, la plupart des villages et hameaux sont en voie de transformation par l'ouverture de mines et couvrent le pays de leurs

fumées. De nouveaux forages s'opèrent sur ce plateau fortement ondulé. Voici des mines à Ludelange, d'autres se préparent à Havange. Le hameau de Bassompierre, qui possède la gare de Boulange, est entouré de puits et de fouilles ; le minerai affleure près de la station même et un embranchement se dirige à la frontière où une importante exploitation s'est fondée. L'humble hameau de Bassompierre est le berceau de la famille de ce nom qui donna deux maréchaux à la France. Une vieille porte, à l'entrée d'une ferme, appartint peut-être au château de ces gentilshommes lorrains qui jouèrent un rôle si bruyant sous Henri IV et Louis XIII.

Bassompierre dépend de la commune de Boulange dont le chef-lieu est un joli village, assis dans un fond de prairies. Sur la pente, naît une cité ouvrière destinée à loger les travailleurs des mines.

Ce large affaissement du plateau a de grands champs de céréales, des prairies artificielles et des bois. La frontière suit les bornes des communes avant 1870 et entoure à demi une colline de 360 mètres sous laquelle naît le ruisseau de Conroy qui va traverser la Petite-Moyeuvre et atteindre l'Orne à Moyeuvre-Grande. Sous le versant nord de cette hauteur, se réunissent

les chemins de fer d'Audun-le-Tiche et de Thionville à Longuyon par Audun-le-Roman, douane française. Le tronc commun des deux lignes aboutit à Fontoy, où se trouve la douane allemande.

Le bourg est au fond d'un cirque formé par le débouché de trois vallons courts. De belles maisons, un vaste hôtel de ville donnent à ce joli centre une allure citadine. Au fond d'un des ravins naît la Fensch, sous un monticule portant les ruines considérables encore d'un château féodal. Bien que le territoire de Fontoy possède d'importantes mines et des hauts fourneaux, l'agglomération même a été épargnée par l'industrie; mines et usines sont en aval, à l'issue d'une jolie gorge boisée. Un grand viaduc de fer franchit la vallée; un tunnel s'ouvre dans la colline par une entrée monumentale, et presque aussitôt, l'on voit s'ouvrir, à gauche, le vallon d'Algrange, où la richesse des mines a fait naître de nombreux établissements.

Algrange avait 350 habitants avant la guerre; on en compte plus de 7 500 aujourd'hui. L'étroite gorge n'est qu'une rue d'usines et de cités ouvrières sur une longueur de 5 kilomètres. Les collines très hautes, dépassant 400 mètres d'altitude, sont creusées par les galeries; des chemins

de fer courent au fond du val. Une ravine latérale renferme elle-même sa voie ferrée et ses établissements. La Lorraine, le Luxembourg, le pays de Sarrebruck, la région rhénane y possèdent des exploitations. Six grandes sociétés, occupant ensemble 1 618 ouvriers en 1899, avaient extrait 1 275 319 tonnes de minerai. Les hauts fourneaux de la Société lorraine produisirent 840 445 tonnes de fer ouvré. Le commerce de houille est devenu considérable, pour alimenter cette énorme activité.

Dans ce couloir fumeux et bruyant qui est un des centres vitaux de l'industrie lorraine, on ne reconnaîtrait plus le riant vallon, presque idyllique, où Algrange était ignoré. Il est loin, le temps où les touristes allaient admirer le vieux tilleul du hameau et le cours mutin du Pinsperme devenu maintenant un égout !

La vallée d'Algrange s'ouvre sur la Fensch dans un site plus gracieux, mais industriel encore ; Knutange s'est accru d'une vaste cité ouvrière avec de coquettes maisons ; un autre quartier n'a que des logis semblables à des casernes. Sur la rive gauche, à Nilvange, où la société de Bochum a de grandes installations, un beau viaduc enjambe la vallée. A partir de ce point, les habitations et les usines sont continues sur

près d'une lieue. Knutange se poursuit par Hayange qui fut jusqu'en 1870 le centre le plus considérable de la métallurgie en Lorraine et demeure encore prépondérant, bien que l'usine et l'outillage aient vieilli, alors que tant d'établissements nés en ces dernières années offrent un aspect autrement puissant et régulier.

Cependant la vénérable manufacture, avec ses immenses halls noircis par la fumée d'un siècle, les hauts fourneaux, les ateliers qui couvrent près de quatre kilomètres de Nilvange à Schrémange, les parcs à roues et à fer, la multitude des voies ferrées, offre un spectacle saisissant.

En parlant de Moyeuvre, j'ai dit que Hayange fut avec celle-ci le berceau de la grande industrie qui a la famille de Wendel à sa tête. La forge, plus ancienne encore, puisqu'on en trouve trace en 1264, avait été acquise dès 1711 par un premier Wendel, Jean-Martin, originaire de Trèves. Ce fut le siège principal de la maison, qui resta toujours entreprise particulière sans céder à la tentation de se transformer en société par actions. Aujourd'hui encore, le groupe de Hayange est le plus considérable ; il ne comprend pas moins de 3 400 ouvriers répartis entre les trois communes. Nilvange a sept hauts fourneaux, six convertisseurs Bessemer et un lami-

noir. En aval, séparés des premiers par une rue de Hayange, Erzange et Schrémange ont des ateliers de laminage et de martelage et trois fours Siemens-Martin.

La production de ce puissant organisme reste la plus considérable du bassin, malgré l'importance des créations nouvelles. En 1899, Hayange produisait 262 350 tonnes de fer ouvré, 14 441 tonnes de fonte, 311 489 tonnes de fer brut. L'exploitation du minerai dans les mines Wendel avait donné 124 507 tonnes.

L'organisation du travail à Hayange, Moyeuvre et Stiring était considérée avant la guerre comme une des œuvres sociales les plus remarquables de France. Charles Reybaud, qui l'a étudiée, rappelle que François de Wendel, le grand aïeul, savait jusqu'au nom de son dernier ouvrier et n'aimait pas les nouveaux visages; il voulait que l'usine fût une famille. Les règlements pour l'avancement, la retraite — sans retenue préalable sur les salaires — demeurent des modèles.

La commune de Hayange a vu naître d'autres exploitations minières; la Compagnie luxembourgeoise de Burbach extrait environ 700 000 tonnes de minerai de fer et occupe 650 ouvriers. Sur les collines, à Neuchef, à Fameck, sont ouvertes d'importantes carrières de pierre.

Grâce à cette activité, Hayange est devenue, avec ses voisines, une ville de près de 15 000 âmes ([1]), arrêtée dans son développement par les usines qui la séparent du riant bassin de Florange. De gigantesques tas de scories dont la végétation s'est emparée se dressaient aux abords de la gare ; on les attaque en déblais pour la construction des voies de triage de Florange et de Thionville. L'emplacement donnera l'assiette pour les constructions. Plus loin, de nouveaux amas se forment avec les disques et les galettes de scories que viennent déverser les trucks de fer poussés par de petites locomotives. Peu à peu l'industrie s'empare des dernières parties riantes et vertes de la vallée ; autour de Florange, rayonnent d'innombrables voies où viennent se désagréger les trains de la région minière pour être formés en nouveaux convois ([2]).

---

1. Hayange, 10 068 habitants ; Nilvange, 4 279.

2. Les tableaux de la chambre de commerce de Metz donnent des indications intéressantes sur le mouvement des principales gares de cette région des mines et des hauts fourneaux. Voici quelques-uns de ces chiffres :

Algrange a reçu 437 144 tonnes et en a expédié 2 190 884 ; Thionville, 2 646 365 et 902 808 ; Gaudrange, 316 862 et 528 194 ; Grand-Moyeuvre, 29 687 et 887 655 ; Hagondange, 108 040 et 126 400 ; Hayange, 449 237 et 930 077 ; Maizières, 594 082 et 467 991 ; Rombas, 569 118 et 28 259.

XX

AUX CONFINS DU LUXEMBOURG

La frontière luxembourgeoise. — Les jardins de Malgrange. — Hettange-Grande. — Volmerange et ses mines. — De Thionville à Mondorf. — Cattenom. — Rodemack et sa forteresse. — La vallée de l'Albach. — Mondorf-les-Bains. — De Fixem à Sierck. — Du haut du Kirchberg. — Haute-Kontz et Basse-Kontz. — Traversée de la Moselle. — Le Stromberg. — Sierck et ses ruines. — A la frontière prussienne. — Le vallon de Manderen. — Le château de Malbrouk. — Une forêt essartée. — Les nouveaux villages.

Manderen. Septembre.

Le grand-duché de Luxembourg, qui bordait jadis la France par une longue étendue de frontière, ne nous touche plus aujourd'hui que sur un étroit espace près de Longwy ; ses limites au sud confinent toujours à l'ancien arrondissement de Thionville auquel l'unissent la grande ligne internationale Ostende-Bruxelles-Luxembourg-Metz-Bâle et une ligne à voie étroite de Thionville à Mondorf-les-Bains. Ce voisinage d'un petit État, conservant son individualité bien nette, donne à la région au nord de Thionville un caractère

particulier. Il semble que la marque allemande y soit moins violente que dans le reste de la Lorraine.

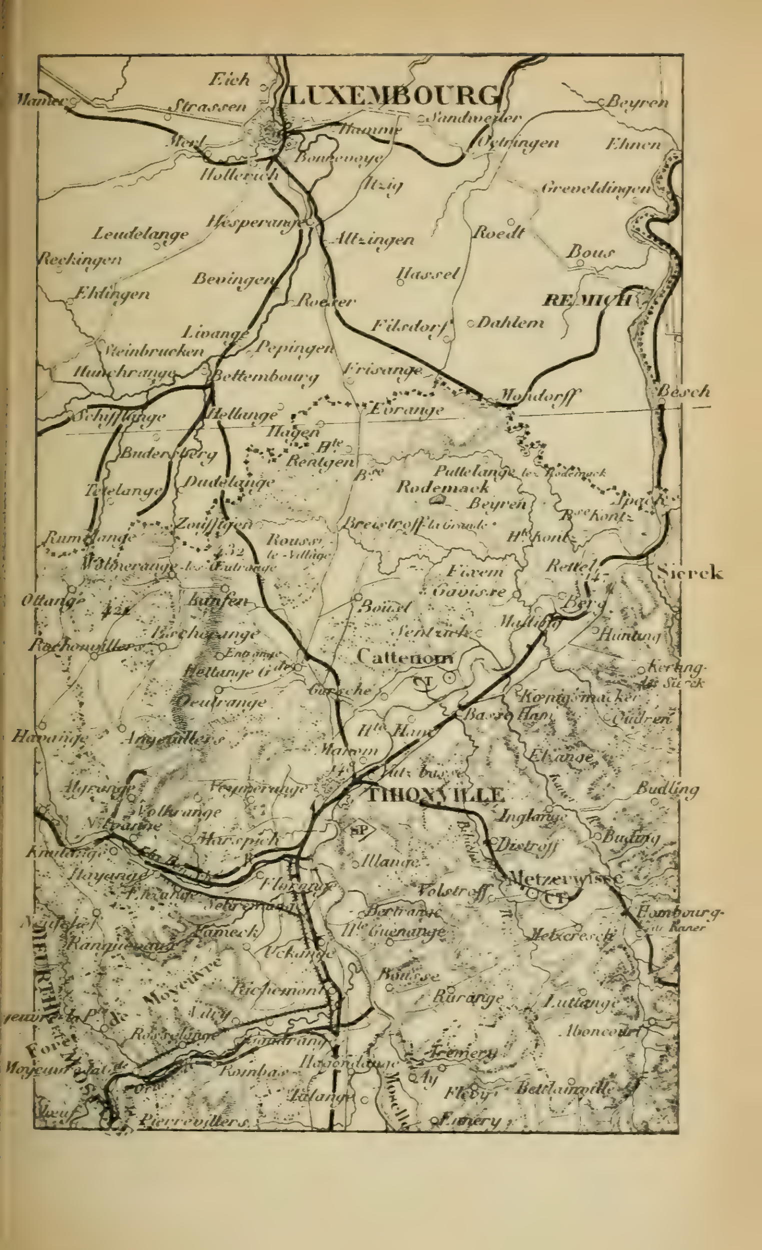
Les relations entre les deux pays se font surtout par la ligne ferrée à circulation intense qui mène rapidement dans le grand-duché en parcourant une région accidentée. Cette voie, après avoir franchi la Moselle, large, mais, ici, lente, glauque, sans gaîté, pénètre au sein d'une plaine cultivée en céréales entre lesquelles une foule de jardins maraîchers s'étendent, irrigués à l'aide de puits d'où l'eau est ramenée par ces longues perches à bascule que l'on retrouve dans certaines contrées du Midi. Ces potagers sont peuplés de maisonnettes constituant le hameau de la Malgrange, au pied de la haute colline du Griesberg revêtue de bois. La grande route forme rue à travers ce centre horticole, puis, franchissant un seuil également utilisé par la voie ferrée, descend dans la vallée de la Kissel. A travers des champs de céréales cultivées en billon, la chaussée atteint Hettange-Grande, village grandissant entouré de carrières de grès à pavés. Peut-être ce lieu deviendra-t-il un centre industriel ; le minerai de fer existe à moins de 3 kilomètres, près du hameau d'Entrange, au pied de hautes collines dépassant 420 mètres d'altitude. Un

chemin de fer à voie normale se détache de la gare d'Hettange-Grande et va chercher le minerai extrait de la mine Ferdinand Stollen.

Le bourg d'Hettange, sans doute station romaine, à en juger par un autel de Bacchus retrouvé sur son territoire que traverse une chaussée antique, se continue dans le vallon par le hameau de Sœtrich, blotti dans un creux de la colline couverte par la forêt de Cattenom. Là, passe la route de Luxembourg qui va traverser un grand plateau ondulé et franchir la frontière à Évrange.

La voie ferrée continue à remonter la vallée de la Kissel par d'amples courbes tracées au flanc des côtes. Elle atteint les limites de la Lorraine dans le pli où naît la Boler. Le village de Zoufftgen s'étend longuement dans cette courbe. Une élégante flèche porte haut la croix de l'église. Aux environs, le sol est singulièrement modelé, une partie des champs dessine comme une arène de théâtre antique.

A l'ouest, une colline haute de 432 mètres sépare les sources de la Boler de la vallée luxembourgeoise de Mühlenbach, dont la tête est lorraine. Un village isolé du reste de la province par des hauteurs très raides, Volmerange-lès-Œutrange, est encore lorrain. C'est une zone mi-



LUXEMBOURG
Eich
Strassen
Hollerich
Hesperange
Leudelange
Reckingen
Bevingen
Altzingen
Hassel
Roedt
Bous
REMICH
Dahlem
Filsdorf
Livange
Pepingen
Bettembourg
Frisange
Mondorff
Besch
Evrange
Hellange
Schifflange
Hagen
Budersberg
Dudelange
Tetelange
Rodemack
Beyren
Zoufftgen
Rumelange
Rettel
Sierck
Ottange
Kanfen
Cattenom
Boust
Gavisse
Garsche
Oeutrange
Angevillers
Havange
Algrange
Volkrange
Hayange
Florange
Uckange
Richemont
Moyeuvre
Rombas
Hagondange
Talange
Pierrevillers
Fleury
Ennery
THIONVILLE
Inglange
Distroff
Metzervisse
Illange
Volstroff
Bertrange
Guenange
Bousse
Rurange
Luttange
Budling
Buding
Elzange
Koenigsmacker
Oudren
Basse Ham
Hombourg
Metzeresch
Bettelainville
Ay
Tremery
Sandweiler
Oetringen
Ehnen
Greveldingen
Beyren
Itzig
Roeser
Steinbrucken
Hunchrange
Ehlingen
Manternach
Mertl
Bonnevoye
Malling
Berg
Hunting
Kerling
Ranguevaux
Rosselange
Nilvange
Knutange
Fameck
Serémange
Hettange Gde
Hamm
Forêt de Moyeuvre

nière ; la maison Krupp exploite dans le vallon de Langenberg d'importants gisements de fer reliés à la gare de Bettembourg par un embranchement desservant l'important groupe industriel de Dudelange. Volmerange est rattaché par une excellente route à Ottange, l'autre centre minier de Lorraine dont les communications par voie ferrée doivent emprunter le Luxembourg. La richesse en mines du plateau voisin fera sans doute construire bientôt des prolongements de ces lignes luxembourgeoises jusqu'à la ligne d'Audun-le-Tiche à Fontoy.

Plus longue en territoire lorrain, plus pittoresque aussi est la ligne à voie étroite qui relie Thionville au réseau secondaire luxembourgeois vers Mondorf. Elle dessert de nombreux et riches villages établis entre la Moselle et les collines. Cette petite ligne ferrée traverse les beaux jardins maraîchers de Malgrange et va longer des collines couvertes de vignobles et de prés-vergers fort riants. Les pentes, d'abord prononcées, s'adoucissent, présentant au soleil des vignes assez étendues. Entre ces plantations et la plaine, s'étend Garsche, enveloppé de la verdure des jardins. La Moselle décrit une courbe très prononcée à peu de distance du village et

reçoit l'humble tribut de la Kissel. Sur la rive opposée de la rivière, les collines se rapprochent ; au pied d'une croupe boisée Basse-Ham est tapi sous une haute église moderne, dressant une flèche élégante.

Dans ces amples campagnes où erre le flot calme, Cattenom occupe un grand espace ; les murs de jardins qui l'entourent lui donnent l'aspect d'une vieille ville forte. Ces murs sont souvent formés d'ailleurs par des débris de l'enceinte féodale. L'ancien donjon d'une maison de templiers, devenu clocher de l'église paroissiale, accroît ce caractère ; il se dresse au-dessus de toits d'un rouge foncé.

A la base de belles pentes vignobles, le double village de Sentzich et Hommeldang est entouré de vastes cultures. Par les chaumes errent de nombreuses bandes de porcs. Au milieu de la plaine tapissée de prairies débouche le ruisseau de la Boler au lit sinueux, bordé de villages. Il atteint la Moselle en face de Malling relié à la rive gauche par un beau pont. La rivière décrit un double repli ; l'un d'eux frôle la haute berge que recouvre Berg, village flanqué d'une construction haute et grise.

Gavisse, où l'on a trouvé des vestiges de l'occupation romaine et qui conserve une antique

chapelle dédiée à saint Antoine, avoisine Fixem, bourg situé à une importante jonction de chemins, à la réunion de trois vallons, au sein de cultures très variées parsemées de vergers de pruniers. Des lignes sinueuses de grands saules dessinent le cours des ruisseaux. Des prés dans les fonds, des champs à larges ados sur les pentes composent un tableau fort agreste.

La route de Mondorf gagne directement la frontière en remontant le vallon du Dollbach ; mais le petit chemin de fer fait un détour pour desservir Rodemack, jadis capitale de la contrée comme siège d'une des plus importantes seigneuries de Lorraine. La voie remonte un étroit vallon aux riants hameaux : Semoing, Faulbach entourés de pruneraies, aux maisons couvertes d'espaliers. Vignes et pruniers alternent autour de Rodemack, formant un cadre heureux à ce bourg auquel les restes de fortifications bastionnées, d'un château plus ancien et d'une chapelle donnent un aspect guerrier. Ces défenses éventrées jouèrent encore un rôle en 1815 ; une poignée d'hommes, 350 gardes nationaux au plus, s'y étaient jetés ; ils y tinrent 6 000 Prussiens en échec, en mirent plus de 600 hors de combat et obligèrent le reste à se replier.

Rodemack n'est plus que le principal marché

pour cette zone purement agricole, grande productrice d'avoines. Les champs de céréales, fort étendus, couvrent de grandes croupes allant s'abaisser vers Puttelange-lès-Rodemack, assis entre de beaux bois et des coteaux raides, coupés de ravins et couverts de vignes. Dans ce beau cadre le village s'étend en amphithéâtre, face aux escarpements d'où s'échappent les ruisseaux par des coupures profondes.

Une étroite ligne de hauteurs sépare le val de Puttelange de la vallée de l'Albach, petite rivière formant un instant frontière entre la Lorraine et le Luxembourg. La rive lorraine est couverte de cultures, celle du grand-duché a des pentes boisées à travers lesquelles des allées ont été tracées, formant le parc de la petite station balnéaire de Mondorf, très fréquentée par les habitants de Luxembourg et desservie par le chemin de fer à voie étroite reliant la capitale grand-ducale à Remich.

Le val de Puttelange se replie au sud par un large couloir où Beyren groupe ses maisons autour d'une antique église. Le ruisseau se tordant en replis capricieux va rejoindre à Fixem celui du Boler.

De Fixem des routes bien tracées se dirigent

vers la Moselle; un vieux chemin abandonné par les voitures à marche rapide raccourcit considérablement le trajet. C'est par là que nous avons gagné Sierck, la dernière ville lorraine au bord de la grande rivière. Nous voyant hésiter sur la direction, un brave homme, reconnaissant des Français de France, vint nous mettre sur la bonne voie, en nous recommandant la vue dont on jouit de la colline du Kirschberg. Par la chaussée désertée, ravinée et caillouteuse, nous atteignons bientôt le sommet. Le tableau, en effet, a de la grandeur; d'un côté c'est le large et riant vallon du Boler que nous venons de quitter, de l'autre, large et profonde s'ouvre la vallée où la Moselle déroule ses anneaux éclatants. A l'un des coudes Berg est fièrement assis. A l'horizon du nord-est, de hautes et lointaines collines, lourdes de forme, arrêtent le regard.

Au-dessous du Kirschberg se creuse comme un abîme de verdure; le chemin y dévale. Au fond, cachée sous les saules, coule l'Albach que nous avions abandonnée à Mondorf. Sur la rive gauche Haute-Kontz s'étage entre les vergers et les vignes. La petite rivière descend dans un cadre intime et doux de prés, d'arbres fruitiers et de jardins jusqu'à la belle chaussée ombragée de platanes qui longe la Moselle. Le quartier

supérieur de Haute-Kontz, couronné par l'église, surmonte des pentes revêtues de vignes et se reflète dans le miroir calme de la Moselle.

Un bac permet de franchir la large rivière et donne accès au joli village de Rettel bâti en terrasse, dominant le flot animé par les pêcheurs qui jettent leurs filets en travers du courant insensible. Nous nous arrêtons un instant à Rettel, séduits par un adorable paysage. Du flot s'élèvent de légères vapeurs montant en écharpe au flanc des collines vineuses, dans le vaste hémicycle où Haute-Kontz et Basse-Kontz forment décor; ce dernier s'allonge à mi-côte entre ses rangées de pampres et les cultures. La colline de Stromberg très raide et haute se termine en un promontoire semblable à une proue de navire, en face de Sierck dont on voit seulement les ruines grises. Ces hauteurs, pareilles à un oppidum et dont les carriers entaillent la cime, sont à la limite de trois pays; si la croupe suprême est lorraine, elle se prolonge en Luxembourg et la Moselle la sépare de l'ancien électorat de Trèves annexé par la Prusse en 1815.

Un chemin de piétons et de chars rustiques conduit de Rettel au pont de Sierck. La ville, jusqu'alors masquée, apparaît, allongée au pied de sa colline, sous les pentes abruptes où s'accro-

chent de vieux logis que surmontent les murailles hautes et sévères de l'antique forteresse des ducs de Lorraine, une des plus puissantes de la Moselle.

La ville commence à la gare par un petit faubourg de maisons neuves. Elle eut jadis plus de grâce, ses maisons se miraient dans le flot. Le chemin de fer, pour se frayer un passage dans l'étroit défilé, a occupé la berge et sépare ainsi la ville du clair miroir autrefois couvert de bateaux. Une petite place aménagée entre la ligne et la cité est un square où l'on a récemment érigé un monument aux enfants de Sierck morts pour la France pendant la guerre qui aboutit à l'annexion de la Lorraine. Les Allemands ont toléré cet hommage, mais exigé des inscriptions dans leur langue. Ce n'en est pas moins un monument aux morts pour la patrie française. Humble est la cité, cependant elle a partout répandu le sang des siens. Je relève entre autres noms de batailles : Wissembourg, Borny, Gravelotte, Saint-Privat, la Bourgonce, Amiens, Bapaume, Orléans, Thionville.....

Derrière la façade de belles demeures qui bordent le quai, s'étend le vieux Sierck, longue rue montueuse et étroite, coupée de ruelles escarpées rappelant les bourgs de Provence. Des porches


Vers Trèves
Remeschen
Burmerange
Zindorf
Pillingen
Höllendorf
Effi
Perl
Ober Perl
Mᵒⁿ de Perl
Schengen
Merschweiller
Bellemacher
Apach
Basse Kontz
Haute Kontz
Rudlingen
Manderen
Kirsch-les-Sierck
Rettel
SIERCK
Rustroff
B. le Merle
Ritzing
Dermicher Mühl

les enjambent, de raides escaliers sont parfois le seul moyen d'accès ; quelques antiques logis du Moyen Age et de la Renaissance charment par leur ornementation. A mi-côte l'église, si décorée à l'intérieur qu'elle en a perdu toute originalité. Une autre église est à l'entrée du château.

Cet ensemble est charmant de mélancolie. On est saisi d'une sorte d'émotion religieuse dans cette bourgade endormie, où les rares passants, les gens sur leurs portes devinant en nous des Français s'efforcent de nous faire comprendre, par des paroles de bienvenue, qu'ils n'ont pas oublié la patrie perdue. Nous n'avons pas encore éprouvé ce sentiment à un tel degré; il nous frappe d'autant plus que nous sommes ici à l'extrême limite de la Lorraine.

Toute l'activité est sur le quai ou dans le vallon creusé au sud. Là sont les chamoiseries et les tanneries qui ont fait la réputation industrielle de la ville. De 1857 à 1877 a existé une fabrique de faïence qui occupa jusqu'à cent ouvriers ; elle n'a pu résister à la concurrence des gigantesques usines comme Sarreguemines.

Ce fond de Lorraine est exquis. De Sierck à la frontière de Prusse, une lieue à peine, se suivent les sites heureux. Au-dessus de la ville apparaît Rustroff, formé jadis autour d'une abbaye ; la

colline monte très haut, terminée par une sorte de calotte derrière laquelle Kirsch est masqué. La Moselle coule avec lenteur entre les vignes qui tapissent les flancs du Stromberg à gauche, les prairies et les vergers du Kirschberg à droite. Le rideau, de ce côté, s'entr'ouvre pour laisser passage au ruisseau de Manderen débouchant dans le joli site d'Apach. La Moselle voit les hauteurs s'écarter; de larges campagnes apparaissent, luxembourgeoises ou prussiennes. Le premier village grand-ducal, Schengen, possède une belle tour empanachée de lierre sous une colline en pente douce qui, un peu plus loin, s'escarpe fièrement. En face, dans la plaine, est le premier village prussien, Perl, entre des vergers et des bois. La gare, où se soudent les chemins de fer d'Alsace-Lorraine et de l'État prussien, est une bâtisse ignoble et incommode. On prend ici en flagrant délit d'observation superficielle ceux qui concluent de l'ampleur de certaines gares alsaciennes ou lorraines à la supériorité générale de l'Allemagne sur la France, pour la construction des voies ferrées. En réalité, les vainqueurs ont conçu le réseau des provinces annexées sur des données très larges, autant à cause du rôle militaire des lignes que pour mieux affirmer leur domination. Ils se sont bien gardés

de transformer ainsi leur propre réseau, sauf pour les gares de grandes villes et quelques points de jonction.

La vallée de Manderen, entièrement lorraine, est un riant couloir sur lequel s'ouvrent des vallons non moins gracieux. Chaque pli a son hameau ; le plus creux, occupé par Merschweiller, prolonge des ravines vers la frontière prussienne. Manderen, plus considérable, assis à l'ouverture de deux combes profondes, est dominé par les restes d'un château du quatorzième siècle, Mensberg, que les gens du pays appellent le château de Malbrouk. Le général de Marlborough, plus fameux encore par la chanson que par sa gloire guerrière, y résida en 1705 et le souvenir de son passage est resté vivant. Marlborough ne brilla pas dans cette campagne contre Villars. Le futur vainqueur de Denain, malgré l'infériorité de ses forces habilement disposées de Sierck à Sarrelouis, ne put être entamé et finit par obliger les alliés à se retirer.

Le château de Mensberg, en partie détruit, mais conservant de belles parties, est maintenant une ferme. Ce joli pays, agreste et solitaire, n'a qu'une industrie, celle des chapelets

et autres articles religieux ; ses ateliers sont toutefois bien moins considérables que ceux de Saumur, de Lalouvesc et d'Ambert que j'ai décrits jadis [1].

La vallée de Manderen prend naissance dans le grand massif boisé, aux larges clairières, étendu jusqu'aux rives de la Nied et dont le canton le plus compact est divisé en grande forêt de Kalenhoven et forêt des Quatre-Seigneurs. Dans ces bois naît par deux branches la riviérette de Sierck dont le val très profond est fort solitaire au delà de Montenach. La partie haute du bassin produit beaucoup de bétail destiné aux grosses communes industrielles et aux garnisons de la région.

Il y a là des contrées ignorées où ne s'aventure jamais le touriste, car rien n'y sollicite l'intérêt. Au sud de la forêt de Kalenhoven sont de grasses campagnes formant une gigantesque clairière de deux lieues de diamètre et parsemée de bouquets de bois assez étendus. Plusieurs hameaux offrent sur les cartes un plan régulier ; ce tracé ainsi que les noms empruntés à la religion ou à l'aspect du sol : Sainte-Marguerite,

1. Sur Saumur et ses fabriques de chapelets et de croix, voir la 2e série du *Voyage en France;* sur Ambert, la 33e série ; sur Lalouvesc, la 34e série.

Saint-François, Lacroix, Hargarten, Rodlach, semblerait indiquer une création de toutes pièces dans un territoire forestier livré au défrichement. Cette impression est juste, car la grande publication *Das Reichsland Elsass-Lothringen* dit que Saint-François a été construit en 1613 sur un essart, ainsi que Sainte-Marguerite ; dévastés pendant la guerre de Trente ans, ces villages ont été reconstruits.

Cette grande clairière possédait déjà des villages, habités par une population de bûcherons ; quelques-uns de ces centres fort anciens, car les Romains eurent ici des établissements, à en juger par les vestiges trouvés autour de Kalembourg. Elle fut gagnée sur la partie du bois dite des Quatre-Seigneurs, à cause des possesseurs : le duc de Lorraine, l'abbaye de Villers-Bettnach, les seigneurs de Deltz et de Bérus. Du point culminant, entre Bibiche et Saint-François, mamelon atteignant 294 mètres d'altitude, on découvre toute cette campagne conquise sur la sylve et qui se prolonge encore au sud et à l'ouest par des essarts étroits sur les versants des vallons allant à la Nied et à la Canner.

XXI

ENTRE MOSELLE ET NIED

Le chemin de fer stratégique Thionville-Sarrebruck-Sarreguemines. — La campagne de Thionville. — Le ruisseau de Bibiche. — Chaux hydrauliques et ciments. — Distroff et Metzerwisse. — La vallée de la Canuer. — Hombourg-sur-la-Canner. — Villers-Bettnach, son abbaye et sa forêt. — Le vallon de Piblange. — La vallée de la Nied. — Freistroff. — Bouzonville et son cloître. — Les premières victimes de la guerre. — Brettenach. — Téterchen et sa gare. — Boulay. — Le ruisseau des Pastourelles. — Charleville. — L'ancienne forêt d'Épange. — En descendant la Nied. — Jonction de la Nied allemande et de la Nied française. — Condé-Northen. — La transformation des noms français. — Le château d'Urville.

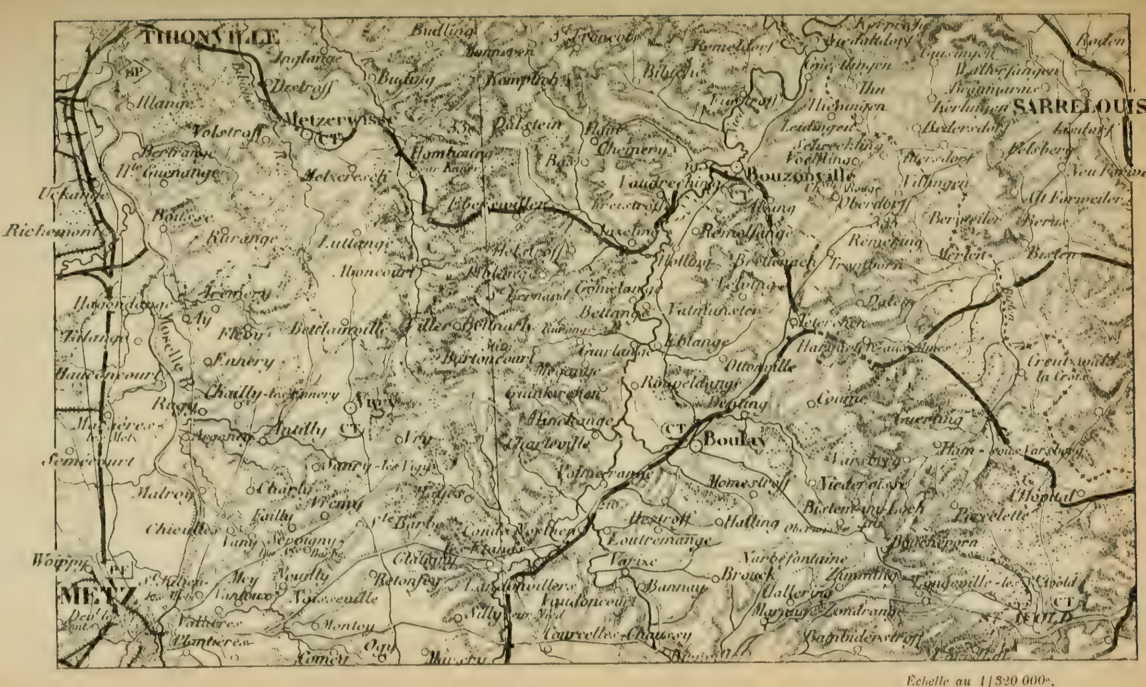
Courcelles-sur-Nied. Septembre.

Thionville est relié à Sarreguemines par un chemin de fer au profil très accidenté; grandes courbes, fortes rampes, mais cependant aménagé à deux voies, avec d'amples installations, que la richesse du pays ne peut expliquer. En réalité, c'est une voie militaire pour le transport des armées du Rhin vers Thionville et Metz. La vitesse des trains est fort médiocre. On met trois heures, trois heures et demie, cinq heures et

demie même pour parcourir les 85 kilomètres qui séparent Thionville de Sarrebruck. Cette lenteur a l'avantage de bien laisser détailler le paysage, et les trains sont assez nombreux pour que l'on puisse s'arrêter aux principaux points du parcours. Nous avons donc commodément visité dans la journée le pays jusqu'à Bouzonville.

Premier arrêt à Metzerwisse. La ligne, pour atteindre ce bourg, longe le vaste et morose faubourg thionvillois de Basse-Yütz, puis, abandonnant le chemin de fer de Trèves dont elle avait emprunté la plate-forme, pénètre dans un pays entremêlé de cultures et de bois taillis, s'élevant vers les hauteurs boisées de Haute-Yütz. Un large pli entre les coteaux présente des champs remarquablement tenus, où céréales et betteraves sont de superbe venue. Ce riche terroir enveloppe le hameau de Kuntzich, séparé par un monticule de la vallée de la Bibiche. Le ruisseau qui porte ce nom singulier est un fossé où suinte un peu d'eau louche. Le val, très évasé, est agreste, des prés sur les bords, beaucoup de céréales sur les pentes.

Le chemin de fer franchit la Bibiche et va courir au pied des hauteurs de la rive droite, dont le sol est activement fouillé par les terrassiers et les carriers. La roche produit des chaux



Echelle au 1/320 000e.

et des ciments réputés. 166 ouvriers travaillent dans les fours à chaux, 232 dans une fabrique de ciment. Des usines sont au-dessus de la ligne, d'autres fument vers la gare de Distroff. La production atteignait 150 000 tonnes il y a quelques années.

Les usines, dépendant du même groupe qu'Héming, près de Sarrebourg [1], alimentent un vaste rayon, non seulement les pays de la Moselle et de la Sarre, mais aussi le Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas, où les produits sont concurrencés par les ciments français du Boulonnais [2]. L'expédition se fait à la gare de Distroff, à l'aide d'un embranchement spécial.

Distroff, modeste village, possède un château flanqué de deux tours, à toits aigus, et encore habité. Les environs ont une réelle grandeur, due à la majesté des horizons. Du sommet des collines on découvre de vastes campagnes vertes et tranquilles, où les bois et les cultures se partagent l'espace en un rythme harmonieux. Dans un pli se groupe Metzerwisse, bourg aux toits noircis et plats dominés par la flèche de l'église. De grands fours à chaux avoisinent la

---

1. Voir le chapitre II, page 37.
2. Voir la 18e série du *Voyage en France*, chapitre XXI.

gare et utilisent pour la manutention de leurs sacs et de leurs pierres un quai militaire préparé pour le débarquement des troupes. Une fabrique de produits tirés de la résine contribue aussi à donner un caractère industriel au pays. Metzerwisse est un centre commercial agricole, surtout pour la vente du bétail et des chevaux. Ces affaires sont entre les mains des juifs, nombreux dans toute la contrée.

Une marche de moins d'une heure nous a conduits à Hombourg-sur-la-Canner, par le gracieux village de Kédange, assis en travers du vallon régulier et bien dessiné où descend la Canner, non loin des vestiges du bourg gallo-romain de *Caranusca,* appelés le Champ des Païens. Ce pli du pays lorrain est charmant ; la petite rivière coule entre des rives très vertes frangées par le débouché de vaux secondaires ouverts entre les bois. A une croisée des chemins s'étend le long village de Hombourg où subsiste un château qui fut une forteresse de la puissante maison de Créhange. L'église renferme trois tombeaux de seigneurs de ce nom, œuvres intéressantes des seizième et dix-septième siècles.

Le pays environnant est très boisé, surtout sur la rive droite de la Canner ; la rive gauche,

au delà d'une zone de bois, a de vastes cultures, aussi le commerce des grains et du bétail est-il important. Le village de Luttange compte plusieurs gros commerçants qui centralisent les produits agricoles. La rive droite, plus âpre, est couverte de forêts ; l'une d'elles conserve le souvenir des temps passés par son nom de « bois du comte de Hombourg ». Ce massif se relie par d'autres bois à la forêt de Villers, dans laquelle naît la Canner.

Le chemin de fer s'élève par un tracé très accidenté sur l'arête que recouvrent ces bois et passe dans le bassin de la Nied à l'aide du tunnel double d'Endorf ; un souterrain a été creusé pour chaque voie. La ligne franchit un ravin profond sur un viaduc, descend par de fortes rampes à Eberswiller et, trouant un coteau par un autre double tunnel, atteint la station de ce village. Eberswiller, où se fait un important commerce de bétail, occupe un large val ; ses toits réguliers de hauteur, semblables de forme, s'étalent sous la masse de l'église à flèche élégante.

Les bois de Villers, prolongement de la forêt de ce nom, viennent jusqu'aux abords du village et entourent Villers-Bettnach, longtemps le siège d'une abbaye célèbre, qui eut pour

abbé, avant la Révolution, un prince de Rohan. Les ruines gothiques de ce monastère occupent un ravin solitaire. Le hameau est infime; les centres principaux de la commune sont vers les sources de la Canner à Saint-Hubert, Rabas et Befey. Le second de ces hameaux garde une précieuse église du onzième siècle, consacrée par le pape Léon IX — saint Léon — ce pontife alsacien dont Dabo, Walscheid et Eguisheim gardent le souvenir [1]. La commune de Villers-Bettnach est fort pittoresque par ses forêts coupées de petits vallons, profonds, presque sauvages.

Toute la contrée est d'ailleurs charmante. Les cultures sont surtout consacrées aux céréales, mais les grandes ondulations, les petites collines, les bois, les vallons parsemés de hameaux donnent une variété extrême. Si les grands sites font défaut, on trouve d'aimables paysages constituant en Lorraine un pays bien particulier. Le nouveau chemin de fer — dont on pose les rails — de Metz à Anzeling par Vigy, le rendra plus facilement accessible; c'est par Anzeling que l'on atteint le plus facilement la grande

1. Voir le chapitre I du présent volume; et le chapitre XIV du volume *Haute-Alsace*.

clairière des Quatre-Seigneurs, vers Saint-François, Monneren et Sainte-Marguerite.

A Anzeling la nouvelle ligne débouche du vallon de Piblange, peuplé de hameaux au plan régulier révélant une reconstruction assez récente. Comme dans toutes ces contrées, la guerre de Trente ans avait semé la ruine : ainsi Romèse et Remesch, aux sources du ruisseau, furent détruits; Saint-Bernard a été édifié au même emplacement sur un plan géométrique. De beaux champs, des pâturages, un bétail nombreux font de ces vallons de riantes choses. La production du lait est assez considérable. Anzeling a une laiterie recueillant les produits des fermes voisines. Le village serait d'aspect italien par ses toits rouges et plats, s'il n'avait une église à flèche effilée.

Les ruisseaux descendus des forêts de Villers, du comte de Hombourg, des Quatre-Seigneurs et de la grande clairière, forment peu à peu une riviérette ayant son plein débit à Anzeling et qui finit aussitôt dans la Nied. Celle-ci coule dans un large val rempli de prairies. A l'endroit où ce vert tapis fait place aux champs cultivés sont assis les villages, nombreux mais peu considérables, tous semblables par les toits de hauteur égale formant comme un dallage dans

la plaine ou au flanc des coteaux. Le plus grand de ces centres, Freistroff, est constitué par une longue rue allant de la rive gauche de la Nied à la colline. Ce fut un bourg monastique ; une abbaye y subsista jusqu'à la Révolution ; une partie des bâtiments sont encore debout près de la Nied.

Freistroff est en vue de l'immense tapis de prairies dans lequel la Nied se tord en multiples replis. Ces prés sont diaprés par des champs de trèfle conquis sur leurs pelouses et dont les nappes irrégulières, d'un rouge violacé, se détachent avec vigueur sur le fond vert. Beaucoup de bétail au bord de la rivière ; sur les pentes pacagent des porcs. Le commerce de ces animaux a Freistroff pour centre.

La zone des prairies cesse, les collines se rapprochent et obligent la Nied à pénétrer dans une sorte de défilé. A l'entrée de ce passage est née une petite ville, Bouzonville, très retirée jadis, mais devenue un point de jonction de voies ferrées. Dans sa gare, la nouvelle ligne de Metz à Anzeling se continuera par un tracé commun avec celle de Thionville à Sarrebruck pour se poursuivre sur Sarrelouis — ce dernier tronçon déjà ouvert. Ces voies ferrées, plusieurs routes, l'espoir de trouver la houille au bord de la Nied, semblent assurer quelque avenir éco-

nomique à Bouzonville. En attendant la réalisation de ces espoirs, le lieu reste une petite ville assez morose, malgré la création d'une vaste usine métallurgique près de la gare.

Une sorte de boulevard circulaire, sur lequel aboutissent extérieurement de courtes rues, constitue la petite cité. La plupart des enseignes sont françaises et portent des noms français. Malgré la désignation de Busendorf, imposée par les Allemands, Bouzonville se souvient d'avoir toujours été lorraine et d'avoir tenu la langue française en honneur. A voir ces boutiques simples où le goût allemand n'a pu pénétrer, on ne se croirait pas à la frontière de Prusse. Celle-ci est proche cependant — à 7 kilomètres. — Là, à Schreckling, fut tiré le premier coup de feu de la guerre. Nous y eûmes notre premier mort, un douanier, Pierre Mouty, auquel Château-Rouge vient d'élever un monument ; les Prussiens eurent leur premier blessé, le lieutenant d'Alten.

Un coin pittoresque est formé par une sorte de cloître sur lequel s'ouvre l'église, et entouré des restes d'une abbaye bénédictine, que fonda Adalbert d'Alsace, premier prince de la maison de Lorraine, pour recevoir un fragment de la vraie croix. Les bâtiments ont été réédifiés à la fin du dix-septième siècle après un incendie.

Une galerie entoure l'une des cours, ornée d'un parterre où se dresse la statue de saint Vincent de Paul.

La tranquille cité est aménagée au point de vue militaire ; les multiples voies de sa gare sont défendues par un blockhaus établi à l'entrée du tunnel de la ligne de Sarrelouis ; des meurtrières sont percées de chaque côté de la voûte. Cette région constitue un des principaux points de passage et de rassemblement de l'armée allemande ; aussi les voies ferrées sont-elles conçues en prévision d'un mouvement intense et les embranchements sont nombreux. Non loin de Bouzonville, Téterchen, plus loin Hargarten-aux-Mines sont des points de jonction d'où l'on peut diriger rapidement vers Metz des trains venant de Sarrelouis, Sarrebruck et Sarreguemines.

Téterchen est au sud. La ligne de Sarrebruck y parvient en remontant un vallon, boisé sur sa rive gauche, où la vie monastique s'installa comme en tant d'autres points de cette contrée. Là était l'abbaye de Brettenach. Nulle part peut-être il n'y eut autant de grandes maisons religieuses que dans cette contrée sylvaine ; on l'a vu par cette suite de monastères dont le chemin de fer semble avoir cherché à suivre le jalonnement. Ces fondations religieuses eurent sans

doute pour but le défrichement des bois. Autour de Brettenach, il ne reste plus qu'un petit massif forestier, couvrant les collines qui séparent le vallon des bords de la Nied. Vers la frontière prussienne, les cultures dominent ; de petits bois couvrent seulement le sommet des collines ; les vallées sont en culture et occupées par de jolis villages, se suivant de près, comme dans le pli où sont Oberdorff, Château-Rouge et Wœlfling.

Au delà de Brettenach, dans un large bassin entouré de collines aux formes régulières rendues pittoresques par des églises qui les couronnent, est assis Téterchen en vue de beaux horizons. Le village reste à l'écart de sa vaste gare, où les lignes de Thionville et de Metz se réunissent pour emprunter un tronc commun jusqu'à Hargarten-aux-Mines. De grands travaux sont en cours pour porter à quatre le nombre des voies sur cette section ; les tunnels existants sont doublés par d'autres souterrains. Les raisons économiques ont ici autant d'influence que les raisons militaires ; la région jusqu'à Béning d'un côté, jusqu'à Sarrebruck de l'autre, devient un pays houiller appelé à un grand avenir [1].

---

1. Voir le chapitre suivant.

Le paysage, si varié jusqu'alors, change brusquement lorsqu'on emprunte la route de Boulay. Cette chaussée parcourt de grandes ondulations sans arbres, couvertes de céréales. Cependant le village d'Ottonville, qui paraît le centre du paysage, donne son nom à un bois étendu vers le sud et dont on longe la lisière avant d'atteindre, près de Denting, le pli où coule le Kaltbach, humble rivière qui donne la vie à des usines.

Celles-ci dépendent de la ville de Boulay, modeste chef-lieu de canton avant la guerre, aujourd'hui chef-lieu d'un de ces cercles analogues à nos arrondissements, que les Allemands ont multipliés pour diriger plus étroitement le pays. En devenant centre administratif, Boulay n'a pas pris davantage d'animation. C'est une cité calme, aux rues régulières et bordées de maisons sans saillies comme on en voit tant en Lorraine. Quelques-unes cependant ont noble apparence. Les magasins nombreux font deviner beaucoup de mouvement, les jours de marché, sur les vastes places où la vie semble se concentrer. La place du Marché est fière de sa « fontaine aux quatre lions ». Les autres édifices sont de faible intérêt, sauf l'hôtel de ville assez monumental.

Il reste peu de chose des murailles qui firent

de Boulay une cité forte. La ville cependant n'a pas débordé du plan tracé par cette enceinte, l'industrie ne l'ayant pas fait développer. La principale source d'activité est une fabrique de quincaillerie occupant près de cent ouvriers à la production des outils : des scies et des limes notamment, qui trouvent des débouchés en France et en Allemagne. Deux ateliers facturent des orgues d'églises; les pâtissiers font des macarons renommés.

A l'ouest le paysage est fermé par les collines qui portent la forêt de Villers et les bois qui la continuent en couvrant les lignes de faîte entre les vallons essartés où se sont établis des villages de plan régulier. Nous sommes allés en excursion sur ces hauteurs; le chemin de fer de Metz à Anzeling y attirera bientôt les promeneurs par les vastes horizons dont on jouit. Le chemin de Charleville, conduisant au point culminant, traverse la plaine dans laquelle la Nied se traîne, sans cesse accrue par des ruisseaux lents. Cultures très variées : des céréales, beaucoup de pommes de terre et de betteraves. Vers Boulay, un cirque de collines nues ferme l'horizon ; du côté de Bouzonville, les hauteurs, boisées, sont aussi plus harmonieuses.

Au village très gris de Brecklange, la route

franchit la Nied sur un vieux pont en dos d'âne sous lequel les eaux peu abondantes de la rivière semblent dormir. D'ici, le paysage est d'une mélancolie saisissante. Les villages, lointains, se devinent à peine ; un mamelon masque Boulay, signalé seulement par son clocher pointant derrière ce monticule. Le ruisseau de Patural ou des Pastourelles atteint la Nied, après avoir frôlé les restes du château de Pétrange, corps de logis massif, flanqué de tourelles, devenu ferme. Cet antique manoir dépend du coquet village d'Hinckange dominé par une flèche aiguë.

Le chemin s'élève dans un val latéral jusqu'à Charleville, petit centre aux voies régulières révélant une création presque moderne. C'est un des villages fondés sur les essarts de la forêt antique ; il remonte à 1618 et dut sans doute son nom à l'un des princes lorrains. Une vieille demeure gardant quelques caractères aristocratiques borde le chemin d'Hinckange. Au sommet du coteau, l'église, fort humble et délabrée, domine le val ; le cimetière l'enveloppe. Contre le mur extérieur de l'abside, sont les sépultures de la famille de Vaux d'Achy, qui donna tant d'officiers à notre armée.

Au-dessus de Charleville, le chemin pénètre

dans les bois à travers lesquels on peut atteindre Villers-Bettnach et ses ruines abbatiales, et parvient sur la longue crête étendue entre les bassins de la Nied et de la Canner. Le point culminant atteint 362 mètres. Des clairières voisines la vue est immense. Boulay, tout à l'heure masqué, apparaît, blotti dans sa conque. Les hauteurs de Téterchen barrent l'horizon à l'est où des nuages de fumée sombre révèlent les mines et les usines. Les villages se dissimulent dans les plis ; l'impression de solitude est saisissante.

Le vallon des Pastourelles se creuse comme un abîme. Essarté à son origine, il est couvert sur une de ses pentes par le hameau de Nidange, né après le déboisement. Un chemin non empierré longe le ruisseau et dessert la grande ferme d'Épange, qui donna son nom à la forêt défrichée. Ce fut un village détruit, comme tant d'autres, pendant les guerres du dix-septième siècle. Les habitants allèrent peupler Charleville.

En amont du château de Pétrange, la Nied erre en bras tortueux dans la plaine encadrée entre des hauteurs, molles et nues sur la rive droite, raides et boisées sur la rive gauche. Les branches de la rivière se séparent au village de

Volmerange, qui aligne ses toits rouges et bas au milieu de champs de pommes de terre et de betteraves étendus jusqu'aux hauteurs d'Helstroff, fauves sous leur manteau de chaumes.

A un quart de lieue à peine, la Nied se forme par la réunion de ses branches : Nied allemande et Nied française. Entre les deux rivières, un village porte le nom français de Condé, dont les Allemands ont fait Contchen ! Mais Condé est bien le dérivé du nom antique, du Condat gaulois que l'on retrouve sur tant de points de notre vieille terre. Condé est entouré de vergers. Au-dessous du confluent, le hameau de Northen appartient à la même commune, Condé-Northen.

La Nied allemande descend par une vallée encore privée de chemins de fer. Malgré son suffixe elle coule en pure Lorraine française ; ses villages n'ont aucune consonance allemande dans leur nom. Par une torture qui a dû infliger bien du mal à leurs savants, les Germains ont fait Waibelskirchen de Varize, Wieblingen de Vaudoncourt, Bingen de Bionville, Rollingen de Raville ! Mais les habitants continuent de donner à leurs groupes de population les noms sonnant clairs d'autrefois. C'est un pays agricole, cependant Varize a des fabriques de fla-

nelle. Bionville possède plusieurs marchands de bestiaux, israélites. Un village voisin, Servigny-lès-Raville, devenu Silbernachen, est habité par des carriers. Un autre hameau, Aoury, a donné son nom à l'héroïne du livre de Maurice Barrès, *Au service de l'Allemagne :* la marquise d'Aoury.

Au long de la Nied française le même travail de déformation linguistique a été accompli. Je ne le signalerai pas ; ceux que ces efforts de grammairiens allemands intéressent, trouveront la formation germanique à l'index alphabétique ; elle s'arrête d'ailleurs en amont au château d'Urville, domaine impérial ; désormais, jusqu'à Metz, les anciennes désignations sont maintenues.

Au delà de Condé, Pontigny étend ses constructions très amples dans un site verdoyant, prairies encadrées de bois. A peine devinerait-on la Nied française au sein de ses pelouses, sans les capricieuses sinuosités décrites par les saules nains et les roseaux. Plus loin, au fond d'un hémicycle de coteaux, les étangs se groupent autour de l'église et d'un antique logis flanqué de tours. Sur l'autre rive Landonvillers détonne dans ce cadre sobrement français par d'étranges logis moyenâgeux, conçus en ce style

de mauvais goût cher aux architectes d'outre-Rhin.

L'empereur Guillaume n'a pas cédé à ces influences médiévales en faisant édifier, en face de la station de Courcelles-Chaussy, la gare spéciale où il met pied à terre pour se rendre à son château d'Urville. Ce débarcadère est une construction luxueuse dont le grand salon donne sur la voie. Un long quai de débarquement, un hangar où le train impérial se remise, complètent la station. De là une chaussée conduit au château vaste, mais d'architecture assez simple, apparaissant entre les arbres du parc. Des pavillons isolés sont destinés aux hôtes du souverain allemand.

Déjà large autour d'Urville, la vallée s'élargit encore. Pentes très douces sur la rive droite, coteaux escarpés sur la rive gauche où l'exposition permet la culture de la vigne autour du hameau de Mont jusqu'au village de Pange, qui possède un des plus beaux châteaux modernes de la Lorraine. Tout autour, villages et hameaux se livrent à l'élevage ; nombreux sont les marchands de bétail. Dans la liste des commerçants je relève cependant un négociant d'une espèce rare : un marchand de cuisses de grenouilles, établi à Laquenexy.

A Courcelles-sur-Nied, la rivière, qui semblait descendre de l'ouest, a brusquement accompli son grand coude. C'est désormais dans la direction de Château-Salins, au sud-est, qu'est orientée la vallée de la Nied française ; je la remonterai un instant pour retourner vers Sarreguemines.

XXII

LE WARNDT

Après Borny. — Remilly. — Au long de la Nied française. — Le ruisseau d'Aisne. — Recherche de la houille. — Créhange et son château. — Un comté souverain. — Faulquemont. — La chaux hydraulique de Val-Ebersing. — La Nied de Marienthal. — Les prairies de Valmont. — Saint-Avold. — Garnison et industries. — La vallée de la Rosselle. — Une ville féodale. — Hombourg-l'Évêque. — Entrée dans le pays des mines. — Freyming. — Merlebach et ses houillères. — Le vallon du Merle. — Les mines de L'Hôpital. — La forêt du Warndt. — Carling. — Le bassin de la Bisten.

Hargarten-aux-Mines. Septembre.

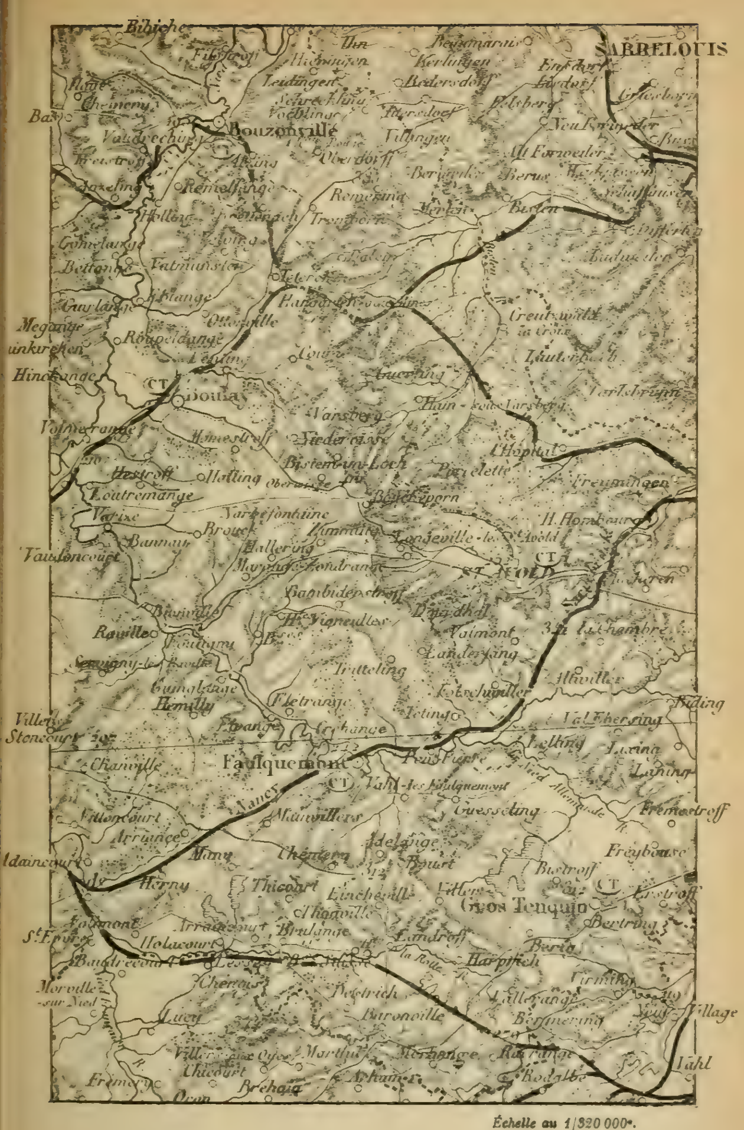
Le site de Metz, vu à distance, lorsqu'on a dépassé les champs tragiques de Borny, a de la grandeur ; ses collines bien découpées ont l'allure de montagnes, mais leur sommet régularisé par les terrassements des forts a perdu beaucoup de la grâce de ses lignes. Cependant c'est toujours un décor grandiose dont la cathédrale accroît encore la majesté. Les campagnes sont variées d'aspect ; des châteaux, des villas, des parcs détruisent la rusticité. Pas de gros centres jusqu'à la Nied française, mais des fermes,

de petits hameaux entourés de vastes champs de céréales.

Les bords de la Nied, entre Courcelles et Remilly, ont un autre aspect. De larges prairies s'étendent de chaque côté de la petite rivière. Le bétail abonde, on devine que c'est le principal élément de richesse. Peu de villages dans ce large bassin; ils s'abritent dans les vallons latéraux ou couvrent fièrement les collines et les pentes, entourés de champs bien cultivés, même de vignes quand le flanc du coteau est exposé au soleil. De tous ces groupes de population, Remilly seul offre l'aspect d'un bourg; on n'y compte pas un millier d'âmes, mais les maisons s'éparpillent sur un large espace. Remilly frappe par un air de coquetterie rare dans les villages lorrains : il le doit à un de ses enfants, l'artiste Auguste Rolland, qui employa sa fortune à donner du pimpant et de la propreté aux logis de ses compatriotes. Il éleva un hôtel de ville et l'église dont la haute flèche, flanquée de quatre pyramidions, forme à distance un si pittoresque décor [1].

La Nied française, en amont de Remilly, dé-

1. Sur Remilly et Auguste Rolland, voir les pages qui leur sont consacrées par Lorédan Larchey dans la *Lorraine illustrée* (Berger-Levrault et Cie).



Échelle au 1/320 000e.

crit un grand coude bordé par Voimehaut et Vittoncourt. Aux abords de ce dernier village, coule le ruisseau de Faux-en-Forêt, né à côté de la ferme de ce nom construite sur l'emplacement d'une abbaye dont il reste une petite chapelle. Le vallon cultivé pénètre profondément dans la forêt, vaste de 1078 hectares et dont les futaiés s'étendent de la Nied française à la Nied allemande, fort rapprochées ici. Un ruisseau portant le même nom qu'une grande rivière, l'Aisne, en longe la lisière par sa rive droite, la rive gauche étant bordée d'amples ondulations cultivées, dominées par les hautes collines de Vatimont et de Thicourt.

Près de la forêt, Adaincourt aux toits rouges regarde la Seille, les deux vallons latéraux et la jonction des chemins de fer de Metz à Strasbourg et de Metz à Sarrebruck. Celui-ci remonte jusqu'à sa naissance le vallon de l'Aisne où le ruisseau est signalé par un frémissant ruban de roseaux. Paysage très calme, qui sera peut-être bientôt transformé par l'industrie; des sondages que l'on poursuit auraient atteint le terrain houiller à Herny et à Arriance. Ces villages, bien groupés, dont les toits rouges se dessinent avec vigueur sur les prairies et les chaumes, perdraient vite leur charme sous la

fumée des usines. Une filature de laine ne détruit point le caractère rustique d'Arriance.

Tout ce pays est bien cultivé, varié, grâce aux bois, aux bouquets d'arbres, aux rangées de saules en boules capricieusement disposées. Au delà d'Arriance, le sol s'élève légèrement pour s'abaisser ensuite vers la Nied allemande, dans une campagne où des lignes de peupliers, longues et serrées, entourent les champs. La rivière s'y tord en replis. Ce fossé sinueux dut être une forte défense pour le château de Créhange, capitale féodale de la contrée : un comté comprenant dix-sept châteaux et quarante seigneuries. Créhange constituait, au sein de la Lorraine ducale puis de la Lorraine française, un État indépendant faisant partie du Saint-Empire et annexé à la France en 1793. Le comté n'était d'ailleurs pas d'un seul tenant; il rappelait, par ses enclaves et ses exclaves, la constitution politique actuelle de la Thuringe. A la Révolution déjà, le château était en ruines. Des quatre tours qui flanquaient l'énorme masse, une seule reste debout, éventrée, ayant fière mine encore. La triple enceinte de la forteresse a laissé d'importants débris ; entre ces murs les habitants de l'humble village qu'est désormais Créhange ont créé des jardins.

Aujourd'hui, le centre principal des bords de la Nied allemande est Faulquemont, mignonne ville pittoresquement assise en pente douce, dans une presqu'île entourée par la rivière. Ce fut une cité très forte, grâce au fossé de la Nied. Des remparts dont on devine à peine le tracé n'empêchèrent pas la prise de la ville par les Suédois ; ceux-ci détruisirent ensuite les défenses. Malgré les ruines accumulées par ces terribles envahisseurs qui ont fait disparaître tant de villages lorrains, Faulquemont a gardé d'antiques halles à larges ouvertures ogivales ; la partie supérieure sert d'hôtel de ville.

Avant la guerre, Faulquemont était un des centres pour la culture des tabacs nécessaires aux manufactures de l'État ; il possédait un magasin de réception que les Allemands transformèrent en caserne de cavalerie ; aujourd'hui, c'est une petite manufacture d'articles métalliques où l'on fait surtout des tubes pour cadres de bicyclettes.

Autour de la ville, la campagne est, par l'apparence agricole, une des plus riches de toute la Lorraine. Les céréales, les betteraves, les prairies artificielles couvrent les pentes. Cela ressemble aux plateaux ondulés de l'Artois. Dans les parties basses, au bord de la Nied, les prai-

ries sont fort étendues. De beaux villages, entourés de vergers, donnent la vie au paysage. L'un d'eux, Téting, sur un ruisseau affluent de la Nied, est le point où aboutit un chemin de fer à traction électrique par trolley, allant chercher la chaux hydraulique produite dans les nombreuses usines de Val-Ebersing et des environs de ce village haut perché : Lixing et Lelling. Un gisement de « calcaire à gryphées arquées » a fait naître une industrie considérable, car Val-Ebersing seul possède vingt-cinq fours à chaux, Lixing cinq et Lelling trois. Les carrières s'ouvrent sur la rive droite de la Nied allemande, au-dessus du grand coude que fait la rivière après s'être échappée de l'étang de Bischwald([1]).

Cette Nied est une simple branche du cours d'eau ; une autre Nied allemande rejoint la première au pied du massif calcaire de Val-Ebersing, dont elle a longé la pente nord. Le ruisseau est descendu du haut massif de la forêt de Farschwiller, sur lequel Henriville étend sa rue régulièrement tracée. Les ravins où coulent ses premières eaux se creusent près du hameau de Marienthal, qui lui vaut parfois le nom de Nied de Marienthal. La rivière se forme des deux bras

1. Voir page 258.

sous le pont qui porte le chemin de Téting à Lelling.

De larges prairies entourent cette jonction. Le pays tout entier devient d'ailleurs pastoral. Folschwiller, dont dépend le château de Furst, autrefois chef-lieu d'une seigneurie importante, et Valmont sont dans une nappe de verdure en ce moment animée par les faucheurs et les faneuses. Ces prés touchent aux bois derrière lesquels se creuse le vallon abbatial de Longeville-lès-Saint-Avold, qui se prolonge jusqu'à la ville de Saint-Avold et d'où sort la Rosselle.

Saint-Avold n'apparaît qu'au moment où on l'atteint, en arrivant par la route de Dieuze ou par le chemin de fer. La gare est à plus de 2 kilomètres, dans un creux; une grande brasserie s'est installée près de la voie ferrée. A chaque train, des omnibus et des automobiles emmènent les voyageurs dans ce gros centre rural qui a vu accroître fortement sa population en devenant garnison considérable. Un régiment d'infanterie, un régiment de cavalerie, un régiment d'artillerie occupent les vastes casernes construites depuis la guerre. De moins de 3 000 habitants, le nombre est passé à 6 000. Ce rôle de garnison n'est pas nouveau; une partie des troupes occupent un ancien quartier français.

La route s'élève sur la colline de Filsberg, en vue d'horizons très amples. De lointaines collines ondulent au sud, dominées par Val-Ebersing. La campagne immédiate est couverte de prairies. Bientôt le sol se creuse, on découvre Saint-Avold blotti dans sa vallée profonde autour de l'église, dont les tours coiffées de dômes renflés donnent au site un vague caractère russe.

Pourtant la ville garde un aspect bien français. Rien d'allemand dans l'architecture des maisons et l'allure des rues, reconstruites après de désastreux incendies. Nous arrivons un jour de marché. Le grand commerce en cette saison est celui des petits porcs. Des chars en sont remplis. Sur les trottoirs, sur le pavé de la place, les pauvres bêtes crient à fendre l'âme. Ces hurlements sont d'autant plus étranges que beaucoup d'animaux sont invisibles : les acheteurs les ont enfermés dans des sacs, on devine les prisonniers par les soubresauts imprimés à la toile.

Nombreuses sont les boutiques dans ces rues aujourd'hui animées, tracées au pied de quartiers plus anciens qui furent fortifiés et gardent encore des débris de leurs murailles. Des fontaines monumentales jettent une eau réputée

dans le pays. L'ensemble de la ville est régulier et propre. Tout autour, de riantes collines, aux flancs abrupts, plantées d'arbres fruitiers, font un cadre heureux à ce bassin où coule la Rosselle naissante, souillée par les résidus des usines ; car Saint-Avold a ses fabriques, où l'on fait de la colle forte, de la gélatine et autres produits similaires ; 110 ouvriers y sont employés.

Peu de monuments ; une abbaye bénédictine autour de laquelle la ville se forma a été affectée à des usages laïques. L'église, œuvre intéressante du dix-huitième siècle, occupe l'entrée de la grande place.

Les constructions militaires nouvelles s'étendent aux deux côtés de la route de Sarrelouis. Monumentales casernes, magasins, casino des officiers, parcs d'artillerie s'étendent presque jusqu'à l'entrée des bois, divisés en forêts de Longeville, de Saint-Avold et de Zang, qui se continuent sur le territoire prussien par la forêt de Karlsbrunn. Cette vaste zone forestière se nomme le Warndt ou Warendt et constitue une région naturelle bien tranchée.

La forêt de Longeville doit son nom au bourg formé autour d'un couvent de bénédictins dont les constructions sont encore debout. Le site, fort beau, cirque très profond dans lequel naît

la Rosselle, devait avoir plus de grâce encore lorsqu'un étang emplissait le fond du val, en reflétant les constructions de Longeville.

La Rosselle, après avoir bordé Saint-Avold, descend par un val étroit, presque une gorge, aux flancs revêtus de bois. La roche affleure ; je retrouve avec surprise et plaisir aussi le grès rouge des Vosges. Le chemin de fer descend au bord de la rivière en touchant au hameau gris de Petit-Eberswiller, entouré de collines cultivées, dont les trois plus élevées sont des hauteurs arrondies masquant le village de La Chambre. Au long de la Rosselle, les pentes s'escarpent encore ; souvent la roche rouge est à pic. Les versants s'écartent un instant pour encadrer le coteau isolé que recouvre fièrement Hombourg-l'Évêque ou Haut-Hombourg.

Voici un des rares bourgs vraiment pittoresques de la Lorraine ; si, par pittoresque, on entend la position escarpée, des restes de murailles dominant des pentes abruptes, un cadre de collines bien taillées, Hombourg a tout cela. Campée entre les débris de ses remparts, dominée par une église aux grandes fenêtres ogivales, l'ancienne forteresse que Vauban remania est dans une situation admirable. A la pointe de la colline isolée qui fut de si bonne heure une des

clés de la Lorraine, la chapelle gothique de Sainte-Catherine a vue sur la vallée et des ravins rocheux et verts. Le bourg, ou le village plutôt, car ce Haut-Hombourg est infime et renferme à peine 200 âmes, alors que la commune en compte 2 000, a gardé une de ses portes. L'église, fort belle, a été dotée de superbes verrières au dix-neuvième siècle.

Au-dessous de l'ancienne place forte, des faubourgs contrastent par leur activité industrielle avec la placidité du haut quartier. Hellering, entre la Rosselle et un vallon, le Bas-Hombourg, sur la rivière, sont peuplés d'ouvriers employés dans une aciérie occupant 355 personnes. Cette usine, fondée en 1758 par Charles de Wendel et appartenant aujourd'hui à la maison Gouvy, a subi les transformations modernes. Elle possède des fours à puddler et un four Martin.

D'autres établissements occupent les bords de la Rosselle : scieries à vapeur, fabrique de fibres de bois et de cordes en fibres. De nombreuses carrières entament le grès des collines. L'ancienne porte militaire de la Lorraine est maintenant la porte de la région industrielle de la Sarre. Désormais nous allons sans cesse voir fumer des usines dans une région minière

qui est loin d'avoir atteint tout son développement.

Les mines sont pourtant connues depuis longtemps. A peu de distance de Hombourg, Freyming eut jusqu'à 1849 une petite exploitation sur son territoire, à Sainte-Fontaine. On supposa sans doute le gisement épuisé, car les puits furent abandonnés. Aujourd'hui, des sondages ont fait reconnaître des couches plus puissantes; les exploitations de Petite-Rosselle [1] se poursuivent en amont de la Rosselle, puis sur toute la région frontière de Béning à Hargarten. La compagnie de Sarre-et-Moselle a créé de nombreux centres d'exploitation. L'un d'eux, fort considérable, domine le large bassin de Béning, où s'étend une des gares les plus considérables du réseau d'Alsace-Lorraine. Là se croisent les lignes de Metz à Sarrebruck et de Thionville à Sarreguemines.

La première exploitation houillère est près de Merlebach, au-dessus du confluent du ruisseau de Merle (Mers de la carte) et de la Rosselle. Les constructions de la mine ont beaucoup d'ampleur; un long bâtiment forme façade, surmonté d'une cheminée supportant un réservoir à moi-

1. Voir le chapitre X.

tié de sa hauteur. Trois rangées parallèles de maisons à deux étages constituent une première cité ouvrière. Un des étages est ouvert dans le pignon central. Deux grandes habitations plus ornées donnent une note allemande, par leur pignon à volutes. Sur l'autre rive du ruisseau est Freyming. La colline dont le village occupe l'extrémité s'élève à une assez grande altitude, elle n'a pas moins de 387 mètres vers Haut-Hombourg, alors que le fond de la vallée est à 200 mètres à peine.

Ce bassin, où plusieurs vallons se réunissent, dut posséder une station romaine, car on voit encore les vestiges d'un temple ; on y a retrouvé au dix-huitième siècle les statues de Mercure, Vénus, Diane et Minerve. Il y avait sans doute un groupe de population assez considérable, puisque là seulement le pays est ouvert. Tout autour, en Lorraine et en Prusse, dans ce dernier pays surtout, ce ne sont que forêts, restes de cette vaste sylve du Warndt si redoutée autrefois et dont les derniers brigands disparurent seulement quand la main ferme de Napoléon se fit sentir.

Ces bois avaient suscité quelque industrie sur le cours du Merle. La carte de Cassini indique une forge à Sainte-Fontaine. Le pays cepen-

dant devait être fort triste, car il est misérable encore. Après les mines de Merlebach, on traverse des bruyères, des champs de genêts, de jeunes sapinières commençant la conquête du sol. Rares sont les cultures ; des prairies marécageuses bordent le ruisseau qui, amassant ses eaux en étangs sombres, donnait le mouvement aux martinets de Sainte-Fontaine. Le lieu est maintenant solitaire ; une fabrique de vinaigre de bois qui avait succédé à la forge a cessé de fonctionner. De même la « platinerie » qui figure encore sur les cartes.

L'activité se porte aujourd'hui autour du village de L'Hôpital, à la frontière prussienne. La compagnie des mines de Sarre-et-Moselle y a installé son principal centre d'exploitation. Trois puits ont été forés; de grands tas de charbon ou de déblais souillent le paysage. De vastes cités ouvrières se créent autour du bourg primitif. Deux gares, L'Hôpital et L'Hôpital-Neuschacht, desservent les mines. Cette dernière station est entourée de constructions immenses embrumées par la fumée des machines et des conflagrations spontanées qui se produisent dans les énormes tas de déblai.

Au centre d'une clairière dans le Warndt, le hameau de Carling avait vu fermer ses mines,

mises en exploitation au milieu du dix-neuvième siècle. L'exploitation reprend. Là naît le ruisseau de Lauter, qui entre presque aussitôt en Prusse où il borde le très long village de Lauterbach. Les mines abandonnées de Carling donnent à leurs abords un caractère désolé. Peut-être le pays retrouvera-t-il sa prospérité ; bien des richesses dorment sans doute dans le sein des collines. Même au sud, vers Saint-Avold et Longeville, on a exploité longtemps du cuivre et du plomb ; les galeries abandonnées s'étendent sur de grands espaces.

Par l'ouverture du vallon de la Lauter, le regard s'étend au loin dans l'intérieur du Warndt, mais la route pénètre de nouveau en forêt, à travers le bois Royal, peuplé de chênes et reconstitué en pins dans les clairières et les parties maigres. On retrouve la lumière avec la vallée de la Bisten, vers Creutzwald-la-Croix, village étendu jusqu'à la frontière de Prusse ou plutôt de cet ancien district de Sarrelouis que la Prusse nous arracha en 1815.

La Bisten descend d'un joli pays, sorte de grand cirque creusé au sein d'un plateau dont le point culminant, au signal de Boucheporn, atteint 410 mètres. Plusieurs vallons y prennent naissance, ayant chacun leur village : Porce-

lette, Varsberg, Bisten-im-Loch, Guerting ; ils se réunissent autour d'un autre centre, Ham-sous-Varsberg, pour former la Bisten, Bist ou Bistenbach, un cours d'eau assez abondant, allant rejoindre la Sarre. Ce bassin, entouré par la forêt de Saint-Avold, la forêt de la Houve et d'autres bois moins étendus, est purement agricole ; la seule industrie est l'exploitation de la pierre, mais le sol recèle la houille. Aucune exploitation n'est encore tentée.

Creutzwald, où la rivière atteint la frontière, est un bourg fort étendu composé de trois hameaux : Wilhelmsbronn, La Croix et La Houve ; une forge peu considérable et la fabrication des boîtes en écorce de merisier ou de bouleau lui donnaient quelque activité. Cette dernière industrie, la seule qui se fût créée dans ces forêts pour la mise en œuvre des bois, a disparu, mais l'exploitation de la houille y occupe quatorze cents ouvriers.

Une compagnie alsacienne, sous la raison sociale française « La Houve », a ouvert deux puits en pleine forêt ; on en fore un troisième près de la gare. En 1906, 250 000 tonnes de houille ont été extraites.

Le paysage est de belle allure. Le cirque de la Bisten, entouré de collines isolées, bien dé-

coupées, abruptes, couronnées de petits bois, constitue un des sites les plus intéressants de la Lorraine.

Le chemin de fer qui le traverse frappe par le nombre et l'ampleur de ses quais de débarquement, révélant l'importance du rôle militaire qui, par Sarrebruck et Deux-Ponts, Hombourg et Bingen, conduit au cœur de l'Allemagne, d'où viendraient les armées. Cette ampleur de la voie de transport est fort utile au développement industriel de ce bassin houiller.

La ligne traverse la grande forêt de la Houve, dans un canton où les chênes dominent, parcourt un tunnel à côté duquel on vient d'en creuser un autre pour doubler les moyens de circulation, et va rejoindre l'embranchement qui, de Hargarten, se dirige sur la vallée de la Sarre. Là elle se soude à la grande voie de Sarrebruck à Trèves — encore un chemin de fer militaire, celui-ci.

Hargarten, où a lieu la jonction, un village jadis prospère par l'exploitation d'un gîte de plomb qui lui valut son surnom de *aux-Mines,* occupe un joli vallon sur les bords d'un ruisseau allant rejoindre la Bisten au-dessous de Merten, à la frontière de Prusse. Ce ruisseau, le Weyerbach, est l'axe d'un bassin comparable à celui

de la Bisten pour les indentations profondes de ses collines.

La houille se trouve encore, des mines sont creusées sous la colline isolée de Falck au pied de laquelle a lieu la réunion des voies ferrées. Mais l'extraction, peu rémunératrice, a été abandonnée. Falck possédait une fonderie qui compta parmi ses scribes le futur maréchal Ney [1].

---

1. La houille a déterminé en 1905 un mouvement d'expéditions de 1 247 513 tonnes à Cocheren où le chemin de fer particulier de Petite-Rosselle rejoint le réseau d'Alsace-Lorraine. L'Hôpital a expédié 349 483 tonnes. Mais ce n'est qu'un début d'exploitation.

XXIII

LA PREMIÈRE AMPUTATION — SARRELOUIS ET LE SARGAU

Le Sargau et Sarrelouis. — Les origines du district. — La fondation de Sarrelouis et l'annexion prussienne de 1815. — La Nied au-dessous de Bouzonville. — Le Siersberg et ses ruines. — Le bassin d'Irdspach. — La vallée de la Sarre. — Dilling la manufacturière. — Apparition de Sarrelouis. — Loutre ou Fraulautern. — Sarrelouis, le démantèlement, restes des fortifications. — La ville, quartiers allemands modernes et cité française. — Les noms français à l'annuaire. — Autour de Sarrelouis. — Beaumarais, Piquart et Vaudrevange. — Bourg-Dauphin. — Dans le Scheidberg. — Bérus et son panorama.

En achevant cette visite à notre chère Lorraine, j'ai tenu à parcourir une partie de la province enlevée à la France cinquante-cinq ans avant le traité de Francfort, au lendemain de Waterloo, ce Sargau dont la capitale, Sarrelouis, rappelle si vivement le passé français et qui, malgré près d'un siècle d'occupation étrangère, garde encore l'empreinte gauloise.

Ces bords de la Sarre furent français avant même que le reste de la Lorraine fût annexé à la grande patrie. C'était la dernière des pos-

sessions, dites les Trois-Évêchés, enclavées dans la Lorraine ducale, l'extrémité de la branche nord de la grande voie soumise au passage des armées royales sous le nom de route de Lorraine. Pour garder libre ce chemin, Vauban édifia de toutes pièces, dans un méandre de la Sarre, la puissante forteresse à laquelle Louis XIV donna son nom. Ce fut une cité française, non seulement par la domination de nos rois, mais encore par la langue et les mœurs. Alors que la région voisine parlait un dialecte allemand, on n'employait que le français à Sarrelouis, car les habitants avaient été appelés de l'intérieur du royaume. Une grande partie de la population porte des noms français. A cet élément appartenait Ney, le futur duc de la Moskowa, le plus illustre enfant de Sarrelouis.

Aujourd'hui encore, malgré le voisinage de la grande cité manufacturière de Sarrebruck-Saint-Jean et l'attraction exercée par Trèves, capitale du *Bezirk* ou département, Sarrelouis regarde vers la Lorraine à laquelle la relient deux chemins de fer, l'un de Bouzonville à Dilling, l'autre de Hargarten à Bous. En dépit des années, les sympathies pour la France sont demeurées, bien que le loyalisme allemand y soit sincère.

Il est assez difficile de retrouver exactement

les limites du pays que le traité de Vienne nous a enlevé et qui faisait partie du district de Sarrelouis. D'après la carte de Cassini, les deux rives de la Nied, les villages et bourgs de la rive droite de la Sarre jusqu'aux abords de Merzig appartenaient à la Lorraine. Le canton de Tholey s'étendait jusqu'à la principauté actuelle de Birkenfeld appartenant au grand-duc d'Oldenbourg. L'amputation de 1815 est donc considérable. Faite pour assurer à la Prusse la possession d'une forteresse alors importante, — et devenue Sarre-Libre sous la République et l'Empire — elle a donné à ce pays une région industrielle dont on ne pouvait prévoir l'éclosion et l'essor. Les bords de la Sarre, autour de Sarrelouis, sont devenus une cité manufacturière ; en aval, Dilling en constitue une autre.

Jusqu'en 1766, époque de l'annexion de la Lorraine à la France, la région au-dessous de Sarrelouis, appelée le Sargau, avait vécu sous un régime bizarre : l'autorité du roi de France, du duc de Lorraine et celle de l'électeur de Trèves, s'enchevêtrant dans une organisation que nous concevons difficilement aujourd'hui. Après la mort du roi Stanislas, dernier duc souverain, une entente intervint entre la France et l'arche-

vêque-électeur. Toute la rive gauche de la Sarre, à partir du commencement du grand méandre de Merzig vers Dreisbach jusqu'à la Nied, fut soumise à la domination exclusive de la France. La rive droite devenait électorale. A partir de Ficking et Becking, le territoire français comprenait les paroisses riveraines de la rive droite jusqu'à la hauteur de Bous, où commençait le petit État du comte de Nassau-Sarrebruck. Encore existait-il dans ce dernier pays plusieurs enclaves ressortissant à la Lorraine, notamment ce que l'on appelait le Chambourg ou Lorraine allemande.

Bouzonville est un des points qui ont gardé les relations les plus constantes avec cette Lorraine démembrée de Sarrelouis. Une grande route conduit directement à la ville de Vauban en franchissant la frontière près de ce hameau de Schreckling où les premiers coups de feu furent échangés en 1870. Le chemin de fer passe plus au nord, suivant la Nied jusqu'auprès de son embouchure.

Cette partie de la vallée de la Nied est la plus intéressante. La petite rivière se fraie un chemin tortueux au sein de hautes collines constituant parfois de grands paysages. Dès la sortie de Bouzonville, elle commence ce cours accidenté. Passant au pied du coteau où se campe fièrement

Heckling, elle va longer Filstroff par un grand détour et se replie aussitôt pour venir frôler une côte raide couverte de bois, au pied de laquelle le chemin de fer est tracé. Des prés superbes, des pentes cultivées, parsemées d'arbres fruitiers, le ruban sinueux de la Nied, forment une succession de sites aimables. Niedvelling et Guerstling, enfouis dans un véritable verger, marquent la fin de la Lorraine actuelle. La Sarre pénètre presque aussitôt dans le pays de Sarrelouis. Derrière la colline de Guerstling est un des villages administrés par la Prusse, Ihn, auquel la carte de Cassini donne le nom bien français de Loignon.

La Nied, élargie par l'effet des barrages de moulins, dessine un curieux méandre, à partir de Nied-Altdorf, village régulièrement tracé. Le paysage s'agrandit, les collines se haussent, la vallée présente des contours géométriques que le chemin de fer est lui aussi obligé de décrire. Entre ces belles pentes semble dormir la Nied, souvent encombrée de joncs. Un joli site est celui d'Hemmersdorf, double village occupant chaque rive : à gauche, Gross-Hemmersdorf dans les vergers, à droite, Kerprich-Hemmersdorf, à l'entrée d'une gorge plantée de beaux noyers. Sur la crête des collines sont ouvertes des carrières de castine pour les hauts fourneaux de la Sarre.

Le paysage s'agrandit encore. Une haute colline conique se dresse, surmontée de tours et de débris de remparts. C'est le Siersberg, reste d'une des plus puissantes forteresses de Lorraine qui commandait la presqu'île formée par la Nied et la Sarre avant leur rencontre. Les déblais et les éboulis de carrières ont affaibi quelque peu la grande allure du site.

Cette colline, complètement isolée, haute de 308 mètres d'après la carte allemande, c'est-à-dire 130 mètres au-dessus des plaines de la Sarre, fut une position très forte ; elle était le siège de l'administration des ducs de Lorraine sur la région de Merzig et sur le Sargau qui correspond plus particulièrement aux environs de Sarrelouis. Le château fut détruit par le maréchal de La Ferté, pendant la brillante campagne de Lorraine que conduisit cet émule de Condé, mais il demeura fictivement chef-lieu de la contrée. Dom Calmet, qui lui a consacré une brève mention, en fait le siège d'une prévôté royale.

Au pied des pentes les plus raides, Siersdorf occupe les deux rives de la Nied, face à Biren, hameau dépendant d'Irdspach.

Une colline isolée, de forme trapézoïdale, couverte de bois, domine ces villages ; d'autres petits

monts achèvent de décrire le bassin dans lequel se blottit Irdspach, au pied d'une humble église trapue enveloppée par le cimetière.

Entre ces collines et le Siersberg, un col peu élevé donne accès à la vallée de la Sarre; route et voie ferrée l'empruntent. Dès qu'on l'a franchi, le paysage change, les horizons s'entr'ouvrent. Un large plan de prairies s'étale, parcouru par la Sarre devenue vraiment rivière. Le Siersberg, sur ce versant, tombe abrupt comme un glacis gigantesque; à sa base, Relling — chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Thionville, qui nous fut arraché avec Sarrelouis et Tholey en 1815 — borde la rivière face à Becking, où le ruisseau de Muhlen atteint la Sarre au pied d'un monticule géométriquement arrondi. Becking dépend aussi de la Lorraine.

Le cadre de la vallée est nettement dessiné à gauche; la rivière coule au pied de collines d'une extrême raideur, couvertes de bois dont le point culminant est occupé par le hameau d'Ober-Limberg. C'est un tableau saisissant, que cet âpre escarpement boisé tombant presque à pic sur la vallée aux verdoyantes prairies.

Le calme de ce paysage, si agreste autrefois, est maintenant troublé. De noires fumées signalent Dilling; des chemins de fer réunis par des

raccordements courent dans la vallée. Sur la rive droite où débouche la rivière de Brems (Prims), Patten et Dilling, simples villages sous la domination française, constituent une ville unique, populeuse, habitée surtout par les forgerons de grandes usines. La vallée de Brems était française, elle aussi, puisqu'elle faisait partie du canton de Tholey — jadis Tholoy — dont le chef-lieu est un bourg infime.

A Dilling se détache vers le Rhin une importante ligne d'une grande valeur militaire, conduisant à Bingen par Kreuznach à travers la principauté de Birkenfeld; des embranchements vont de ce tronc principal dans le Hunsrück et le Palatinat. Une vaste gare construite en grès rouge dans le style allemand de la Renaissance et qui semblerait avoir été dessinée par Albert Dürer, si le grand artiste avait prévu les chemins de fer, ouvre ses fenêtres ogivales à triple arcature sur de multiples quais où sans cesse viennent stationner des trains.

Les principales usines de Dilling sont des établissements métallurgiques produisant des tôles, tôles perforées et tôles blanches. A côté d'une société allemande au nom compliqué est une association au nom très français de Méguin, première apparition de ces noms du pays de Sarre-

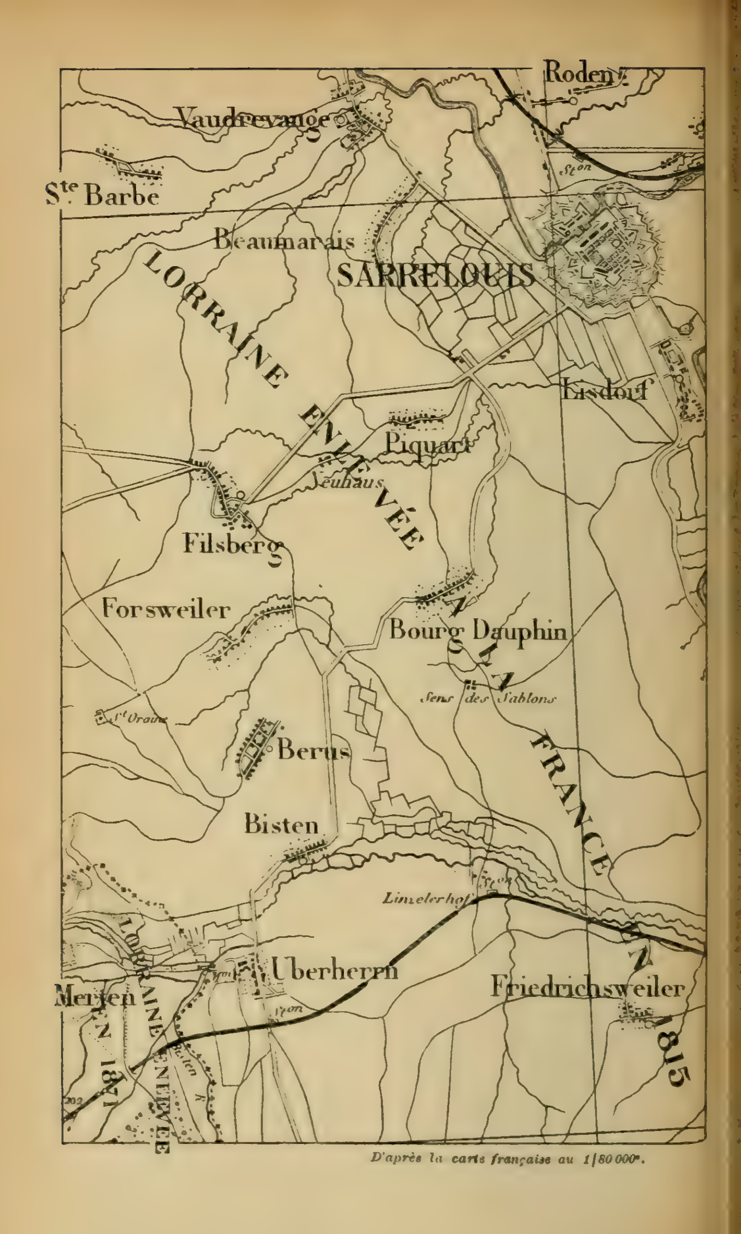
louis. Dilling a plusieurs tanneries, des fabriques de fromages, de nombreuses brasseries. Toutes ces manufactures lancent par leurs multiples cheminées de noirs nuages de fumée se confondant avec celles de Vaudrevange, sur l'autre rive de la Sarre. Un admirable fond de prairies sépare les deux centres de fabriques.

Une autre agglomération ouvrière est le premier anneau de la chaîne de bourgs populeux qui entoure le grand bassin tourbeux dans lequel Vauban plaça Sarrelouis. La ville apparaît au cœur du marais, signalée par le haut clocher à flèche de sa nouvelle église protestante. Plus loin, au bord de la Sarre, un grand faubourg industriel, le Fraulautern des Allemands, a remplacé l'humble village français de Loutre. De longues rues ouvrières s'étoilent vers les campagnes, des cheminées fument au-dessus de grandes manufactures. C'est encore la tôle que l'on travaille ici pour la fabrication des ustensiles de cuisine émaillés. Des fonderies de cuivre et une fabrique de faïence donnent également de l'activité à la ville, qui possède le champ de manœuvres de Sarrelouis.

Cette dernière est à plus d'un kilomètre de la gare, mais un tramway à vapeur amène rapidement au pied des remparts d'un ouvrage avancé

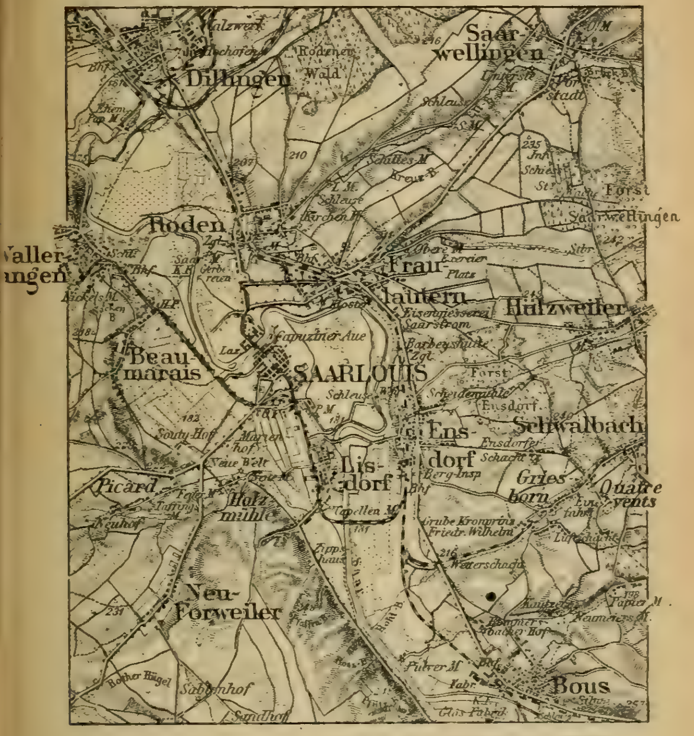
demeuré debout. La route est une splendide voûte de verdure formée par plusieurs rangées de peupliers. Sarrelouis, vu de cette chaussée, semble flotter dans un lac de verdure ; les remparts qui l'enceignaient sont tombés, mais quelques bastions encore debout font comprendre la force de cette création de Vauban.

Aujourd'hui une situation semblable à celle de Sarrelouis semblerait bien singulière pour une place forte. Des hauteurs le canon plongerait sur les maisons ; mais quand le grand ingénieur de Louis XIV choisit ce marais pour y construire une ville et l'entourer de toutes les défenses que lui suggéra son génie, la portée des pièces était faible et ce débouché des routes royales de Metz et de Thionville vers l'Allemagne offrait une position inexpugnable. La ville, enfermée à demi dans une boucle de la Sarre, occupa le centre de vastes marais tourbeux difficiles à traverser en dehors des chaussées et pouvant être rapidement inondés. Les boulets et les bombes jetés par des batteries installées sur la terre ferme ne pouvaient arriver jusqu'aux murailles. Celles-ci, avec les fossés profonds d'une triple enceinte et les nombreux bastions, étaient donc inabordables. Sarrelouis suffit à arrêter l'invasion en 1705 ; Villars s'appuya sur elle dans sa belle campagne



D'après la carte française au 1/80 000e.

contre Marlborough. Jusqu'au jour où la portée de l'artillerie vint permettre le bombardement,



D'après la carte allemande au 1/100 000ᵉ.

la place fut considérée comme imprenable. Les Prussiens, qui l'avaient complétée après 1840 par l'ouvrage de Roden au nord, le fort de Rauch

au sud, la conservèrent même jusqu'en 1889 ; alors seulement le démantèlement fut entrepris.

De beaux et pittoresques tronçons de murailles ont été réservés au bord de la Sarre : la tête de pont et l'entrée principale de la ville. La rivière coule entre les murailles plongeant dans ses eaux.

Sarrelouis est plus considérable qu'on ne le supposerait ; sur l'emplacement laissé libre par les démolitions de l'enceinte, sur les fossés comblés et la contrescarpe, des quartiers dignes d'une grande ville sont nés. Des constructions dans le style allemand, mais témoignant de plus de goût que celles de Metz ou de Thionville, bordent de larges voies ; la sobriété des lignes est une heureuse surprise ; elle s'allie au nom et à l'histoire ; on dirait que le souvenir de Vauban a inspiré les architectes et refréné leur amour pour les édifices tarabiscotés. D'élégants hôtels privés bordent la plus large avenue de la ville nouvelle, le Hohenzollernring, au fond duquel se dresse la haute façade d'un gymnasium, c'est-à-dire d'un lycée. Parmi les autres édifices modernes, l'église évangélique, inaugurée en 1904, est un heureux pastiche de la Renaissance allemande ; le clocher dominant de haut les toits de la ville donne une intéressante évocation de Francfort ou de Nuremberg.

La vieille ville n'a guère subi de transformation, sauf la place centrale, où de grandes constructions à plusieurs étages remplacent çà et là les maisons basses, parfois assez nobles d'allure, de la ville de Vauban. Les rues régulières, coupées à angle droit, aboutissant presque toutes à des casernes, ont gardé l'aspect d'il y a deux siècles. En les parcourant, on se croirait volontiers dans telle ville forte du Nord, le vieux Calais ou le vieux Dunkerque.

Beaucoup de magasins ; Sarrelouis est un centre de commerce autant même que Sarrebruck. Sur les enseignes, beaucoup de noms français rappellent que la population vint surtout de l'intérieur du royaume. Ayant eu la curiosité de feuilleter l'annuaire de la ville, j'ai retrouvé une foule de gens qui semblent devoir habiter quelque ville de Touraine ou de Picardie. Bourcier, Charon, Didier et Marion sont peintres décorateurs ; Paquet est architecte, Méguin banquier. Parmi les coiffeurs il y a Burette et Gérard. Donnevert et Leroy vendent des matériaux de construction. Dumont, bijoutier, voisine avec Mendelin, fabricant de billards. Si Durand est libraire, Mallet et Martin Fridolin sont relieurs. Parmi les épiciers je rencontre Donnevert, Albert, Obé, Pasquan et Servet.

Ces noms — les Donnevert surtout — reviennent encore dans les autres professions, où je les néglige pour signaler Brunet, confiseur; Paquet, directeur de scierie ; Fissabre, fabricant de pipes ; Hort, droguiste. Gentilhomme et Mangeot sont jardiniers ; Mangin est plâtrier ; Guittienne, marbrier ; Natton, pâtissier ; Jules Baltzer, marchand de fer ; Damdé, agent de location.

Bidart vend des étoffes, Cordier du cuir. Leroy est entrepreneur de loteries. A côté de Dève et Levacher, fabricants, voici Bertinchamps, marchand de modes. Les couturières se nomment Birette, Burette, Gauvillier, Finé, Garagnon et Grenier. On peut se fournir de parapluies chez Legrand, faire réparer des serrures chez Duron. Quant aux cordonniers, ils sont légion : neuf Servet, trois Pierron, puis Canné, Dennemart, Florange, Haine, Malsac, Pompinon et Thirion. Peu de cabaretiers ; il faut rendre justice aux descendants de Français, il n'y a guère de noms évoquant la France dans cette profession : les Allemands dominent.

Je n'ai pu poursuivre le même travail sur les bourgs et villages de la banlieue, mais ils doivent être nombreux, les noms de France, puisqu'il y a encore parmi ces faubourgs Piquart et Beaumarais. Piquart, cela vient du régiment de Picar-

die, aujourd'hui 1er d'infanterie, le plus vieux des corps de troupe réguliers de l'armée française, qui travailla aux fortifications sous les ordres de Vauban. Beaumarais doit être fils de l'ironie gauloise.

Cette banlieue de Sarrelouis, dont les fermes sont encore des *censes,* est si populeuse, qu'un chemin de fer spécial a été construit pour la desservir. Partant de Loutre (Fraulautern) il dessert Ensdorf (l'Enstroff de Cassini), Lisdorf (Listroff) et aboutit à Sarrelouis près de l'extrémité du Hohenzollernring. Rebroussant chemin, il contourne l'autre partie de la ville pour aller toucher Beaumarais et atteindre Vaudrevange, le Waldevrange de Cassini devenu Wallerfangen. Tous ces villages furent témoins de l'enfance de Ney, le grand soldat de la Révolution, le lieutenant de Napoléon. Le futur maréchal naquit dans une des rues de Sarrelouis où son père était tonnelier. Le jeune homme reçut quelque instruction, puisqu'il devint commis aux écritures à la fonderie de Falck près de Hargarten-aux-Mines où je l'ai signalé. Hélas ! rien, dans sa ville natale, ne rappelle le souvenir du Brave des Braves, du duc d'Elchingen, du prince de la Moskowa, ni plaque sur la maison natale, ni buste.

La plaine que parcourt le chemin de fer de

Sarrelouis est un immense jardin potager soigneusement irrigué, entrecoupé de quelques champs de céréales. Toutes les villes industrielles voisines s'y alimentent de légumes. Plus haut, jusqu'à Bous, où finissait la Lorraine, où commençaient les États de Nassau-Sarrebruck, c'est une merveilleuse plaine de prairies en ce moment animée par les faneurs réunissant le foin en meules innombrables.

Piquart, devenu Picard pour les Allemands, est un faubourg bordant la route de Metz au delà des marais ; le chemin de fer le laisse à l'écart. Beaumarais, longue rue bordant le marais, garde la forme concave de la colline ; cette chaussée aboutit près de Vaudrevange, centre de production céramique dont un des fabricants se nomme Villeroy.

La colline de Vaudrevange, qui va se rattacher au sommet du Scheidberg, haut de 385 mètres, est toute perforée de galeries de mines. On y exploitait jadis l'argent, le plomb et le cuivre. Mais les passages s'éboulent et s'obstruent.

La vallée de la Sarre et ses marais sont bordés par une chaîne de hauteurs supportant l'étroit plateau sur lequel s'éleva le village de Bourg-Dauphin, humble centre composé d'une rue formée par la route de Saint-Avold. Ce nom si

français a fait place à celui de Neu-Forweiler, *Neu* ou *Neuf* pour le distinguer de Forsweiler-sous-Bérus devenu Alt (vieux) Forweiler.

Au-dessus du plateau, une autre rangée de hauteurs s'escarpe, projetant de nombreux éperons. Là, dans un pli, est Filsberg, dans un autre Alt-Forweiler. Sur une des pointes projetées par le plateau, Bérus occupe une situation dominatrice. Ce bourg, encore féodal d'aspect, fut le chef-lieu d'une des plus puissantes seigneuries lorraines ; sa position en faisait une forteresse naturelle. De là on découvre d'immenses horizons : Sarrelouis au premier plan, la vallée de la Sarre, le Sargau, les bois sans fin du Warndt, les campagnes enfumées de Sarrebruck et les terres prussiennes qui enveloppent la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld.

Le territoire de Bérus confine à la Lorraine annexée en 1871 ; le plateau se prolonge par Sainte-Oraine, pèlerinage jadis très fréquenté, jusqu'à la route de Saint-Avold qui traverse le village de Tromborn, un des plus élevés de la Lorraine.

Revenus de Bérus à Sarrelouis par le chemin de fer de Hargarten, qui possède une halte au pied des collines, non loin de Bisten, nous attei-

gnons à la nuit la gare d'embranchement de Bous entourée de grandes usines flamboyant dans l'obscurité. Toute la vallée s'allume. Feux des forges, feux des mines, rougeoiement du gaz et de la lumière électrique au-dessus de la triple et colossale cité de Malstadt-Burbach, Sarrebruck et Saint-Jean font un spectacle étrange.

Combien nous étions loin de cette intensité de vie industrielle dans les petites rues du vieux Sarrelouis, où nous imaginions trouver les ombres glorieuses du maréchal de Vauban, du maréchal de Villars et du maréchal Ney, le fondateur de la ville, son défenseur et le plus illustre de ses enfants !

Mais une patrouille allemande est passée ; son pas pesant a dissipé notre songe et ramené la poignante réalité !

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Les noms de lieux qui ont une orthographe française et une orthographe allemande sont désignés d'abord par la forme française ; le terme allemand est, à la suite, en caractères italiques.

Quand la forme allemande s'écarte de la forme française au point de ne pas pouvoir prendre place immédiatement dans le même ordre alphabétique, le mot allemand se retrouve dans l'ordre imposé par l'alphabet. Ainsi *Strassburg* reste à côté de Strasbourg, mais Guentrange est à plusieurs lignes au-dessous de *Gentringen*.

Pour faciliter les recherches, les noms des départements français et des provinces d'Alsace-Lorraine sont désignés par des lettres majuscules.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France ou d'Alsace-Lorraine, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers sont en caractères ordinaires.

A

C

D

G

I

J

O

P

S

T

W

X

Y

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le pays de Dabo

II. — Vallérystal, Abreschwiller et Lorquin

III. — La Sarre Blanche et la Sarre Rouge

IV. — Sarrebourg et Fénétrange

V. — Phalsbourg

VI. — Les verreries des petites Vosges

VII. — Les forges de Mouterhouse

VIII. — Le pays de Bitche

IX. — Sarreguemines

X. — Forbach et Stiring-Wendel

XI. — La vallée de l'Albe

XII. — Les grands étangs de Lorraine

XIII. — Le Saulnois

XIV. — De la Seille à la Nied française

XV. — Metz

XVI. — L'Industrie messine

XVII. — Saint-Privat, Gravelotte et Rezonville

XVIII. — Au long de la Moselle

XIX. — Le pays du fer

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie

ARDOUIN-DUMAZET



Description complète de la France, en 55 volumes, dont 50 consacrés à la Province et à l'Alsace-Lorraine ont parus et les autres consacrés à Paris sont en préparation.

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

La grande œuvre, désormais classique, de M. Ardouin-Dumazet touche à sa fin ; même on peut la considérer comme achevée aux yeux des Parisiens, puisqu'elle comprend actuellement toute la France, sauf Paris et sa banlieue immédiate. Les lecteurs de la première heure restant fidèles en dépit de l'énorme développement pris par le **Voyage en France**, les nouveaux lecteurs, dont le nombre croissant a nécessité de fréquentes réimpressions, témoignent de la haute valeur de cet ensemble de livres sur notre France. Aucune littérature étrangère ne saurait en offrir l'équivalent.

Dans l'ouvrage qu'il a poursuivi avec tant d'ardeur, de conscience et de patriotisme éclairé, M. Ardouin-Dumazet a tenu à faire figurer les provinces qui nous ont été arrachées. Trois volumes, dont les élé-

ments ont été recueillis en silence au cours de plusieurs voyages, et que nous n'avions pas cru devoir annoncer plus tôt, ont été écrits sur le plan des précédentes séries.

Les voici achevés; ils paraissent avec un sous-titre spécial : **Les Provinces perdues.**

Malgré la dure séparation imposée à ces terres si françaises par le cœur, nous avons tenu à donner rang dans l'ensemble du **Voyage en France** à ces nouveaux volumes; ils remplaceront dans l'ordre d'énumération les volumes d'abord annoncés sur Paris. La 48e série est donc la **Haute-Alsace**, la 49e série la **Basse-Alsace**, la 50e série la **Lorraine.**

L'auteur du **Voyage en France** a entendu faire une œuvre de vulgarisation et non une œuvre de colère.

Volontaire en 1870, gardant très vifs les souvenirs douloureux de l'année terrible, il a pour un moment oublié ces tristesses en s'efforçant avant tout de faire connaître dans leur intimité les départements amputés de la mère-patrie. On a beaucoup écrit sur l'Alsace et la Lorraine; mais les autres écrivains ont cherché davantage à sonder l'âme de ce peuple arraché à la France; on n'a pas assez étudié le pays dans sa physionomie matérielle. C'est, au contraire, à quoi s'est attaché M. Ardouin-Dumazet. Et, en nous montrant la splendeur des sites, l'aspect des choses, la vie économique de l'Alsace et de la Lorraine, il est parvenu à rendre plus sensibles encore les liens qui les unissent à la France et que les années n'ont pu affaiblir.

Ces trois volumes sur **Les Provinces perdues**, tout imprégnés de pieux souvenirs et de fraternelle affection pour nos parents de l'est, feront mieux aimer et comprendre ces chers pays. L'auteur a saisi avec un rare bonheur d'expression les multiples aspects de ces paysages majestueux ou tranquilles. Grandes cités comme Strasbourg, Metz, Mulhouse ou Colmar; fières montagnes de granit des Hautes-Vosges, pittoresques Petites-Vosges, domaine du grès rouge revêtu de sapins, plaine opulente, bourgs restés tels qu'ils furent dans les temps reculés, fleuve Rhin coulant dans la solitude de ses forêts bordières sont l'objet de pages dont l'intérêt ne se dément pas un instant. On pourra reconnaître la valeur de ces livres, en lisant plus loin le sommaire des chapitres.

M. Ardouin-Dumazet ne se borne pas à nous dire la poésie des paysages et à étudier la vie sociale du pays; il a refait en pèlerin la visite aux champs tragiques de Frœschwiller et de Reichshoffen, de Borny et de Gravelotte; il conduit le lecteur dans ces lambeaux de territoire entourant Landau et Sarrelouis et qu'une première amputation, celle de 1815, nous a enlevés.

Ces trois livres *Haute-Alsace, Basse-Alsace* et *Lorraine* sont donc une suite naturelle de cette œuvre dont on a dit qu'elle était une « monumentale description de la France ».

Ce n'est pas là une épithète excessive. L'œuvre vraiment énorme

de M. ARDOUIN-DUMAZET a été consacrée par de nombreuses distinctions.

Après l'*Académie française* et les sociétés de géographie, d'autres grandes associations ont tenu à couronner cette œuvre si considérable. Le *Touring-Club,* dont on sait l'immense influence et le rôle prépondérant dans le mouvement qui développe les voyages dans notre pays, avait pour la première fois à décerner, en 1904, un prix fondé par le Comité d'action pour favoriser les voyages en France; le conseil s'est unanimement prononcé pour attribuer cette distinction à M. Ardouin-Dumazet. Le rapporteur a dit : *Nul ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

Dans l'assemblée générale, présidée par M. le président de la République, le président du *Touring-Club,* M. Ballif, a ainsi annoncé la décision du conseil, que la réunion a approuvée par ses applaudissements :

Votre Conseil a fixé son choix, pour le prix décerné à l'œuvre qui aura le plus contribué à développer le goût du tourisme, sur notre vieux camarade, M. Ardouin-Dumazet, auteur du **Voyage en France.**

Si quelqu'un peut dire avec justice : Exegi monumentum, *c'est bien ce voyageur infatigable.* Quarante et un *volumes* — déjà — *témoignent de la conscience qu'il a mise à parcourir tout notre pays jusqu'en ses recoins les plus reculés, de la science, de la patriotique éloquence avec laquelle il a décrit ce qu'il a vu.*

Il disait à la tête de son dixième volume : « La grandeur de la « tâche était bien faite pour m'effrayer. Je me suis pris de passion « pour ces efforts, j'en ai davantage aimé notre grande et chère « patrie, et je me suis promis d'achever de mettre en lumière et les « beautés naturelles du pays et les vertus domestiques de ses enfants. »

Ce qu'il disait, il l'avait largement commencé, et il l'a courageusement fini.

M. Ballif aurait pu ajouter que c'est là seulement une partie de l'énorme labeur de M. Ardouin-Dumazet; il a écrit bien d'autres livres, ayant trait surtout aux questions militaires et maritimes, et une étude sur les réseaux d'État de l'Europe centrale, produite par une consciencieuse enquête à l'étranger.

Mais le **Voyage en France** restera la partie capitale de cette œuvre patriotique. Entreprise colossale, menée cependant à bien, en quinze années d'efforts entravés par les nécessités de la tâche quotidienne dans la presse de Paris, où l'écrivain s'est fait une si solide situation. On a comparé ce voyage à celui d'Arthur Young vers 1789 ; mais il est autrement considérable, car Young consacra seulement deux volumes à la France et M. Ardouin-Dumazet en a déjà cinquante et terminera par plusieurs sur Paris. Young ne traite que de la France agricole ; l'écrivain moderne a étudié le pays sous toutes ses faces

et donné le tableau le plus précis, le plus vivant et le plus coloré de la France au déclin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième.

L'agriculture tient aussi une large place dans ce **Voyage en France**, plus large et plus variée même que dans le livre d'Arthur Young ; aussi la Société nationale d'agriculture a-t-elle tenu, à son tour, à récompenser l'auteur en lui accordant en 1904 sa médaille d'or. Le rapporteur, M. Bénard, a dit :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

Les questions agricoles tiennent une grande place dans ses descriptions, si justes et si vivantes ; ses informations sont puisées à des sources sûres qu'il a contrôlées lui-même.

*L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition ; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps ; le style est alerte, plein de couleur ; c'est en même temps une œuvre littéraire, puisque l'*Académie française *lui a décerné le prix Michaud, réservé à un ouvrage de littérature française. C'est surtout un manuel d'économie rurale, qui met en relief tous les travaux trop peu connus des améliorations du sol de la France, et qui étudie les conditions d'existence des habitants des villes et des campagnes.*

Permettez-moi de citer ce fait plus éloquent que tous les rapports :

Un pauvre aveugle se faisait lire par sa sœur le **Voyage en France**. *Le jeune homme, qui n'a jamais vu et ne verra jamais un paysage, s'est épris de cet ouvrage : « Je connais mon pays, maintenant, dit-il, je le vois ! » Tous ceux qui lisent les ouvrages de M. Ardouin-Dumazet pensent comme cet aveugle.*

M. Ardouin-Dumazet a accompli aujourd'hui sa tâche.

« ... J'achève cette course de quinze années à travers la France...
« J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer
« dans toutes leurs îles... Je suis monté par tous les monts, grandes
« chaînes ou massifs modestes : j'ai suivi de leur source à leur embou-
« chure ou remonté de l'embouchure à leur source tous nos fleuves,
« toutes nos grandes rivières ; j'ai étudié le laboureur dans les vastes
« plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les
« sylves profondes...

« ... Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre na-
« tale, qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses
« enfants pour la rendre plus féconde... »

L'agriculture, dans l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet, tient la place primordiale ; c'est un véritable traité d'économie rurale, c'est le cinématographe de l'agriculture dans les différentes parties de la France.

Les autres distinctions ne furent pas moins flatteuses. Voici comment s'exprimait à la *Société de géographie commerciale* le rapporteur qui annonçait la « médaille de France » accordée après le vingtième volume :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraine de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur

ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève*, un éminent écrivain, le regretté professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France** :

M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord, il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais ; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage.

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie,* dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française,* appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

Voici les sommaires des cinquante volumes parus :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein

— île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : **ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE.** — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : **COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX.** — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : **LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ.** — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : **LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le saut du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les

Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : **BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS.** — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : **LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE.** — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : **FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN.** — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches

*

— la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : DE VENDÉE EN BEAUCE. — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais —

l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : **ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT.** — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — en Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : **HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES.** — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thié-

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. **Morvan, Val de Loire et Perche.**
2. **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3. **Les Iles de l'Atlantique :** I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Iles de la Manche et Bretagne.**
6. **Cotentin, Normandie.**
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône, du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes Maritimes.**
13. **Région marseillaise et Côte d'Azur.**
14. **La Corse.**
15. **Charentes et Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Vexin, Picardie et pays de Caux.**
18. **Nord :** I. *Flandre et Littoral.*
19. **Nord :** II. *Artois, Cambrésis, Hainaut.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées, partie orientale.**
40. **Pyrénées centrales.**
41. **Pyrénées, partie occidentale.**

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — II. *Est :* **La Brie.**
44. — III. *Sud :* **Gâtinais français et Haute-Beauce.**
45. — IV. *Sud-Ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — V. *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — VI. *Ouest :* **L'Yveline et le Mantois.**

LES PROVINCES PERDUES

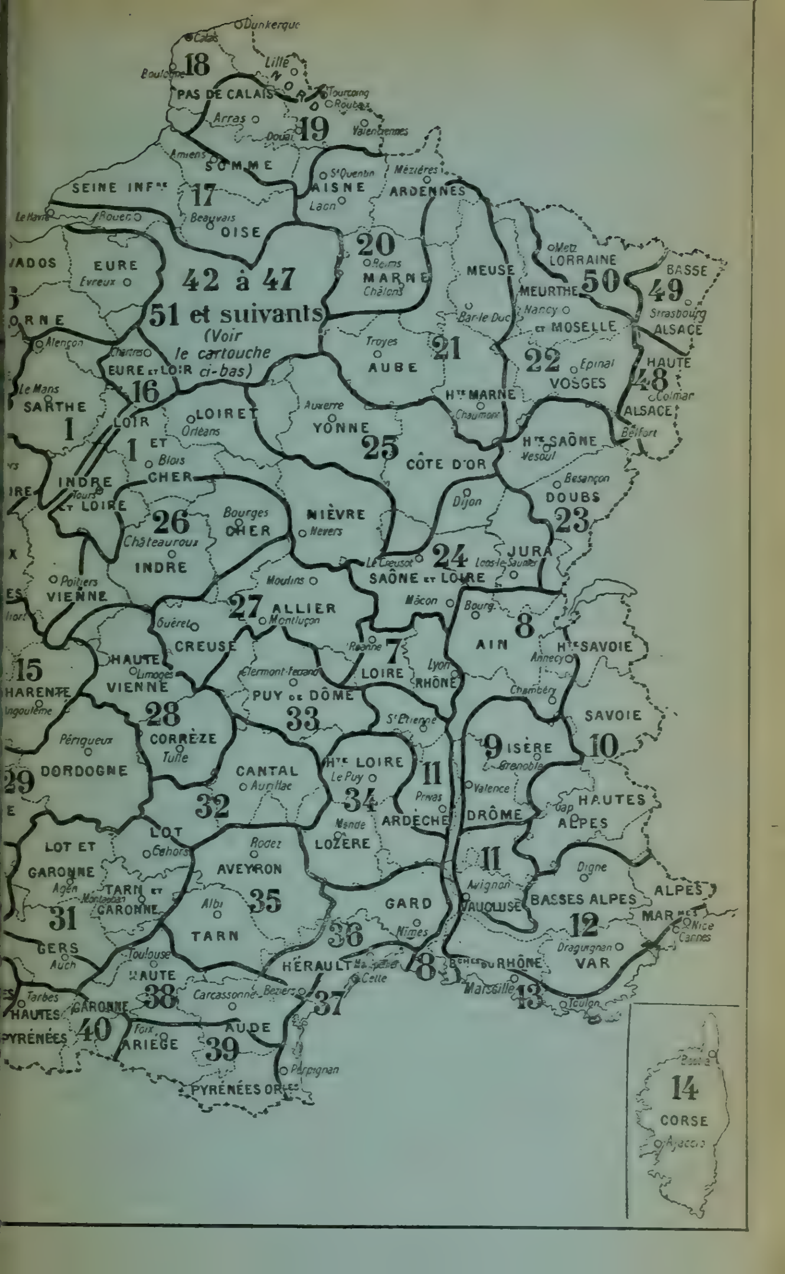
48. **Haute-Alsace.**
49. **Basse-Alsace.**
50. **Lorraine.**

Volumes en préparation :

PARIS ET SA BANLIEUE

51 et suivants.

Région  **Parisienne**



Dunkerque
Calais
18
Boulogne
Lille
NORD
PAS DE CALAIS
Tourcoing
Roubaix
Arras
Douai
19
Valenciennes
Amiens
SOMME
St Quentin
Mézières
SEINE INFre
17
AISNE
ARDENNES
Laon
Le Havre
Rouen
Beauvais
OISE
20
Metz
LORRAINE
Reims
BASSE
EURE
MEUSE
Evreux
42 à 47
MARNE
MEURTHE
50
49
Châlons
51 et suivants
(Voir
le cartouche
ci-bas)
Bar-le-Duc
Nancy
Strasbourg
ORNE
ET MOSELLE
ALSACE
Alençon
Troyes
21
Chartres
22
Epinal
HAUTE
EURE ET LOIR
AUBE
48
VOSGES
Le Mans
16
Hte MARNE
Colmar
SARTHE
ALSACE
LOIR
LOIRET
Auxerre
Chaumont
1
Orléans
Belfort
YONNE
Hte SAÔNE
ET
25
Vesoul
1
Blois
CÔTE D'OR
CHER
Besançon
INDRE
Tours
ET LOIRE
DOUBS
Dijon
Bourges
NIÈVRE
23
26
CHER
Nevers
Châteauroux
JURA
24
INDRE
Le Creusot
Lons-le-Saunier
Poitiers
Moulins
SAÔNE ET LOIRE
VIENNE
Mâcon
Bourg
27
ALLIER
8
Guéret
Montluçon
AIN
7
Hte SAVOIE
CREUSE
Roanne
Annecy
HAUTE
Lyon
15
Limoges
LOIRE
VIENNE
RHÔNE
Clermont-Ferrand
Chambéry
HARENTE
Angoulême
PUY DE DÔME
SAVOIE
28
33
St Etienne
Périgueux
9
ISÈRE
10
CORRÈZE
Grenoble
Tulle
Hte LOIRE
11
29
DORDOGNE
CANTAL
Le Puy
Valence
HAUTES
Aurillac
34
Privas
Gap
32
ALPES
DRÔME
ARDÈCHE
Mende
LOT
LOT ET
Cahors
Rodez
LOZÈRE
11
GARONNE
AVEYRON
Digne
Agen
TARN ET
Avignon
ALPES
Montauban
35
GARONNE
Albi
GARD
VAUCLUSE
BASSES ALPES
31
MARmes
Nice
12
Cannes
TARN
36
GERS
Nimes
Auch
Toulouse
Draguignan
HAUTE
HÉRAULT
Montpellier
8
Bches DU RHÔNE
VAR
Cette
Marseille
38
13
Tarbes
Carcassonne
Béziers
Toulon
HAUTES
GARONNE
37
AUDE
PYRÉNÉES
40
Foix
ARIÈGE
39
Bastia
Perpignan
14
PYRÉNÉES ORles
CORSE
Ajaccio

rache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : **HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE.** — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : **PLATEAU LORRAIN ET VOSGES.** — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — luthiers et dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : **HAUTE-BOURGOGNE.** — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS.** — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : **BERRY ET POITOU ORIENTAL.** — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE.** — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : **LIMOUSIN.** — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : **BORDELAIS ET PÉRIGORD.** — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : **GASCOGNE.** — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : **AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY.** — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e Série : **HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE.** — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e Série : **BASSE-AUVERGNE.** — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — 344 pages avec 24 cartes.

34e Série : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35e Série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36e Série : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37e Série : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque —

les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e Série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. NORD-EST : LE VALOIS. — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour

de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.

43e Série : II. **EST : LA BRIE.** — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

44e Série : III. **SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE.** — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45e Série : IV. **SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX.** — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46e Série : V. **NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS.** — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de

fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47e Série : VI. **OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS.** — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES PERDUES :

48e Série : **HAUTE-ALSACE.** — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit-Ballon (Kahlewasen) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée. — 444 pages avec 22 cartes.

49e Série : **BASSE-ALSACE.** — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la cathédrale, la vie économique — autour de Strasbourg — la vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg — un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union. — 492 pages avec 28 cartes.

50e Série : **LORRAINE.** — Le pays de Dabo. — Vallérystal, Abreschwiller et Lorquin — la Sarre Blanche et la Sarre Rouge — Sarrebourg

et Fénétrange — Phalsbourg — les verreries des Petites-Vosges — les forges de Mouterhouse — le pays de Bitche — Sarreguemines — Forbach et Stiring-Wendel — la vallée de l'Albe — les grands étangs de Lorraine — le Saulnois — de la Seille à la Nied française — Metz — l'industrie messine — Saint-Privat, Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — le pays du fer — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — Warndt — la première amputation : Sarrelouis et le Sargau. — 468 pages avec 27 cartes.

En préparation :

La 51e Série et les suivantes seront consacrées à **PARIS** et à la **BANLIEUE DE PARIS.**

Plusieurs volumes dont nous ferons bientôt connaître les sommaires sont en préparation. Voici les chapitres de la 51e Série actuellement sous presse :

51e Série : **L'ANCIEN PARIS.** — Paris dans le **Voyage en France** — la Seine en amont de la cité — la Seine en aval de la cité — les îles de la Seine : la Cité et l'île Saint-Louis — les collines parisiennes — descente dans Paris — le boulevard et les boulevards : de la porte Montmartre à la Bastille — les grandes artères — le Louvre et le Palais-Royal — de la place Vendôme à la Bourse — autour de l'Hôtel-de-ville — le Marais et le Temple — le quartier des Halles — le quartier latin — la montagne Sainte-Geneviève — autour du Luxembourg — autour de l'Institut — le ruisseau de la rue du Bac — le noble faubourg — les Invalides — du haut de la tour Eiffel.

Septembre 1907. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	8.
Aisne	19, 20, 42, 43.
Allier	27.
Alpes (Basses-)	10, 12.
Alpes (Hautes-)	10.
Alpes-Maritimes	12, 13.
Ardèche	8, 11, 34.
Ardennes	20, 21.
Ariège	38, 39, 40.
Aube	21, 43.
Aude	37, 38, 39.
Aveyron	32, 35.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.
Calvados	6, 46.
Cantal	32.
Charente	15, 28.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.
Cher	1, 26, 27.
Corrèze	28, 32, 33.
Corse	14.
Côte-d'Or	24, 25.
Côtes-du-Nord	5.
Creuse	27, 33.
Dordogne	29.
Doubs	23.
Drôme	9, 11.
Eure	6, 17, 46.
Eure-et-Loir	6, 16, 44, 47.
Finistère	4, 5.
Gard	8, 34, 36, 37.
Garonne (Haute-)	31, 38, 40.
Gers	30, 31, 38.
Gironde	29, 30.
Hérault	35, 36, 37, 38.
Ille-et-Vilaine	2, 5.
Indre	26, 27.
Indre-et-Loire	1, 16, 26.
Isère	8, 9, 10.
Jura	8, 23, 24.
Landes	30, 31.
Loir-et-Cher	1, 16, 26.
Loire	7, 11.
Loire (Haute-)	11, 33, 34.
Loire-Inférieure	2, 3, 16.
Loiret	1, 25, 44, 46.
Lot	31, 32.
Lot-et-Garonne	31.
Lozère	32, 34.
Maine-et-Loire	2, 16.
Manche	4, 6.
Marne	20, 21, 43.
Marne (Haute-)	21, 22.
Mayenne	2, 6.
Meurthe-et-Moselle	22.
Meuse	21, 22.
Morbihan	4, 5.
Moselle (ancienne), *voir* Lorraine annexée.	
Nièvre	1.
Nord	18, 19.
Oise	17, 42.
Orne	1, 2, 6.
Pas-de-Calais	18, 19.
Puy-de-Dôme	7, 27, 33.
Pyrénées (Basses-)	41.
Pyrénées (Hautes-)	31, 40.
Pyrénées-Orientales	37, 39.
Rhin (Bas-) [ancien], *voir* Basse-Alsace.	
Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Rhin (Haut-) [ancien], *voir* Haute-Alsace.	
Rhône	7.
Saône (Haute-)	23.
Saône-et-Loire	24, 25.
Sarthe	1.
Savoie	8, 10.
Savoie (Haute-)	8, 10.
Seine	47, 51 et suivants.
Seine-Inférieure	6, 17, 46.
Seine-et-Marne	21, 25, 42, 43, 45.
Seine-et-Oise	42, 45, 46, 47.
Sèvres (Deux-)	15, 16.
Somme	17, 18, 19.
Tarn	35, 38.
Tarn-et-Garonne	31, 35.
Var	12, 13.
Vaucluse	8, 11, 12.
Vendée	2, 6.
Vienne	16, 26, 28.
Vienne (Haute-)	28.
Vosges	22.
Yonne	25.
Basse-Alsace	48.
Haute-Alsace	49.
Lorraine annexée	50.

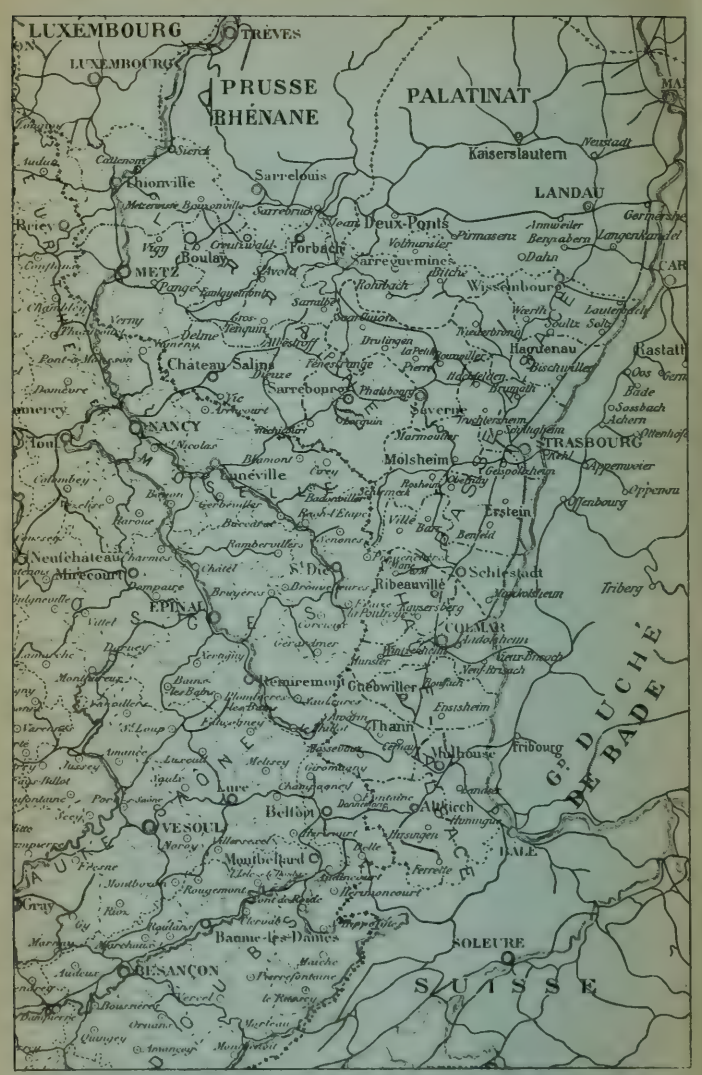
Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49.
Angoumois	15.
Anjou	2, 16.
Artois	18, 19.
Aunis	3, 15.
Auvergne	7, 32, 33.
Barrois	21.
Basques (Pays)	41.
Béarn	41, 30.
Berri	1, 26, 27.
Boulonnais et Calaisis	18.
Bourbonnais	7, 27, 33.
Bourgogne	8, 24, 25.
Bresse et Bugey	8, 23.
Bretagne	2, 4, 5.
Champagne	20, 21, 25, 43.
Comtat-Venaissin	8, 11, 12.
Corse	14.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11.
Flandre	18, 19.
Foix (Comté de)	38, 40.
Forez	7, 11, 27.
Franche-Comté	8, 23, 24.
Gascogne	30, 31, 38, 40.
Gex (pays de)	8, 23.
Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Hainaut	19.
Ile-de-France	17, 42 à 47, 51 et suivants.
Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Limousin	28.
Lorraine	21, 22, 50.
Lyonnais	7.
Maine	1, 2.
Marche	27, 28.
Nice (comté de)	12, 13.
Nivernais	1, 27.
Normandie	6, 17, 46.
Orléanais	1, 16, 25, 44, 47.
Perche	1, 2, 6.
Picardie	17, 19, 20, 42.
Poitou	3, 15, 16, 26.
Provence	8, 10, 12, 13.
Roussillon	37, 39.
Saintonge	3, 15, 29.
Savoie	8, 10.
Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Touraine	1, 16, 26.

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 13.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 51 et suiv.
Beauce	1, 16, 44, 45, 47.
Cévennes	7, 11, 34, 36, 37.
Jura	8, 23, 24.
Landes	29, 30, 31.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 5, 15, 16, 29, 30, 41.
Littoral et îles de la Manche	5, 6, 17, 18, 46.
Littoral et îles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37.
Massif central	28, 32, 33, 34, 35.
Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Sologne	1, 25.
Vosges	22, 23, 48, 49, 50.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.



Les Provinces perdues : **Haute-Alsace, Basse-Alsace, Lorraine.**

ANNEXE

Adresses utiles



NOTA. — L'Auteur du Voyage en France *est complètement étranger à cette annexe au présent volume.*

Station de WISCH *sur la ligne de la vallée de la Bruche*

Hôtel Grendelbruch

A 600 mètres d'altitude

CURE D'AIR AU MILIEU DES MONTAGNES ET DES FORÊTS

CUISINE ET CAVE DE PREMIER ORDRE - PENSION

L. WEBER, propriétaire.

GUEBWILLER

Restaurant Central Thiriet

Rue Principale, 116

PREMIER RESTAURANT DE LA VILLE

Seul débit de véritable bière de Pilsen et bière de Munich

Vins nature - Excellente cuisine - Grand jardin ombragé

Dîners, **1,50** Mk et au-dessus.

W. GŒTZMANN.

GUEBWILLER

Hôtel de l'Ange

Ancienne maison renommée, près de la Gare. Table d'hôte à partir de 11 h. 1/2 et 7 h. 1/2. Restaurant à toute heure. Spécialité de vins de Guebwiller et étrangers. Grande salle pour Sociétés. Chambres confortables. Éclairage électrique. Bains et douches. Prix de pension pour séjour prolongé. Garage pour automobiles et vélos. Voitures. Guides pour touristes. Meilleur chemin pour le Ballon de Guebwiller.

Téléphone 45. **Jean POUDER**, propriétaire.

STATION D'URBEIS (ORBEY)

Hôtel du Lac Blanc

(1 200 mètres d'altitude)

50 CHAMBRES, 90 LITS

Prix pour touristes : Chambre, **2,50** mk.

Petit déjeuner, **1** mk. — Dîner, **3** mk., vin compris.

Souper, **2,50** mk, vin compris.

Alb. FREPPEL, propriétaire.

TRAMWAY

ÉLECTRIQUE

MUNSTER-LA SCHLUCHT

à crémaillère et à adhérence

COMMUNICATION DIRECTE

ENTRE LE

chemin de fer COLMAR-MUNSTER

ET LE

tramway GÉRARDMER-
RETOURNEMER-LA SCHLUCHT

Hôtel Wangenbourg A. G.

Ci-devant HOTEL WEYER (A 460 mètres d'altitude)

OUVERTURE LE 19 MAI

Cure d'air de premier ordre. — Magnifique villégiature d'été

PRINCIPAL ÉTABLISSEMENT DE L'ENDROIT — PENSION A FORFAIT

Bains et Douches - Lawn-Tennis - Auto-garage - Voitures à l'hôtel

Trois courriers postaux par jour depuis la gare de Romanswiller

ENVOI FRANCO DU PROSPECTUS

Pour les renseignements, s'adresser à la direction de l'hôtel.

Téléphone 2. **Vve B. WEYER.**

WINTZENHEIM-près-COLMAR

Hôtel Meyer

Propriétaire de vignobles. Ancienne et bonne maison recommandée pour ses bons vins et sa cuisine soignée.

TURCKHEIM **Hôtel Meyer** **(Deux Clefs)**

MAISON DU XIIIe SIÈCLE — CURIOSITÉ

Excellente cuisine et cave renommée.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANEE

Billets d'aller et retour individuels ou collectifs

pour toutes les stations thermales du réseau P.-L.-M.

NOTAMMENT

Aix-les-Bains, — **Châtelguyon** (Riom), — **Évian-les-Bains**, — **Genève**, — **Menthon** (lac d'Annecy), — **Uriage** (Grenoble), — **Royat** (Clermont-Ferrand), — **Thonon-les-Bains**, — **Vichy**, etc.

1° **Billets d'aller et retour individuels** de 1re, 2e et 3e classes, valables 10 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1er mai au 31 octobre, dans toutes les gares du réseau; réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes.

2° **Billets d'aller et retour de famille** valables 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1er mai au 15 octobre, dans toutes les gares du réseau, sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires pour les deux premières personnes, le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs. — Faire la demande de billets (individuels ou collectifs) quatre jours au moins à l'avance, à la gare de départ.

NOTA. — Il peut être délivré, à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le point de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

I — Villes d'Eaux et Vallée de la Meuse

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans les gares du réseau de l'Est, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1re, 2e et 3e classes pour **Bains, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, Givet** (vallée de la Meuse), **Luxeuil-les-Bains, Martigny-les-Bains, Plombières-les-Bains, Sermaize-les-Bains** et **Vittel.** — Parcours minimum : 300 kilomètres (aller et retour compris) ou payant pour cette distance. — Durée de validité : **33 jours**, avec faculté de prolongation moyennant supplément.

II — Vacances

Il est délivré, aux familles d'au moins trois personnes, des billets d'aller et retour collectifs de vacances, de 1re, 2e et 3e classes, de toutes gares Est à toutes gares Est, sous condition d'effectuer un parcours d'au moins 600 kilomètres (aller et retour compris) ou de payer pour cette distance :

1° Du samedi, veille des Rameaux, au lundi de Pâques inclus. — Durée de validité : **33 jours**, avec faculté de prolongation moyennant supplément.

2° Du 1er juillet au 15 septembre. — Validité : jusqu'au 1er novembre inclus.

EXTRAIT DES CONDITIONS DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Itinéraires. — Les billets sont établis pour l'itinéraire à la convenance des voyageurs, à l'aller et au retour, et donnent droit de s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire.

Prix. — Le prix total du billet collectif s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein, pour les deux premières personnes, le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième personne et chacune des suivantes.

Lorsque l'itinéraire n'est pas le même à l'aller et au retour, le prix total du billet s'obtient en calculant, au tarif ordinaire des billets simples, les prix des trajets aller et retour des deux premières personnes ; le quart de la somme ainsi obtenue représente le prix à percevoir pour la troisième personne, et le huitième de cette somme, le prix à percevoir pour la quatrième personne et chacune des suivantes.

Cartes d'identité. — Il peut être délivré au chef de famille titulaire d'un billet de famille, et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle il sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet. — L'itinéraire à suivre pour ces voyages sera l'itinéraire inscrit sur le billet de famille ou un itinéraire plus court sans arrêt en cours de route.

NOTA. — Du samedi veille de la fête des Rameaux au 31 octobre, les chemins de fer de l'État, du Midi, d'Orléans, de l'Ouest et de P.-L.-M. délivrent également aux familles d'au moins quatre personnes, payant place entière, se rendant aux stations du réseau de l'Est désignées au paragraphe I, des billets d'aller et retour valables 33 jours, susceptibles de prolongations. — Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois. — Le chef de famille peut obtenir, en même temps que le billet, une carte d'identité lui donnant droit de voyager à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Les billets d'aller et retour de vacances peuvent être établis pour la première gare d'Alsace-Lorraine située au delà de la frontière. — L'enregistrement des bagages peut avoir lieu de la gare française de départ jusqu'à la gare de destination réelle des réseaux d'Alsace-Lorraine pourvu que cette dernière gare soit en relations de trafic direct avec la gare française.

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

Croquis lorrains, par Louis MADELIN. Préface de Maurice BARRÈS, de l'Académie française. 1907. Un volume in-12 de 442 pages, broché . . . **3 fr. 50**

Lorraine illustrée (La). Moselle, par Lorédan LARCHEY. **Meuse,** par André THEURIET. **Vosges,** par L. JOUVE et le Dr LIÉTARD. **Meurthe,** par Edgar AUGUIN. Introduction historique par Aug. PROST. 1886. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 gravures et un frontispice en couleurs, impression sur fort papier vélin, broché . . . . **50 fr.**
Relié en demi-maroquin, plats percale, richement gaufré en or, argent et couleurs, plaques spéciales . . . . **60 fr.**

Récits lorrains. *Histoire des ducs de Lorraine et de Bar,* par Ernest MOURIN, recteur honoraire de l'Académie de Nancy. 1895. Un volume in-12 de 405 pages, broché . . . . **3 fr. 50**
Relié en percaline gaufrée, plaque spéciale, tête dorée . . . . **5 fr.**

Les Institutions judiciaires dans la cité de Metz, par Auguste PROST, membre de l'Académie de Metz et de la Société nationale des antiquaires de France. 1893. Un volume grand in-8, broché . . . . **7 fr. 50**

Récits et Légendes d'Alsace-Lorraine *En pays messin,* par Paul et Geneviève LANZY. 1903. Un volume in-8, avec 18 illustrations, broché. . **3 fr. 50**

Notice sur les pays de la Sarre *et en particulier sur Sarreguemines et ses environs,* par N. BOX, ancien principal du collège de Sarreguemines. Deux volumes in-8 de 1 554 pages, avec 41 planches et le portrait de l'auteur, brochés. . . . . **25 fr.**

Les Marais salés de la vallée de la Seille (Lorraine) au point de vue botanique, par Camille BRUNOTTE, professeur à l'École supérieure de pharmacie de Nancy. 1896. Brochure in-8, avec une carte . . . . **1 fr. 25**

La Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine. Considérations historiques, par Ch. PFISTER, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. 1890. In-8, broché . . . . **1 fr. 50**

Soldats de Lorraine. Chevert, Oudinot, Exelmans, Lataye, Margueritte, etc., par Paul DESPIQUES, agrégé d'histoire, professeur au lycée de Reims. Préface de Paul et Victor MARGUERITTE. 1899. Un volume in-8 de 324 pages, avec 33 illustrations, broché sous couverture illustrée . . . **5 fr.**
Relié en percaline gaufrée, tête dorée . . . . **6 fr. 50**

Souvenirs militaires (1807-1818), par A. THIRION, de Metz. 1892. Un volume in-12, broché . . . . **4 fr.**

Journal d'un officier de l'armée du Rhin, par le général FAY. 5e édition, revue et augmentée. 1890. Un volume in-8 de 410 pages, avec une carte des opérations, broché . . . . **5 fr.**

Les Verreries du comté de Bitche. Essai historique (XVe-XVIIIe siècles), par Ad. MARCUS, membre des Académies de Metz et de Stanislas, ancien administrateur de la compagnie des cristalleries de Saint-Louis. 1887. Un volume grand in-8 de 387 pages, avec 12 planches et une carte. Tirage à 200 exemplaires sur papier de Hollande. Broché . . . . **30 fr.**

Le Fer en Lorraine, par E. GRÉAU, directeur de la Banque de France à Nancy. Un volume grand in-8, avec illustrations, tableaux et cartes. *(Sous presse.)*

Le Sel en Lorraine, par E. GRÉAU, directeur de la Banque de France à Nancy. Un vol. gr. in-8, avec illustrations, tableaux et cartes. *(Sous presse.)*

Cinquantenaire de la Chambre de commerce de Meurthe-et-Moselle. *Revue des industries du département.* 1905. Un volume in-8 de 129 pages, avec 38 planches en phototypie et 8 planches lithographiques en couleurs, broché . . . . **5 fr.**
(Publications de la Chambre de commerce de Meurthe-et-Moselle.)

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.



VOLUMES PARUS

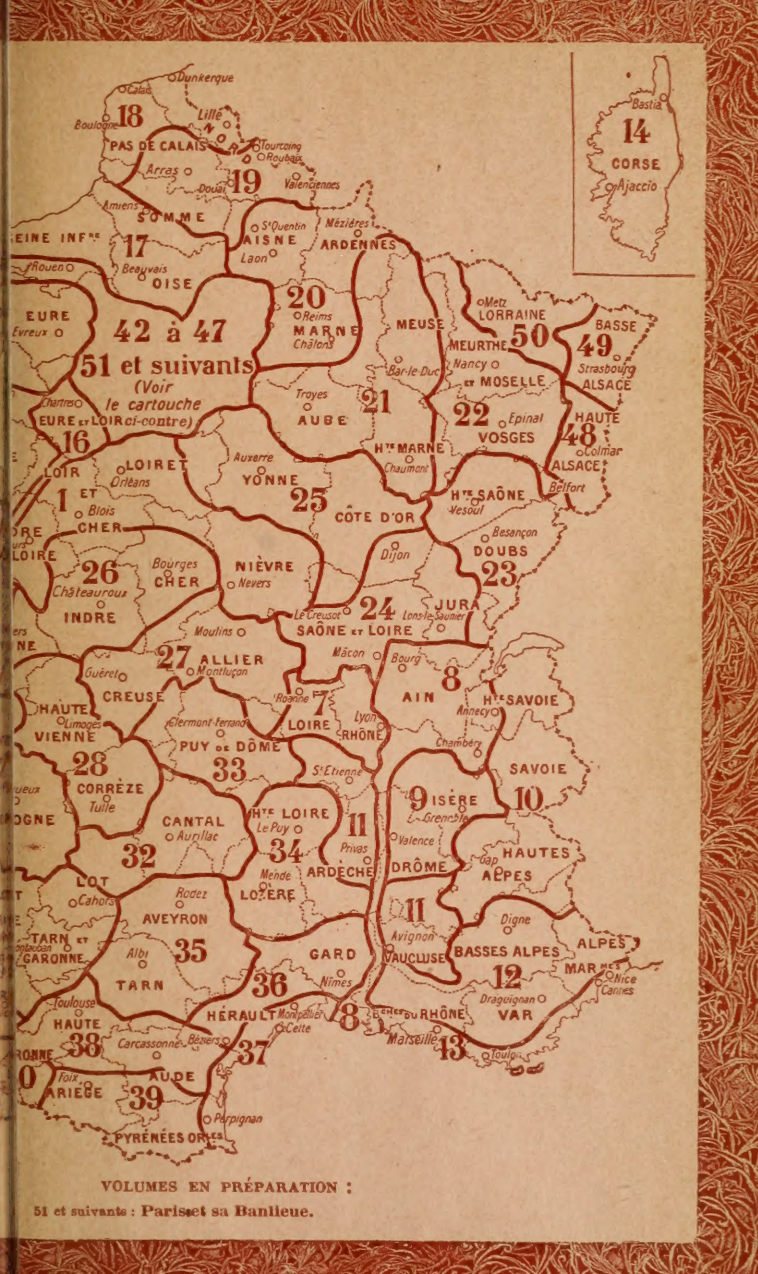
1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique :
   I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis, Hainaut.*
20. Hte-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.
39. Pyrénées, partie orientale.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées, partie occidentale.

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Hte-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix.
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES PERDUES

48. Haute-Alsace.
49. Basse-Alsace.
50. Lorraine.



VOLUMES EN PRÉPARATION :

51 et suivants : Paris et sa Banlieue.